

Sun Tzu

L'art de la guerre

Traduit du chinois et commenté
par Jean Lévi

Inédit



Pluriel



Sun Tzu

L'art de la guerre

*Traduit du chinois
et commenté par Jean Lévi*

Pluriel

La guerre ne se range pas seulement – comme la plus grande – parmi les épreuves dont vit la morale. Elle la rend dérisoire. L’art de prévoir et de gagner par tous les moyens la guerre – la politique – s’impose dès lors, comme l’exercice même de la raison. La politique s’oppose à la morale, comme la philosophie à la naïveté.

Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini*.

Avertissement

L'Art de la Guerre est certainement l'un des traités les plus célèbres et les plus étudiés de la littérature militaire universelle. Il en existe de nombreuses traductions : des dizaines en japonais, sept au moins en langue anglaise, plusieurs en russe, une en allemand, une toute récente en italien.

La France, avec ses trois versions, figure honorablement. Mais cette relative abondance est trompeuse. La première traduction, celle du père Amiot, a une valeur essentiellement documentaire ; la traduction la plus diffusée et la plus lue, celle de S. B Griffith, parue dans la collection « Champs » aux éditions Flammarion, a été traduite à partir de l'anglais ; la dernière en date, publiée aux éditions Economica en 1988, n'intègre pas les commentaires chinois anciens, qui font le prix de la version de Griffith, et elle exploite peu les découvertes archéologiques récentes ; surtout, s'attachant à la littéralité, elle oblitère la spécificité de l'œuvre.

Notre démarche répond à un double objectif : littéraire tout d'abord, rendre la concision et la force de l'original ; historique ensuite, replacer le *Sun-tzu* dans son contexte, en le faisant entrer en résonance, si l'on peut dire, avec les autres penseurs chinois afin de montrer comment il s'inscrit dans une réflexion globale dans laquelle rhétorique, diplomatie, commerce, politique et contrôle de soi se répondent.

Aussi présentons-nous deux versions du *Sun-tzu*.

En préliminaire est livrée la traduction des « Treize Articles » débarrassée de toute note et commentaire, afin que le lecteur en prenne un contact direct, sans que s'interpose un filtre explicatif et sans que le fil de la lecture soit brisé par le moindre appareil critique.

À ce texte brut, nous avons adjoint une présentation générale, suivie d'une traduction commentée. Dans cette seconde partie, chaque chapitre est divisé en courts paragraphes qu'accompagnent des commentaires traditionnels et des illustrations littéraires permettant de replacer le *Sun-tzu* dans son cadre tout en en dégageant les lignes de forces sous-jacentes et en signalant les infléchissements qu'il a subis. Ces commentaires sont de cinq ordres :

a) Des extraits des commentaires traditionnels les plus intéressants parmi les dix compilés (ils sont en fait onze avec celui de Tou Yeou) par Ki T'ien-pao sous la dynastie des Song dans son *Sun-tzu che-kia tchou*. Il s'agit toujours de commentaires et d'exégèses du texte lui-même.

b) Un choix de textes philosophiques ou stratégiques. Ont été regroupés sous cette rubrique des extraits de classiques chinois, philosophes ou théoriciens militaires qui, sans être des commentaires de *L'Art de la guerre*, permettent d'en éclairer certains passages, soit qu'ils contiennent des développements similaires, soit qu'ils en révèlent les implications philosophiques, politiques ou morales.

c) Des illustrations littéraires. Ce sont des plans, des manœuvres, des ruses ou des stratagèmes consignés dans les annales, les histoires dynastiques, voire les romans, afin de montrer de quelle façon, concrètement, les préceptes de Sun tzu ont été mis en pratique.

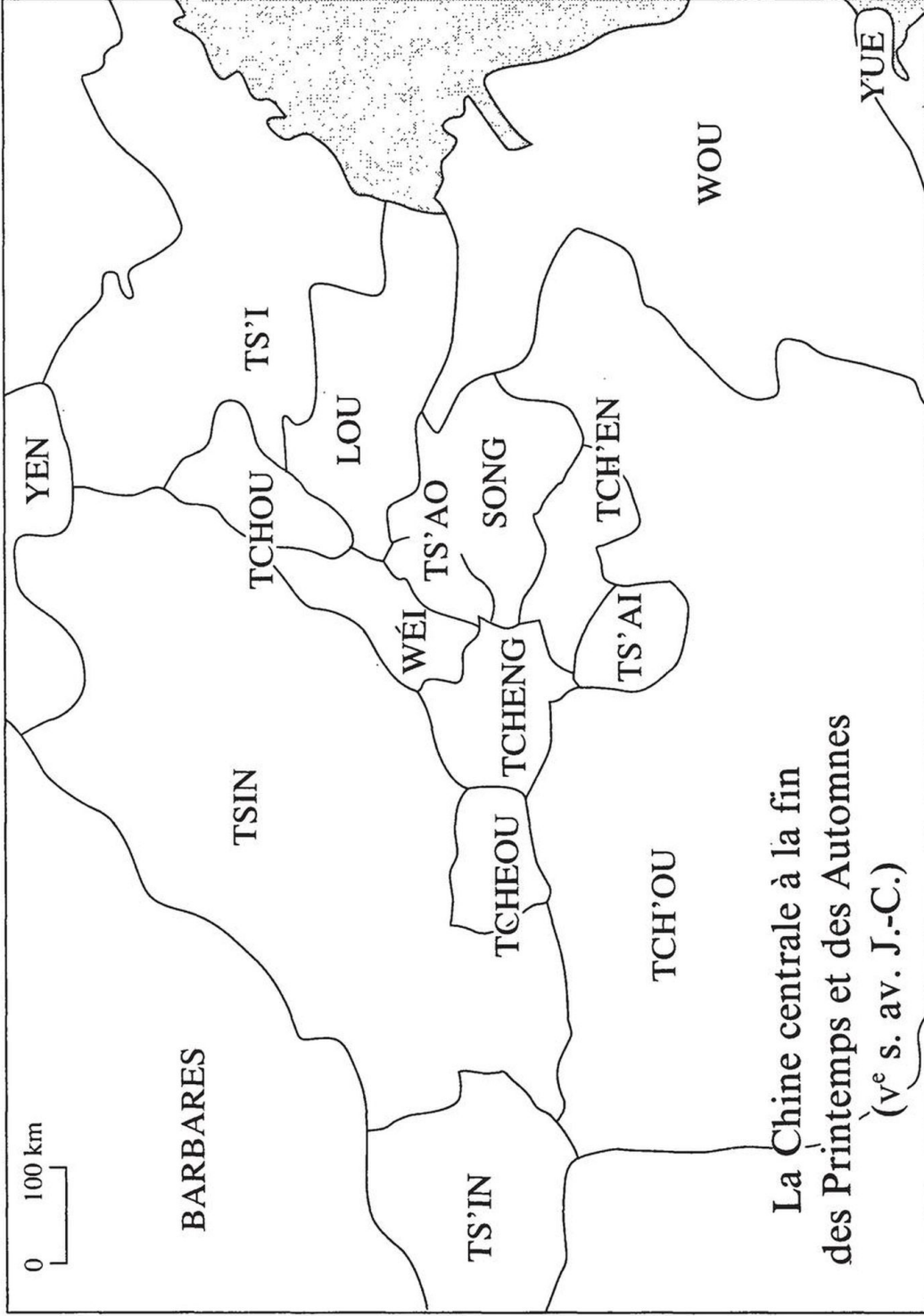
d) Les remarques philologiques, les variantes intéressantes ainsi que des interprétations divergentes ont été regroupées en notes de bas de page.

e) Chaque chapitre se clôt par des remarques qui ouvrent des perspectives plus générales et plus actuelles.

Enfin, un dernier mot sur la transcription utilisée.

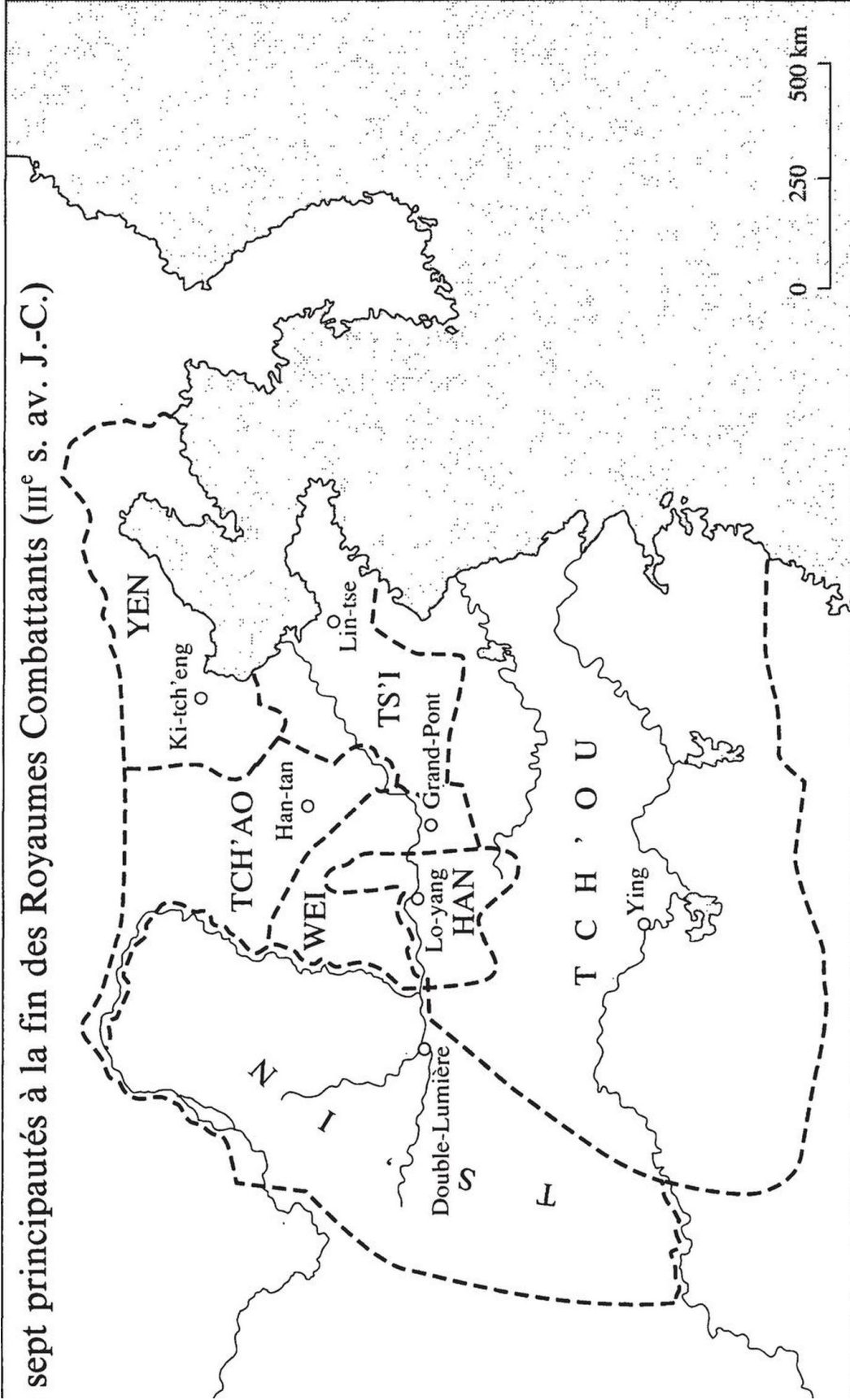
L'usage du « pinyin », transcription élaborée dans les années 50 en Chine populaire, a tendance à se généraliser dans les traductions françaises. Toutefois, non seulement le pinyin donne une idée fautive des prononciations à un public de non-spécialistes, mais en associant les lettres de façon insolite et inesthétique il rebute le lecteur. C'est pourquoi je lui ai préféré une transcription remaniée de l'Ecole française d'Extrême-Orient (EFEO), plus harmonieuse et plus adaptée à un texte ancien.

J'ai recouru néanmoins au pinyin dans les notes et dans la préface, pour les anthroponymes ou les toponymes modernes. Enfin, j'ai conservé l'orthographe anglaise du nom de l'auteur, Sun tzu, qui aurait dû normalement s'écrire Souen tse (u) en EFEO, afin de ne pas dérouter un public habitué à cette orthographe et qui pourrait croire qu'il s'agit d'un autre penseur.

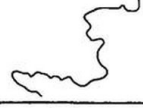


La Chine centrale à la fin
des Printemps et des Automnes
(v^e s. av. J.-C.)

sept principautés à la fin des Royaumes Combattants (III^e s. av. J.-C.)



Les



Présentation

A. Contexte d'une œuvre

1. L'auteur et la date de composition du Sun-tzu

L'attribution et l'authenticité de *L'Art de la guerre* ont fait l'objet d'interminables controverses. La seule source ancienne est la notice de l'historien des Han, Se-ma Ts'ien, consacrée aux deux grands généraux Sun Wou (c'est-à-dire Sun tzu) et Wou Ts'i. Dans la section fort brève dévolue à Sun tzu, Se-ma Ts'ien nous confie qu'il aurait été introduit auprès du roi Ho-lou de Wou grâce à ses écrits et engagé comme général en chef de ses armées. Il permit au roi Ho-lou de triompher du puissant Tch'ou en 512 av. J.-C. Toutefois, très tôt, des voix se sont élevées pour mettre en doute la véracité des *Mémoires historiques*. On a relevé le vide de la biographie du général, l'absence de toute mention de son nom dans les chroniques de l'époque, la disparité entre les vues théoriques sophistiquées du *Sun-tzu* et la technique militaire rudimentaire du début du ^v^e siècle av. J.-C. Si bien que des chercheurs ont émis l'ingénieuse hypothèse que le véritable auteur des treize articles n'était pas Sun Wou, mais son descendant, Sun Pin, dont les *Mémoires Historiques* de Se-ma Ts'ien retracent la carrière de façon plus étoffée. Non seulement Sun Pin s'illustra par les célèbres batailles de Kouei-ling (353 av. J.-C.) et de Ma-ling (341 av. J.-C.), mais il rédigea un manuel d'art militaire dont il ne restait plus trace. Tout s'éclaire si Sun Pin est Sun tzu, il n'existe dès lors qu'un seul livre de stratégie, qui est appelé tantôt *L'Art de la guerre* de Sun Pin tantôt *L'Art de la guerre* de Sun tzu.

Une découverte archéologique datée de 1972 devait invalider cette hypothèse. À Yinqueshan, dans la province du Shandong, a été exhumée d'une tombe de la dynastie des Han une collection d'ouvrages militaires sur lattes de bambou, parmi lesquels une version de l'actuel *Sun-tzu* ainsi que le manuscrit de l'ouvrage perdu de Sun Pin. Il y avait bel et bien deux textes distincts. Cette trouvaille a été l'occasion d'un réexamen complet de l'œuvre et de sa date de composition. Un certain nombre de savants chinois en ont tiré argument pour avancer la date de composition du *Sun-tzu* de plus d'un siècle et le faire remonter à la fin de la période des Printemps et des Automnes (début du v^e siècle av. J.-C.). Il ne semble pas pourtant qu'il faille les suivre dans leurs conclusions. Le manuscrit de Yinqueshan, loin de fournir la preuve d'une rédaction ancienne, atteste de façon indubitable une composition tardive. L'article treize, concernant l'espionnage, diffère de la leçon courante : à la liste des grands hommes dont les activités d'agents doubles permirent à des royaumes de s'assurer l'hégémonie, la version de Yinqueshan ajoute le nom de Sou Ts'in, dont le rôle d'espion à la solde du Yen aurait été révélé à la suite de son assassinat en... 321 av. J.-C.

Il y a tout lieu de croire que le texte qui nous est parvenu comme étant l'œuvre de Sun Wou est le produit d'un long processus de sédimentation de réflexions stratégiques qui se cristallisa sous forme d'un manuel dans la seconde moitié du iv^e siècle av. J.-C. Et il porte la marque de la nouvelle réalité guerrière.

2. Militarisation de la société et dévalorisation du guerrier

À l'époque archaïque, la guerre, activité mâle par excellence, ne visait pas à l'anéantissement physique de l'adversaire, mais à la domination du halo de forces mystiques dont il était porteur. L'affrontement a lieu de face, entre des guerriers nobles qui se défient du haut de leur char, assistés de leurs compagnons d'armes. La guerre est une parade. Elle a pour unique fonction de manifester la bravoure des preux et d'apporter prestige et renommée à ceux qui se sont illustrés au combat.

Les guerres de plus en plus fréquentes entre les principautés vont transformer la nature de la guerre du tout au tout. Elles poussent à la

création de systèmes de conscription de plus en plus larges et aboutissent à un encadrement sévère des populations dans un réseau administratif aux mailles extrêmement serrées¹.

L'intendance, la science de la topographie et de la manœuvre deviennent déterminantes. Pour nourrir toutes ces bouches en campagne, pour armer ces bras et protéger ces poitrines, pourvoir à l'acheminement des vivres et des équipements, il faut des moyens et de l'argent. Les expéditions militaires nécessitent des fonds importants, elles sous-entendent un développement économique et un essor agricole qu'en retour elles stimulent. Pour faire face à des opérations se déroulant parfois à des milliers de lieues de leur base, pour subvenir à des armées qui alignent des centaines de milliers d'hommes, les princes sont contraints de tirer le meilleur parti de leurs richesses et de leur territoire, et d'exploiter rationnellement le pays.

Dans l'économie comme à la guerre, un état d'esprit mercantile et abstrait se substitue aux anciens rapports d'inféodation et d'allégeance. Un impôt en grains, proportionnel au montant de la récolte, remplace le tribut. De nouvelles terres sont défrichées par des colonies militaires, tandis que l'organisation collective de la mise en valeur des terres tombe en désuétude au profit d'une distribution viagère de lopins concédés aux paysans. Les liens de clientèle se distendent. D'objets concrets, de propriétés particularisées, liés à un espace spécifique, les paysans se transforment en contribuables : ce sont des têtes anonymes et interchangeables qui valent par l'impôt qu'elles peuvent payer.

Les VI-V^e siècles av. J.-C. sont également marqués par d'importantes mutations dans l'organisation militaire et les modes de combats. Dès 540, pour lutter contre les tribus des régions montagneuses, le prince de Tsing oblige les hommes des chars à combattre à pied. Vers la même époque, les royaumes du sud-est, les principautés de Wou et de Yue, dont la topographie se prêtait mieux aux combats navals – ou pour être plus exact au transport des troupes par voies d'eau – qu'aux combats de chars, constituent de grandes armées de fantassins recrutés parmi les paysans. L'innovation aura des répercussions considérables. Elle réduit l'importance des chars et par suite celle des nobles, élevant la piétaille d'autrefois au statut de combattants.

La militarisation de la société, en permettant à chacun, même au plus humble, d'exercer la violence, débouche parallèlement sur la dévalorisation du guerrier et des qualités héroïques. Les paysans-soldats, dépossédés des qualités viriles et de la moindre parcelle d'autorité, viennent se fondre dans le vaste tout organique qu'est une armée de fantassins et se trouvent entièrement soumis à la volonté d'un seul maître, général en chef ou souverain, qui les asservit par la menace des châtements. De sorte que l'extension de la guerre à toutes les couches de la population aboutit à ravalier le combattant au rang de simple pion dans un dispositif qui le dépasse.

Ainsi est-on passé de l'ancienne société ritualisée des Tcheou, où l'autorité était partagée entre tous les membres d'une noblesse qui, à travers la chasse, la guerre et le sacrifice, détenait le monopole de la violence rituelle, à un Etat centralisé et hiérarchique, où l'autorité est l'apanage d'un seul, le souverain, mais la violence celui de tous. La guerre devient omniprésente au cours du ^v^e siècle av. J.-C. S'étendant à l'Empire tout entier et à toutes les classes, elle ne remplit plus des usages purement sacrificiels, mais vise à la conquête et à la domination pure et simple. Cette extension démesurée de la guerre à l'ensemble du champ social se traduit parallèlement et paradoxalement par la dévaluation des qualités guerrières. Entièrement soustraite à la sphère qui la fonde, celle du masculin et des qualités héroïques, la guerre se situe dans cet au-delà du politique et du social, qui lui échappe, de sorte que l'art militaire est tout sauf un art guerrier ou un art de guerriers.

Le sort des armes détermine la nature du vainqueur, mâle ou femelle. Lorsque deux prétendants au trône se livrent bataille, on dira qu'ils combattent pour savoir qui sera la poule et le coq. Une guerre ne vise à rien d'autre qu'à repérer le sexe des combattants. L'issue finale sanctionnera les qualités viriles de meneur d'hommes du vainqueur capable de soumettre à sa mâle vertu un adversaire dont on fait éclater la véritable identité.

Pourtant, le domaine où s'expriment les qualités viriles va être secrètement miné. Très tôt, dans les représentations anciennes, la guerre jouit d'un statut ambigu. Si elle met en relief les qualités héroïques, elle appartient néanmoins à l'ensemble des événements néfastes ; elle est de

nature dangereuse. Les armes sont des objets funestes que l'on cache dans les arsenaux, à l'abri des regards. Les expéditions militaires ont lieu, rituellement, en hiver, saison de la mort et des châtements. Un homme de bien s'abstient de parler inconsidérément de la guerre ainsi que de toute cérémonie funèbre. Les mêmes règles les régissent. Comme pour le deuil, le côté noble n'est pas la gauche mais la droite, féminine.

De surcroît, à partir du v^e siècle av. J.-C., la guerre change complètement de nature. L'anecdote fameuse de la biographie de Sun tzu le montrant entraînant au combat les femmes du gynécée² porte une double leçon : elle dévoile, bien sûr, que les femmes ne sont pas destinées à la carrière militaire, mais elle tend surtout à prouver que, dirigé par un grand capitaine, n'importe qui peut faire un bon soldat. Avec la transformation de la société noble, la guerre devient indépendante de ceux qui la font. En un mot, la stratégie constitue le facteur décisif. Ainsi, déjà sapées par la nature même de l'activité où elles s'exerçaient, les valeurs héroïques seront définitivement bannies lorsqu'elles n'auront plus de poids dans la balance des forces. De sorte qu'au moment où se forme la pensée stratégique, la supériorité de la force – des principes masculins – est fortement contestée sur le terrain même où elle est censée s'exercer. Si l'on préfère, en Chine, l'art militaire est né avec cette interrogation : et si le fort (le dur) ne l'était qu'en apparence ?

C'est en acceptant sans broncher de passer pour une poule mouillée, en se montrant souple et humble comme une femme, qu'un capitaine montre véritablement ses qualités de chef militaire³. L'art du général, par lequel se décide qui sera la poule et qui sera le coq, consiste avant tout à se conformer à l'attitude de la poule⁴. Devenue affaire trop sérieuse pour être laissée aux mains des militaires, elle nécessite des qualités qui sont celles dont on crédite le Yin, l'emblème du féminin : souplesse, faiblesse, passivité. Marquée à ses débuts du sceau des qualités viriles de ceux qui la pratiquent, la guerre finit par changer de sexe.

De cette transformation sociale témoignent sur un plan à la fois technique et philosophique les traités militaires, lesquels substituent la notion abstraite et anonyme de la tendance à la force particularisée et individuelle de la vaillance. La guerre, en devenant féminine, passe entièrement sous le

contrôle du politique, car la force d'une armée est dissociée des qualités de ceux qui la composent. Conditionnée par la guerre, façonnée par les conflits permanents, issue des forceps des combats, cette civilisation, paradoxalement, est entièrement dominée depuis toujours par le postulat, jamais remis en question, de la suprématie du civil sur le militaire, de la ruse sur la vaillance, de la science de la manipulation politique et diplomatique sur le maniement des armes.

Cet univers militarisé à l'extrême vit dans la terreur panique des combats. Dans cette société de stratèges et de guerriers, il n'est personne dont la plus grande crainte ne soit d'avoir à livrer bataille. Faute d'une idéologie guerrière, nul ne trouve glorieux de mourir au champ d'honneur. Bien au contraire, la piété filiale recommande que l'on prenne ses jambes à son cou, si l'on a de vieux parents à nourrir. Le guerrier mort au combat ne trouvera aucune consolation ni sur cette terre ni dans l'au-delà. Les soldats, simples conscrits enrôlés de force, ne demandent qu'à couler des jours paisibles sur leur lopin ; les généraux, contaminés par la pensée utilitariste de l'époque, hésitent à se lancer dans des aventures militaires soumises à des aléas. Les armes d'attaque surclassent les armes de défense (l'arbalète rend toute protection – bouclier ou cuirasse – inutile), et l'idéologie pragmatique autorise le recours à tous les moyens de destruction massive ; on inonde des villes ou des camps en détournant des fleuves, on brûle les récoltes et on pille les territoires. Si bien qu'il est naturel que personne ne soit très enthousiaste pour aller au-devant de terribles dangers sans en tirer aucun profit.

3. Des guerres ni fraîches ni joyeuses

L'art chinois de la guerre, nous disent certains, est un art de l'oblique qui, investissant le champ entier du politique, réussit le tour de force de vaincre « sans ensanglanter la lame ». Et, de fait, les théoriciens de la stratégie de l'époque des Royaumes Combattants soutiennent que l'habileté suprême consiste à dominer l'ennemi avant le déclenchement des hostilités ; celui qui triomphe après le choc des armes et des lances ne saurait être qu'un piètre capitaine. Si réellement l'art de la guerre des Chinois est une théorie globale, capable d'une efficacité réelle en « faisant l'économie de la

coupure entre théorie et pratique », elle devrait se traduire par des victoires sans coup férir ou tout au moins très peu meurtrières. Or ce qui frappe à l'époque où sont rédigés ces traités de stratégie, c'est à quel point les combats sont sanglants. Ce sont de véritables boucheries, les pertes se comptent par centaines de milliers.

La victoire des armées du Ts'i sur celles du Wei à la bataille de Ma-ling (341 av. J.-C.) se solde par des dizaines de milliers de morts. Et l'on ne peut alléguer l'incompétence des généraux. Le commandant en chef de la puissance orientale, T'ien Ki, est un excellent chef de guerre ; il bénéficie de surcroît des conseils de l'illustre maître de stratégie, Sun Pin, descendant de Sun tzu, qui a réglé la campagne dans ses moindres détails. D'ailleurs, la bataille de Ma-ling passe pour un modèle du genre et jouit de la même vénération que la bataille de Cannes en Occident. Cinq ou six mille tués à l'issue d'un affrontement n'ont rien d'exceptionnel. Un bilan aussi maigre signifierait plutôt la modestie de l'engagement, plus escarmouche que véritable bataille. Ainsi la prise de Yi-yang, une place de la principauté de Han par les armées du Ts'in conduite par le général Pai Ts'i, prince de Paix des Armes, en 307 av. J.-C., se solde par la mort de soixante mille hommes. Pai Ts'i, il est vrai, est particulièrement sanguinaire : à Yin-ts'ue, où il est opposé à une coalition du Wei et du Han, il coupe deux cent quarante mille têtes ennemies ; en 272 av. J.-C., il enlève au Wei la ville de Houa-yang et remporte une victoire éclatante contre les trois pays de Tsin (le Han, le Wei et le Tchao) infligeant des pertes considérables à l'adversaire qui laisse trois cent mille hommes sur le terrain. La même année, il combat le Tchao et noie deux cent mille hommes dans le fleuve Jaune. Sa carrière culmine à Tch'ang-p'ing « Eternel-repos », en 260 av. J.-C. À la suite d'une campagne conduite dans les règles de l'art, où est déployée toute la palette des « procédés extraordinaires » préconisés par les grands théoriciens militaires (espionnage, intoxication permettant l'élimination des généraux adverses les plus compétents, calcul des mouvements de l'ennemi en fonction de sa psychologie, fuite simulée, suivie d'une manœuvre d'enveloppement, etc.), il remporte une victoire éclatante et passe par les armes quatre cent cinquante mille hommes.

Certes, Pai Ts'i détient la palme du nombre des tués, mais sa manière de combattre n'est pas différente de celle des autres, et les armées du Ts'in

elles-mêmes remportent leurs victoires au prix de lourdes pertes. À la suite de la campagne d'Eternel-repos, Pai Ts'i et ses troupes mettent le siège devant la capitale du Tchao, Han-tan, mais tant d'hommes sont tombés qu'il est obligé de combler les vides avec des garçons de quatorze ans ; et lorsqu'une armée venue du Wei se porte au secours des assiégés, il est forcé de battre en retraite. Le général Tcheng Ngan-p'ing, qui le remplace à la tête des armées du Ts'in, subira une cinglante déconfiture ; encerclé, il sera contraint de se rendre avec vingt mille soldats.

Bien des années plus tard, en 206 av. J.-C., les principautés de l'Est devaient être vengées de la boucherie de Tch'ang-p'ing par le général Hsiang Yu. Celui-ci fit égorger deux cent quarante mille hommes du Ts'in qui avaient déposé les armes. Un an plus tard, le même Hsiang Yu, à la tête d'une petite troupe d'élite de trente mille hommes, infligea une écrasante défaite aux cinq cent soixante mille hommes de son adversaire, le roi de Han, tuant plus de cent mille hommes dont la plupart périrent en se noyant dans la rivière. Les corps s'y accumulaient en si grand nombre que son lit fut obstrué⁵.

À T'ien Tan, qui lui reproche de ruiner l'économie du pays en faisant combattre des armées alignant cent à deux cent mille hommes au minimum, alors que les anciens se contentaient de troupes de trente mille soldats, le général Tchao Che rétorque à bon droit que les temps ont changé : à la poussière de petits Etats qui se partageaient la plaine centrale ont fait place sept grandes puissances défendues par des villes vastes et peuplées, lesquelles nécessitent d'immenses armées pour être investies⁶.

Ainsi, loin de « vaincre sans ensanglanter la lame » et de « pratiquer des frappes chirurgicales », les généraux de la Chine ancienne sont éclaboussés de sang des pieds à la tête. Toute guerre, même victorieuse, est une effroyable calamité. Le Ts'in ou le Tch'ou, principautés puissantes et dominatrices, préfèrent parfois céder une ville plutôt que de se lancer dans une aventure militaire toujours hasardeuse. La supériorité du Ts'in à la fin de la période tient moins aux batailles qu'il a remportées qu'à celles qu'il s'est abstenu d'engager. Fort heureusement pour lui, en raison de sa position excentrique, longtemps confiné par les lignes défensives dans son repaire de l'Ouest, il fut tenu à l'écart des guerres qui ravageaient les autres nations de l'Est.

La description des « horreurs de la guerre » est un genre littéraire qui s'est développé en Occident à côté de la glorification de sa pompe et de ses fêtes, et qui a su gagner ses lettres de noblesse ; n'eut-il pas d'aussi illustres représentants que Da Ponte, Erasme, Guiccardini et Shakespeare ? Ces derniers savaient que la guerre est une sale affaire et qu'il ne s'agit pas de tuer en gardant les mains et la conscience propres, mais qu'on risque d'y périr misérablement⁷.

En Chine aussi, très tôt, l'évocation des malheurs et des souffrances occasionnés par les campagnes militaires a inspiré les orateurs, mais si ces morceaux d'éloquence peuvent toucher leur auditoire, c'est que la situation qu'ils dépeignent n'a rien de fictif. Ils se bornent à évoquer en style orné et chatoyant la triste réalité. Sou Ts'in, rhéteur et agent double de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C., brosse de la guerre un tableau apocalyptique⁸.

Les vibrants plaidoyers pacifistes du sophiste sont demeurés des modèles du genre. Le désolant tableau présenté par une principauté dont l'économie a été ruinée par les guerres était bien de nature à faire réfléchir les princes les plus belliqueux et explique pourquoi un stratège comme Sun tzu se préoccupe tant du poids que font peser sur l'économie d'un Etat les dépenses militaires⁹. Dans ces conditions, arriver à l'affrontement est déjà un échec.

4. Polycentrisme et jeu diplomatique

Société militarisée à l'extrême, la Chine d'alors baigne dans un univers de suspicion et d'intrigues, de tractations secrètes, de manigances, de ruses retorses, de démarches biaisées, de pièges à double ou triple fond. La diplomatie y est la continuation de la guerre par d'autres moyens – moins dispendieux et plus sûrs croit-on. Chacun cherche à provoquer l'affrontement entre ses voisins, en enjôlant leurs maîtres par de beaux discours ou en les appâtant par la promesse de terres, de bijoux ou de femmes.

Le jeu diplomatique est stimulé par la situation géopolitique. De la centaine de principautés du début des Tcheou, ne subsistent plus à la fin de la période que sept grandes puissances, véritables nations, centralisées et

militaires, en rivalité permanente ; pourtant, elles redoutent les combats et préfèrent s'affronter par Etats tiers interposés plutôt que directement afin de réaliser leurs desseins hégémoniques. L'expérience leur a appris qu'après une campagne militaire, un pays se trouve tellement affaibli qu'il devient une proie facile pour ses rivaux ; il court le risque de perdre le fruit de ses victoires s'il a triomphé et d'être encore amoindri s'il a été défait. Ses voisins ne manqueront pas de mettre à profit la précarité de sa situation pour se liguier contre lui et lui arracher des possessions. Les sept royaumes et leurs trois ou quatre satellites (Song, Tchong-chan, Lou, Tcheng) nouent des ligues et des alliances éphémères dans le but d'en isoler un autre et de se jeter sur lui pour se partager ses dépouilles, mais les victimes savent se prémunir du danger en débauchant des membres des coalitions et contrer leurs manœuvres en retournant les alliances. De sorte que tout coalisé doit se garder autant de ses partenaires que de ses adversaires ; il doit à chaque instant redouter la trahison¹⁰.

Cependant, ce n'est pas seulement en politique extérieure que la duplicité a cours, l'organisation interne des Etats et les pratiques politiques l'exacerbent elles aussi. Le centre dirigeant de chacun des royaumes ne constitue pas un noyau homogène, il est formé de cercles concentriques, constitués de groupes antagonistes. Tout d'abord, dans l'intimité du Prince, véritable autocrate, autour duquel tout s'ordonne, il y a les épouses et les favorites. Originaires de royaumes étrangers, elles défendent les intérêts de leur pays d'origine. Sur une orbite plus lointaine gravitent les dignitaires et la noblesse. Ils ont perdu une partie de leur influence au profit d'une classe de spécialistes de la politique et cherchent à peser sur les décisions du souverain en se faisant l'écho des intérêts d'autres royaumes. Ils sont un merveilleux canal pour les entreprises d'intoxication montées par les espions.

Quant aux otages, ils constituent un élément clef dans le dispositif politique des Royaumes Combattants. Une des pratiques courantes consistait à envoyer, dans une principauté voisine, ennemie ou amie, un de ses fils – parfois même le prince héritier – afin qu'il serve de caution. C'est un gage d'alliance et un moyen de pression. Il est aussi un pion avancé dans le dispositif ennemi, de sorte qu'une haute dignité pourra lui assurer une influence prépondérante à la cour étrangère. Avec son argent, son crédit, il

achètera les conseillers du roi. Il fondera un parti, prendra la tête d'une coterie et pèsera sur la politique du royaume. Aussi n'est-il pas étonnant que sa demeure soit un nid d'espions, une plaque tournante pour les agents doubles et un foyer d'intrigues.

Autre personnage central : le rhéteur. Il occupe les fonctions de conseiller, ministre ou diplomate. Plus qu'un représentant du pouvoir qu'il est censé défendre – et que la plupart du temps il trahit –, il s'agit plutôt d'un intermédiaire. Il n'y a aucune identification entre les sophistes – qui peuvent s'élever jusqu'à la position de Premier ministre – et la nation qui les emploie. Les ministres se prêtent et s'échangent de la même manière que les otages. Le personnel politique et diplomatique de la Chine est constitué de professionnels de la politique qui, à la façon de joueurs de football, se vendent et passent de prince en prince. On les remercie comme des laquais, lorsqu'on n'est pas satisfait de leurs services. On ne doit en attendre aucune fidélité ; ils sont vénaux dans tous les sens du terme. Leur prix est proportionnel au nombre de maîtres qu'ils ont servi – et donc trahis – car alors le souverain qui les utilise aura à sa disposition une mine de renseignements sur les autres Etats. Toutefois, ils constituent une arme à double tranchant ; rien n'assure le souverain qu'ils ne l'espionnent pas pour le compte d'un de leurs anciens maîtres – au service duquel ils sont secrètement restés attachés.

5. Les théories guerrières de la non-guerre

Guerre et commerce ont signé l'acte de naissance d'un type d'intelligence rusée, caractérisée par la promptitude du coup d'œil et de l'exécution. La réussite ou l'échec ne sont plus redevables qu'à cette faculté d'anticiper les événements, à cette ruse des hommes qui sait déjouer les ruses du temps. L'intelligence politique – et pour les Chinois il n'est d'intelligence que politique – se confond avec la capacité à prévoir à long terme. Mais remonter le plus loin possible dans l'avenir afin de saisir les implications d'un acte, c'est aussi par contrecoup et paradoxalement agir au plus tôt dans le présent. Car, en effet, le futur se dévoile dans le maintenant à travers des manifestations infimes, des signes ténus que seul le Grand Homme sait interpréter.

Agir au plus tôt dans le présent, pour un homme d'Etat, c'est faire en sorte que la guerre ne puisse avoir lieu, puisque le Sage sait que tout déclenchement des hostilités lui sera préjudiciable. Possédant la science du futur, il agit en amont du temps et s'emploie à étouffer dans l'œuf toute velléité offensive de l'adversaire : d'où l'idée développée tant par les stratèges que par les politiciens d'un combat livré non pas dans le long terme, mais dans l'immédiat, dans les plans mêmes de l'adversaire, et d'une victoire remportée avant l'éclatement du conflit. Voir à long terme, penser dans la durée, a pour contrepartie la rapidité de la décision et la faculté d'anticipation : le futur est immédiatement projeté dans le présent à travers les mesures prises pour y parer. Ainsi les guerres permanentes, menées dans cet univers de la trahison où la pensée conjecturale est portée au pinacle, vont produire une théorie – ou plutôt des théories – de la non-guerre. Tout à la fois comme antidotes et comme exorcismes à la triste réalité d'une époque en proie au chaos et aux convulsions.

Car, à la vérité, le courant stratégique n'est pas le seul à proposer une panacée qui permettrait de faire l'économie d'un affrontement frontal meurtrier. Toutes les écoles sans exception prétendent détenir la méthode qui assurera au Prince la prééminence sans combats. Mais s'ils sont tous d'accord sur les buts : vaincre sans coup férir, subjuguier l'autre sans recourir aux armes, ils divergent sur les moyens à employer.

On pourrait distinguer quatre courants : l'école des diplomates, à laquelle se rattache Sou Ts'in ; l'école des lettrés confucéens, dont se réclament aussi bien Hsiun-tse que Mencius ; celles des légistes, dont les plus illustres représentants sont Chang Yang, Chen Pou-hai et Han Fei ; et enfin l'école des stratèges à laquelle ressortissent des ouvrages comme le *Wou-tse*, le *Sun-tzu*, le *Sun Pin ping-fa* et le *Wei-leao-tse*. Tous les quatre se caractérisent par une certaine attitude face au recours aux armes.

a) La victoire par la parole.

Pour l'école des diplomates, la guerre se mène par le discours, préalablement à tout engagement. Grâce à l'art rhétorique, il est possible de mener le combat dans l'esprit même de l'adversaire ; de faire passer le blanc pour le noir, le faible pour le fort, et le dur pour le mou. Les

diplomates vont et viennent en un incessant ballet, palabrent, concluent des traités de paix derrière le dos des généraux, les frustrant du fruit de leurs peines ; ou bien ils intriguent, complotent et soudoient à l'arrière pour qu'un capitaine trop pugnace soit écarté ; ils empêchent le déroulement des opérations militaires.

b) La victoire par la Vertu.

Les confucéens prônent eux aussi une technique qui fait l'économie de la guerre : c'est la rectitude. Le Prince véritablement grand soumet par la Vertu. Cette position est défendue tant par Mencius que par Hsiun tse. Grâce à l'influence civilisatrice du Souverain, il est possible de dominer et de pacifier les peuples. Le rite est plus puissant que la force des armes et la vertu subjugué les peuples sans coup férir, par le respect spontané qu'inspirent à tout homme la Justice et la Bonté.

c) La victoire par l'ordre absolu.

Selon l'école dite des légistes, la victoire est le fruit de l'ordre interne qui règne dans un Etat. Une discipline sévère, des institutions rigoureuses, une économie prospère sont les seuls facteurs de la domination. La guerre se gagne donc avant d'être livrée. Elle se gagne chez son propre peuple, qu'il s'agit de briser par l'instauration d'une législation si répressive qu'elle installe le règne de la terreur. Celle-ci inculquera au peuple la discipline et l'obéissance sans lesquelles n'existerait l'invincibilité des armées. Très vite, la terreur intérieure se convertira en terreur extérieure, à la faveur des victoires remportées par le pouvoir despotique sur tous ses rivaux.

d) La victoire par le dispositif stratégique.

Les stratèges ont élaboré leur théorie en reprenant à leur compte les notions développées par les autres écoles. Après en avoir élaboré une synthèse, ils l'ont appliquée au champ restreint de l'affrontement. Nous retrouvons en effet chez Sun tzu des concepts propres à chacune des trois écoles rivales. L'influence des diplomates se fait sentir dans le rôle qui est

imparti au jeu des alliances, à l'intoxication et aux manœuvres de déstabilisation de l'arrière par le réseau des agents d'influence. De l'école légiste, il a retenu l'importance des facteurs économiques et sociaux, la nécessité d'une stricte discipline, assurant sa propre invincibilité, mais il ménage toutefois une place aux vertus confucéennes, ne serait-ce que dans les rapports qui doivent souder les supérieurs et les inférieurs au sein de l'armée et dans les vertus nécessaires au général en chef.

B. Le rayonnement du *Sun-Tzu*

1. Nature tactique ou stratégique des arts de la guerre chinois ou occidental : un faux débat

L'engouement dont a fait l'objet le *Sun-tzu* depuis la Seconde Guerre mondiale, et qui n'a cessé de croître dans les années 90 avec les succès économiques des « dragons asiatiques » – avant qu'ils ne soient flappés –, a conduit à valoriser à l'extrême la théorie chinoise de la guerre et à considérer qu'elle seule s'occupe véritablement de la stratégie. On oppose à l'obliquité des stratégies chinoises la recherche naïve et brutale du choc frontal héritée des Grecs. Certains en viennent même à se demander si une théorisation de la guerre, qui subordonne toutes les manœuvres à ce moment trivial et un peu répugnant qu'est l'affrontement face à face, mérite seulement le nom de stratégie. « Stratégie » est un terme qui a une valeur plus laudative que scientifique. En fait, selon l'angle sous lequel on considère les écrits militaires chinois, ils pourront passer soit pour de la tactique, soit pour de la stratégie. Veut-on mettre en exergue les infinies ressources des démarches indirectes ? On fera valoir qu'en Chine il n'y a ni causes, ni moyens, ni effets mais seulement une propension, c'est-à-dire un mouvement général nécessaire et inéluctable engendré par les configurations spatio-temporelles. C'est de celles-ci que naît le *che*, la puissance, laquelle apporte la supériorité par un différentiel de position à celui qui sait en jouer. On soulignera encore le caractère dynamique du couple formé par les techniques régulières et irrégulières qui se renversent l'une dans l'autre et n'existent jamais qu'en fonction de leur opposée.

Mais pour peu qu'on considère les rapports entre stratégie et tactique comme s'inscrivant dans une dialectique globale du temps et de l'espace, alors la pensée militaire chinoise doit être considérée comme tactique plutôt que comme stratégique. La stratégie suppose l'investissement du temps par l'espace ; la tactique, elle, se meut dans l'instant. Elle joue avec les événements pour en faire des « occasions ». La stratégie postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un « propre »¹¹. Tandis que la tactique, dépourvue de lieu autre que celui de l'autre, cherche à profiter de ce lieu et de jouer de la force étrangère. Sun tzu suggère de « construire sa victoire sur les mouvements de l'ennemi », ce qui est une façon de reconnaître que l'on se repose sur l'autre pour conquérir l'espace à partir d'une pratique intelligente du temps ; mais il n'est pas le seul, c'est presque un poncif de l'époque. Le Grand Homme est celui qui sait saisir au vol toutes les occasions offertes¹². Il lui faut utiliser les failles que les conjonctures particulières ouvrent dans l'espace édifié par la stratégie. C'est ce que le *Sun-tzu* exprime dans son langage imagé par la formule : « Vous vous présentez d'abord comme une vierge timide ; l'ennemi laisse béer l'ouverture, alors, rapide comme le lièvre, vous vous engouffrez dans la brèche sans lui donner le temps de la fermer¹³. »

Et même si l'on doit admirer le renouvellement constant du dynamisme opéré par la réversion des deux modalités opératoires, de front ou de biais, qui permet de biaiser éternellement avec l'autre, celles-ci ne sont déterminées comme manœuvres directes ou indirectes qu'en raison de la réponse de l'adversaire. Il est donc simple anticipation de l'autre et prévision de ses mouvements, calculés en fonction de sa psychologie et de ses capacités intellectuelles. On ruse avec les ruses de l'autre en se plaçant sur son terrain ; en « entrant dans ses plans » littéralement.

Se donnant pour un art des ruses et une intuition de l'opportunité de l'instant, fugace et changeant, *L'Art de la guerre* de Sun tzu serait alors à classer dans l'arsenal des ouvrages de tactiques, de ces « farces et attrapes » qui, parce qu'ils tiennent plus du tour de main, voire du tour de passe-passe, que du *logos*, seront toujours un peu méprisés par la pensée dominante occidentale. Clausewitz, chantre de la rigueur stratégique au détriment des fantaisies tacticiennes, porte un jugement sans appel sur cette surprise et cette ruse dont les hommes de guerre de l'Empire du Milieu font leurs

choux gras : *La personne agissante s'aperçoit toujours de cette simple vérité, et cela lui fait passer le goût de ce jeu fondé sur une feinte agilité. Le sérieux de l'amère nécessité rend l'action directe si urgente qu'elle ne laisse pas place à ce jeu. En un mot, les pièces de l'échiquier sont dépourvues de cette agilité qui est l'élément même de la ruse et de l'astuce*¹⁴.

Il est vrai que dépouillé du prestige des généralisations vagues et des élucubrations abstraites, le *ts'i*, cette « puissance de l'action de biais », laisse perplexe. Dès lors que les auteurs daignent fournir des illustrations concrètes de ce que sont ces manœuvres irrégulières mirobolantes, on a l'impression de lire du Bibi Fricotin. Les fameux procédés indirects, loin d'impliquer les mouvements stratégiques, se bornent à de simples ruses de guerre ; stratagème et non pas stratégie. Ils sont expédients, leurres, pièges, qui permettent au plus faible de se dégager à son avantage d'une situation où il était donné pour perdant. Un Clausewitz n'aurait eu que mépris pour la suite de subterfuges dont usa T'ien Tan contre le Yen, et qui lui vaut un vibrant éloge de l'historien Se-ma Ts'ien¹⁵. Mais si en effet les procédés irréguliers appartiennent bien à la tactique, car ils usent de la ruse et de la surprise, et jouent sur l'opportunité de l'instant, que dire des procédés réguliers, inverses et complémentaires des manœuvres hétérodoxes ? Ne font-ils pas appel à l'organisation des armées sur le terrain et à la réunion des forces dans l'espace en vue de l'engagement, ainsi que le veut la définition classique de la stratégie ?

On aboutit à des réponses opposées selon l'angle sous lequel on se place, parce que la question est mal posée. Et la question est mal posée parce qu'on n'envisage jamais la nature véritable des textes considérés. On ne sortira de ce faux débat que si l'on se livre à une analyse en quelque sorte stylistique des manuels militaires chinois et surtout du plus important d'entre eux, le *Sun-tzu*.

2. Dissymétrie entre traités occidentaux et chinois

Le *Han-chou* – les Annales dynastiques officielles de la maison des Han – dans sa section bibliographique, répartit les écrits militaires entre les

quatre catégories suivantes : la stratégie, (*mo-ts'iuan*), la manœuvre (*hsing-che*), la divination (*yin-yang*) et le savoir-faire (*ki-k'iao*)¹⁶.

Le doxographe Lieou Hsiang sur lequel s'appuie la classification de Pan Kou, le compilateur des annales, définit ainsi chacune d'elles. Les livres de « stratégie » traitent des moyens « de préserver son pays par les procédés ordinaires et de livrer combat par les techniques irrégulières. Ils indiquent comment monter des plans avant de livrer combat, et embrassent l'art de la manœuvre, la divination et le savoir-faire pratique ». Les traités sur la « manœuvre » expliquent comment se mouvoir avec la rapidité de la foudre et s'abattre « comme la bourrasque, arriver avant l'adversaire alors qu'on est parti après lui, comment se disperser et se rassembler, à quoi s'adosser et à quoi faire face sur le terrain, enfin comment changer sans cesse son dispositif pour avoir le dessus sur l'ennemi par sa prestesse et sa rapidité d'exécution » ; la science de la « divination » « permet de se mettre en campagne en bénéficiant de conjonctions propices ; elle expose comment calculer les positions favorables en fonction des influences fastes et néfastes du cycle sexagésimal, comment se conformer aux mouvements du boisseau et s'appuyer sur les éléments dominants afin d'obtenir l'aide des démons et des dieux ». Dans la rubrique « savoir-faire » sont regroupés des manuels techniques d'entraînement au combat et de fabrication des armes¹⁷.

Cette classification est trompeuse, car elle peut donner une impression d'homogénéité entre les différentes sections d'une discipline qui comprendrait tous les aspects de l'art de la guerre, théoriques et pratiques, alors qu'il n'en est rien. La distinction entre stratégie et manœuvre est arbitraire : on ne voit pas au nom de quoi le *Wei-liao* a été rangé dans les traités de la manœuvre plutôt que parmi les stratèges, ni pourquoi les écrits de Han Hsin et ceux de Hsiang Yu ont été dissociés. Les traités techniques sur la divination et les techniques de combat appartiennent à un tout autre genre littéraire. En outre, ont été éliminés de cette section, comme le fait remarquer une note, le *Tai-kong*, le *Kouan-tse*, le *Ho-kouan-tse*. Le *Se-ma fa* – les Règles du Commandant Suprême des armées – quant à lui, a été rangé parmi les livres rituels, bien qu'il traite aussi de la conduite de la guerre. Le général P'ang K'iuian, de la principauté de Yen, figure à la fois comme spécialiste de la manœuvre et comme représentant de l'école diplomatique ; Chang Yang est recensé comme militaire et comme légiste.

Mieux, on trouve un *Sun-tzu* en seize articles classé parmi les ouvrages taoïstes, qui répond mieux, pour le volume tout au moins, au mince fascicule actuel que le monumental *Art de la guerre de maître Sun du Wou* en quatre-vingt-deux chapitres et neuf rouleaux de cartes catalogué parmi les ouvrages de stratégie. On a l'impression que cette catégorie a été constituée de façon artificielle, afin de répondre aux manies classificatoires des archivistes et doxographes des Han. Mais en faisant côtoyer des ouvrages aussi disparates que *Sun-tzu ping-fa*, *L'Art secret de la guerre du Ciel-Un* et un traité sur le noble art de la balle au pied, il risque de donner une idée fautive de la fonction et du sens même des grands traités théoriques.

Car à qui s'adressaient des livres militaires comme le *Sun-tzu* ? Aux princes et aux gouvernants bien plus qu'aux officiers et aux généraux. Ce sont des livres de sagesse fournissant une recette capable d'assurer la toute-puissance et la domination sur l'univers à celui qui en est le détenteur. D'où un rapport étroit entre des textes tels le *Sun-tzu* et le *Lao-tzu*, un rapport qui se traduit dans le fait, à première vue paradoxal, que des ouvrages militaires aient pu être rangés avec des canons taoïstes.

C'est qu'en réalité les traités chinois ne considèrent pas que la guerre – tout au moins de ce qu'en Occident on a coutume d'appeler la guerre. Si les stratèges occidentaux ont pu, à la suite de Clausewitz, considérer que « l'engagement est à la guerre ce que le paiement au comptant est au commerce », il en serait plutôt la banqueroute pour les théoriciens des Royaumes Combattants. Certes, les opérations guerrières et les manœuvres militaires sont au cœur de la réflexion des théoriciens. Toutefois, la guerre, la façon de conduire et de mener les opérations militaires, n'est nullement le but fondamental de ces traités. Il en est le prétexte. En Occident, l'art de la guerre considéré comme pure *technè* ne mérite nulle théorisation philosophique. Il se cantonne à un champ très restreint ne portant son attention qu'à ce moment, crucial certes mais limité, de l'affrontement entre des camps ; il n'est nullement susceptible d'une formalisation en termes métaphysiques. Ou plutôt toute formalisation métaphysique le rend, inopérant sur le plan pratique en le soustrayant à son contexte social et politique. Symptomatique à cet égard est le *De la guerre* de Clausewitz. Si en ouverture, dans « De la nature de la guerre », il pose la question de

l'essence de la guerre dans des termes empruntés à la philosophie kantienne, c'est dans le but d'en nier l'utilité et la pertinence dans les conditions concrètes des opérations militaires, qui non seulement en restreignent le domaine d'application, mais subvertissent jusqu'à son essence – ou pour reprendre ses propres mots : « Les probabilités de la vie réelle prennent la place de l'extrême et de l'absolu du Concept. » Ce qu'apporte l'officier prussien, témoin des guerres napoléoniennes, de plus intéressant et de plus neuf par rapport aux traités théoriques du ^{xviii}^e siècle qui avaient tendance à considérer les problèmes tactiques et stratégiques comme des théorèmes mathématiques, c'est la notion de « friction ». La friction, qui fait que l'aile de la théorie s'engluie dans la boue de la matière, rend inopérantes et vaines toutes les lois abstraites sur la guerre. Clausewitz a une belle formule : « Dans la guerre tout est simple, mais la chose la plus simple est difficile. »

Au contraire, en Chine, la réflexion sur l'art de la guerre, en tant qu'elle est l'expression paradigmatique d'un rapport de forces, peut recevoir une formulation en termes abstraits, mais à condition que celle-ci donne une dimension nouvelle à cette réalité qui se résume à l'affrontement meurtrier entre des groupes armés. Cependant, en se hissant de technique concrète à la sphère de l'abstraction, elle cesse d'être ce qui la fonde : des simples procédures et un savoir-faire. De même, le discours qui la prend en compte cesse d'être ce qu'il prétend être, à savoir un simple discours sur la guerre.

3. *L'insoutenable efficacité du non-être*

Si les militaires occidentaux limitent leur objet à cette chose triviale qu'est, pour les théoriciens chinois, le théâtre des opérations, un livre comme le *Sun-tzu* s'intéresse essentiellement à tout ce qui pour leurs collègues de l'autre extrémité du continent ne concerne pas la guerre. (Heureusement d'ailleurs, car quand il aborde des questions plus spécifiques – comme les types d'attaques par l'eau et par le feu, les distances que peuvent couvrir des soldats en restant opérationnels, il paraît terriblement daté.) Les traités occidentaux commencent là où s'arrêtent les œuvres stratégiques chinoises : l'affrontement. Les traités de l'Empire du

Milieu accomplissent ce tour de force qui est un tour de passe-passe : faire de l'occultation de ce qui fonde la guerre comme guerre – le corps-à-corps – son essence même. Le modèle présenté par certains spécialistes occidentaux d'une stratégie chinoise comme fruit d'une formalisation permettant de faire l'économie du fossé entre théorie et pratique est une pure chimère. Il repose sur une pétition de principe idéologique, puisque cette théorie, tout au contraire, ne fait que manifester de la façon la plus dramatique la distance entre ce qu'elle proclame idéalement et la triste réalité où elle évolue.

La réflexion chinoise sur la guerre présente un caractère incantatoire. Il ne s'agit pas seulement de se donner les moyens empiriques d'obtenir la victoire, ni même de fournir des recettes concrètes pour mener des campagnes militaires, mais de dépasser la guerre pour en faire le lieu où s'énonce le discours de la toute-puissance. À l'opposé du discours spécialisé des manuels ou des traités européens, qui s'emploient à fournir une image (elle-même sans doute rhétorique) de précision hautement technique, les formes littéraires des manuels de stratégie nous confrontent à un discours truffé d'images et de métaphores recelant une forte charge mystique.

L'armature conceptuelle profonde du *Sun-tzu* repose sur l'équivalence entre formation militaire et forme visible des choses, identité que trahit d'ailleurs leur homonymie (*hsing*). Or, comme dans le système des représentations chinoises, le sans-forme est à l'origine de l'ayant-forme, il peut le dominer et le contrôler. La forme suprême d'une formation consistera, pour ne pas prêter le flanc à un ennemi, à ne lui présenter aucune forme, à la manière de l'eau, qui répond aux formes sans jamais épuiser ses capacités de transformation. Le vocabulaire joue sur un double plan à la fois figuré et littéral. Au sens métaphorique, il fournit une évocation imagée de la ductilité polymorphe d'une bonne armée et, en même temps, au sens littéral, il désigne des configurations réelles que peuvent emprunter les bataillons. *Pien* (transformations, retournements) s'applique dans la littérature à l'habileté manœuvrière d'une troupe qui offre à l'ennemi un corps en perpétuel mouvement, à l'instar de l'eau qui fournit la transposition de la terrible efficacité du Tao, dans le domaine des formes. La force naît de la configuration (*hsing*), propension dynamique, qui tire sa

force (*che*) de sa fluidité. Le torrent dévalant les pentes et emportant tout sur son passage évoque immanquablement l'impétuosité d'une troupe se ruant à l'assaut. De même, l'image de l'eau servira à dépeindre la souplesse d'une armée qui sait se plier à tous les retournements. Le *Sun-tzu*. ne se fait pas faute de répéter à plusieurs reprises que celui qui remporte la victoire oblige l'autre à dévoiler ses formations sans jamais trahir sa forme. *Une formation militaire atteint au faite ultime quand elle cesse d'avoir une forme*, ajoute-t-il ailleurs. De sorte qu'il faut réellement prendre au pied de la lettre la formule : *Infiniment mystérieux, il occulte toute forme, suprêmement divin, il ne laisse échapper aucun bruit...* Ce n'est pas, contrairement à ce que laissent croire la plupart des traducteurs, une hyperbole soulignant l'art du camouflage d'une armée aguerrie, mais la cristallisation dans le champ des opérations militaires de l'efficience mystérieuse du Tao, et la maxime doit être rapprochée à ce titre des formules du *Livre de la Voie et de la Vertu* : *Le regardant, on ne le voit pas : On le nomme l'invisible. L'écoutant, on ne l'entend pas : On le nomme l'inaudible. Le touchant, on ne le sent pas : On le nomme l'impalpable. Trois états insondables qui se fondent dans l'Unité. Sa face supérieure n'est pas illuminée, sa face inférieure n'est pas obscurcie, si mouvant qu'on ne le peut nommer, il fait retour au nulle-chose. Il est la forme informe, le Signe du nul – chose, fuyant, insaisissable, devant, on ne voit pas sa tête, derrière on ne voit pas son dos. Saisis le Tao antique, et tu dompteras le présent. Connaître l'origine, s'appelle le nœud du Tao.*

Une série de comparaisons contribuent à fondre le grand capitaine dans le cycle saisonnier. L'usage judicieux et alterné des forces régulières et irrégulières, depuis le centre vide des potentialités du sans-forme, mime le va-et-vient incessant et inexorable de la navette du Yin et du Yang, tissant la trame des saisons et la succession des cinq éléments :

Qui sait user des moyens irréguliers est infini comme le Ciel et la Terre, inépuisable comme l'eau des grands fleuves. Il est le Soleil et la Lune qui disparaissent et réapparaissent tour à tour, il est le cycle des saisons qui expirent et renaissent en une ronde sans fin !

Et encore :

De même, bien que le dispositif stratégique se résume aux deux forces, régulières et extraordinaires, elles engendrent des combinaisons si variées que l'esprit humain est incapable de les embrasser toutes. Elles se produisent l'une l'autre pour former un anneau qui n'a ni fin ni commencement ! ¹⁸

Le *Sun-tzu* se propose de décrire de façon presque tangible quelque chose qui échappe à toute détermination et toute description : comment donc rendre sensible ce qui est au-delà des formes ? Il recourt à des impressifs : *fen-fen yun-yun, houen-houen touen-touen, wei hou ! wei hou !* mimant phonétiquement, par une sorte de cacophonie verbale, l'indescriptible chaos, le *tohu-bohu* primordial. Le grand général par la vertu de la métaphore se fait démiurge, et l'armée, en se fondant dans le néant – en atteignant au stade ultime des formes qui n'est d'en avoir aucune – se déployant dans la virtualité pure, accède au contrôle des formes, parce que justement elle a su s'en soustraire à la façon du Principe *transcendant* qui régit l'univers.

Nul n'a assez souligné la volonté délibérée des auteurs des traités militaires chinois d'identifier le chef de guerre avec l'Homme réalisé, celui qui a atteint le Tao et fait corps avec lui. Pour ce faire, les ressources de la langue classique sont mises largement à contribution. L'anacoluthie, d'usage fréquent dans la langue ancienne, par simple rupture de construction, permet l'assimilation totale du général avec le Tao en le désignant comme un vide – un hiatus –, dans la mesure où il n'y a pas de *sujet désigné pour aucune action*. À cette dilution de l'intériorité consciente dans une force universelle et désincarnée – puisqu'elle n'existe grammaticalement que comme absence – et dotée par la vertu de son effacement d'un pouvoir absolu, répond le surgissement occasionnel du sujet, marqué dans son efficience paroxystique par le pronom personnel à la première personne *wo* ou *wou* – dont l'usage est facultatif en chinois.

Cette présence de l'être s'identifie dans une activité terrible et efficace : la férocité marque la massivité de la présence ; ou plutôt son caractère terrible en manifeste la redoutable efficacité. Au terme du balancement entre la « vacance » cosmologique, qui dilue dans le néant du monde le sujet agissant, et le « je », qui renverse le point de vue, en soulignant l'efficacité effrayante de la dissolution ontologique, le texte renoue avec un

« rien », qui, se distanciant de l'objet – la guerre –, manifeste le pouvoir incitatif du texte. Il se teinte de connivence indiquant au lecteur la Voie à suivre ; celle que balise l'incessant passage de l'effacement du sujet au « je » qui sont aussi les phases d'extension et de repli, d'activité et de repos de jour et de nuit. La guerre n'est plus simplement – si jamais elle l'a été – la rationalisation maximale de l'efficacité pratique appliquée à un domaine particulier. Grâce à la plasticité des images et à la terminologie, les textes stratégiques évoluent toujours sur un triple niveau, militaire, politique et cosmique.

Dépouillé de toute caractérisation humaine pour faire corps avec les propensions et les tendances inhérentes aux éléments de la nature, le stratège se résorbe en pure abstraction ; il fournit l'expression agonistique de la Loi opérant dans le monde et réglant le cours inéluctable des choses. Il n'y a pas combat ; l'issue en est écrite à l'avance. L'action du général en chef possède quelque chose d'aussi miraculeux et imposant que les éléments naturels. Tirant son efficace de l'identité de son action avec celle du Principe, le grand général se voit doté des attributs propres au Souverain qui a le Ciel pour modèle. Embrassant tous les objets de l'univers, décelant jusqu'aux plus infimes détails, perçant tout à jour, sans jamais laisser voir ses desseins à travers sa forme, l'intelligence de celui qui tient les manigances du pouvoir se confond absolument avec le Tao. La bataille n'est plus bataille, l'Etat dans sa dimension répressive n'est plus l'Etat, mais mise en œuvre des forces primordiales de l'univers, depuis la confusion première en passant par la division dans les deux énergies Yin et Yang dont le mouvement engendre en coagulations successives tous les êtres. À l'instar de la genèse, la bataille se donne pour cette matrice qui fait surgir de la confusion un ordre hiérarchisé et ordonné, dont le modèle en constitue à la fois la raison d'être et l'issue obligée : tout combat débouche sur la distinction entre le vainqueur et le vaincu, présentée d'abord sous les espèces d'une différenciation sexuelle générant par simple substitution paradigmatique la norme de tous les ordres classificatoires qui définissent la différenciation sociale et naturelle. L'engagement est enfantement cosmique et le général en chef un accoucheur du chaos.

Cette assimilation entre le chef de guerre et le principe créateur se trahit d'ailleurs dans la formulation du plus important et du plus fécond des

Trente-Six Stratagèmes, « Wu zhong sheng you » : *Créer quelque chose à partir de rien*, ou de façon plus littérale et plus exacte : *Du Non-Etre donner naissance à l'Etre*, qui a des applications aussi diverses que lancer des fausses rumeurs, créer un danger illusoire afin de faire passer le danger réel pour fictif, ou bien tromper l'ennemi par des leurres ; en un mot, il s'agit toujours de produire une réalité à partir d'un objet inexistant ou imaginaire¹⁹. Cette formule est directement inspirée du verset 40 du *Lao-tse* : *Toutes les choses sous le Ciel naissent de l'Etre. L'Etre est issu du néant*. Le Non-Etre en Chine est supérieur à l'Etre et le domine, car il tire son pouvoir de son Vide, signe de sa transcendance, qui lui permet d'être extérieur à toute réalité du monde, et par là même de la façonner et de le contrôler, à la façon des potiers ou des fondeurs qui pétrissent et coulent au moule leur matériau.

4. Actualité du Sun-tzu

Dans une interview fictive de « Monsieur Internet », imaginée par le *Nouveau Quotidien* de Genève, daté du 29 décembre 1995, figure une liste de questions sur les goûts du personnage. À la question : « Quel est le livre qui a marqué votre jeunesse ? », la réponse est sans surprise : *L'Art de la guerre* de Sun Tzu. Interrogés sur leurs lectures, sur les idées ou les œuvres qui les ont influencés, les chefs d'entreprise, les hauts responsables politiques, les managers, les prix Nobel, les top models et les maîtres queue, tous ceux, d'une manière générale, dont la carrière d'exception attire sur eux les feux de l'actualité, citent le *Sun-tzu* comme référence obligatoire. Deux mois après la parution de l'article du *Nouveau Quotidien*, le journal *Le Monde* consacrait un article à Guy Debord. L'auteur de l'article cite parmi les maîtres qui auraient été à la source de la réflexion et du style du célèbre fondateur de l'Internationale situationniste, à côté de Clausewitz, de Montesquieu et de Tocqueville, l'inévitable *L'Art de la guerre*.

Le *Sun-tzu* et la pensée stratégique chinoise en général jouissent du même engouement que *Le Livre de la Voie et de la Vertu* entre les deux guerres avec la montée du fascisme et du nazisme. Et, comme le *Lao-tse*, il est naturellement l'objet de toutes sortes de distorsions, puisqu'on le somme de résoudre toutes les questions suscitées par la folie des hommes. Le

prestige du *Sun-tzu* comme celui du *Lao-tse* tient d'abord à l'exotisme, mais aussi au vague de formules qui trouvent toutes sortes de domaines d'application. Il s'inscrit en outre parfaitement dans la phraséologie belliciste et combattante de notre époque, où la guerre, tout en se retirant de notre quotidien en tant que réalité vécue, envahit sous des formes fantasmatiques ou réelles des domaines civils dont elle était en principe exclue : les relations sociales, commerciales et économiques ne sont plus pensées qu'en termes de guerre totale, de lutte à outrance et d'extermination. L'idéologie véhiculée par le discours économique dominant est façonnée par une terminologie guerrière. Le mot stratégie est devenu le maître mot des économistes et des chefs d'entreprise pour qui la lecture de *L'Art de la guerre* de Maître Sun s'avère une étape indispensable dans leur formation. Un livre comme celui de Harro von Senger, *Stratagèmes*, n'aurait connu qu'un tirage confidentiel il y a quelques années. Les manuels d'art de la guerre chinois, après avoir été longtemps l'apanage de militaires, sont ainsi devenus la chose des industriels et des chefs d'entreprise. Ils connaissent périodiquement des remises à jour, et, public oblige, la part des illustrations empruntées aux luttes entre grandes firmes et à la compétition marchande devient prépondérante.

Ainsi les théories de Sun Tzu sont-elles à la mode. Rien de mieux qu'un objet mystérieux et lointain pour le parer de tous les traits dont on ressent la carence chez soi-même. La Chine est un miroir parce qu'elle est un ailleurs. Les succès des armées révolutionnaires en Extrême-Orient (Chine, Corée, Vietnam), puis la réussite commerciale des « dragons asiatiques » ont contribué à parer des prestiges du réel ce qui était déjà doté de la vertu du songe. Ainsi les certitudes les mieux établies concernant la supériorité de la réflexion stratégique occidentale ont-elles commencé à vaciller. Les militaires anglo-saxons furent les premiers à se pencher sur le *Sun-tzu*, non plus à titre de curiosité historique, mais comme possible source d'inspiration tactique et stratégique. On en est venu à dresser un parallèle entre la pensée stratégique occidentale et chinoise, pour montrer la supériorité de la seconde. C'est ainsi qu'on a attribué à Sun tzu des options stratégiques qui tenaient plus à la situation historique qu'à la tradition militaire qu'il a inspirée. Ainsi en est-il des guerres de Corée, d'Indochine et du Vietnam, bien qu'il y ait plus de rapports entre la résistance espagnole

à Napoléon et les guerres de libération asiatiques qu'entre la guérilla vietcong et le père ancestral de l'art de la guerre. À l'heure actuelle, Sun tzu est autant étudié, sinon plus, que Clausewitz dans les états-majors des armées occidentales. Et la guerre du Golfe doit beaucoup, dans son principe général, aux maximes de Sun tzu : *Donne à qui tu veux prendre, augmente qui tu veux affaiblir...*

Notre propos n'a pas été de donner notre suffrage à l'une ou l'autre des deux conceptions, mais de montrer que la confrontation n'a pas grand sens. En effet, on interprète les manuels de stratégie chinois avec des catégories inaptées et anachroniques. La première de ces méprises consiste, ainsi qu'on l'a vu, à comparer les traités d'art de la guerre occidentaux avec les traités chinois, en les mettant face à face, comme s'ils s'agissaient d'objets de nature comparables, répondant à une même fonction et se situant à un même niveau d'abstraction par rapport au réel. C'est pourquoi nous avons voulu tout d'abord revenir aux sources et, par-delà l'interprétation anachronique et utilitariste qui en est faite, retrouver le sens premier du *Sun-tzu*. S'il faut retenir une leçon du *Sun-tzu*, qui serait valable pour tous les temps et toutes les époques, c'est bien celle qu'il donne en ouverture : la guerre, voie de la survie et de la mort des nations, ne saurait se traiter à la légère.

Sources principales

Les commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : fin du II^e siècle apr. J.-C., grand général et homme d'état de l'époque des Trois Royaumes.

Tou Yeou : époque T'ang (VIII^e siècle), lettré et homme d'Etat.

Tou Mou : époque T'ang (IX^e siècle), poète et lettré.

Li Ts'iuan : époque Tang (IX^e siècle), auteur de traités militaires ésotériques.

Mei Yao-tch'en : époque Song (XI^e siècle), érudit et historien.

Tchang Yu : époque Song (XII^e siècle), historien et polémologue.

Quant à **Maître Ho** (Ho Yen-si), **Mong** et **Tch'en Hao**, on ne sait pratiquement rien d'eux.

Philosophes et stratèges

Nous avons regroupé sous cette rubrique des extraits tirés de classiques chinois, philosophes ou théoriciens militaires, qui sans être des commentateurs de *L'Art de la guerre* permettent d'en éclairer certains passages ; soit qu'ils contiennent des développements similaires ; soit qu'ils en révèlent les implications philosophiques, politiques ou morales. Souvent, ils se confondent : Chang Yang a écrit des traités sur la guerre et ses œuvres ont été classées par les doxographes Han, tantôt sous la rubrique *fa-kia*

(école légiste), tantôt sous la rubrique *ping-kia* (école des stratèges). On trouve dans le *Kouan-tse* plusieurs sections consacrées à l'art de la guerre (cf. R. Yates, *New Light on ancient chinese military texts...* ; T'oung Pao 74,4-5,1988, p 240). Le *Hsiun-tse*, ouvrage confucéen, comporte une discussion entre le Maître et un tenant de l'école stratégique. Le *Houai-nan-tse*, encyclopédie philosophique des Han antérieurs (II^e siècle av. J.-C.) consacre un chapitre entier à la question du recours aux armes. Néanmoins, on peut faire une distinction entre des penseurs qui ont abordé la guerre comme un aspect particulier de la politique et d'autres qui en ont fait l'objet exclusif de leur théorie.

a) Les traités de stratégies :

Wou-tse : attribué au général Wou Ts'i (début du IV^e siècle av. J.-C.).

Sun Pin ping-fa : ses écrits ont été retrouvés dans une tombe des Han antérieurs à Yinqueshan en 1972 (IV^e siècle av. J.-C.).

Lieou-t'ao : pour certains, il s'agirait du grimoire remis par le vieillard, Maître Pierre Jaune à Tchang Leang. Celui-ci est en effet parfois assimilé au *Traité de l'art de la guerre* du Grand Duc Wang, titre de l'ouvrage que Tchang Leang aurait eu en sa possession (fin des Royaumes combattants).

Se-ma Fa : attribué à Se-ma Jang-kiu qui vécut au VI^e siècle av. J.-C., mais le livre est beaucoup plus tardif : IV^e siècle av. J.-C. ?

Wei-leao-tse : attribué à Yu Leao, officier militaire du temps de Chang Yang, mais qui peut-être est de Wei Leao, un général du premier empereur, Ts'in Che-houang.

San-liue : attribué à Houang-Che kong « Maître Pierre Jaune », nom donné au sage taoïste grâce auquel Tchang Leang aurait appris l'art de la stratégie. Tchang Leang fut le conseiller du fondateur des Han, Kao-tsou ; mais le texte date probablement des Six Dynasties.

Li Wei kong wen-touei : dialogues entre l'empereur des T'ang, T'ai-tsong (627-649) et son général en chef Li Tsin.

b) Les « philosophes » :

Kouo-yu : (*Discours des Royaumes*) attribué à Tsou K'ieou-ming (v^e siècle av. J.-C.)

Kouan-tse : attribué au Premier ministre du Ts'i Kouan Tchong, mais qui réunit des matériaux datant du v^e-iii^e siècle av. J.-C.

Mo-tse : écrits de l'école mohiste (v^e-iii^e siècle av. J.-C.).

Lao-tse : écrits taoïstes (v^e siècle av. J.-C.).

Tchouang-tse : écrits taoïstes (iv^e siècle av. J.-C. ?).

Lie-tse : matériaux taoïstes divers (iv^e-iii^e siècles av. J.-C. ?).

Mong-tse : propos du maître confucéen recueillis par ses disciples au iv^e siècle av. J.-C.

Chang-kiun chou : écrits politiques et militaires attribués à Chang Yang, Premier ministre du Ts'in, exécuté en 338 av. J.-C.).

Chen-tse : fragments divers du philosophe taoïste du iv^e siècle av. J.-C.

Yi-king : essentiellement l'appendice *Hsi-ts'e* (iii^e siècle av. J.-C. ?).

Liu-che tch'ouen-ts'ieou : encyclopédie compilée sous le patronage du Premier ministre du Ts'in, Liu Pou-wei vers 240 av. J.-C.

Hsiun tse : enseignements recueillis par les disciples du maître confucéen Hsiun Ts'ing au iii^e siècle av. J.-C.

Han-Fei-tse : essais du célèbre légiste qui vécut de 280 ? à 233 av. J.-C.

Tchan-kouo-ts'ö : compilation Han de documents de l'époque des Royaumes Combattants : stratagèmes, harangues, et adresses des principaux hommes d'Etat de la période ; et surtout des tenants de l'école des Ligues, tels Tchang Yi, Sou Ts'in, Sou Tai, Kong-souen Yen, Houei-tse, Tcheou Tsouei, etc.

Tsong-heng kia chou : documents concernant les activités et les harangues des diplomates durant la seconde moitié des Royaumes Combattants trouvés dans une tombe Han à Mawangdui en 1973.

Kouei-kou tse : sans doute un apocryphe des Six Dynasties, texte qui recueille néanmoins des matériaux de l'époque des Royaumes Combattants sur l'art du discours comme moyen de la domination totale.

Houang-ti se-king : textes du courant « Houang-lao », ou taoïsme politico-stratégique de la fin des Royaumes Combattants et du début des Han, figurant en appendice à l'un des manuscrits du *Lao-tse* trouvé dans une tombe Han de Mawangdui.

Ho-kouan-tse : ouvrage stratégique-taoïste de la fin des Royaumes Combattants.

Houai-nan-tse : encyclopédie taoïsante du II^e siècle av. J.-C., compilée sous la direction du prince de Houai-nan, Lieou Ngan (179 ? -122 av. J.-C.)

Yen-t'ie-louen : compte-rendu de la discussion entre les lettrés et les ministres du Han qui eut lieu en présence de l'empereur en 81 av. J.-C. et qui traite de la question de la guerre ainsi que de l'organisation politique et économique.

c) Illustrations littéraires :

Celles-ci sont tirées des stratagèmes qui ont été mis en œuvre ou imaginés par les Chinois anciens.

– exemples cités par les commentateurs du *Sun-tzu* ;

– des autres éditions et commentateurs (par exemple, le *Sun-tzu ping-fa hsin-hsiu*, Pékin, 1977, lequel, en dépit de sa phraséologie maoïste, fournit des exemples intéressants pour illustrer certains aphorismes de Sun tzu) ;

– des sources historiques.

Nous nous sommes servis essentiellement :

– du *Tsouo-tchouan* (commentaire des *Annales de Lou* compilées par Confucius, retraçant les événements de la période des Printemps et des Automnes, de 721 à 469 av. J.-C.), du *Che-ki* et du *Han-chou* ;

– des autres histoires dynastiques, quand des références intéressantes étaient fournies par les commentateurs anciens ou modernes des traités militaires ; essentiellement le *San-kouo tche*, le *T'ang-chou* et le *Song-che* ;

– du roman *Les Trois Royaumes*. *Les Trois Royaumes* racontent la lutte pour la suprématie que se livrèrent trois aventuriers après l'écroulement de l'empire des Han postérieurs au II^e siècle de notre ère. Il est d'un intérêt tout particulier pour la pensée militaire chinoise, dans la mesure où l'auteur, d'une part, puise abondamment dans les annales dynastiques – *Heou-Han-chou* et *San-kouo-tche*-, et, d'autre part, est nourri de références stratégiques et de précédents militaires ; en ce sens, bien que moins accompli littérairement que le *Chouei-hou-tchouan*, il est plus significatif, bien que le *Chouei-hou-tchouan* foisonne lui aussi de batailles et de ruses de guerre.

L'Art de la guerre

Chapitre I

Supputations

Maître Sun a dit :

La guerre est la grande affaire des nations ; elle est le lieu où se décide la vie et la mort ; elle est la voie de la survie ou de la disparition. On ne saurait la traiter à la légère.

La guerre est subordonnée à cinq facteurs ; ils doivent être pris en compte dans les calculs afin de déterminer avec exactitude la balance des forces.

Le premier est la vertu, le second le climat, le troisième la topographie, le quatrième le commandement, le cinquième l'organisation.

La vertu est ce qui assure la cohésion entre supérieurs et inférieurs, et incite ces derniers à accompagner leur chef dans la mort comme dans la vie, sans crainte du danger.

Le climat est déterminé par l'alternance de l'ombre et de la lumière, du chaud et du froid ainsi que par le cycle des saisons.

La topographie comprend : les distances et la nature du terrain, lequel peut-être accidenté ou plat, large ou resserré, propice ou néfaste.

Le commandement dépend de la perspicacité, de l'impartialité, de l'humanité, de la résolution et de la sévérité du général.

Par organisation, il faut entendre la discipline, la hiérarchie et la logistique.

Il n'est chef de guerre qui n'ait entendu parler de ces cinq facteurs ; ceux qui les possèdent à fond remportent la victoire ; ceux qui n'en ont pas la parfaite intelligence connaissent la défaite.

En effet, pris en compte dans les calculs, ils permettent une évaluation exacte du rapport de forces. Il suffit pour cela de se demander :

Qui a les meilleures institutions ? Qui a le meilleur général ? Qui a les conditions climatiques et géographiques les plus favorables ? Qui a la

meilleure discipline ? Qui a l'armée la plus puissante et les soldats les mieux aguerris ? Qui possède le système de récompenses et de châtements le plus efficace ?

La réponse à ces questions permet de déterminer à coup sûr le camp qui détient la victoire.

Le général qui se fie à mes calculs sera nécessairement victorieux : il faut se l'attacher ; le général qui se refuse à les entendre sera régulièrement défait : il faut s'en séparer !

Cette stratégie gagnante une fois adoptée, encore faut-il créer les conditions qui permettent le recours à des procédés qui sortent de la règle commune ; j'entends par-là profiter de la moindre opportunité pour emporter l'avantage.

La guerre repose sur le mensonge.

Capable, passez pour incapable ; prêt au combat, ne le laissez pas voir ; proche, semblez donc loin ; loin, semblez donc proche. Attirez l'adversaire par la promesse d'un avantage ; prenez-le au piège en feignant le désordre ; s'il se concentre, défendez-vous ; s'il est fort, évitez-le.

Coléreux, provoquez-le ; méprisant, excitez sa morgue. Dispos, fatiguez-le ; uni, semez la discorde. Attaquez là où il ne vous attend pas ; surgissez toujours à l'improviste.

Tels sont les stratagèmes qui apportent la victoire et qui ne peuvent s'apprendre.

La victoire est certaine quand les supputations élaborées dans le temple ancestral avant l'ouverture des hostilités donnent un avantage dans la plupart des domaines ; dans le cas contraire, si on ne l'emporte que dans quelques-uns, on va au-devant d'une défaite. Ainsi, qui additionne de nombreux atouts sera victorieux, qui en a peu sera vaincu, que dire de ceux qui n'en ont aucun ! C'est par ces considérations qu'il m'est possible de prévoir à coup sûr l'issue du combat.

Chapitre II

Les opérations

Maître Sun a dit :

En règle générale, toute opération militaire requiert mille quadriges rapides, mille fourgons à caisse de cuir, cent mille soldats cuirassés, et des vivres en suffisance pour nourrir une armée évoluant à mille lieues de sa base.

À ceci s'ajoutent les dépenses pour supporter les efforts de l'arrière et du front, les frais occasionnés par le ballet diplomatique entre royaumes ; les besoins en glu, en laque et en fournitures nécessaires à la réparation ou au remplacement des chars et des armures ; ce qui représente un total de mille lingots par jour. Ce n'est que lorsqu'on dispose de tels fonds qu'on peut envisager de lever une armée de cent mille hommes.

Quand les opérations traînent en longueur sans apporter de victoire décisive, les armes s'émeussent, les troupes perdent leur mordant ; les soldats usent leurs nerfs dans les sièges. Des armées trop longtemps en campagne ruinent l'économie d'un pays.

Voyant vos armes émoussées, vos troupes sans mordant, vos hommes sans ressort, votre économie ruinée, les principautés rivales sauteront sur l'occasion pour vous attaquer en état d'infériorité. Et aussi avisés que soient les dirigeants, il leur sera impossible de préserver leurs arrières.

S'il y eut des campagnes qui ont péché par précipitation, que l'on m'en cite une seule qui, habilement conduite, s'éternisa. Jamais il n'est arrivé qu'un pays ait pu tirer profit d'une guerre prolongée. Le capitaine qui n'est pas pleinement conscient des dangers inhérents à tout conflit armé ne pourra pas non plus avoir connaissance des avantages que l'on peut tirer de la conduite de la guerre.

Qui est habile à conduire les armées ne procède jamais à deux levées consécutives ni n'a besoin de trois réquisitions de grains. Ses ressources

propres lui suffisent et il puise ses vivres chez l'ennemi. C'est ainsi qu'il assure la subsistance de ses troupes.

Ce qui appauvrit la nation, ce sont les approvisionnements sur de longues distances. Un peuple qui doit supporter des transports sur de longues distances est saigné à blanc.

L'inflation fait rage partout où passent les troupes ; et, là où les prix flambent, les biens du peuple s'épuisent. Privé de ressources, il ressent d'autant plus cruellement le poids des taxes et des corvées.

La nation perd son nerf, sa substance, elle se vide de ses richesses, les foyers sont privés de revenus. Les pertes pour les particuliers s'élèvent aux sept dixièmes ; quant à la maison royale, la dépense occasionnée par la destruction des chars, la fatigue des chevaux, le remplacement des casques, des flèches, des arbalètes, des lances, boucliers et palissades, des bêtes de trait et moyens de transport, amputent soixante pour cent du budget de l'Etat.

Un général avisé s'emploie à vivre sur l'ennemi. Car une mesure prise sur lui en épargne vingt acheminées depuis l'arrière. Un boisseau de fourrage mangé chez lui en vaut vingt venus de l'arrière.

En excitant leur fureur, le général incite ses hommes à massacrer l'ennemi.

En les appâtant par la promesse de récompenses, il les incite à attaquer l'ennemi pour s'emparer du butin.

Lorsque, à l'issue d'un engagement, on réussit à capturer dix chars adverses, il convient de récompenser le premier qui a réalisé l'exploit.

Puis on substitue ses propres bannières à celles de l'ennemi, et on disperse les attelages pris sur l'ennemi au milieu des siens.

On traitera humainement les prisonniers. C'est de cette façon qu'on remportera la victoire tout en se renforçant.

Voilà pourquoi une armée doit viser la victoire immédiate et non une guerre d'usure.

Un général qui a compris l'essence de la guerre est l'arbitre de la destinée de son peuple ; il détient entre ses mains la stabilité de la nation.

Chapitre III

Combattre dans ses plans

Maître Sun a dit :

En règle générale, il est préférable de préserver un pays à le détruire, un corps d'armée à le détruire, un bataillon à le détruire, une escouade à la détruire, une brigade à la détruire.

Etre victorieux dans tous les combats n'est pas le fin du fin ; soumettre l'ennemi sans croiser le fer, voilà le fin du fin.

Le mieux, à la guerre, consiste à attaquer les plans de l'ennemi ; ensuite ses alliances ; ensuite ses troupes ; en dernier ses villes.

On n'attaque une ville qu'en désespoir de cause. Rien que la confection des protections, machines d'approche et autres engins demande trois mois ; il faut encore trois mois pour élever les remblais de terre contre les murailles qui permettront de les investir. Si, ne pouvant contenir son impatience, le commandant en chef lance prématurément l'assaut général en envoyant ses hommes escalader les remparts tels des fourmis, il perdra un tiers de ses effectifs sans avoir enlevé la place. Telle est la plaie des guerres de siège.

Le grand capitaine soumet les armées sans combat, emporte les places sans en faire le siège, renverse les nations sans campagnes prolongées ; ainsi pourra-t-il vaincre l'univers avec des forces toujours fraîches, puisque jamais ses armées ne s'épuisent au combat et qu'il bénéficie du fruit intact de ses victoires. Tels sont les principes consistant à combattre l'ennemi dans ses plans.

La règle de l'art militaire veut qu'on encercle l'adversaire quand on dispose d'une supériorité de dix contre un ; qu'on l'assaille à cinq contre un ; à deux contre un, on le fractionne ; à forces égales, on doit savoir combattre ; il faut être capable de se défendre en état d'infériorité numérique et se dérober à un ennemi qui vous surclasse sur tous les plans. En un mot, qui résiste avec de faibles forces l'emporte avec de grandes.

Le général est le rempart de l'Etat ; si celui-ci est solide, le pays est puissant, sinon il est chancelant.

Un souverain peut être une cause de troubles pour l'armée de trois façons.

Il entrave les opérations militaires quand il commande des manœuvres d'avance et de recul impraticables ; il trouble l'esprit des officiers quand il cherche à intervenir dans l'administration des trois armes alors qu'il en ignore tout ; il sème la défiance chez les hommes en cherchant à s'immiscer dans la distribution des responsabilités alors qu'il ne connaît rien à l'exercice du commandement.

Un pays dont l'armée est désemparée et traverse une crise de confiance sera victime de tentatives de subversion de la part de ses rivaux. C'est ce que j'appelle créer le désordre dans ses rangs pour offrir la victoire à l'ennemi.

Il existe cinq cas où l'on peut prévoir la victoire :

Qui sait quand il faut combattre et quand il faut s'en abstenir sera victorieux.

Qui sait commander aussi bien à un petit nombre qu'à un grand nombre d'hommes sera victorieux.

Celui qui sait harmoniser la volonté des inférieurs et des supérieurs aura la victoire.

Celui qui affronte un ennemi qui n'est pas préparé remportera la victoire.

Celui dont les officiers sont compétents et n'a pas à pâtir de l'ingérence du souverain remportera la victoire.

Voilà les cinq cas où la victoire est prévisible.

C'est pourquoi il est dit :

« Qui connaît l'autre et se connaît, en cent combats ne sera point défait ; qui ne connaît l'autre mais se connaît, sera vainqueur une fois sur deux ; qui ne connaît pas plus l'autre qu'il ne se connaît sera toujours défait. »

Chapitre IV

Les formations militaires

Maître Sun a dit :

Les grands capitaines de jadis opposaient leur invincibilité à la vulnérabilité de l'ennemi. L'invincibilité dépend de soi, la vulnérabilité de l'autre. En effet, si un habile guerrier peut forger son invincibilité, la vulnérabilité de l'ennemi est indépendante de sa volonté.

C'est pourquoi je dis : on peut connaître les moyens de la victoire sans nécessairement l'obtenir.

On assure son invulnérabilité par la défensive ; on profite de la vulnérabilité de l'ennemi par l'offensive.

Faute de forces suffisantes, on se défend pour n'attaquer que lorsqu'elles sont en excédent.

Qui excelle à la défensive se cache au plus profond des neuf replis de la Terre ; qui excelle à l'offensive se meut au-dessus des neuf étages du Ciel. C'est ainsi que le grand capitaine est capable d'assurer sa protection en toutes circonstances et de remporter une victoire totale.

Des victoires manifestes qui ne dépassent pas l'entendement humain ne dénotent pas la suprême excellence.

Triompher au combat et mériter les applaudissements de la foule, ce n'est pas l'art suprême.

On ne prouve pas sa force en soulevant une plume de canard ; qui voit le Soleil et la Lune n'a pas nécessairement la vue perçante, qui entend le grondement du tonnerre n'a pas nécessairement l'ouïe fine.

Autrefois, on considérait comme habiles ceux qui savaient vaincre sans péril ; ils ne bénéficiaient ni de la réputation des sages ni de la gloire des preux ; avec eux, pas de combats douteux ; l'issue n'était pas douteuse, en ce que, quelle que fût la stratégie employée, ils étaient nécessairement victorieux car ils triomphaient d'un adversaire déjà à terre.

Le grand chef de guerre se tient toujours à l'abri de la défaite, tout en ne laissant jamais passer l'occasion de la victoire.

Une armée est victorieuse si elle cherche à vaincre avant de combattre ; elle est vaincue si elle cherche à combattre avant de vaincre.

L'expert en stratégie, cultivant le Principe et attentif aux lois, est le dispensateur de la victoire et de la défaite.

L'analyse stratégique comprend : les superficies, les quantités, les effectifs, la balance des forces et la supériorité.

Du territoire dépendent les superficies, les superficies conditionnent les quantités, les quantités les effectifs, les effectifs la balance des forces, la balance des forces la supériorité.

Une armée victorieuse est comme un poids d'une livre face à une once, une armée vaincue est une once face à une livre. Si les soldats d'une troupe victorieuse ont la puissance d'une chute d'eau tombant d'une hauteur de mille toises, ils la doivent à l'effet de leurs formations.

Chapitre V

Puissance stratégique

Maître Sun a dit :

On manœuvre une multitude comme on le ferait d'une poignée d'hommes grâce à la division en corps et à la répartition en unités.

On fait évoluer sur le terrain des foules immenses aussi aisément qu'une petite troupe grâce aux dispositions et aux signaux.

L'usage judicieux des forces régulières et extraordinaires permet aux combattants d'une armée de supporter le choc adverse sans se débander ; la connaissance du vide et du plein leur confère, au point d'impact, la puissance d'une meule écrasant un œuf.

En règle générale, on use des moyens réguliers au moment de l'engagement ; on recourt aux moyens extraordinaires pour emporter la victoire. Qui sait user des moyens extraordinaires est infini comme le Ciel et la Terre, inépuisable comme l'eau des grands fleuves. Il est le Soleil et la Lune qui disparaissent et réapparaissent tour à tour, il est le cycle des saisons qui expirent et renaissent en une ronde sans fin !

Bien qu'il n'y ait que cinq notes, cinq couleurs et cinq saveurs fondamentales, ni l'ouïe, ni l'œil, ni le palais ne peuvent en épuiser les infinies combinaisons. De même, bien que le dispositif stratégique se résume aux deux forces, régulières et extraordinaires, elles engendrent des combinaisons si variées que l'esprit humain est incapable de les embrasser toutes. Elles se produisent l'une l'autre pour former un anneau qui n'a ni fin ni commencement. Qui donc pourrait en faire le tour ?

L'eau rapide du torrent arrive à rouler des galets en raison de sa puissance. L'oiseau de proie parvient à briser les reins de sa victime quand il frappe en raison de sa prestesse. Le grand général allie une formidable puissance à une extrême prestesse. Il possède la puissance de l'arbalète bandée et la prestesse de la gâchette.

Quel indescriptible tohu-bohu ! Comme le combat est confus ! et cependant rien ne peut semer le désordre dans leurs rangs. Quel chaos ! quel méli-mélo ! ils sont repliés sur eux-mêmes comme une boule, et pourtant nul ne peut venir à bout de leur disposition.

Le désordre suppose l'ordre, la lâcheté le courage, la faiblesse la force. L'ordre dépend de la répartition en corps, le courage des circonstances et la force de la position.

Pour faire bouger l'ennemi, il faut lui manifester sa forme afin qu'il s'y conforme ; il faut lui offrir un sacrifice, afin qu'il le prenne. On l'attire avec un appât et on le reçoit avec des troupes.

L'habile homme de guerre s'appuie sur la position stratégique et non sur des qualités personnelles. C'est pourquoi il sait choisir les hommes et jouer des dispositions.

Les soldats de celui qui sait profiter de la position stratégique sont comme des billes de bois ou des pierres qui dévalent. C'est une loi de la physique que pierres et bûches, immobiles sur un terrain plat, ont tendance à rouler sur une pente ; carrées, elles s'arrêteront ; rondes, elles poursuivront leur course. Celui qui sait employer ses hommes au combat leur insuffle la puissance de pierres rondes dévalant les pentes abruptes d'une montagne haute de dix mille pieds. Telle est l'efficacité de la configuration stratégique.

Chapitre VI

Vide et Plein

Maître Sun a dit :

En règle générale, le premier arrivé est dispos, il a tout loisir de recevoir l'ennemi ; le dernier arrivé est harassé, il doit livrer immédiatement combat.

Qui excelle à la guerre dirige les mouvements de l'autre et ne se laisse pas dicter les siens.

On attire l'ennemi par la perspective d'un avantage ; on l'écarte par la crainte d'un dommage. L'ennemi est-il dispos, je le fatigue ; est-il repu, je l'affame ; est-il à l'arrêt, je le contrais au mouvement. Je surgis là où il ne peut m'atteindre, je le frappe à l'improviste.

Si des troupes peuvent parcourir mille lieues tout en restant fraîches et disposées, c'est qu'elles ne rencontrent pas d'ennemi sur leur chemin. Qui emporte toutes les places qu'il attaque investit des villes qui ne sont pas défendues. Qui tient toutes les places qu'il défend, défend des places qui ne sont pas attaquées. Car nul n'est capable de repousser une offensive bien conduite, ni de briser une défense supérieurement menée.

Infiniment mystérieux, il occulte toute forme ; suprêmement divin, il ne laisse échapper aucun bruit : c'est ainsi que le parfait chef de guerre se rend maître du destin de l'adversaire. Il s'avance sans que l'autre puisse le contrer, car il s'insinue dans ses vides. Il se retire sans qu'il puisse le poursuivre, tant ses mouvements sont rapides. Si j'ai décidé de combattre, l'ennemi aura beau rehausser ses murailles, il ne pourra éviter l'affrontement, car je frappe là où il est obligé de se défendre ; qu'en revanche je refuse le combat, il me suffit de tracer une ligne et de rester derrière pour que l'autre renonce à m'attaquer, car il se détournerait de ses objectifs.

Je l'oblige à dévoiler ses formations sans jamais trahir ma forme ; je concentre mes forces, l'ennemi disperse ses hommes ; je forme un corps unique, il est fractionné en dix endroits ; attaquant à dix contre un, je me

trouve toujours en supériorité numérique. Affrontant des effectifs restreints avec des forces nombreuses, la victoire est aisée.

S'il ne sait où je vais porter l'offensive, l'ennemi est obligé de se défendre sur tous les fronts. Alors qu'il a éparpillé ses forces en de multiples points, je concentre les miennes sur quelques-uns, de sorte que je ne rencontre jamais que de faibles troupes.

Garde-t-il ses avants ? il expose ses arrières ; renforce-t-il ses arrières ? il dégarnit ses avants. Protège-t-il son flanc gauche ? il dépeuple son flanc droit. Se garde-t-il sur la droite qu'il affaiblit sa gauche. S'il se protège partout, il n'est défendu nulle part. Dans l'obligation d'organiser sa défense, il aura toujours l'infériorité numérique, tandis que je disposerai en toutes circonstances de la supériorité numérique parce que je contrains l'autre à se prémunir contre une attaque.

Lorsqu'on connaît le lieu et la date de l'engagement, on peut livrer bataille après une marche de mille lieues. Mais si on les ignore, l'aile droite sera dans l'impossibilité d'assister la gauche, et la gauche la droite, l'avant ne pourra venir au secours de l'arrière et l'arrière épauler l'avant ; je laisse à penser la pagaille quand les divers éléments sont distants de quelques dizaines de lieues ou même seulement de quelques lieues !

De notre point de vue, les effectifs des armées du Yue, toutes nombreuses qu'elles sont, ne sauraient peser d'aucune manière sur la décision.

C'est pourquoi il est possible de forcer la victoire. Pour importants que soient les effectifs alignés par l'ennemi, je puis toujours les mettre dans l'impossibilité de combattre.

Examinez les plans de l'ennemi pour en connaître les mérites et démérites ; poussez-le à l'action pour découvrir les principes de ses mouvements ; forcez-le à dévoiler son dispositif afin de déterminer si la position est avantageuse ou non ; harcelez-le afin de repérer ses points forts et ses points faibles.

Une formation militaire atteint au faite ultime quand elle cesse d'avoir forme. Sitôt qu'une armée ne présente pas de forme visible, elle échappe à la surveillance des meilleurs espions et déjoue les calculs des généraux les plus sagaces. C'est grâce à un dispositif déterminé que j'ai emporté une

victoire que chacun a pu constater, mais le vulgaire n'y a vu que du feu. Car si n'importe qui est à même de connaître la manœuvre gagnante, nul ne peut remonter au processus qui m'a permis d'édifier la configuration victorieuse.

C'est ainsi qu'un général ne cherche pas à rééditer ses exploits, mais s'emploie à répondre par son dispositif à l'infinie variété des circonstances.

La forme d'une armée est identique à l'eau. L'eau fuit le haut pour se précipiter vers le bas, une armée évite les points forts pour attaquer les points faibles ; l'eau forme son cours en épousant les accidents du terrain, une armée construit sa victoire en s'appuyant sur les mouvements de l'adversaire. Une armée n'a pas de dispositif rigide, pas plus que l'eau n'a de forme fixe. Celui-là qui remporte la victoire en sachant profiter des manœuvres adverses possède un art réellement divin.

Aucun des cinq éléments ne domine constamment, ni aucune des quatre saisons ne prévaut à jamais ; les jours sont tantôt longs, tantôt courts et la Lune croît et décroît ?

Chapitre VII

L'engagement

Maître Sun a dit :

En règle générale, le chef de guerre, après en avoir reçu l'ordre de son maître, rameute ses troupes, concentre ses multitudes et plante son camp face à l'ennemi. Commencent alors les difficultés propres à l'engagement. Les difficultés inhérentes à l'engagement consistent essentiellement en ceci : il faut savoir faire du chemin le plus long le plus court et renverser le désavantage en avantage. Par exemple : je dévie de ma route afin de distraire l'ennemi par l'appât d'un gain fictif si bien que, parti après lui, j'arrive le premier sur l'objectif. Voici ce qui s'appelle posséder à fond la dialectique du direct et de l'indirect.

Tout engagement présente des avantages comme des risques. Si l'on commande à l'ensemble de l'armée de faire mouvement afin de disputer un avantage, elle risque fort d'arriver trop tard ; si l'on décide de n'en employer qu'une partie, on expose ses fourgons lourds.

Il faut savoir que, si dans l'espoir de quelque gain, l'on commande à ses hommes de franchir cent lieues à marche forcée, l'armure sous le bras, en brûlant les étapes sans faire halte ni jour ni nuit, l'état-major sera totalement anéanti, les troupes se présentant en ordre dispersé, les plus robustes devant, les plus faibles derrière ; de sorte que, de cette façon, seul un dixième des effectifs sera en mesure de livrer combat au point convenu. L'armée livre-t-elle bataille à l'issue d'une marche forcée de cinquante lieues, les officiers de l'avant-garde seront décimés et seule la moitié des troupes sera en état de combattre. Et même après une marche de trente lieues, seuls les deux tiers des soldats seront opérationnels.

Si elle est privée de ses fourgons, de ses vivres ou de ses réserves, une armée est menacée d'anéantissement.

Qui ignore les objectifs stratégiques des autres princes ne peut conclure d'alliance.

Qui ignore la nature du terrain – montueux ou boisé, accidenté ou marécageux – ne pourra faire avancer ses troupes ; qui ne sait faire usage d'éclaireurs sera dans l'incapacité de profiter des avantages topographiques.

La guerre a le mensonge pour fondement et le profit pour ressort ; elle demande que l'on sache se diviser et se regrouper au gré des mouvements de l'adversaire.

C'est pourquoi une armée doit être prête comme le vent, majestueuse comme la forêt, dévorante comme la flamme, inébranlable comme la montagne ; insaisissable comme une ombre, elle frappe avec la soudaineté de la foudre.

Quand on pille une région, on répartit le butin entre ses hommes ; lorsqu'on occupe un territoire, on en distribue les profits.

On doit toujours peser ses décisions en fonction de l'opportunité des circonstances. Celui qui sait le mieux doser les stratégies directes et indirectes remportera la victoire ; telles sont les règles de l'engagement.

Les ordonnances militaires disent : « On a suppléé à la voix par le tambour et les cloches ; à l'œil par les étendards et les guidons. Signaux sonores et visuels étant perçus par tous, ils permettent de souder les mouvements des troupes en un seul corps, si bien que les braves ne se ruent pas seuls à l'assaut sans en avoir reçu l'ordre et les pleutres ne battent pas en retraite de leur propre initiative. Tel est le moyen de faire manœuvrer de larges masses. C'est pourquoi, la nuit, on utilise de préférence les feux et les tambours, et, le jour, les bannières et les drapeaux ; cela afin de s'adapter au mieux aux facultés visuelles et auditives. »

L'allant des armées peut être sapé comme la résolution du général ébranlée. L'humeur matinale est belliqueuse, l'humeur de midi indolente, l'humeur vespérale nostalgique. Parce qu'il a le contrôle du moral, un bon général évite l'ennemi quand il est d'humeur belliqueuse pour l'attaquer quand il est indolent ou nostalgique ; parce qu'il a la maîtrise de la résolution, il oppose l'ordre au désordre, le calme à l'affolement ; parce qu'il détient la maîtrise des forces, il oppose à des hommes qui viennent de loin des combattants placés à proximité du théâtre des opérations ; à des soldats épuisés, des troupes fraîches ; à des ventres vides, des ventres pleins ; parce qu'il a un parfait contrôle de la manœuvre, il n'affronte pas

des bannières fièrement déployées ni des bataillons impeccablement ordonnés.

L'art de la guerre déconseille formellement de planter ses quartiers face à un lieu élevé ou de prendre position devant un ennemi qui s'adosse à une éminence. On ne poursuit pas une armée dont la retraite est simulée ; on n'attaque pas des corps d'élite ; on ne gobe pas l'appât que l'adversaire vous tend ; on ne barre pas la route à une troupe qui regagne ses foyers ; on ménage une issue à une armée encerclée ; on ne force pas un ennemi aux abois : ce sont là quelques règles élémentaires concernant l'utilisation des armées.

Chapitre VIII

Les neuf retournements

Maître Sun a dit :

D'une façon générale, une fois la troupe rameutée et la multitude enrôlée, le chef de guerre, après que le souverain lui a confié le commandement, se garde de procéder au rassemblement de ses troupes dans un lieu encaissé.

Les troupes opèrent leur jonction avec les forces alliées à un carrefour de communication.

Le bon général ne s'attarde pas en terrain isolé, monte des plans là où il risque l'encerclement et livre combat sur les terres mortelles.

Il est des voies à ne pas emprunter, des villes à ne pas investir, des armées à ne pas affronter, des provinces à ne pas conquérir, des ordres royaux à ne pas obéir.

Le général qui a pénétré à fond les avantages offerts par les neuf retournements connaît réellement l'art de la guerre ; celui qui ne les connaît pas aura beau posséder la science de la topographie, il lui sera impossible d'en tirer parti. Qui dirige une armée en ignorant l'art des neuf retournements se montrera incapable d'user de ses hommes, même s'il connaît les cinq avantages tactiques.

Un général avisé prend toujours en compte, dans ses supputations, tant les avantages que les inconvénients d'une option. Il voit les profits et peut tenter des entreprises ; il ne néglige pas les risques et évite les désagréments.

On contraint les princes par la menace, on les enrôle par des projets, on les fait accourir par des promesses. À la guerre, il ne faut pas compter que l'ennemi ne viendra pas, mais être en mesure de le contrer ; il ne faut pas se bercer de l'espoir qu'il n'attaquera pas, mais faire en sorte qu'il ne puisse attaquer.

On dénombre cinq traits de caractère qui représentent un danger pour un général : s'il ne craint pas la mort, il risque d'être tué ; s'il chérit trop la vie, il risque d'être capturé ; coléreux, il réagira aux insultes ; homme d'honneur, il craindra l'opprobre ; compatissant, il sera aisé de le tourmenter. Ces cinq traits de caractère sont de graves défauts chez un capitaine et peuvent se révéler catastrophiques à la guerre. C'est souvent à cause d'eux que les armées sont détruites et le général tué ; aussi doit-on y prêter la plus extrême attention.

Chapitre IX

L'armée en campagne

Maître Sun a dit :

Voici quelques règles simples à observer en prenant position face à l'ennemi.

Traversant les montagnes, on suivra les vallées et on choisira son camp à l'adret d'une hauteur ; on doit toujours chercher à combattre en position dominante et éviter d'avoir à monter à l'assaut. Telles sont les dispositions pour une armée en montagne.

On s'établira toujours à quelque distance d'un cours d'eau que l'on vient de traverser. Si l'armée adverse rencontre un fleuve dans sa progression, plutôt que de la combattre sur la rive opposée, attendez que la moitié de ses effectifs aient traversé pour attaquer. Si vous voulez livrer bataille, ne vous postez pas près de la rive, mais prenez position sur une éminence orientée au sud. Surtout, ne soyez jamais en aval de l'ennemi. Telles sont les dispositions à observer en milieu fluvial.

Quand on traverse une région coupée de marécages, on hâte le pas et s'en éloigne au plus vite. Néanmoins, s'il vous faut y affronter l'ennemi, il convient alors de se tenir à proximité des herbes aquatiques, dos à la forêt. Telles sont les dispositions en zone marécageuse.

En terrain plat, choisir un terrain aisé, avec l'aile droite adossée à une éminence ; on aura devant soi un terrain mort et derrière une terre de vie. C'est ainsi qu'une armée s'établit en terrain plat.

Ces quatre positions avantageuses furent celles qui permirent à l'Empereur Jaune de venir à bout des Quatre Souverains.

Une armée doit préférer les terrains élevés aux terrains bas ; elle prise l'adret et dédaigne l'ubac. Quand une armée a de quoi se nourrir et occupe des positions solides, elle se trouve à l'abri des maladies et peut être assurée de remporter la victoire.

En présence de monticules ou de remblais, on s'établira sur le versant ensoleillé, en y appuyant son flanc droit.

Telles sont les dispositions avantageuses qu'une armée peut tirer des particularités du terrain.

En cas d'averse sur le cours supérieur d'un fleuve que l'on veut traverser en aval, on ne franchira le gué qu'une fois la crue passée et l'étiage revenu à la normale.

Quant aux contrées coupées de précipices, formant des puits célestes, des prisons célestes, des filets célestes, des fosses célestes ou des crevasses célestes, fuyez-les au plus vite et ne vous en approchez surtout pas. Je m'en éloigne et l'ennemi s'en approche ; je leur fais face et l'ennemi s'y adosse.

Si une armée doit traverser des défilés, des dépressions humides recouvertes de roseaux ou des montagnes boisées à la végétation luxuriante, il faut procéder à des battues méticuleuses, ce sont là des lieux propices aux embuscades et qu'affectionnent les espions.

L'ennemi est proche et se tient coi : il compte sur sa position stratégique ; l'ennemi est loin et pourtant nous provoque : il veut nous attirer ; il campe sur un lieu dégagé : il cache quelque atout ; les arbres remuent en grand nombre : l'ennemi avance ; de nombreux obstacles se dissimulent parmi les herbes : il se camoufle ; si les oiseaux s'envolent, il y a embuscade ; si les quadrupèdes fuient, il se prépare une offensive générale. De la poussière haute et droite signale une colonne de chars ; basse et évasée une armée de fantassins ; dispersée et en écharpe une corvée de bois ; rare et mobile les préparatifs d'un bivouac. L'ennemi se montre humble et renforce son dispositif : il se prépare à l'offensive ; ses hérauts sont pleins de morgue et il fait mine d'avancer : il s'apprête à battre en retraite. Lorsque les chars légers commencent à sortir pour se ranger sur les flancs, l'adversaire se déploie en ordre de bataille.

L'ennemi demande la paix sans pourparlers préalables : il complot.

Il avance en toute hâte, rangé en formation de combat : il a prévu une jonction ; moitié il bat en retraite, moitié il se lance à l'assaut : il nous appâte.

Les hommes s'appuient sur la hampe de leurs armes : l'armée est minée par la faim ; les soldats de corvée d'eau se servent avant les autres : l'armée est tenaillée par la soif ; en dépit d'un avantage évident, les troupes renoncent à attaquer : l'armée est à bout ; un camp où les oiseaux se posent est vide ; celui où retentissent des clameurs nocturnes est habité par la peur ; là où les soldats causent des troubles, les officiers manquent d'autorité, des bannières qui vacillent signalent le désordre ; quand les officiers s'emportent, c'est qu'ils sont excédés ; quand l'ennemi donne du grain à ses chevaux et de la viande à ses hommes, quand il abandonne ses marmites et renonce à regagner ses campements, c'est qu'il est aux abois.

Le général a-t-il perdu la confiance de ses hommes ? on les voit se rassembler et échanger des messes basses. L'armée est-elle découragée qu'on multiplie les récompenses ; est-elle en mauvaise posture qu'on multiplie les châtements. Etre obligé de faire preuve de la plus grande cruauté pour se faire craindre de ses hommes est la marque d'une grande incompetence. Lorsque la partie adverse envoie des émissaires prendre des nouvelles, c'est qu'elle souhaite nous voir relâcher notre vigilance. Lorsque l'adversaire se porte à vos devants et tarde à engager le combat, sans toutefois se retirer, il convient de faire preuve de la plus grande circonspection.

À la guerre, le nombre n'est pas un facteur décisif ; il convient avant tout de ne pas rechercher les hauts faits d'armes. Pour le reste, il suffit de savoir concentrer ses forces, évaluer l'adversaire et se gagner le cœur des hommes. Mais qui ne réfléchit pas et méprise l'ennemi sera vaincu.

À sévir contre des troupes qui ne vous sont pas attachées, on les rend rétives et elles sont d'un piètre usage ; mais si, à l'inverse, on se refuse à appliquer les châtements sous prétexte qu'ils vous sont attachés, ils ne pourront servir au combat. On éduque les hommes par les institutions civiles, on les soude par la discipline militaire. C'est seulement de cette façon qu'on aura barre sur eux. Des ordres suivis d'effet assurent la discipline ; en cas contraire, l'indiscipline. Des instructions parfaitement exécutées instaurent la confiance mutuelle entre le général et ses subordonnés.

Chapitre X

Le terrain

Maître Sun a dit :

Un terrain peut être accessible, scabreux, neutralisant, resserré, accidenté ou lointain.

On appelle accessible un théâtre sur lequel les deux belligérants disposent d'une totale liberté de mouvements. Sur un tel terrain, le premier qui s'établit à l'adret d'une éminence et s'assure de lignes d'approvisionnement commodes aura l'avantage s'il livre bataille.

On appelle scabreux un lieu où il est aisé de s'engager et difficile de se dégager. En un tel lieu, s'il est possible de remporter la victoire en tombant à l'improviste sur un ennemi qui ne s'y attend pas, pour peu que celui-ci ait préparé ses défenses, l'attaque se soldera par un échec, et puisque le retour est malaisé on se trouvera en fâcheuse posture. On appelle neutralisant un lieu où aucune des deux parties n'a intérêt à prendre l'initiative ; dans un cas semblable, il faut à tout prix éviter de tenter une sortie même si l'ennemi m'offre un avantage ; mais, au contraire, battre en retraite pour l'attirer, la moitié de ses effectifs engagés, je passe alors à la contre-attaque avec de fortes chances de succès.

En terrain resserré, si l'on est le premier à occuper les lieux, on bloque tous les passages et on attend l'adversaire de pied ferme ; mais si celui-ci m'a devancé et tient tous les accès, je renonce à le suivre ; en revanche, s'il ne les a qu'imparfaitement pourvus, je puis m'y risquer. Pour ce qui est des terrains accidentés, au cas où j'y prends position en premier, je choisis le versant sud d'une hauteur pour affronter l'ennemi ; si celui-ci m'a devancé, je bats en retraite et renonce à le suivre. Une terre lointaine est celle où, à forces égales, il est hasardeux de provoquer l'ennemi, car si celui-ci accepte le combat, l'issue n'en sera pas heureuse. Tels sont les principes relatifs aux six sortes de terrains. Tous sont du ressort du chef de guerre qui doit y prêter la plus grande attention.

Une armée peut connaître la fuite, le relâchement, l'enlèvement, l'écroulement, le désordre, la déroute. Ces six malheurs ne tombent pas du Ciel mais proviennent d'une erreur du commandement.

Quand, sans avantage stratégique, on combat à un contre dix, il y aura fuite ; si les soldats sont hardis et leurs officiers timorés, il y aura relâchement, si les officiers sont hardis et les soldats timorés, il y aura enlèvement ; si des lieutenants belliqueux et indisciplinés s'enflamment à la vue de l'ennemi et se ruent sus à lui sans attendre les directives du général en chef, celui-ci ne pourra plus tirer parti de leurs capacités, il y aura écroulement.

Quand le général n'a ni la fermeté ni la rigueur requises, que ses instructions manquent de clarté, officiers et soldats que n'encadrent pas des lois strictes, étant bien en peine de former leurs rangs, il y aura désordre.

Si le général, incapable de jauger les forces adverses, se heurte à un ennemi alignant des troupes supérieures en nombre ou en puissance, sans qu'il puisse lui opposer un corps d'élite, il y aura déroute. Telles sont les six voies qui conduisent à la défaite ; elles sont de la responsabilité du général qui doit y prêter la plus grande attention.

La configuration topographique est d'un précieux concours dans les opérations militaires. Un grand général construit sa victoire sur sa connaissance de l'ennemi et tient un compte précis de la nature du terrain et des distances. Qui, en ayant une science parfaite, recourt à la force des armes est assuré de remporter la victoire, mais qui s'engage dans un conflit en les ignorant sera inévitablement défait. Si la théorie militaire vous donne pour victorieux, même si le souverain s'y oppose, vous devez passer outre et livrer combat ; en revanche, si les lois de la stratégie vous donnent pour battu, vous devez renoncer aux hostilités, même si le souverain vous le commande. Celui qui lance ses offensives sans rechercher les honneurs et bat en retraite sans craindre les châtements, mais qui, attaché aux intérêts du Prince, a pour unique ambition la défense de ses peuples, peut être considéré comme le Trésor du Royaume.

Pour peu que leur chef les aime comme un nouveau-né et les chérisse comme un fils bien aimé, les soldats seront prêts à le suivre en enfer et à lui sacrifier leur vie. Mais des hommes qu'on traite avec égard et à qui on

manifeste de l'amour, sans être capable de leur assigner de tâches et de s'en faire obéir, de sorte que leur turbulence échappe à tout contrôle, tels des enfants gâtés, ne seront propres à rien.

Etre fixé sur ses propres capacités offensives, sans s'aviser du potentiel défensif adverse, c'est réduire ses chances de victoire de moitié ; être fixé sur l'absence de capacités défensives adverses sans s'aviser de son manque de potentiel offensif, c'est réduire ses chances de victoire de moitié. Etre fixé sur l'absence de capacités défensives adverses et sur ses propres possibilités offensives, sans savoir que le terrain ne se prête pas à l'engagement, c'est encore n'avoir entre les mains que la moitié de la victoire. Celui qui connaît réellement l'art de la guerre ne se trompe jamais quand il entre en mouvement, ni ne se trouve à court lorsqu'il entreprend une action. C'est pourquoi il est dit : « Qui connaît l'autre et se connaît ne sera point défait ; qui connaît Ciel et Terre volera de victoire en victoire. »

Chapitre XI

Les neuf sortes de terrain

Maître Sun a dit :

À la guerre, un terrain peut être de dispersion, de négligence, de confrontation, de rencontre, de communication, de diligence, de sape, d'encerclement ou d'anéantissement.

Quand on livre combat sur son propre fief, on se trouve en terre de dispersion.

Quand l'armée s'est à peine aventurée en territoire ennemi, elle se trouve en terre de négligence.

Une terre de confrontation est celle dont la possession est profitable à chacune des deux parties.

Une terre de rencontre offre aux belligérants une totale liberté de mouvements.

Une terre de communication est une portion d'une principauté qui, en jouxtant trois autres, assure au premier arrivé le soutien des armées des seigneurs.

Qui, s'étant profondément enfoncé en territoire ennemi, a derrière soi une multitude de villes fortes adverses, se trouve en terre de diligence.

Une armée qui progresse à travers montagnes, forêts, passes, marais ou toute autre région accidentée, et dont la route est mal aisée, évolue en terre de sape.

Une terre d'encerclement se reconnaît à ce qu'on ne peut y accéder que par un passage étroit et en sortir par un chemin sinueux, de sorte que l'ennemi peut attaquer avec des effectifs bien inférieurs.

En terre d'anéantissement, une armée doit se battre avec l'énergie du désespoir ou périr.

C'est pourquoi évitez de combattre en terrain de dispersion ; ne vous arrêtez pas sur une terre de négligence ; n'attaquez pas en terre de confrontation ; ne vous laissez pas isoler en terre de rencontre ; faites votre jonction en terrain de communication ; pillez en terrain de diligence ; passez votre chemin en terrain de piège ; montez des plans en terrain d'encerclement ; livrez bataille en terrain d'anéantissement.

Les grands capitaines des temps jadis savaient si bien désorganiser l'ennemi que l'avant-garde et l'arrière-garde ne pouvaient se porter secours, le gros de ses troupes et ses détachements s'épauler, soldats et officiers s'entraider, inférieurs et supérieurs communiquer. Les forces étaient-elles dispersées, ils les empêchaient de se rassembler ; étaient-elles rassemblées, ils leur interdisaient tout mouvement coordonné. Ils savaient entreprendre une action sitôt qu'elle était opportune et y renoncer dès lors qu'elle ne présentait pas d'avantage.

Si on me demande : « Que doit-on faire au cas où l'ennemi fond sur vous avec des troupes nombreuses et en bon ordre ? », je répondrai : « Il suffit d'attaquer ce à quoi il tient, pour qu'il vous mange dans la main. »

À la guerre, tout est affaire de rapidité. On profite de ce que l'autre n'est pas prêt, on surgit à l'improviste ; on attaque ce qui n'est pas défendu.

Voici les règles qu'une armée d'occupation doit suivre. Plus elle s'enfonce profondément en territoire ennemi, plus sa cohésion se renforce et décourage les assauts adverses. On pourvoit aux besoins en nourriture des troupes en pillant les campagnes fertiles. On stimule l'ardeur de ses soldats et accroît leur énergie en s'assurant qu'ils soient bien nourris et reposés. On les jette dans une situation sans issue, de sorte que, ne pouvant trouver le salut dans la fuite, il leur faut défendre chèrement leur vie. Des soldats qui n'ont d'autre alternative que la mort se battent avec la plus sauvage énergie. N'ayant plus rien à perdre, ils n'ont plus peur ; ils ne cèdent pas d'un pouce, puisqu'ils n'ont nulle part où aller. Aventurés en territoire hostile, ils serrent les rangs ; n'ayant d'autre alternative, ils se ruent au combat. Ils sont vigilants sans qu'on les presse, exécutent les tâches sans qu'on leur demande, sont dévoués sans y être contraints, soumis sans qu'il soit besoin d'ordre.

Faites taire les rumeurs, proscrivez les sorts et vos hommes vous suivront jusque dans la mort.

Mes soldats n'ont pas d'argent en trop, ce n'est pourtant pas dédain des richesses ; mes soldats n'ont pas des années de reste, ce n'est pourtant pas faute de vouloir vivre vieux.

Le jour où on transmet aux hommes l'ordre de se mettre en campagne, les larmes inondent les pourpoints de ceux qui sont assis et ruissellent le long des joues de ceux qui sont couchés. Mais une fois jetés dans la mêlée, ils se battent avec la bravoure des Tchou et des Kouei.

L'armée de l'habile chef de guerre est semblable au grand serpent du mont Heng, le Chouai-jan : quand on attaque sa tête, on rencontre sa queue ; quand on attaque sa queue, on rencontre sa tête ; quand on attaque son ventre, la tête et la queue se portent à son secours. Si l'on me demande si un général peut faire en sorte que ses troupes réagissent comme le Chouai-jan, je répondrai oui. En effet, bien que les gens de Yue et de Wou se détestent, si, traversant le fleuve Bleu sur le même bateau, ils sont pris dans une tempête, ils coopéreront aussi étroitement que la main droite et la main gauche.

C'est pourquoi autant j'ai peu confiance dans ces subterfuges consistant à entraver les chevaux et à enterrer les roues des chars, autant je demeure persuadé que l'art du commandement permet d'unifier les volontés et l'intelligence du terrain, et de conjuguer la force avec la souplesse.

Celui qui excelle dans l'utilisation des armes guide son armée comme on mène un homme par la main, en le mettant constamment le dos au mur.

Un général se doit d'être impavide pour garder ses secrets, rigoureux pour faire observer l'ordre. Il lui incombe d'obstruer les yeux et les oreilles de ses hommes pour les tenir dans l'ignorance. Il modifie ses objectifs, bouleverse ses plans et nul ne le devine. Il déplace ses bivouacs, varie ses itinéraires et déjoue toute prévision.

Quand il mène ses hommes au combat, c'est comme s'il leur retirait l'échelle sous les pieds après les avoir fait grimper en haut d'un mur. Il pénètre profondément à l'intérieur du territoire ennemi et appuie sur la

détente. Il brûle ses vaisseaux et casse ses marmites. Il est comme le berger qui pousse son troupeau tantôt ici, tantôt là, sans que nul ne sache où il va.

En un mot, la tâche du général se borne à rassembler ses troupes pour les jeter au cœur du danger. C'est pourquoi il se doit d'étudier avec la plus grande attention tant la stratégie commandée par le terrain ou l'opportunité des avances et des replis que les lois qui président aux sentiments humains.

La règle que doit avoir en tête tout envahisseur, c'est qu'une armée opérant profondément en territoire ennemi est unie, qu'une armée évoluant près de ses bases est relâchée. Quand l'armée a dû traverser un autre territoire pour accéder au théâtre des opérations, elle évolue sur une terre coupée de ses arrières. Si la région présente des voies d'accès ouvrant de tous côtés, c'est une terre de communication. Au cœur du pays ennemi, on est en terrain de diligence ; à proximité de la frontière, on est en terrain de négligence ; qui a devant soi un défilé étroit et derrière des positions solides se trouve en terre d'encerclement ; qui se trouve acculé en un lieu sans issue se bat en terre d'anéantissement.

C'est pourquoi en terre de dispersion, je soude leurs volontés ; en terre de négligence, je renforce leur cohésion ; en terrain de confrontation, je presse leurs arrières ; en terrain de rencontre, je surveille leur défense ; en terrain de communication, je consolide les alliances ; en terrain de diligence, je veille à la continuité de l'approvisionnement ; en terre de piège, je poursuis ma route ; en terre d'encerclement, je bloque les passages ; en terre d'anéantissement, je leur montre que je suis prêt à mourir. Car il est dans la nature des soldats de se défendre quand ils sont encerclés, de se battre farouchement quand ils sont acculés et de suivre leurs chefs quand ils sont en danger.

Qui omet de se tenir au courant des menées des seigneurs ne pourra devancer leurs alliances.

Qui ignore la nature du terrain – montagneux ou boisé, accidenté ou marécageux – sera bien en peine de conduire une armée ; qui ne sait recourir aux éclaireurs sera incapable de tirer parti des avantages du terrain. Qui néglige un seul de ces points n'est pas digne de conduire l'armée d'un conquérant.

En effet, l'armée d'un roi dominateur attaque-t-elle une grande principauté que celle-ci se trouve dans l'incapacité de rameuter ses hommes ; fait-elle planer une menace sur un de ses voisins que les autres puissances n'osent nouer avec lui des alliances.

C'est ainsi que sans avoir à disputer aux autres princes leurs faveurs ni à graisser la patte des ministres influents à la cour des seigneurs, rien qu'en comptant sur ses propres forces, il est capable d'imposer son prestige à l'ennemi de telle sorte que ses villes sont prises et ses provinces ruinées.

Un grand capitaine dispense des récompenses non prévues par la loi et promulgue des édits qui ne sont consignés dans aucun code. Il meut la multitude de ses armées comme on dirige un seul homme ; il l'occupe avec des tâches et ne s'embarrasse pas de lui en expliquant le pourquoi ; il l'excite par la perspective de profits en se gardant bien de la prévenir des risques. C'est ainsi que ses hommes traversent indemnes les plus grands périls et, précipités au milieu des terres mortelles, ils survivent. Car si l'on veut s'emparer de la victoire, il faut la cueillir au milieu du danger.

La tâche d'un bon militaire consiste à feindre de se conformer aux desseins de l'ennemi. Alors, groupant ses forces sur un seul point, il fond sur lui depuis mille lieues et tue ses généraux. Voilà ce qui s'appelle réaliser ses buts grâce à sa ruse et ses capacités.

À la veille de toute opération militaire, on ferme les passes et on boucle les frontières ; on détruit les sauf-conduits et on rompt tout contact avec les envoyés adverses, tandis que, dans la salle du conseil, on met la dernière main au plan de campagne.

L'ennemi laisse béer l'ouverture : on s'y engouffre sans délai et on se rend maître de quelque point vital, sans lui laisser deviner la date choisie pour l'engagement.

Combinez vos plans en fonction des mouvements de l'ennemi et décidez alors du lieu et du moment de la bataille décisive. Vous vous présentez d'abord comme une vierge timide ; l'ennemi ouvre sa porte, alors, rapide comme le lièvre, vous ne lui laissez pas le temps de la refermer.

Chapitre XII

Attaques par le feu

Maître Sun a dit :

Il existe cinq sortes d'attaque par le feu. On peut incendier les personnes, les vivres, les chariots, les arsenaux et les infrastructures.

Le déclenchement des feux requiert la mise en œuvre de certains moyens ; il faut avoir à disposition, en toutes circonstances, le matériel nécessaire. Il existe en outre des périodes favorables et des jours propices pour allumer des incendies. En ce qui concerne la période, il suffit que le temps soit sec. Pour ce qui est des jours, on choisira ceux où la Lune se trouve dans les constellations du Van, du Mur, des Ailes ou la Caisse du Chariot ; ces quatre constellations commandent des jours de grand vent. Dans tout usage militaire de la pyrotechnie, il convient de s'adapter aux modalités particulières inhérentes à chacune des cinq sortes d'attaques par le feu.

Lorsque le feu éclate à l'intérieur du camp adverse, soyez immédiatement prêt à intervenir du dehors. Mais si, en dépit de l'éclatement de l'incendie, l'ennemi reste calme, ne vous précipitez pas à l'assaut, mais patientez. Une fois que le feu fait rage, poursuivez votre action si vous en avez la possibilité ; sinon renoncez.

Il n'est pas toujours nécessaire d'incendier l'intérieur même du camp. On peut très bien le provoquer du dehors, mais il convient alors de le faire au moment opportun.

Le feu progressant dans la direction du vent, gardez-vous d'attaquer sous le vent.

Un vent qui fait rage un jour durant tombe durant la nuit.

Toute armée doit connaître les modalités inhérentes aux cinq sortes d'attaques par le feu, afin de s'en protéger par les moyens appropriés.

L'attaque par le feu est subtile, l'attaque par l'eau puissante. Mais si l'eau permet d'isoler les lignes ennemies, elle ne peut détruire ses fournitures.

Il n'est rien de plus funeste que de remporter des victoires et de conquérir des provinces dont on ne sait pas exploiter les fruits, c'est un gaspillage inutile de forces. C'est pourquoi il est dit : « Le souverain avisé projette la victoire, le bon général l'exploite. »

On n'entreprend pas une action qui ne répond pas aux intérêts du pays ; on ne recourt pas aux armes sans être sûr du succès ; on ne combat pas lorsqu'on n'est pas menacé. Un souverain digne de ce nom ne lève pas une armée sous le coup de la colère. Le véritable chef de guerre n'engage pas la bataille sur un mouvement d'humeur. Ils n'entreprennent une action que si elle répond à leur intérêt, sinon ils y renoncent. Car si la joie peut succéder à la colère et le contentement à l'humeur, les nations ne se relèvent pas de leurs cendres, ni les morts ne reviennent à la vie. C'est pourquoi le souverain avisé se surveille et le grand général se contrôle. C'est de cette façon que l'on contribue à la sécurité de la nation et à la sauvegarde de l'armée.

Chapitre XIII

L'espionnage

Maître Sun a dit :

Lorsqu'on lève une armée de cent mille hommes pour l'envoyer combattre à mille lieues de ses bases, les dépenses supportées par les particuliers et les sommes déboursées par le trésor royal s'élèveront au bas mot à mille pièces d'or par jour. Il régnera une agitation frénétique à la ville comme à la campagne et, tandis que la population s'étend sur les routes, sept cent mille paysans sont soustraits à l'activité productive.

Alors qu'il tient des années et des années les hommes sous les armes avant de livrer la bataille décisive où se jouera le sort de la guerre, le général, qui n'est pas au fait de la situation réelle de l'adversaire parce qu'il plaint son or et ses prébendes, est un monstre d'inhumanité. Il ne mérite pas de commander une armée ni de seconder un prince. Jamais, il ne pourra se rendre maître de la victoire.

Un prince avisé et un brillant capitaine sortent toujours victorieux de leurs campagnes et se couvrent d'une gloire qui éclipse leurs rivaux grâce à leur capacité de prévision. Or la prévision ne vient ni des esprits ni des dieux ; elle n'est pas tirée de l'analogie avec le passé pas plus qu'elle n'est le fruit des conjectures. Elle provient uniquement des renseignements obtenus auprès de ceux qui connaissent la situation de l'adversaire.

Il existe cinq sortes d'agents : les agents indigènes, les agents intérieurs, les agents retournés, les agents sacrifiés, les agents préservés. Lorsque ces cinq sortes d'espions sont simultanément à l'œuvre sans éveiller les soupçons, le souverain a tissé un réseau magique, lequel constitue le plus précieux de ses trésors.

Les agents indigènes se recrutent parmi les gens du cru ; les agents intérieurs parmi les fonctionnaires ; un agent retourné est un agent ennemi dont nous avons acheté les services ; un agent sacrifié est un espion chargé

de transmettre de faux renseignements aux services ennemis ; un agent préservé est un espion qui doit revenir sain et sauf avec des informations.

Dans une armée, personne n'entretient des rapports aussi intimes avec le commandement que les espions ; personne ne reçoit des gratifications aussi élevées que les espions ; personne n'a accès à des affaires aussi secrètes que les espions.

Sans intelligence et bonté, il est impossible de recruter et de diriger des agents secrets.

De même, l'exploitation des renseignements qu'ils fournissent nécessite subtilité et discrétion. Mystérieux, ô combien mystérieux, il n'est champ d'action qui ne soit de leur ressort !

Si une opération secrète s'ébruite avant qu'elle n'ait été menée à bien, il convient d'éliminer l'espion ainsi que la source de la fuite.

Il est de règle, tant pour monter une attaque, s'emparer d'une ville ou assassiner un ennemi, de se renseigner au préalable sur l'identité du général responsable, des membres de sa suite, des chambellans, des portiers, des secrétaires, et de s'assurer que les espions en soient toujours parfaitement informés.

Il est indispensable de repérer les agents ennemis envoyés en renseignement. On entrera en contact avec eux pour les soudoyer ; on les appâtera par une promesse d'établissement. C'est de cette façon que se recrutent les agents doubles. Grâce aux informations obtenues par leur canal, on s'assure les services des agents indigènes et des agents intérieurs ; par leur entremise encore, on est à même de savoir quelles fausses rumeurs il faut charger les espions sacrifiés de répandre pour intoxiquer l'ennemi ; c'est encore grâce à eux que les espions préservés pourront agir en temps voulu.

Il est primordial que le souverain soit au fait de l'activité de ses agents. Et comme cette connaissance repose principalement sur les agents doubles, il doit veiller à les traiter avec libéralité.

Les Yin durent leur triomphe à la présence de Yi Yin à la cour des Hsia, les Tcheou à celle de Liu Ya chez les Yin.

Seul un souverain avisé et un habile général sont capables de recruter leurs espions chez des hommes à l'intelligence supérieure, de sorte qu'ils accomplissent des exploits, tant il est vrai que leur rôle est essentiel et que sur eux reposent les mouvements d'une armée.

Commentaire suivi

Chapitre I

Supputations

Maître Sun a dit :

La guerre est la grande affaire des nations ; elle est le lieu où se décident la vie et la mort ; elle est la voie de la survie ou de la disparition. On ne saurait la traiter à la légère.

Commentateurs traditionnels du Sun-tzu

Li Ts'iuan : Les armes sont des objets funestes¹. La guerre est une affaire grave et l'on doit craindre par-dessus tout que les hommes ne s'y engagent inconsidérément.

Philosophes et stratèges

Lao-tse (verset 31) : Les armes sont des objets funestes que nul ne peut aimer... Là où règne la Voie, on n'en fait point usage... Le sage ne se réjouit point de ses victoires... La pompe militaire est semblable à des funérailles. Où l'on pleure la mort d'un grand nombre de preux. Il est juste que les rites funèbres accompagnent la guerre.

Sun Pin ping-fa (Entrevue avec le roi Wei de Ts'i) : Si la victoire permet de relever un pays de ses cendres et de restaurer des lignées détruites, une défaite ruine le pays et ébranle ses autels du Dieu du Sol et des Moissons. C'est pourquoi on ne saurait s'engager inconsidérément dans un conflit. Qui aime la guerre périra, qui en tire profit sera avili.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Jadis, on ne recourait aux armes ni pour conquérir des territoires ni pour assouvir ses convoitises. La guerre ne visait qu'à assurer la survie des Etats menacés et à restaurer les lignées éteintes. Elle servait à apaiser les troubles de l'Empire et à éliminer les fléaux qui affligeaient le peuple.

La guerre est subordonnée à cinq facteurs ; ils doivent être pris en compte dans les calculs afin de déterminer avec exactitude la balance des forces.

Le premier est la vertu², le second le climat, le troisième la topographie, le quatrième le commandement, le cinquième l'organisation.

La vertu est ce qui assure la cohésion entre supérieurs et inférieurs, et incite ces derniers à accompagner leur chef dans la mort comme dans la vie, sans crainte du danger³.

Commentateurs traditionnels

Wang Hsi : Par *tao*, Sun tzu veut dire que le souverain doit se gagner le cœur du peuple par sa vertu. Quand il s'est gagné le cœur du peuple, il peut espérer le faire combattre jusqu'à la mort, et avec un peuple prêt à mourir pour lui, un souverain peut surmonter toutes les traverses. *Le Livre des Mutations* dit : « Tout à la joie de surmonter les difficultés, le peuple en oublie qu'il risque sa vie », comment dans ces conditions aurait-il peur du danger ?

Philosophes et stratèges

Hsiun-tse (chap. I, De la guerre juste)⁴ : Dans les temps anciens, l'union du peuple autour de ses chefs était considérée comme le fondement de toute opération armée. En effet si la flèche et l'arc ne s'accordent pas, même Yi l'archer manquera la cible ; avec six chevaux mal appariés, le meilleur aurige ne pourra conduire son attelage à bon port ; si les soldats ne sont pas solidaires, même un T'ang le Victorieux ou un roi Wou n'est pas assuré de vaincre. C'est pourquoi celui qui sait s'attacher les hommes est aussi expert dans l'art de conduire les armées. Voilà pourquoi je dis que tout l'art de la guerre se résume à savoir s'attacher le peuple.

Le Livre du prince Chang (chap. XI, La force des armées) : En ce qui concerne la guerre, trois préalables sont nécessaires à la victoire. Les lois, les mœurs, la force des armes (...) La puissance des armées réside dans le gouvernement civil : en effet les coutumes sont tributaires des lois ;

l'autorité princière repose sur la cohésion nationale, celle-ci se manifeste dans ses victoires.

Houai-nan-tse, (ch. xv, Du recours aux armes) : La clef du succès des opérations militaires réside dans le gouvernement civil. Si celui-ci impose sa loi au peuple, si les inférieurs sont solidaires de leurs maîtres, l'armée sera forte. Si le peuple est plus fort que le gouvernement, si les inférieurs se détachent de leurs maîtres, l'armée sera faible. Se faire aimer du peuple par la vertu et la justice et pourvoir à ses besoins en stimulant les activités, se gagner les sympathies des sages et des lettrés par des promotions, deviner la balance des forces grâce à ses supputations, tels sont les fondements de l'inéluctabilité de la victoire.

Le climat est déterminé par l'alternance de l'ombre et de la lumière, du chaud et du froid ainsi que par le cycle des saisons.

La topographie comprend : les distances et la nature du terrain, lequel peut être accidenté ou plat, large ou resserré, propice ou néfaste.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : On doit se conformer aux mouvements du Ciel dans ses expéditions punitives et suivre le cycle des quatre saisons scandé par l'alternance du Yin et du Yang. C'est pourquoi les *Se-ma Fa* – les Règles du Commandant Suprême des armées – disent : « On ne lèvera pas de troupes en été comme en hiver afin de manifester l'amour que l'on porte à ses peuples. » Sun tzu fait allusion aux différences qui existent entre les neuf sortes de terrains et qui permettent d'obtenir l'avantage en fonction des circonstances. L'argument est développé plus à fond dans le chapitre qui y est spécialement dévolu.

Maître Mong : Une armée imite les révolutions célestes. Le Yin et le Yang font alterner les phases de dureté et de mollesse, d'expansion et de repli. Qui adopte une attitude yin est caché, vide, statique et paisible ; qui adopte une attitude yang est preste, rapide et brutal ; quand on recule, on se conforme au Yin, lorsqu'on attaque, on se conforme au Yang. Rien n'est plus secret que le Yin, rien n'est plus pénétrant que le Yang. Les deux

emblèmes Yin et Yang ne sont jamais figés ; c'est pourquoi une armée prend modèle sur le Ciel. De même que le Ciel fait alterner le chaud et le froid, une armée distribue la vie et la mort ; et si le Ciel contrôle les êtres par la mort, une armée contrôle les formes par l'opportunité tactique. C'est pourquoi Sun tzu parle de Ciel.

Mei Yao-tch'en : Il faut connaître les avantages et désavantages du terrain. À la guerre, on doit attacher la plus haute importance à la reconnaissance préalable du terrain. En fonction des distances, on peut élaborer des tactiques directes ou biaisées, et suivant la nature du relief, accidenté ou *uni*, on peut évaluer l'avantage à faire intervenir l'infanterie ou la cavalerie ; en fonction de la configuration du théâtre d'opération, large ou resserré, on peut déterminer quels effectifs il convient d'engager ; et ayant procédé à la reconnaissance préalable des points propices et néfastes, on est en mesure de déployer au mieux ses hommes au moment de l'engagement.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Questions du roi de Ts'i) : Ce dont une armée peut avoir à pâtir, c'est du terrain ; ce qui peut mettre l'ennemi en difficulté, ce sont les passes resserrées. C'est pourquoi on dit qu'une fondrière de trois lieues fait le malheur d'une armée. À vouloir la traverser, on laissera s'enliser les soldats cuirassés.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Des chemins resserrés, coupés de gués et de passes, de hautes montagnes et de défilés redoutables, des routes sinueuses comme dragons et serpents lovés ou abruptes comme des chapeaux coniques, des voies en boyaux de moutons, des passages étranglés en nasses à poissons permettent à quelques hommes disposés aux points stratégiques d'empêcher l'avance de milliers et de milliers de soldats ennemis. Voilà ce qu'on appelle la puissance du facteur topographique.

Le commandement dépend de la perspicacité, de l'impartialité, de l'humanité, de la résolution et de la sévérité du général.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Le général en chef doit disposer de ces cinq qualités au complet.

Tou Mou : Les anciens rois plaçaient la bonté au-dessus de tout ; chez les généraux, c'est la perspicacité qui a le pas sur les autres vertus. Intelligent, on saisit les opportunités et devine les retournements de situations. Impartial, on gagne la confiance des hommes, assurés de recevoir une juste sanction. Humain, on aime les hommes, on épargne les choses et l'on sait reconnaître la peine et l'effort des soldats. Résolu, on remporte la victoire en sachant trancher et sauter sur l'occasion sans tergiverser. Sévère, on impose le respect à l'armée en se faisant craindre par la rigueur des châtements.

Chen Pao-hsiu de Tch'ou se rendit au Yue pour une ambassade. Le roi de Yue, Keou-kien, qui voulait conduire une expédition punitive contre le Wou, en profita pour l'interroger sur les qualités requises dans les opérations militaires. L'officier répondit : « À la guerre, la première des qualités est la perspicacité, puis vient l'humanité et enfin la résolution. Sans la perspicacité, impossible d'évaluer la situation des populations et de déterminer la balance des forces dans l'Empire ; sans humanité, on est incapable de partager les privations et les souffrances avec la troupe ; irrésolu, on reculera devant la décision si bien qu'on ne pourra monter de grandes opérations. »

Par organisation, il faut entendre la discipline, la hiérarchie et la logistique.

Il n'est chef de guerre qui n'ait entendu parler de ces cinq facteurs ; ceux qui les possèdent à fond remportent la victoire ; ceux qui n'en ont pas la parfaite intelligence connaissent la défaite.

En effet, pris en compte dans les calculs, ils permettent une évaluation exacte du rapport de forces. Il suffit pour cela de se demander :

Qui a les meilleures institutions ? Qui a le meilleur général ? Qui a les conditions climatiques et géographiques les plus favorables ? Qui a la meilleure discipline ? Qui a l'armée la plus puissante et les soldats les

mieux aguerris ? Qui possède le système de récompenses et de châtements le plus efficace ?

La réponse à ces questions permet de déterminer à coup sûr le camp qui détient la victoire.

Le général qui se fie à mes calculs sera nécessairement victorieux : il faut se l'attacher ; le général qui se refuse à les entendre sera régulièrement défait : il faut s'en séparer⁵ !

Commentateurs traditionnels

Wang Hsi : Ainsi Han Hsin donne-t-il le jugement suivant : « Le roi Hsiang a la bravoure d'un homme du commun et des attentions de bonne femme. Bien qu'il jouisse de la gloire d'un hégémon, il s'est déjà aliéné le cœur de l'Empire. Tout au contraire, le roi de Han s'est bien gardé de commettre la moindre exaction après qu'il a franchi les passes de Wou ; bien mieux, il a allégé les lois de Ts'in, si bien qu'il n'est personne parmi le peuple de Ts'in qui ne souhaite l'avoir pour roi. » C'est tout à fait cela.

Stratèges et philosophes

Le Livre du prince Chang (chap. x, L'art de la guerre) : Il faut toujours évaluer avec précision les forces adverses avant d'ouvrir les hostilités. Lorsque l'organisation civile de l'autre partie est plus efficace que la sienne propre, il faut s'abstenir d'engager le combat ; si elle est supérieure par la quantité de ses approvisionnements, il est préférable, là encore, d'éviter l'affrontement ; lorsqu'il l'emporte numériquement il sera plus prudent de renoncer à ses projets. Mais lorsqu'on surclasse l'ennemi sur ces trois plans, qu'on l'attaque sans retard. Je tiens la circonspection pour l'une des premières vertus militaires. Un examen attentif des parties en présence permet de connaître avec certitude le camp qui détient la victoire.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Il faut savoir qu'à vertu égale le nombre fait la décision ; qu'à forces égales l'intelligence fait la décision ; qu'à positions équilibrées la science stratégique fait la décision. Tout souverain qui veut recourir aux armes doit d'abord livrer

combat au siège de son propre gouvernement. Pour ce faire, il se demandera préalablement : de quel côté est le souverain le plus sage ? de quel côté sont les généraux les plus capables ? de quel côté sont les sujets les plus attachés ? de quel côté est l'Etat le mieux administré ? de quel côté les surplus sont les plus abondants ? de quel côté sont les troupes les mieux aguerries ? de quel côté sont les armes les plus tranchantes, de quel côté sont les défenses et les engins de siège les plus efficaces ? Ces supputations conduites dans la salle du conseil décident de la victoire à mille lieues du théâtre des opérations.

Cette stratégie gagnante une fois adoptée, encore faut-il créer les conditions qui permettent le recours à des procédés sortant de la règle commune ; j'entends par là profiter de la moindre opportunité pour emporter l'avantage.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il faut agir toujours en dehors des règles ordinaires.

Li Ts'iu : Une fois décidé de ce qui est avantageux, encore faut-il tirer parti des retournements de situation. La formule « recourir à des procédés extérieurs » renvoie à l'emploi de moyens qui n'appartiennent pas aux règles ordinaires.

Kia Lin : Une fois calculé son avantage et fixé son plan, il convient de prendre connaissance de la situation de l'adversaire, afin de mettre au point le système de ruses et de procédés extraordinaires qui le contraindra à s'aventurer hors de ses positions. De sorte que je pourrai mener contre lui une attaque de flanc ou bien bousculer ses arrières, pour appuyer l'action des forces régulières.

Tou Mou : Il est ici question de toutes les circonstances qui sont en dehors des règles établies. Les conditions ne peuvent jamais être déterminées à l'avance. Ce qui est désavantageux pour l'ennemi me fait voir ce qui m'est avantageux et, réciproquement, ce qui est avantageux pour l'ennemi me fait comprendre mon désavantage. C'est alors seulement que l'on peut saisir l'opportunité et remporter la victoire.

Mei Yao-tch'en : On forme ses plans au-dedans et l'on crée les conditions stratégiques au-dehors afin qu'elles contribuent à la victoire.

Philosophes et stratèges

Liu-che tch'ouen-ts'ieou (chap. XIV, Du moment propice) : Le sage colle au moment comme l'ombre colle à nos pas. Les lettrés vertueux se terrent lorsque les circonstances sont défavorables, attendant leur heure. Sitôt que celle-ci a sonné, ils s'élèvent de la boue du ruisseau aux ors princiers. Le Ciel ne donne pas sa chance deux fois à un homme et le moment demande à être saisi, car il ne peut y avoir deux personnages qui accomplissent en même temps des exploits. Aussi le sage s'applique à coller aux circonstances.

Kouan-tse (chap. VI, Les sept règles) : Le sage sait seconder les circonstances, mais ne peut aller contre elles. Car il faut savoir que tous les plans élaborés par la ruse ne vaudront jamais l'adéquation au moment. Celui qui a compris parfaitement ce qu'était le choix opportun remportera un maximum de succès en un minimum de temps. Car des plans sans fondement n'apportent que la détresse, et l'impréparation dans les opérations militaires conduit à la défaite. C'est pourquoi le sage s'emploie à parfaire ses défenses et veille à garder l'initiative du moment. Etant prêt, il peut attendre l'opportunité et agir en fonction des circonstances. Le moment venu, il met son armée en campagne. Emportant les murailles, balayant les obstacles, détruisant de vastes concentrations de troupes, il conquiert des territoires.

La guerre repose sur le mensonge.

Capable, passez pour incapable ; prêt au combat, ne le laissez pas voir ; proche, semblez donc loin ; loin, sem-blez donc proche. Attirez l'adversaire par la promesse d'un avantage ; prenez-le au piège en feignant le désordre ; s'il se concentre, défendez-vous ; s'il est fort, évitez-le.

Coléreux, provoquez-le ; méprisant, excitez sa morgue. Dispos, fatiguez-le ; uni, semez la discorde. Attaquez là où il ne vous attend pas ; surgissez toujours à l'improviste.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : C'est parce que la guerre n'obéit à aucune forme fixe que la tromperie est de rigueur dans les opérations militaires.

Mei Yao-tch'en : Sans mensonge, pas de stratagèmes, sans stratagèmes, impossible de vaincre l'ennemi.

Philosophes et stratèges

Hsiun-tse (chap. xv, Yi-ping) : Le prince de Lin-wou : « (...) Pas du tout ! ce qui compte à la guerre c'est la force et le gain d'un avantage. Aussi y pratique-t-on l'art du retournement et le mensonge... Et c'est pour avoir su en user que Wou Ts'i et Sun tzu se sont trouvés sans rivaux dans l'Empire ! À quoi bon attendre l'adhésion du peuple ! » Hsiun tse : « Ce dont je veux parler, c'est des armées de celui qui s'attache à l'humanité et cherche à instaurer la véritable souveraineté. Vous, vous n'avez en tête que machinations et ruses ; vous prônez le profit immédiat et le pragmatisme ; vous ne pensez qu'à agresser, annexer, manigancer et tromper. Ce sont là pratique de princes feudataires non de rois ; vous devriez savoir que l'armée de l'homme véritablement bon, nul ne peut l'abuser. On n'abuse jamais que les soldats harassés et mal en point des principautés où la mésentente dresse l'un contre l'autre le prince et le sujet, le supérieur et l'inférieur... »

Han-Fei-tse (chap. xxxvi, Réfutations I) : Le duc Wen de Tsin devant livrer bataille aux gens de Tch'ou appela Oncle Fan pour avoir son avis.

– Les gens de Tch'ou sont bien plus nombreux, que devons-nous faire ?

– Si, en ce qui concerne les rites, le sage ne se départit jamais de la loyauté ni de la sincérité, à la guerre, en revanche, il ne refuse pas de recourir à la duperie. Il suffit donc d'avoir recours à la ruse sans en avoir scrupule.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Tout l'art de la guerre consiste à manifester de la mollesse pour accueillir avec fermeté ; à montrer de la faiblesse pour faire valoir sa force ; à se replier pour mieux se déployer au contact de l'ennemi. Vous vous dirigez vers l'ouest ? faites

semblant d'aller vers l'est ; montrez-vous désunis avant de manifester votre solidarité ; présentez une image brouillée avant de vous produire en pleine lumière. Soyez comme les démons qui ne laissent pas de traces, soyez comme l'eau que rien ne peut blesser. Là où vous vous dirigez n'est jamais là où vous allez ; ce que vous dévoilez n'est pas ce que vous projetez, de sorte que nul ne peut connaître vos faits et gestes. Frappant avec la rapidité de la foudre, vous prenez toujours à l'improviste. Et ne rééditant jamais le même plan, vous remportez la victoire à tout coup. Faisant corps avec l'obscurité et la lumière, vous ne décelez à personne l'ouverture ; c'est là ce qu'on appelle la divine perfection.

Illustrations littéraires

[Capable, passez pour incapable]

Han-fei-tse (chap. XII, Ecueils de la rhétorique) : Jadis le duc Wou de Tcheng projeta une expédition contre les barbares de la steppe. Il commença par accorder sa fille en mariage au Khan pour donner le change. Puis il réunit ses ministres en conseil et leur demanda :

« J'aimerais bien me servir de mon armée, qui pourrait-on attaquer ?

– Pourquoi pas les Huns ? » suggéra son Grand-Officier Kouan Ts'i-hsi.

Le roi Wou entra dans une terrible colère, commanda qu'on l'exécute et déclara :

« Les Huns sont nos parents, et il ose parler de les combattre ! »

La chose revint aux oreilles du Khan qui, assuré de l'amitié du Tcheng, ne pensa plus à s'en garder. Le Tcheng put l'attaquer et s'en emparer.

[Attirez l'adversaire par la promesse d'un avantage]

Tou Mou cite le stratagème du général du Tchao, Li Mou. Il dispersa à travers la plaine d'immenses troupeaux conduits par une multitude de gardiens. Quand les Huns tentèrent une petite incursion, la troupe décampa, et plus de mille hommes tombèrent aux mains de l'ennemi. En l'apprenant, le Khan, fou de joie, lança une grande offensive ; mais il se

trouvait parmi ces conducteurs de troupeaux un grand nombre d'éléments irréguliers de l'armée et ils attaquèrent les Huns par les deux flancs, leur infligeant un sanglant revers et massacrant plus de cent mille cavaliers.

Les Trois Royaumes (vol. 7, chap. cii, (...)) Lumière de la Raison fabrique des bœufs de bois et des hippoglisses) : Mais revenons un peu à Lumière de la Raison, à qui Kao Hsiang avait rapporté que l'ennemi lui avait volé cinq ou six machines. À cette nouvelle, il partit d'un franc rire :

« C'est justement ce que je voulais ! le sacrifice de ces quelques bêtes va bientôt me rapporter un immense profit.

– Qu'est-ce qui vous le fait dire ? s'étonna son entourage.

– Se-ma Yi va s'empresse de les imiter, et alors je pourrai exécuter mon plan ! »

De fait, quelques jours plus tard, un espion l'informait que l'adversaire, ayant appris à fabriquer des bœufs et des chevaux mécaniques, envoyait un régiment au Long-occidental pour procéder à ses transports de vivres.

« Voici qui est conforme à mes prévisions ! »

Il convoqua Wang P'ing et lui communiqua son plan d'attaque :

« Conduis un millier d'hommes déguisés en soldats du Wei cette nuit même à Plaine-du-Nord et faites-vous passer pour un escadron d'inspection du train. Une fois parvenus au convoi, attaquez l'escorte chargée de sa protection et ramenez les chevaux et les bœufs droit sur Plaine-du-Nord où vous serez certainement pris en chasse par une colonne du Wei, tournez donc les langues des chevaux et des bœufs et bloquez-les. Une fois les bêtes immobilisées par cette manœuvre, abandonnez-les et prenez la fuite. Vos poursuivants auront beau tirer et pousser à hue et à dia, les bêtes ne bougeront pas d'un poil ! C'est alors que j'en profiterai pour revenir à la charge avec une armée, tandis que vous tordrez les langues dans l'autre sens, remettant le convoi mécanique en branle. Et je vous assure que les troupes du Wei en resteront pétrifiées d'étonnement ! »

Une fois Wang P'ing parti exécuter ses ordres, Lumière de la Raison appela Tchang Ni et lui dit : « Tu vas prendre le commandement d'un peloton de cinq cents hommes, le visage peinturluré comme des diables, tenant d'une main un étendard brodé et de l'autre une épée, avec des

gourdes remplies de produit fumigène accrochées autour du corps. Vous vous cacherez sur le côté de la montagne et attendrez la venue de la caravane des bêtes animées. À ce moment-là, vous libérerez la fumée et vous vous précipiterez tous ensemble sur le convoi que vous entraînerez derrière vous. Les soldats du Wei vous prendront pour une armée de démons et n'oseront certainement pas vous donner la chasse ! »

C'est ainsi que grâce à l'appât de quelques bœufs articulés et chevaux mécaniques, le génial Tchou-kö Leang (Lumière de la Raison) réussit à s'emparer d'une bonne partie des approvisionnements du Wei ! Ces chevaux qui sont offerts en guise d'appât ne sont pas sans rappeler un autre cheval fameux, fabriqué de mains d'homme le cheval de Troie...

[S'il est fort, évitez-le]

C'est la politique menée par le fondateur de la dynastie des Han, Lieou Pang, vers 206 av. J.-C., en face de son adversaire, Hsiang Yu, disposant d'armées plus puissantes commandées par un meilleur général que lui. Il s'employa à l'éviter ou bien se garda derrière ses places, tandis que son lieutenant P'eng Yue lançait des coups de main contre ses arrières et ses lignes d'approvisionnement.

[Coléreux, provoquez-le]

On cite ordinairement, pour illustrer ce stratagème, le cas des armées du Han qui provoquèrent tant et si bien le général Ts'ao K'ieou que celui-ci, fou de rage, désobéissant à Hsiang Yu, parti en expédition à l'est, tenta une sortie hors des murs de Tch'eng-kaou et subit une écrasante défaite. Cela se passait en 203 avant J.-C.

[Méprisant, excitez sa morgue]

Han-Fei-tse (chap. xxii, Forêt des anecdotes I) : Tche-po demanda une terre au seigneur Hsuan de Wei. Hsuan ne voulait pas la lui donner. Jen Tchang s'étonna :

« Pour quelle raison la lui refusez-vous ?

– Quand on me réclame une terre sans raison, je refuse !

– À demander ainsi des terres sans raison, il fera peur à ses voisins. Oui, il va finir par effrayer tous les princes de l'Empire avec ses exigences répétées et ses appétits insatiables. Donnez-lui donc la terre qu'il vous réclame, pour exciter sa morgue et accroître son mépris de ses adversaires. La crainte va obliger ses voisins à se rapprocher. Je ne pense pas que Tche-po fera de vieux os, s'il se voit contraint d'affronter des armées solidaires, alors qu'il sous-estime ses ennemis. *Le Livre des Tcheou* ne dit-il pas : "Aide qui tu veux détruire, donne à celui que tu veux spolier." Oui, le mieux que vous ayez à faire est de céder, afin d'exciter sa morgue. Il vaut beaucoup mieux faire en sorte que ce soit tout l'Empire qui conspire la perte de Tche-po plutôt que nous soyons les seuls à s'attirer ses foudres !

– C'est juste, reconnut le prince de Wei. »

Et il céda une préfecture de dix mille foyers. Tche-po en fut transporté d'aise. Il alla réclamer une terre à Tchao qui la lui refusa. Il assiégea Tsin-yang. Ses alliés Han et Wei se retournèrent contre lui au-dehors des murs, tandis que les assiégés du Tchao l'attaquaient depuis la ville, si bien que Tche-po périt au milieu des éclats de rire de l'Empire.

[Dispos, fatiguez-le]

Han-Fei-tse (chap. xxiii, Forêt des anecdotes II) : Le Wou envoya une armée au secours du Tch'en, attaqué par le Tch'ou. Les deux armées campaient à une distance de trente lieues l'une de l'autre, quand il plut sans interruption durant dix jours et dix nuits. Puis le temps se rasséréna. L'annaliste de gauche Yi-hsiang dit à Tse-ts'i : « Comme il a plu pendant dix jours, armes et cuirasses sont toutes remisées et empilées. Il ne fait pas de doute que les hommes du Wou vont en profiter pour nous tomber dessus. Préparons-nous à les recevoir. »

Ils demandèrent à leurs troupes de former les rangs. Ils n'avaient pas achevé de se déployer que les soldats du Wou se présentaient. Quand ils virent que les autres les attendaient, ils tournèrent les talons. L'annaliste de gauche déclara : « Les soldats du Wou viennent de parcourir soixante lieues

aller-retour ; les gardes d'élite doivent être en train de se reposer et la piétaille de se restaurer. Si nous faisons une marche de trente lieues pour les surprendre, nous pourrions les défaire. »

On suivit son conseil. L'armée du Wou fut battue.

[Uni, divisez-le]

Han-Fei-tse(chap. x, Les dix erreurs.) : Comme le duc Mou de Ts'in s'inquiétait de la sagesse de Yeou-yu, le conseiller du roi des Jong, envoyé en ambassade à sa cour, l'historiographe du palais Leao lui indiqua la conduite à tenir :

« Les Jong habitent une contrée reculée. Jamais ils n'ont entendu la musique des Royaumes du Milieu. Faites cadeau à leur prince d'un orchestre de musiciennes pour troubler son gouvernement. Demandez en même temps que Yeou-yu remette son retour à plus tard afin de le priver de ses remontrances. »

Le souverain approuva. Il envoya Leao avec deux troupes de huit musiciennes en faire présent au roi des Jong et intercéder pour que Yeou-yu restât encore à la cour de son maître. Le chef des Jong accepta. La vue des musiciennes le charma. Il donnait des banquets et des fêtes et passait ses journées à les écouter, il oublia de déplacer son campement. La moitié de ses troupeaux de chevaux et de bœufs périt. Yeou-yu rentra enfin. Il fit des remontrances. Elles ne furent pas entendues. Yeou-yu se réfugia au Ts'in. Le duc Mou le reçut en grande pompe et lui conféra le titre de ministre. Il l'interrogea sur la force militaire des Jong ainsi que sur la topographie de leurs territoires. Lorsqu'il eut tous les renseignements désirés, il leva des troupes, attaqua les Jong, conquiert douze tribus et se tailla un fief de quatre mille lieues de côté.

Se Ma Ts'ien (chap. LXXXII, Biographie de T'ien Tan) : *Les armées du Yen avaient envahi la totalité du Ts'i et seules deux places résistaient encore. Tien Tan, un fonctionnaire subalterne, accomplit l'exploit de renverser totalement la situation et de bouter les armées du Yen hors du Ts'i. Son premier soin fut de se débarrasser du général adverse Yue Yi à qui il n'aurait pu donner le change. Et Se-ma Ts'ien poursuit de la sorte :*

(...) Sur ces entrefaites, le roi de Yen mourut. Il fut remplacé par le roi kouai. Celui-ci n'aimait guère Yue Yi, l'artisan de la victoire sur le Ts'i. T'ien Tan en profita pour aggraver leur contentieux en répandant des rumeurs calomnieuses sur le compte du général, prétendant qu'il nourrissait des pensées séditeuses. Si les deux modestes places de Kiu et de Ki-mo tiennent encore, insinuaient-ils, c'est que le général en chef n'a nulle envie de devoir retourner chez lui rendre compte de ses actes ; d'autant qu'il caresse le projet de s'emparer du Ts'i pour son propre compte et de s'en servir comme base pour se lancer à la conquête du Yen. Comme pour le moment la population du Ts'i est loin de lui être acquise, il préfère temporiser, en attendant un revirement de l'opinion. Au moment propice, il passera à l'action. De sorte qu'il s'est établi un *modus vivendi* entre les troupes du Yen et les gens du Ts'i. Ceux-ci n'ont qu'une hantise, c'est qu'on rappelle Yue Yi et qu'on leur envoie un autre général qui ferait la guerre pour de bon. Le roi de Yen tomba dans le piège, il crut ces ragots, rappela Yue Yi et le remplaça par Ts'i Ts'ie. Yue Yi, craignant d'être mis à mort, prit la fuite. Cette injustice criante provoqua la colère des hommes de Yue Yi, qui refusèrent d'obéir à leur nouveau commandant.

Tels sont les stratagèmes qui apportent la victoire et qui ne peuvent s'apprendre.

La victoire est certaine quand les supputations élaborées dans le temple ancestral avant l'ouverture des hostilités donnent un avantage dans la plupart des domaines ; dans le cas contraire, si on ne l'emporte que dans quelques-uns, on va au-devant d'une défaite. Ainsi, qui additionne de nombreux atouts sera victorieux, qui en a peu sera vaincu, que dire de ceux qui n'en ont aucun ! C'est par ces considérations qu'il m'est possible de prévoir à coup sûr l'issue du combat.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : « Apprendre » a ici le sens de « divulguer », la guerre n'obéit pas à des déterminations rigides de même que l'eau n'a pas de forme fixe. Les mouvements au contact de l'ennemi ne peuvent faire l'objet

d'un enseignement préalable. C'est pourquoi une maxime dit : « C'est l'esprit du général qui jauge les capacités de l'ennemi et c'est son œil qui découvre l'opportunité tactique. »

Li Ts'iuán : Obtenir un succès certain en attaquant toujours où l'ennemi ne vous attend pas et en le surprenant à l'improviste, c'est là l'essentiel de l'art de la guerre ; c'est un secret qui ne peut se transmettre.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Ce qui a forme et contours peut être observé par chacun dans l'Empire ; de même que ce qui est consigné dans les livres et les manuels ne peut se transmettre et s'apprendre de génération en génération. Tout cela est soumis à des formes se dominant mutuellement. Celui qui excelle aux formes refuse de les imiter.

Commentaire du chapitre I

Ce chapitre d'ouverture s'emploie à définir l'essence de la guerre. Celle-ci repose sur l'art du mensonge et de l'illusion. Cette conception, qui s'inscrit dans la mentalité retorse des Royaumes Combattants, bien que majoritaire à l'époque de la rédaction du *Sun-tzu*, était loin de faire l'unanimité. Ainsi les Confucéens s'abstiennent-ils d'user de subterfuges dans les opérations militaires, même si cela aboutit le plus souvent au désastre. Se-ma Ts'ien rapporte que le général en chef du Tchao, Tch'eng Yu, refusa d'écouter les sages conseils de son lieutenant, l'enjoignant d'épuiser l'adversaire plutôt que de lui livrer un assaut frontal, parce que « confucéen, il tenait qu'une armée dont la cause était juste n'avait nul besoin de s'abaisser à user de tromperie et autres stratagèmes insolites ».

À partir de ce constat – la guerre est tromperie –, il est possible de tracer la ligne de conduite du grand général. Celui-ci doit tout d'abord être capable d'évaluer le rapport des forces afin de ne pas se laisser abuser. Cette mise en parallèle rigoureuse des atouts et des handicaps de chaque camp, à laquelle se livre le *Sun-tzu*, n'est pas sans rappeler la façon dont

procèdent les hommes d'Etat et les chefs de guerre hellènes quand ils argumentent au moyen de l'antilogie. On notera d'ailleurs que tant en Chine qu'en Grèce, le même mot signifie à la fois « supputer » et « décompter ». *Ki* ou même *souen* (calculer, compter) répond à *logizesthai*. Par exemple, dans le camp des Péloponnésiens, lorsqu'il s'agit de supputer les chances de victoire, les stratèges se livrent à un calcul terme à terme pour savoir lequel des deux partis détient un excédent, après avoir pondéré chacun des facteurs afin de les rendre comparables. C'est ainsi qu'on peut lire dans Thucydide (*La Guerre du Péloponnèse*, II, 87) : « Comptez donc, face à leur plus grande expérience, voire à leur plus grande audace, et en regard des craintes dues à nos revers, le fait que nous nous trouvions alors mal préparés : il reste alors à votre crédit la supériorité numérique des navires et la perspective d'un combat naval près d'une côte qui vous est amie... »

Parmi ces facteurs, le climat et la nature du terrain étaient considérés par les hommes de guerre chinois comme primordiaux. Ce qui explique d'ailleurs le développement précoce de la cartographie et le recours massif aux éclaireurs, aux informateurs et aux espions. En second lieu, la guerre étant faite de tromperie et d'illusion, soumise à toutes sortes d'aléas, aussi bien climatiques que géographiques, les plus grandes qualités d'un général seront la faculté d'adaptation, la souplesse et le pragmatisme. Le stratège peut prétendre à la maîtrise de tous les facteurs sitôt qu'il en comprend la logique et sait s'y plier.

Chapitre II

Les opérations

Maître Sun a dit :

En règle générale, toute opération militaire requiert mille quadriges rapides, mille fourgons à caisse de cuir, cent mille soldats cuirassés, et des vivres en suffisance pour nourrir une armée évoluant à mille lieues de sa base.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Les chars rapides sont des chars légers tirés par quatre chevaux ; il y a mille attelages en tout. Les chars à caisse de cuir sont des fourgons lourds (...). Eux aussi sont attelés de quatre chevaux. La charrerie est organisée par unité de dix attelages qui forment une force. Deux cuistots sont chargés des repas, un valet est attaché à la garde et à l'entretien des vêtements et des uniformes, et deux palefreniers ont pour tâche de nourrir les chevaux. Soit cinq hommes employés au soutien logistique. En outre, chaque char est protégé par une escorte de dix fantassins. Le matériel lourd est convoyé par de grandes charrettes tirées par des bœufs. Là encore, deux hommes s'occupent de la cuisine, un homme des vêtements, soit trois au total pour la maintenance. Quant aux cent mille hommes portant cuirasse, il s'agit des effectifs de l'infanterie.

Li Ts'iuian : Les chars rapides sont les chars de combat. Les chars à caisse de cuir sont des chars légers. L'expression hommes portant cuirasse désigne l'infanterie. Chaque char est tiré par quatre chevaux et protégé par soixante-dix soldats à pied ; ce qui représente, pour une cavalerie de mille chars, soixante-dix mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux. Sun tzu considère, qu'en gros, il faut cent mille hommes pour constituer une armée ; ce qui veut dire qu'une masse d'un million d'hommes se trouve impliquée dans l'opération.

Tou Mou : Les chars légers sont des chars de combat. Jadis, à la guerre, on utilisait essentiellement la charrerie. Les chars à caisse de cuir peuvent être aussi bien lourds que légers. Ils servent au transport des fournitures militaires : denrées, matériaux, armes, hallebardes, vêtements et cuirasses. Les *Se-ma fa* – Les Règles du Commandant Suprême des armées – disent : « Un char transporte trois officiers cuirassés protégés par soixante-douze fantassins. Dix serviteurs sont chargés des repas, cinq ont la garde et l'entretien des vêtements et uniformes, cinq palefreniers s'occupent des chevaux, cinq autres sont préposés au ramassage du bois de chauffage et doivent puiser l'eau. On compte soixante-quinze combattants par char léger et vingt-cinq par fourgon ; soit un total de cent hommes pour les deux sortes d'attelages, autour desquels s'organise une compagnie. Ainsi, lorsqu'on lève une armée de cent mille combattants et de mille fourgons, le montant des dépenses doit être calculé pour un effectif total d'un million d'hommes. »

À ceci s'ajoutent les dépenses pour supporter les efforts de l'arrière et du front, les frais occasionnés par le ballet diplomatique entre royaumes, les besoins en glu, en laque et en fournitures nécessaires à la réparation ou au remplacement des chars et des armures ; ce qui représente un total de mille lingots par jour. Ce n'est que lorsqu'on dispose de tels fonds qu'on peut envisager de lever une armée de cent mille hommes.

Philosophes et stratèges

Tchan-kouo-ts'ö (chap. XII, Stratagèmes du Ts'i V, Plaidoyer de Sou Ts'in) : Quant à l'armée, il lui faut consacrer des sommes incroyables pour réparer ou remplacer ce qui a été perdu, flèches brisées, cuirasses enfoncées et pourfendues, lances tordues, épées ébréchées, chars fracassés, braves et puissants chevaux de combat crevés ou blessés, plus guère bons que pour la réforme.

Tout cela s'ajoute aux dépenses nécessitées par les fournitures militaires et les approvisionnements aux armées, avec leur lot de gabegie, de

gaspillage et de dols ; là encore, le solde représente dix années du produit des récoltes.

Ainsi, saignées à blanc par ces dépenses qui causent des trous béants dans le budget, bien peu de principautés ont encore assez de ressources et de nerf pour espérer réunir autour d'elles une alliance et nouer des coalitions.

Et je ne parle pas de ce qu'il a fallu dépenser pour l'organisation des sièges des places adverses et la préparation de ses propres défenses. Machines de guerre, béliers, tours mobiles, échelles articulées, balistes, arbalètes géantes à répétition, bois de mine pour le percement des galeries ; contre-mines pour les défenses ; pierres, mortier, ciment et poutres pour le colmatage des brèches ; chaudières pour l'eau, l'huile bouillante et le plomb fondu ; crochets et hampes pour repousser les assauts ennemis.

Il faut compter encore les journées de travail perdues à ces préparatifs, qui auraient pu être consacrées à des tâches productives. Ainsi faut-il modeler des hauts fourneaux pour la fonte des armes et des récipients divers, et creuser des fosses pour entreposer les stocks. Les masses laborieuses sont exténuées dans la production à grande échelle du métal nécessaire à la confection des pointes de lances ou de flèches et des lames des épées. Les bras des journaliers sont rompus par les travaux de terrassement nécessaires tant aux manœuvres d'approche, d'attaque, de défense que de fortification des camps. Sans compter l'ouverture de routes, l'édification de ponts et de galeries suspendues, la préparation du terrain pour l'évolution des troupes, le détournement des rivières, ou, au contraire, le renforcement des digues, le percement de canaux de dégagement en prévision des tentatives d'inondation ; les corvées de déboisement et l'instauration de zones coupe-feu pour se garder des attaques par l'incendie. Les jambes des hommes sont exténuées par les transports continuels, par l'acheminement constant des vivres et des fournitures, tandis que pendant ce temps les officiers restent jour et nuit sous les armes, ne délassant jamais leurs cuirasses. Et pourtant, en dépit de tant d'efforts, on peut considérer comme la plus grande des prouesses et le comble de la rapidité si on parvient à investir une place en moins de quatre mois !

Quand les opérations traînent en longueur sans apporter de victoire décisive, les armes s'émousent, les troupes perdent leur mordant ; les soldats usent leurs nerfs dans les sièges. Des armées trop longtemps en campagne ruinent l'économie d'un pays.

Voyant vos armes émoussées, vos troupes sans mordant, vos hommes sans ressort, votre économie ruinée, les principautés rivales sauteront sur l'occasion pour vous attaquer en état d'infériorité. Et aussi avisés que soient les dirigeants, il leur sera impossible de préserver leurs arrières⁶.

Philosophes et stratèges

Han-Fei-tse (chap. XLIX, Les cinq vermines) : Aucun Etat, même s'il aligne dix mille chars de guerre, n'est prêt à émousser le mordant de ses troupes sous les murs d'une place solidement défendue, car il prête le flanc aux attaques d'un puissant rival qui profitera de son épuisement pour le prendre à revers. Tel est l'art de prévenir un Etat de la ruine, en toutes circonstances. Mais nos dirigeants n'en ont cure ; ils délaissent la technique qui permet de ne jamais être détruit, pour emprunter le chemin qui conduit à une ruine certaine. Quel Etat pourrait survivre quand sa politique étrangère est un désastre et que le gouvernement est en proie aux troubles...

Illustrations littéraires

Tchan-kouo-ts'ö (chap. XXIII, Stratagèmes du Ts'i II) : Le Ts'i s'apprête à envahir le Wei. Tch'ouen-yu Kouen rend visite au roi et lui dit : « Maître Han possédait le lévrier le plus rapide de l'Empire. Par un extraordinaire hasard, à la même époque, le lièvre le plus rapide de tous les temps avait élu domicile dans les murailles est de la ville. Un jour, les deux animaux se trouvèrent nez à nez, le chien de Han se lança à la poursuite du lièvre des murailles. Ils franchirent monts et vallées ; cinq fois, ils passèrent et repassèrent par le même itinéraire ; le lièvre ne parvenait pas à semer son poursuivant ni le lévrier à rejoindre sa proie. Si bien qu'à la fin, épuisés, tous les deux rendirent l'âme à quelques mètres de distance. Un paysan qui passait par là attrapa le lièvre et le chien et les fit bouillir. Sans qu'il lui en coûtât rien, il remporta ainsi le bénéfice de la traque. Voilà bien longtemps

que le Wei et le Ts'i sont comme deux animaux lancés aux trousses l'un de l'autre et qui cherchent à avoir en vain le dessus. Leurs peuples sont à bout, leur pays est exsangue. Pourtant, ils ne s'en acharnent pas moins dans cette compétition stérile, avec pour danger qu'un troisième larron – le Tchou ou le Ts'in –, ne finisse par jouer le rôle du paysan et ne récolte tous les fruits de cette vaine lutte, sans qu'il lui en coûte aucun effort. »

Han-Fei-tse (chap. xxiii, Forêt des anecdotes II) : Le Yue venait de vaincre le Wou. Il demanda des troupes au Tch'ou afin d'attaquer le Tsin. L'annaliste de gauche, Yi-hsiang, lui donna le conseil suivant : « Le Yue vient d'anéantir le Wou, mais il l'a payé au prix de ses meilleurs capitaines et de ses meilleurs soldats. S'il vous demande aujourd'hui des troupes pour attaquer le Tsin, cela ne peut signifier qu'une seule chose : il veut vous faire croire qu'il n'a rien perdu de son mordant. Il vous faut lever une armée pour l'obliger à vous céder une portion des territoires du Wou. » Le roi de Tch'ou approuva. Il leva une armée et fit mouvement vers le Yue. Le roi de Yue, furieux, voulait livrer bataille. Mais le Grand-Officier Tchong le raisonna : « Nous avons subi des pertes sévères ; nous n'aurons pas l'avantage ; mieux vaut traiter. » Le roi de Yue céda une terre de cinq cents lieues au nord du mont Lou-chan.

S'il y eut des campagnes qui ont péché par précipitation, que l'on m'en cite une seule qui, habilement conduite, s'éternisa. Jamais, il n'est arrivé qu'un pays ait pu tirer profit d'une guerre prolongée. Le capitaine qui n'est pas pleinement conscient des dangers inhérents à tout conflit armé ne pourra pas non plus avoir connaissance des avantages que l'on peut tirer de la conduite de la guerre.

Qui est habile à conduire les armées ne procède jamais à deux levées consécutives ni n'a besoin de trois réquisitions de grains. Ses ressources propres lui suffisent et il puise ses vivres chez l'ennemi. C'est ainsi qu'il assure la subsistance de ses troupes.

Ce qui appauvrit la nation, ce sont les approvisionnements sur de longues distances. Un peuple qui doit supporter des transports sur de longues distances est saigné à blanc.

Commentateurs traditionnels

Li Ts'iuan : Les levées succèdent aux levées et les impôts et les taxes frappent de plus en plus lourdement le peuple.

Tou Mou : Le *Kouan-tse* dit : « Quand il faut convoier le grain sur trois cents lieues, le pays perd une année de réserves ; sur quatre cents, deux ans ; sur cinq cents lieues, la population est famélique. » Le grain pèse lourd par rapport aux autres marchandises ; il n'est pas d'un transport commode. Son acheminement détourne les laboureurs et les bêtes de trait de la culture des champs, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner que le peuple connaisse la disette.

L'inflation fait rage partout où passent les troupes ; et, là où les prix flambent, les biens du peuple s'épuisent. Privé de ressources, il ressent d'autant plus cruellement le poids des taxes et des corvées militaires.

Commentateurs traditionnels

Kia Lin : Un grand rassemblement de soldats provoque une flambée des prix. En effet, les gens y voient l'occasion de tirer des bénéfices extraordinaires. Et ils se débarrassent de tous leurs biens pour faire du commerce. Mais si, au début, ils font effectivement de juteux profits, à la fin cela aboutit à une grande dépense d'énergie et à la dilapidation de leur patrimoine.

Philosophes et stratèges

Le Livre du prince Chang (chap. II, De la mise en valeur des terres vierges) : Il faut obliger les marchands à ne fournir sur les marchés militaires que des armes et des cuirasses afin que les soldats n'aient d'autre souci que la guerre. Il serait bon que le trafic privé des fourrages et des grains y soit prohibé ; on extirperait de la sorte les germes de la corruption. Les trafiquants d'approvisionnement militaire ne trouvant plus de lieux où

écouler leurs produits et le transport du fourrage à des fins lucratives étant interdit, on ne verra plus rôder sur les marchés militaires des garnements ou des oisifs. Les spéculateurs n'ayant plus de débouchés où écouler leurs marchandises, les transporteurs ne pouvant plus lanterner pour augmenter leurs bénéfices, les vauriens ne hanteront plus les marchés militaires... Un terme sera mis au gaspillage et de nouvelles terres pourront être mises en valeur.

La nation perd sa substance, elle se vide de ses richesses, les foyers sont privés de revenus. Les pertes pour les particuliers s'élèvent aux sept dixièmes ; quant à la maison royale, la dépense occasionnée par la destruction des chars, la fatigue des chevaux, le remplacement des casques, des flèches, des arbalètes, des lances, boucliers et palissades, des bêtes de trait et moyens de transport ampute soixante pour cent du budget de l'Etat.

Un général avisé s'emploie à vivre sur l'ennemi. Car une mesure prise sur lui en épargne vingt acheminées depuis l'arrière. Un boisseau de fourrage mangé chez lui en vaut vingt venus de l'arrière.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : (...) Le peuple est saigné à blanc et la guerre se prolonge, tandis que le transport des vivres épuise ses forces dans la plaine centrale. C'est ainsi que soixante-dix pour cent des richesses sont dilapidées.

Li Ts'iuian : Que la guerre se prolonge, hommes et femmes ressentent l'amertume de la séparation tout en subissant le lourd poids de l'acheminement des vivres et des corvées. Ils sont à bout de forces et de ressources, ayant perdu plus des sept dixièmes de leur patrimoine.

En excitant leur fureur, le général incite ses hommes à massacrer l'ennemi.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il faut que l'armée soit pleine d'ardeur et de force pour marcher sur l'ennemi.

Tou Mou : Les masses qui composent une armée ne peuvent vibrer en même temps de la même rage combative. Il tient à moi de faire en sorte qu'ils brûlent tous de cette rage.

Kia Lin : Des hommes qui n'ont pas la rage au ventre répugnent à tuer.

Philosophes et stratèges

Han-Fei-tse (chap. ^{xxx}, Charades intérieures I, Les sept techniques) : Le roi de Yue nourrissait le dessein de se venger du Wou. Il voulut rendre ses sujets indifférents à la mort. Au cours d'une excursion, il avisa du haut de son char un crapaud en colère et lui fit un salut. Son conducteur de char s'exclama :

« Vous saluez ces vilaines bêtes, maintenant !

– Comment ne pas m'incliner devant une telle expression de bravoure ! »

Le mot revint aux oreilles des preux ; ils se dirent : « Si pour un crapaud qui gonfle ses joues le roi salue, que ne fera-t-il pas pour des braves qui montrent leur vaillance ! » Cette même année, on dénombra plusieurs cas de personnes qui se tranchèrent la gorge pour offrir leur tête en présent au souverain.

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. ^{LXXXII}, Biographie de T'ien Tan) : (...) Puis, ayant ainsi donné aux habitants de la ville le sentiment que les dieux eux-mêmes avaient pris leur destin en mains il s'employa à stimuler leur ardeur et à leur insuffler le désir de vengeance, en incitant, par des ragots colportés dans leurs rangs, les assiégeants à commettre des atrocités propres à déchaîner contre eux la haine des assiégés. Bientôt circula dans l'armée du Yen la rumeur que pour abattre le moral des habitants, il suffisait de promener en cortège au-devant des troupes, des civils ou des villageois des environs capturés, dont on aurait coupé le nez et mutilé la face. Le spectacle ne manqua pas d'exciter l'indignation des gens de Ts'i. Puis, toujours sur la foi

de rumeurs, les soldats du Yen déterrèrent les morts des tombeaux disséminées dans les alentours de la ville et brûlèrent les cadavres, après les avoir fouettés et outragés. Contemplant du haut des remparts ces vexations inutiles et barbares, les habitants en eurent des larmes de rage, et se jurèrent de laver dans le sang l'outrage infligé à leurs pères.

Jugeant que l'ardeur belliqueuse des assiégés avait atteint le paroxysme, T'ien Tan mit alors au point le stratagème qui devait venir à bout des armées adverses...

En les appâtant par la promesse de récompenses, il les incite à attaquer l'ennemi pour s'emparer du butin.

Lorsque, à l'issue d'un engagement, on réussit à capturer dix chars adverses, il convient de récompenser le premier qui a réalisé l'exploit.

Puis on substitue ses propres bannières à celles de l'ennemi, et on disperse les attelages pris sur l'ennemi au milieu des siens.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Les preux ne s'engagent pas dans une armée qui n'a pas de riches prébendes à offrir ; les preux ne partent pas à l'assaut quand une armée n'a pas de récompenses à leur promettre.

Tou Yeou : Si les hommes savent que la victoire sur l'ennemi peut leur apporter le profit de récompenses substantielles, ils seront prêts à braver les blanches lames d'acier et à affronter une pluie de flèches et de pierres. Ils iront au combat le cœur joyeux, appâtés par les richesses, les récompenses et les honneurs qui couronneront leurs travaux.

Philosophes et stratèges

Le Livre du prince Chang (chap. XIV, L'organisation interne) : Quiconque rapporte en trophée la tête d'un ennemi se trouve exonéré de taxes. Chaque brigade de cinq hommes est conduite par un brigadier. Un groupe de vingt brigades est dirigé par un centurion. Si les brigadiers ou les centurions qui

commandent aux brigades et aux centuries ne remettent pas au moins une tête de soldat ennemi, ils seront décapités. Mais si les brigadiers et centurions rapportent plus de trente-trois têtes en trophée, ils seront promus chacun d'un grade pour avoir dépassé les normes...

Lorsque l'armée atteint les objectifs fixés par le code militaire, qui sont de huit mille têtes coupées pour une guerre de siège et de deux mille pour une guerre de mouvement, tous les fonctionnaires, « des instructeurs » aux généraux, recevront une promotion... À chaque tête coupée, un soldat est promu d'un degré. Il se voit octroyer l'usufruit d'un champ d'un *ts'ing* (soit six hectares environ) et la propriété d'un verger de trois *mou*. Il a droit à une ordonnance et peut exercer une charge de fonctionnaire subalterne dans l'armée ou dans une préfecture... Les premiers à pénétrer dans l'enceinte d'une ville sont célébrés comme « les éléments d'avant-garde de l'armée », tandis que les traînants reçoivent le titre infamant de « lanternes rouges ».

Han-Fei-tse (chap. xxx, Charades intérieures I, Les sept techniques) : On ne pourra jamais rien obtenir de ses subordonnés avec des récompenses trop chiches ou indiscriminées. Mais pour peu qu'elles soient substantielles et octroyées à bon escient, les sujets seront prêts à sacrifier leur vie pour les obtenir.

Han-Fei-tse (chap. xxx, Charades intérieures I) : Sous le règne du marquis Wou de Wei, Wou Ts'i exerçait la charge de gouverneur de la commanderie du Fleuve-Jaune occidental. Le Ts'in avait établi un petit poste de garde tout près de la frontière. Wou Ts'i voulait l'attaquer, car si on ne l'enlevait pas, il constituerait une menace considérable pour les activités agricoles ; mais, d'un autre côté, sa chute ne justifiait pas les frais occasionnés par la levée d'une armée. Wou Ts'i eut alors recours à la manœuvre suivante.

Il fit adosser au-dehors de la porte nord de la ville le timon d'un char, et y accroché la proclamation que voici : « Qui parviendra à me déplacer jusqu'à la porte sud aura droit à un domaine agricole de première catégorie ! »

Tout d'abord cette invitation ne rencontra aucun écho dans la population, mais, finalement, au bout d'un certain temps, il se trouva tout de même quelqu'un pour tenter l'expérience. À la surprise générale, il reçut la

récompense promise. Puis un tombereau de haricots rouges fut placé à l'extérieur du portail est de la ville, accompagné d'un placard promettant la même récompense que précédemment à qui le déplacerait jusqu'à la porte ouest. On se battit pour déplacer la charge. Wou Ts'i en profita pour faire circuler l'édit suivant : « Demain, au cours de l'attaque, le premier qui franchira les remparts du poste de garde sera élevé à la dignité de Grand-Officier et recevra un domaine agricole de première catégorie. »

L'émulation fut telle qu'il ne fallut pas une matinée pour enlever la place.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Il n'est rien que les hommes aiment plus que la vie ; rien qu'ils ne redoutent plus que la mort. Et pourtant, en dépit des hautes murailles, des douves profondes, de la pluie de flèches et de projectiles qui s'abat sur eux, ou des blanches lames d'acier qui s'entrecroisent dans les plaines et les landes, les soldats rivalisent à qui sera le premier à entrer au contact de l'ennemi, non qu'ils méprisent la vie et se réjouissent d'être blessés, mais simplement parce que les récompenses couronnent le mérite à coup sûr et que les châtiments sont clairement établis.

On traitera humainement les prisonniers. C'est de cette façon qu'on remportera la victoire tout en se renforçant.

Voilà pourquoi une armée doit viser la victoire immédiate et non une guerre d'usure.

Un général qui a compris l'essence de la guerre est l'arbitre de la destinée de son peuple ; il détient entre ses mains la stabilité de la nation.

Philosophes et stratèges

Les Trente-Six Stratagèmes (Quatorzième maxime) : Pour vous emparer d'une chose commencez par la lâcher.

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol. 6, chap. LXXXVIII, (...). Etant percé à jour, Fierattrape est pris une troisième fois) : (...) Entretiens, Lumière de la Raison avait obtenu de la quasi-totalité des barbares qu'ils déposent les armes. Puis il s'était employé à les rassurer et à les apaiser, sans leur infliger aucun châtement, se contentant de les prier de les aider à éteindre les foyers d'incendie. Sur ces entrefaites, Ma Tai revint avec son captif, tandis que Nuée ramenait Fierqualité, solidement ligoté. Quant à Meneur, à Ma Tchong, à Wang P'ing, et Kouan Souo, ils apportaient tous leur moisson de chefs Man. Alors, pointant son doigt en direction de Fierattrape, Lumière de la Raison le morigéna tout en riant :

« Tu pensais sérieusement m'abuser en m'envoyant ton frère me présenter une feinte allégeance, les bras chargés de présents ? Cette fois encore, je t'ai bel et bien attrapé. Alors tu te soumetts oui ou non ?

– Peuh, vous ne devez ma capture qu'à la goinfrerie de mon frère, grâce à quoi vous avez pu le droguer et faire échouer une grande opération. Mais si mon frère avait pu répondre de l'intérieur à mon attaque, il va sans dire qu'elle eût été couronnée de succès ! Cela ne tient nullement à un manque de talent de ma part. Dans ces conditions, je n'ai aucune raison de me soumettre.

– C'est la troisième fois que je te capture et tu refuses encore d'accepter ta défaite ?

Le barbare baissa la tête sans répondre. Le ministre partit d'un grand rire :

– Bon, cette fois encore, je te laisse la liberté !

– Ah, si vous nous laissez partir, moi et mon frère, afin que je puisse rassembler tous les membres du clan et vous livrer, ô Monseigneur le Ministre, un grand combat, alors oui, si cette fois encore vous réussissez à me prendre, je me prosternerai à vos pieds et ferai acte d'allégeance avec joie !

– Mais gare que je te prenne une nouvelle fois, je te promets de ne pas te faire de quartiers ! Aussi, je te conseille de te montrer prudent et de bien revoir tes manuels de stratégie, de disposer avec soin les troupes de tes

féaux et parents, et d'adopter un bon plan de campagne, si tu ne veux pas avoir à t'en mordre les doigts ! »

Il fit délier les deux frères et les relâcha ainsi que tous les caciques. Après s'être prosternés en signe de remerciement, les hommes s'en furent.

Commentaire du chapitre II

Parce que Mao Zedong émaille ses écrits de maximes prises au *Sun-tzu*, les experts occidentaux se sont employés à retracer la continuité entre les écrits militaires de Mao et *L'Art de la guerre* de Sun tzu, négligeant cette différence essentielle : le stratège des Royaumes Combattants se place dans l'optique de l'appareil d'Etat. Il fait la théorie d'une guerre classique, opposant les armées régulières de grandes principautés fortement centralisées, disposant d'infrastructures étatiques et économiques. Dans de telles conditions, la brièveté des campagnes militaires est un impératif vital pour la pleine réussite de l'opération. Tout au contraire, Mao se situe dans le contexte d'une guerre subversive dont l'un des principaux objectifs est l'enlèvement de l'adversaire. Il suffit de relire *De la guerre prolongée*, dont le titre est suffisamment évocateur, et *Problèmes stratégiques relatifs à la guerre révolutionnaire en Chine* pour comprendre que les buts recherchés sont inverses. Et même si la formule en seize caractères qui résume son expérience de chef de guerre rappelle étrangement les maximes du *Sun-tzu* (« L'ennemi avance, nous reculons, l'ennemi s'immobilise, nous le harcelons, l'ennemi s'épuise, nous le frappons, l'ennemi recule, nous le pourchassons »), le but de ces manœuvres est essentiellement dilatoire ; il s'agit d'engluer l'autre dans d'interminables escarmouches afin de gagner du temps. Gagner du temps, c'est en faire perdre à l'ennemi. Ainsi Harro von Senger reproduit-il, dans ses *Stratagèmes*, un télégramme de Mao d'avril 1947, qui détaille les opérations sur le front nord-ouest tout à fait significatif de cet écart entre les principes de *L'Art de la guerre* et la pratique de la guerre de partisans : « Notre principe d'opérations est de continuer à appliquer la méthode employée jusqu'ici, c'est-à-dire de manœuvrer l'ennemi un certain temps encore... dans la région où il se trouve, pour le briser de fatigue, le réduire à la disette, et chercher ensuite l'occasion pour le détruire... Sans le briser de fatigue et le réduire à la

disette, nous ne pourrions remporter la victoire finale. On peut appeler tactique du harcèlement cette méthode qui consiste à user l'ennemi jusqu'à l'épuisement total pour l'anéantir ensuite. » Le temps est le grand allié de l'un et le pire ennemi de l'autre. C'est toute la question qui se pose à Tchou-kö Leang lorsqu'il doit conquérir les territoires des Man. Alors qu'il se conforme à toutes les maximes de Sun tzu (en se montrant humain avec les prisonniers entre autres), les autochtones cherchent à faire tramer les choses en longueur ; mais fort heureusement pour le ministre du Chou-Han, ils n'avaient pas encore à leur disposition les œuvres du Grand Timonier, de sorte qu'ils maîtrisent mal les principes de la guerre de résistance et se laissent entraîner sur le terrain de l'envahisseur. Au lieu de laisser jouer à plein le climat et le relief, ils s'affrontent dans des joutes de ruses et de stratégie à un adversaire qui leur est incomparablement supérieur.

Chapitre III

Combattre l'ennemi dans ses plans

Maître Sun a dit :

En règle générale, il est préférable de préserver un pays à le détruire, un corps d'armée à le détruire, un bataillon à le détruire, une escouade à la détruire, une brigade à la détruire.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : L'art supérieur consiste à obtenir la reddition complète de l'ennemi, après s'être enfoncé jusqu'au cœur de son territoire, isolant ses places et coupant ses lignes de communications ; et c'est un moindre exploit que de vaincre après avoir détruit ses forces.

Li Ts'iuan : Un général n'aime pas tuer. Lorsque Han Hsin fit prisonnier le roi Pao de Wei, captura Hsia Yue et trancha la tête du prince de la Paix accomplie (Tch'eng-ngan), il remporta la victoire après avoir détruit la principauté. Mais lorsqu'il se conforma au plan mis au point par le prince de Kouang-wou, il lui a suffi de « loucher vers la route du Yen et d'envoyer un simple émissaire muni d'une lettre pour que tous les habitants du Yen se soumettent au seul vent de son autorité », alors il conquiert un pays entier sans causer aucun dommage⁷.

Philosophes et stratèges

Stratagèmes des Royaumes Combattants (chap. XII, Stratagèmes du Ts'i V) : Vous n'ignorez pas que les cibles des exercices de tir sont inspirées des grues parce que la plupart des hommes répugnant à tirer sur leur prochain même symboliquement, il est nécessaire d'user de ce subterfuge pour que se développe l'esprit d'émulation et réussir à faire que tous rivalisent d'habileté. Voilà qui montre le prix qu'on attache à la vie humaine et la répugnance à tuer son prochain. Mais, à l'heure actuelle, ne croyez-vous

pas que ces batailles qui se gagnent au prix de millions de morts et épuisent l'armée, que la défense de ces places qui résistent héroïquement en laissant une population exsangue, ne croyez-vous pas, dis-je, qu'elles s'édifient en désignant des hommes à la vindicte d'autres hommes et n'apportent que la mort et la désolation tant à l'ennemi qu'à son propre peuple ? Aussi n'est-il que justice que l'Empire tout entier voue aux gémonies les princes guerriers et les capitaines victorieux.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : La guerre des Hégémons se conformait toujours à la raison : avant d'être planifiée suivant les principes de la stratégie, elle était justifiée par le droit. Elle ne visait pas à ruiner ce qui existait, mais tout au contraire à restaurer ce qui avait été détruit. Sitôt qu'ils entendaient dire que le prince d'un Etat ennemi se permettait d'opprimer ou de persécuter son peuple, ils se portaient aux frontières avec les troupes qu'ils avaient levées, et après avoir dénoncé son iniquité et stigmatisé les fautes du coupable, ils partaient en campagne. Parvenus aux abords de la capitale, ils exhortaient leurs troupes en leur adressant les recommandations suivantes : « N'abattez pas les arbres, ne violez pas les sépultures, ne détruisez pas les récoltes, n'incendiez pas les greniers. Ne prenez pas d'otages parmi le peuple ni ne faites main basse sur ses troupeaux. »

Ensuite, dans une proclamation solennelle, ils déclaraient : « Le prince de ce pays, au mépris du Ciel et des dieux, a enfermé des innocents dans ses geôles, il a châtié des sujets qui ne s'étaient rendus coupables d'aucun crime, s'attirant ainsi les foudres du Ciel et le ressentiment des hommes. Si j'ai conduit mon armée jusqu'ici, c'est pour démettre cet individu qui fait fi de la Justice et restaurer la Vertu... »

Le châtement d'une principauté ne doit pas s'abattre sur sa population. Il suffit de destituer le Souverain et de réformer le gouvernement, en honorant les lettrés de talent et en illustrant les hommes probes et honnêtes. Que de surcroît le vainqueur secoure la veuve et l'orphelin, qu'il soulage la détresse des plus démunis, ouvre les portes des prisons et récompense ceux qui l'ont mérité, et toute la principauté sera prête à l'accueillir à bras ouverts sur le seuil des maisons. Et chacun ne pensera qu'à laver le riz et à le tenir à la disposition des libérateurs, n'ayant qu'une seule crainte : qu'ils ne viennent pas chez lui. C'est de cette façon que T'ang le victorieux et que Wou

accédèrent à la royauté, et que le duc Houan de Ts'i conquiert l'hégémonie. Chaque fois que la conduite d'un prince était dévoyée, son peuple attendait l'arrivée des troupes de ces saints rois comme on guette la pluie en cas de sécheresse, comme on aspire à boire quand on a soif. Qui donc aurait pu croiser contre eux le fer ou opposer sa lame ? Car la supériorité d'une armée qui a le droit pour elle réside en ce qu'elle soumet les cœurs sans combattre.

Dispute sur le Sel et le Fer (chap. XLV, Expéditions punitives) : Autrefois, la guerre ne servait pas à conquérir des territoires, mais à mettre fin aux fléaux qui ravageaient les nations. Celles-ci demandaient l'intervention des troupes comme les paysans implorèrent la pluie en période de sécheresse. Ils allaient au-devant des armées royales leur offrir des vivres et du vin... Mencius a dit : « Le prince qui ignore la charité et la justice et tente de dicter sa loi par le glaive périra malgré ses victoires. »

Etre victorieux dans tous les combats n'est pas le fin du fin ; soumettre l'ennemi sans croiser le fer, voilà le fin du fin.

Le mieux, à la guerre, consiste à attaquer les plans de l'ennemi ; ensuite ses alliances ; ensuite ses troupes, en dernier ses villes.

Commentateurs traditionnels

Tch'en Hao : Parce que dès qu'il y a engagement, des pertes s'ensuivent.

Kia Lin : Quand le prestige d'une armée s'étend si loin que tous viennent faire leur soumission, on atteint là le summum de l'art militaire. Mais dès lors que pour parvenir à ses fins, il faut avoir recours à la ruse, monter des stratagèmes et, pour finir, détruire les légions ennemies au prix de lourdes pertes en matériel et en hommes, on a là un art bien inférieur.

Philosophes et Stratèges

Lao-tse (verset 68) : Le bon officier n'est pas belliqueux ; le bon commandant n'est pas coléreux. Qui excelle à vaincre l'ennemi ne

l'affronte jamais. Qui excelle à employer autrui se met plus bas que lui.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Sera empereur celui qui combat dans le temple ancestral, sera roi celui qui civilise comme par magie. Ce que j'entends par combattre dans le temple ancestral ? C'est se conformer à la Voie du Ciel. Qu'est-ce donc civiliser comme par magie ? C'est agir à l'image des saisons. En réglant le gouvernement au-dedans des frontières on fera chérir sa vertu au-dehors jusqu'aux contrées les plus lointaines. La victoire est acquise avant tout combat et les princes adverses se laissent subjugués par le seul prestige. Cela, parce que le gouvernement assure l'ordre à l'intérieur. Les anciens sages qui avaient obtenu la Voie étaient à l'image du Ciel et de la Terre, au repos ; ils se modelaient sur les mouvements du Soleil et de la Lune dans l'action. Leurs manifestations de colère ou de joie se réglaient sur les saisons. Leurs cris faisaient entendre le fracas du tonnerre, sans que jamais le timbre de leur voix n'entre en dissonance avec les huit vents. Tous leurs gestes se coulaient dans le moule des Cinq Normes. Leur influence touchait aux étages inférieurs des êtres jusqu'aux insectes et aux poissons, et s'étendait dans les sphères supérieures sur les animaux à poils et à plumes ; rien qui ne se trouvât ainsi rangé selon sa classe et sa catégorie. Les dix mille êtres et les cent espèces qui peuplaient l'univers, du haut en bas de la création, tout se pliait à l'ordre hiérarchique...

Les chars d'une armée qui possède le Tao sont toujours à l'arrêt ; ses chevaux ne sont pas sellés, ses tambours ne soulèvent pas la poussière ; ses bannières ne sont pas déroulées ; ses cuirasses ne portent pas trace de flèches ; ses épées ne sont pas rougies de sang. Nul à la cour n'a besoin de se faire remplacer, les commerçants n'abandonnent pas leurs étals ni les paysans leurs sillons. Il suffit au souverain de les rappeler à leur devoir en invoquant la justice pour obtenir l'allégeance des grandes principautés et la soumission des petites places. Et cela tout simplement parce qu'il répond aux aspirations des peuples et se sert de leurs forces afin de leur rendre service en éliminant les tyrans et prévaricateurs qui les oppriment.

On n'attaque une ville qu'en désespoir de cause. Rien que la confection des protections, machines d'approche et autres engins demande trois mois ;

il faut encore trois mois pour élever les remblais de terre contre les murailles qui permettront de les investir. Si, ne pouvant contenir son impatience, le général lance prématurément l'assaut général en envoyant ses hommes escalader les remparts tels des fourmis, il perdra un tiers de ses effectifs sans avoir enlevé la place. Telle est la plaie des guerres de siège.

Commentateurs traditionnels

Tou Yeou : Alors que l'ennemi vient juste de monter ses plans, il convient de se porter contre lui avant qu'il n'ait levé ses troupes. C'est là le sommet de l'art. Le Grand Duc a dit : « La meilleure façon de se garder du malheur, c'est d'agir quand il n'est pas encore en germe ; la meilleure façon de vaincre l'ennemi, c'est de remporter la guerre avant que ses armées ne soient formées. »

Tou Mou : C'est ainsi que Yen tse en usa avec l'ennemi : si celui-ci a le projet de m'attaquer, je sape son projet, de manière que celui-ci ne peut rien entreprendre. Quant au conseil de Che-houei, il illustre le processus suivant : j'avais fait le projet d'attaquer l'ennemi, mais, comme celui-ci avait un plan pour me contrer, j'attaque son plan, de sorte qu'il est dans l'impossibilité de s'opposer à moi. Dans les deux cas, il y a attaque de l'ennemi dans ses plans. Chaque fois qu'un adversaire se propose de me faire la guerre, je le devance en ruinant ses plans avant même qu'ils n'aient réellement pris forme ; si, en revanche, c'est moi qui me propose de lancer une offensive, je m'emploie à ruiner les plans de défense qu'il a déjà formés.

Tou Mou : L'assiégeant n'est pas toujours capable de garder son sang-froid. Sous les Wei postérieurs, l'empereur T'ai-wou conduisit cent mille hommes à l'attaque du général du Song, Tchang Tche, et l'assiégea à Yu-t'ai. L'empereur lui fit réclamer le don rituel de vin ; l'autre lui offrit une jarre remplie d'urine. Rendu fou furieux par cette offense, le monarque décida d'attaquer la ville sans tarder ; il lança ses hommes torse nu à l'assaut des murailles en vagues successives ; même précipités des murs, ils repartaient à l'assaut ; pas un seul ne recula. Les cadavres s'empilaient jusqu'en haut des murs. Au bout de trente jours, les assiégeants avaient perdu la moitié de leurs effectifs. Comme les gens de P'eng-tch'eng

menaçaient de lui couper la retraite et que de plus ses hommes étaient décimés par les fièvres, l'empereur des Wei postérieurs dut se résoudre à lever le siège et se retirer. On prétend qu'une femme à elle seule peut du haut d'un rempart tenir tête à dix hommes ; je crains fort que c'est bien en dessous de la réalité, si l'on considère le siège de Yu-t'ai.

Le grand capitaine soumet les armées sans combat, emporte les places sans en faire le siège, renverse les nations sans campagnes prolongées ; ainsi pourra-t-il vaincre l'univers tout entier avec des forces toujours fraîches, puisque jamais ses armées ne s'épuisent au combat et qu'il bénéficie du fruit intact de ses victoires. Tels sont les principes consistant à combattre l'ennemi dans ses plans.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : On s'empare sans coup férir de l'ennemi et dispose d'un potentiel intact ; c'est de cette façon qu'on impose sa loi à l'Empire sans émousser ses armes ni ensanglanter sa lame.

Tchang Yu : Si l'on ne combat pas, on n'aura pas de pertes à déplorer ; si l'on n'investit pas les villes, on n'épuisera pas ses forces ; si la campagne ne traîne pas en longueur, on n'épuisera pas ses richesses, et l'on pourra imposer sa loi à l'Empire en jouissant d'un potentiel intact. Celui qui est capable d'enrichir son pays et de renforcer son armée sans émousser ses armes et ensanglanter sa lame possède l'art du grand général qui consiste à attaquer l'ennemi dans ses plans.

Philosophes et stratèges

Han-Fei-tse (chap. xxxv, Charades extérieures II) : Le duc Wen de Tsin attaqua Yuan ; il avait pour dix jours de réserves de grains. Aussi se donna-t-il avec ses Grands-Officiers un maximum de dix jours pour achever la campagne. Il était depuis dix jours à faire le siège de la place sans que celle-ci ait capitulé. Il fit battre le signal de la retraite et ordonna le repli de ses

troupes. Des transfuges de Yuan lui révélèrent que trois jours de plus et la ville capitulait.

La foule de ses ministres et de sa suite chercha à le faire revenir sur sa décision :

« Leurs vivres sont épuisés et les forces des défenseurs sont à bout ; attendez encore un peu !

– J’ai fixé un délai de dix jours avec les Grands-Officiers, expliqua le souverain. Si je ne me retire pas, je ruinerais mon crédit ! Je m’y refuse si la conquête de Yuan est à ce prix ! »

Et il se retira.

Quand ils l’apprirent, les gens de Yuan se dirent :

« Peut-on se détourner d’un prince qui attache une telle importance à la parole donnée ? »

Ils firent leur soumission. La nouvelle étant venue aux oreilles des gens de Wéi, ceux-ci s’exclamèrent à leur tour : « Peut-on refuser allégeance à un prince qui attache un tel prix à la parole donnée ? » et ils firent leur soumission à leur tour.

Confucius, ayant appris l’événement, en tira l’enseignement suivant : « La parole donnée a emporté la place de Yuan et conquis la principauté de Wéi. »

Tchan-kouo-ts’ö (chap. XII, Stratagèmes du Ts’i V) : Or on considère de nos jours que l’art de la guerre consiste à remporter des victoires à l’issue de campagnes militaires ou bien à savoir défendre ses places de sorte qu’elles soient pratiquement imprenables. Tout le monde juge que c’est là le fin du fin de la stratégie, la science ultime du bon capitaine ; mais, en réalité, cet art ne saurait être aucunement profitable à celui qui le prône et le révère. Parce que j’ai toujours vu, moi, que les grandes victoires remportées à la pointe de l’épée, outre qu’elles se traduisent par des centaines de milliers de morts et l’affaiblissement des armées, débouchent inmanquablement sur de cuisants revers. Quant à la défense de ces fameuses citadelles imprenables, elle a pour prix de telles dépenses en énergie, en matériaux et en efforts qu’elle saigne la population à blanc et que la victoire a le goût amer de la défaite. Ordinairement, à l’issue du

siège, la population est affamée, décimée, les murs détruits et la place sans défense.

Comment une victoire acquise au prix de centaines de milliers de morts au champ d'honneur et d'un peuple exsangue et famélique à l'intérieur pourrait-elle réjouir le cœur d'un roi sage ?

Un prince éclairé évite, ce me semble, d'accabler ses soldats, d'épuiser son peuple, de s'attirer le ressentiment de ses voisins et de se faire des ennemis de ses alliés. De même, de sages ministres se gardent de ruiner une armée naguère forte...

Un prince avisé subjugué sans combat, vainc sans donner ses troupes, investit les places sans mettre en action machines de guerre et béliers. Dessein royal et ambitions hégémoniques s'accomplissent à l'insu de tous, souterrainement. Un roi digne de ce nom cherche à mener ses entreprises de cette façon, réduisant les frais au minimum pour le maximum de gains. Il semble avoir un temps infini à occuper, et pourtant il fait d'immenses profits. C'est ce qui me permet d'affirmer que celui qui n'utilise des armes qu'en dernier recours attire tous les princes à lui et les attache à son service.

Non, la méthode consistant à vaincre par la force des armes ne saurait en aucun cas être un modèle. Car quelque nombreuses que puissent être les armées, se composassent-elles de centaines de milliers, voire de millions d'hommes, elles sont anéanties par un monarque sage dans le palais des délibérations, avant même l'engagement. De même, les généraux les plus habiles, les capitaines les plus retors, sont mis en échec par le véritable homme d'Etat depuis la salle fermée du conseil, sans qu'il ait à franchir le seuil de sa porte ou à mettre le nez hors de la croisée. C'est dans le gouffre obscur de ses pensées qu'il tient captives sous le dôme de son crâne, que le meneur d'hommes inflige à ses adversaires leurs plus sanglants revers, fussent-ils aussi habiles que Ho-lou ou Wou Ts'i. Des villes s'écroulent durant sa sieste, des armées sont fauchées durant son sommeil, le territoire s'augmente de provinces entières, sans que le Maître des hommes ait besoin de distraire son attention des purs accents des cloches, des bois et des cordes. Les danseuses agitent leurs manches au rythme gracieux des fifres et des cymbales, leurs pieds légers semblent sculpter l'azur de figures improbables et merveilleuses, les bouffons font des farces qui tirent des

larmes de rire à l'assistance ; et les princes adverses, on ne sait comment, miraculeusement, se présentent à la cour, les bras chargés d'or et de pierreries pour, l'échine inclinée, offrir leur soumission.

Son renom est aussi éclatant que le Ciel et la Terre sans que nul ne s'en offusque ; personne n'estime que c'est montrer trop d'arrogance de sa part que de disposer en maître absolu des richesses d'entre les Quatre Mers.

Qui est apte à accomplir le dessein royal épuise les autres alors que lui est éternellement au repos ; il sème le trouble et la confusion dans les rangs ennemis tout en restant réglé. Et sûr qu'aucun rival ne peut ourdir des plans contre lui, il ne connaît pas ces nuits insomnieuses qui minent habituellement les détenteurs du pouvoir.

Et pourquoi donc une telle supériorité ? Parce que le repos et l'ordre, principes de toute domination, sont chez moi, tandis que la fatigue et le désordre, source d'asservissement et de décadence, sont chez l'autre.

Voilà le chemin de la souveraineté.

Je repousse toute offensive, je pare à tout malheur, j'étouffe les complots dans l'œuf, j'écrase les ligues avant qu'elles ne se forment, je soumetts les princes à ma loi et fais régner un bonheur éternel sur mon peuple...

C'est ce qui me fait dire que pour Chang Yang le plan fut décidé sans qu'il eût besoin de quitter sa natte ; il lui a suffi d'exposer ses vues entre les chaudrons et la vaisselle sacrée de la salle d'audience pour que son dessein s'accomplisse et que les généraux adverses soient vaincus.

Oui, avant même que les béliers ne se mettent en action, déjà des villes tombaient et les provinces extérieures du Hsi-ho étaient conquises.

Voilà ce que j'entends par : supputer dans la grande salle du conseil, vaincre les officiers ennemis dans une salle close, emporter les villes au milieu de la vaisselle sacrificielle, briser et détruire les armées en restant assis sur sa natte.

Il n'est meilleure politique pour un grand Etat que celle de bouger en dernier, ce qui lui donne prétexte de n'agir qu'en considération de la justice et de ne faire campagne que pour restaurer l'ordre menacé. Il se garde de bouger le premier, se contentant d'attendre son heure ; ainsi, débonnaire et rassurant, il accroîtra encore sa puissance du poids de ses nombreux alliés.

Rarement en guerre, il disposera d'un pays prospère et d'une armée excellente. Ces troupes, nombreuses, bien aguerries, toujours au repos, il ne les oppose jamais qu'à des armées à bout de forces, épuisées par d'incessantes campagnes, menacées par la famine ; décimées par les maladies et les pertes subies, de sorte que possédant la supériorité du nombre, de l'ardeur, et du choix du moment et du lieu, il remporte la victoire sans coup férir. Et comme en même temps il s'emploie à ne pas s'aliéner la sympathie de ses voisins, ses objectifs ne seront jamais remis en question par la méfiance des autres souverains. En pratiquant cette politique, un grand Etat se couvrira de gloire à peu de frais et obtiendra l'hégémonie sans rien faire.

La règle de l'art militaire veut qu'on encercle l'adversaire quand on dispose d'une supériorité de dix contre un ; qu'on l'assaille à cinq contre un ; à deux contre un, on le fractionne ; à forces égales, on doit savoir combattre ; il faut être capable de se défendre en état d'infériorité numérique et se dérober à un ennemi qui vous surclasse tous les plans. En un mot, qui résiste avec de faibles forces l'emporte avec de grandes.

Le général est le rempart de l'Etat ; si celui-ci est solide, le pays est puissant, sinon il est chancelant.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Quand l'auteur parle d'encercler l'ennemi avec une supériorité numérique de dix contre un, c'est dans le cas où l'on a à combattre des généraux dont l'intelligence et la bravoure, égales aux vôtres, alignent des troupes à la valeur comparable. Mais si le défenseur est faible et l'attaquant puissant, on peut se contenter de moins. C'est ainsi que moi, Ts'ao, j'ai pu encercler les troupes adverses à Hsia-p'i et m'emparer vivant de Liu Pou avec des effectifs seulement deux fois supérieurs.

Quand j'attaque à cinq contre un, il convient d'engager les trois cinquièmes des effectifs en éléments réguliers, les deux restants en éléments irréguliers.

Un souverain peut être une cause de troubles pour l'armée de trois façons.

Il entrave les opérations militaires quand il commande des manœuvres d'avances et de reculs impraticables ; il trouble l'esprit des officiers quand il cherche à intervenir dans l'administration des trois armes alors qu'il en ignore tout ; il sème la défiance chez les hommes en cherchant à s'immiscer dans la distribution des responsabilités alors qu'il ne connaît rien à l'exercice du commandement.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao ts'ao : Les comportements militaires n'ont pas droit de cité à la cour, les habitudes civiles n'ont pas droit de cité à l'armée. On ne commande pas une armée par les rites.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Chaque fois que le pays doit affronter une crise, le prince, en son palais, convoque son général et lui déclare solennellement : « Le sort de la Nation repose entre vos mains ; aussi, aujourd'hui que le pays est menacé, je vous prie de prendre le commandement et d'aller au-devant du danger. » Le général, après avoir ainsi reçu mandat, ordonne aux invocateurs, aux astrologues et aux devins de respecter un jeûne purificateur de trois jours. Puis ils se rendent dans le temple ancestral où ils procèdent à la perforation de la carapace de la tortue divine afin de déterminer d'un jour propice à la remise des bannières et des tambours. Au jour choisi, le souverain franchit la porte du temple et prend place, debout, face à l'ouest. Le général franchit à son tour le seuil, s'avance à petits pas pressés jusqu'aux bas des degrés et se tient debout face au nord. Alors, le maître, saisissant en personne la grande hallebarde par la tête, tend le manche au commandant en chef et lui déclare avant de la lui remettre : « Désormais, il n'est rien de la Terre jusqu'au Ciel qui ne soit soumis à votre autorité. » Puis, s'emparant de la grande hache par la tête, il

déclare : « Désormais, il n'est rien de la Terre jusqu'aux fonds marins qui ne soit soumis à votre autorité » et il la lui tend par le manche. Une fois qu'il a reçu les deux insignes du commandement, le général en chef répond : « Un pays ne peut être gouverné du dehors, une armée ne peut être dirigée du dedans. On ne peut servir son prince d'un cœur double ni opposer à l'ennemi une volonté chancelante. Moi qui viens de recevoir l'autorité devant les degrés du trône, je n'aurai plus aucun ordre à vous demander, aussi, une dernière fois, je vous prie de me confirmer en un mot le mandat que vous venez de m'octroyer. Si vous refusez, je ne saurais assurer le commandement ; mais si vous m'agréez, alors permettez-moi de prendre congé de vous et de me mettre en campagne. » Sur ce, il se coupe les ongles, revêt les habits de deuil, fait percer la porte orientée du côté néfaste pour sortir de la ville. Monté dans le char de commandement, il tient les insignes de l'autorité, bannière, hallebarde et hache, comme s'ils étaient d'un poids trop lourd pour qu'il puisse les soutenir...

On récompense les officiers et offre des promotions. On augmente les soldes et les émoluments des gradés, on distribue les fiefs conquis en proportion des exploits. Ces mesures sont prises en dehors des frontières ; toutes les décisions concernant les soldats étant arrêtées au sein même de l'armée.

Un pays dont l'armée est désemparée et traverse une crise de confiance sera victime de tentatives de subversion de la part de ses rivaux. C'est ce que j'appelle créer le désordre dans ses rangs pour offrir la victoire à l'ennemi.

Il existe cinq cas où l'on peut prévoir la victoire :

Qui sait quand il faut combattre et quand il faut s'en abstenir sera victorieux.

Qui sait commander aussi bien à un petit nombre qu'à un grand nombre d'hommes sera victorieux.

Celui qui sait harmoniser la volonté des inférieurs et des supérieurs aura la victoire.

Celui qui affronte un ennemi qui n'est pas préparé remportera la victoire.

Celui dont les officiers sont compétents et n'a pas à pâtir de l'ingérence du souverain remportera la Victoire.

Voilà les cinq cas où la victoire est prévisible.

C'est pourquoi il est dit : « Qui connaît l'autre et se connaît, en cent combats ne sera point défait ; qui ne connaît l'autre mais se connaît sera vainqueur une fois sur deux ; qui ne connaît pas plus l'autre qu'il ne se connaît sera toujours défait. »

Philosophes et stratèges

Han-Fei-tse (chap. XXI, Illustrations du *Lao-tse*) : Le roi Tchouang de Tch'ou projetait une expédition contre le Yue. Tou-tse chercha à l'en détourner :

« Qu'est-ce qui vous laisse à penser qu'une attaque contre le Yue est opportune ?

– Son armée est faible et l'Etat mal gouverné.

– Votre serviteur ne peut que déplorer cette initiative ; il en va de votre jugement comme de l'œil qui peut voir à plus de cent pas, mais est incapable de voir ses propres cils. Vous venez d'essayer deux défaites successives devant le Ts'in et le Tsin et de céder plusieurs centaines de lieues de vos provinces. N'est-ce pas la preuve de la faiblesse de vos troupes ? Et les bandes de Tchang K'iao ne ravagent-elles pas le territoire sans que vos gens d'armes parviennent à les arrêter ? Peut-on dire après cela que vos Etats sont bien gouvernés ? Alors que la gabegie de notre administration et l'incompétence de nos armées ne le cèdent en rien à celles du Yue, vous vous préparez à l'attaquer, n'est-ce pas faire preuve dans vos plans de la même incapacité que l'œil ? »

Le prince mit fin à ses projets. La difficulté ne consiste pas tant à connaître les autres qu'à se connaître soi-même ; tel est le sens de la maxime : « Qui se connaît est pénétrant. »

Sun Pin ping-fa (De la sélection des troupes) : Il existe cinq conditions qui facilitent la victoire. Qui obtient du souverain le commandement exclusif des armées remporte la victoire ; celui qui connaît l'art de la

stratégie remporte la victoire ; celui qui obtient le soutien des troupes remporte la victoire ; celui dont la droite et la gauche sont solidaires remporte la victoire ; celui qui sait évaluer l'ennemi et déterminer les passes stratégiques remporte la victoire.

Lao-tse (verset 33) :

Qui connaît l'autre est avisé
Qui se connaît est pénétrant.
Qui triomphe des autres est fort
Qui triomphe de lui-même est puissant
Qui sait se contenter est riche
Qui se force à agir possède la volonté
Qui ne perd pas sa place, perdurera ;
Qui meurt sans disparaître est éternel.

Commentaire du chapitre III

Les commentateurs et les traducteurs divergent sur le sens à donner au titre du chapitre : *Meou-kong*. Beaucoup traduisent par « plans d'attaque ». Pour nous, d'accord en cela avec François Jullien⁸, il est question tout au long du passage de détruire l'ennemi dans ses plans et de porter la guerre sur son propre terrain, celui de ses idées et de ses projets. En ce sens, l'expression *fa-meou*, qui suit dans le corps du texte, est à rapprocher de celle employée par Han Fei quand il aborde les techniques de subversion et d'espionnage et qu'il désigne sous le terme de *Miao-kong* – porter l'attaque dans le temple ancestral⁹. Il s'agit de faire l'économie de l'engagement, de sorte que le paroxysme guerrier aboutit à son opposé. Nous avons ici une illustration concrète des thèses taoïstes du renversement dialectique, selon lesquelles tout principe ou toute force se mue en son contraire quand il arrive à son point d'ultime achèvement. De même que les châtiments s'abolissent dans leur cruauté même, si bien que la plus inflexible sévérité se renverse en clémence, puisque les délinquants ayant disparu, le prince n'a plus besoin de sévir ; de même, l'efficacité guerrière absolue aboutit à la paix universelle en dissuadant quiconque non seulement d'attaquer mais même de résister. Naturellement, cette théorie guerrière de la non-guerre

doit se comprendre, comme Sun tzu le fait remarquer lui-même, dans le contexte historique de l'époque où l'exacerbation des conflits entre principautés débouche sur cette « montée aux extrêmes », postulée par les théoriciens de la guerre moderne. Ainsi ce chapitre qui poursuit et approfondit la réflexion amorcée dans le précédent entend-il tourner les périls propres à la guerre de masse, en donnant aux hommes d'Etat les moyens d'éviter le gâchis de l'affrontement direct grâce à des techniques de biais permettant d'inhiber l'adversaire, de le paralyser et de le déstructurer, avant même qu'il ait pu intervenir militairement. Pour ce faire, il suffit de lui montrer qu'on devine ses moindres mouvements et, les devançant, qu'on est capable d'y parer. Cette science de l'autre nécessite aussi une exacte science de ses capacités et de ses ressources. C'est pourquoi cette section se clôt sur la fameuse formule, maintes fois glosée par Mao Zedong : « Qui connaît l'autre et se connaît ne sera jamais défait. »

Chapitre IV

Les formations militaires

Maître Sun a dit :

Les grands capitaines de jadis opposaient leur invincibilité à la vulnérabilité de l'ennemi. L'invincibilité dépend de soi, la vulnérabilité de l'autre. En effet, si un habile guerrier peut forger son invincibilité, la vulnérabilité de l'ennemi est indépendante de sa volonté.

C'est pourquoi je dis : on peut connaître les moyens de la victoire sans nécessairement l'obtenir.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il suffit de se préparer soi-même, en attendant que l'ennemi présente des vides et se montre fatigué.

Tou Mou : Si l'ennemi ne présente pas de forme que je puisse deviner ; s'il ne présente ni vide ni lassitude que je puisse exploiter, alors même si je suis en possession de tous les facteurs propres à emporter la victoire, comment pourrais-je encore prendre l'avantage ?

Philosophes et stratèges

Han-Fei-tse (chap. xiv, Rois plus à plaindre que lépreux) : Un administrateur compétent s'intéresse aux moyens de contraindre les sujets à servir leur maître par nécessité et non par affection. Celui qui compte sur l'amour qu'il inspire pour être obéi court à la ruine, mais qui s'appuie sur les techniques de coercition infaillibles dominera le monde.

Han-Fei-tse (chap. xxxviii, Réfutations III) : En effet, tout prince éclairé gouverne un pays en faisant fond sur la puissance ; si celle-ci est invulnérable, l'adversaire disposerait-il de la force de tout l'Empire, qu'il ne pourrait rien contre lui, je laisse à penser des attaques des Mong-tch'ang,

des Mang Mao, et autres Han et Wei. Mais dès lors qu'elle est vulnérable, même d'aussi piètres adversaires que les Ainsi-seulement, les Wei Ts'i, les Han ou les Wei peuvent lui porter des coups sévères. Ce qui signifie que vulnérabilité et invincibilité ne dépendent que de soi ; alors à quoi bon poser la question ? Qu'importe la force de l'adversaire à qui se fonde sur sa propre invincibilité. C'est une grave erreur que de s'interroger sur ce que peut l'ennemi faute d'être sûr de soi-même.

Han-Fei-tse (chap. LIV, Les cœurs mis à nu) : La technique de la domination totale consiste à faire en sorte que nul ne puisse troubler l'Etat et non à espérer qu'aucun ennemi ne viendra le troubler. La Nation qui fonde ses institutions sur l'espoir que nul ne viendra les troubler décline, celle qui instaure les lois de façon que nul n'ose troubler l'ordre, est florissante.

Houai-nan-tse (chap. XV, Du recours aux armes) : C'est ainsi que j'ai oui dire que celui qui excelle dans l'utilisation des armes entreprend son perfectionnement en lui-même au lieu de le chercher chez les autres. Il s'emploie à se rendre invincible au lieu de chercher la victoire chez autrui. Car à chercher le perfectionnement de soi chez l'autre, à demander la victoire à l'ennemi, ou bien encore à attaquer un adversaire chez qui règne le désordre sans avoir su se régler soi-même, c'est comme combattre le feu par le feu, répondre à l'eau par l'eau ; comment pourrait-on résoudre quoi que ce soit ?

On assure son invulnérabilité par la défensive ; on profite de la vulnérabilité de l'ennemi par l'offensive¹⁰.

Faute de forces suffisantes, on se défend pour n'attaquer que lorsqu'elles sont en excédent¹¹.

Qui excelle à la défensive se cache au plus profond des neuf replis de la Terre ; qui excelle à l'offensive se meut au-dessus des neuf étages du Ciel. C'est ainsi que le grand capitaine est capable d'assurer sa protection en toutes circonstances et de remporter une victoire totale.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Profiter des points d'appui offerts par les particularités du relief, c'est cela se cacher au plus profond des replis de la Terre ; tirer parti des aléas climatiques, c'est cela se mouvoir au-dessus des neuf étages du Ciel.

Tou Yeou : Ceux qui excellent dans la défensive savent profiter du moindre avantage du relief, telles les passes, les éminences, etc., pour en faire des points d'appui, de sorte que l'adversaire ne sait comment les attaquer. C'est ce que Sun tzu entend par la formule « se cacher au plus profond des neuf replis de la Terre ». Ceux qui sont versés dans l'offensive savent tirer le meilleur parti des aléas climatiques et des particularités du terrain pour user, selon les situations, de l'attaque par le feu ou par l'eau, si bien que l'ennemi ne peut opposer de parade. C'est pourquoi Sun tzu les compare à la foudre tombant du haut des neuf cieux¹².

Li Ts'iuian : *Le Canon du temps caché du Ciel* – Un dit : « On déploie les troupes au-dessus des neuf cieux et on se dissimule sous les neuf replis de la Terre en jouant des signes cycliques des troncs célestes. Une station après la position dominée par le palais céleste correspond aux neuf cieux, deux stations après la position dominée par le Palais Céleste correspondent aux neuf replis de la Terre. » La Terre, paisible, est le lieu de l'enfouissement ; le Ciel, qu'affectent des révolutions, est le signe du mouvement.

Ts'ao Ts'ao manifeste sa profonde ignorance du système du comput divinatoire de l'heure cachée en glosant l'expression « neuf terres », comme les accidents du relief et « neuf cieux », comme les aléas climatiques. Mais pour qui, non seulement familier des arcanes de la méthode du Ciel – Un et du T'ai-yi, en maîtrise l'usage, il sera possible de préserver son intégrité en se glissant dans les failles de l'espace-temps. Le canon dit encore : « Qui connaît les Trois et évite les Cinq, resplendissant, accède à la totale autonomie ; qui connaît les Trois-Cinq va et vient comme bon lui semble à travers l'Empire. » Le chef de guerre qui agit selon cette méthode gardera sa complétude.

Maître Ho : À la fin des seconds Han, le brigand Wang Kouo mit le siège devant la ville de Tch'en-Tsang. Tong Tchouo, l'homme fort de la cour, voulait que le général de gauche, Houang-fou Song, se portât à son secours, mais l'autre refusa. Comme Tchouo lui faisait remarquer que la

survie de la place dépendait de sa célérité, Houang-fou Song lui expliqua le sens de la maxime de Sun tzu de la sorte : « Vaincre cent fois en cent combats ne vaut pas soumettre les armées ennemies sans combat. Il convient d'opposer sa propre invincibilité à la vulnérabilité de l'ennemi. L'invulnérabilité dépend de moi, la vulnérabilité de l'autre. L'autre se défend faute de moyens, j'attaque si je dispose d'une surabondance de forces. Celui qui dispose de forces en abondance plane au-dessus de l'éther ; celui qui manque de moyens est dans les trente-sixièmes dessous. Or, dans le cas présent, la ville de Tch'en-tsang a beau être petite, elle est fort bien défendue. De sorte que les assiégés sont loin d'être tombés dans les trente-sixièmes dessous. Et Wang Kouo, tout puissant qu'il est, attaque une ville qu'il nous est difficile de secourir, ce qui montre bien qu'il n'est pas dans une telle position de force qu'il puisse voler au-dessus de l'éther. Or, quand on attaque alors qu'on ne se trouve pas en position dominante, à vouloir planer au-dessus des nuées, on ne peut que connaître le malheur ; en revanche, quand on défend une place alors qu'on est loin de se trouver dans les trente-sixièmes dessous, celle-ci à toutes les chances de tenir. Ainsi, Kouo s'est aventuré sur un terrain semé d'embûches, tandis que les défenseurs de Tch'en-tsang campent sur un terrain solide. Nous pouvons remporter la victoire et préserver la ville sans fatiguer nos armées ni même les déplacer. À quoi bon vous porter à son secours ? »

Naturellement, après quatre-vingts jours d'un vain siège, les rebelles, harassés, durent y renoncer et se retirer.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Il faut savoir que tout ce qui présente une image peut être vaincu, qu'à tout ce qui a forme peut être trouvée une parade. C'est pourquoi la forme du sage se cache dans le rien, sa pensée vagabonde dans le néant. Une barrière arrête la pluie et le vent, mais non le froid ou la chaleur, et ce parce qu'ils sont invisibles. Ils peuvent pénétrer ce qu'il y a de plus ténu, de plus subtil, transpercer le métal et la pierre, atteindre jusqu'aux contrées les plus lointaines, monter jusqu'aux neuf étages du Ciel, descendre jusque dans les entrailles de la Terre, tout cela uniquement parce qu'ils sont immatériels.

Aussi celui qui dispose de la maîtrise parfaite du mouvement des armées sait-il se cacher, en haut, derrière les mouvements du Ciel, en bas, derrière les replis de la Terre, au milieu, derrière les activités des hommes. Celui qui sait se cacher derrière les mouvements du Ciel ne sera jamais dominé. Qu'est-ce que se cacher derrière les mouvements du Ciel ? C'est savoir profiter du froid intense, de la canicule, de vents violents ou de pluies diluviennes, du brouillard ou de l'obscurité pour changer ses dispositions. Qu'est-ce que se cacher derrière les replis de la Terre ? C'est se servir des montagnes, des élévations de terrains, des forêts, des passes resserrées pour tendre des embuscades et camoufler ses formations. Qu'est-ce que se cacher derrière les activités des hommes ? C'est cacher ce qu'il y a devant, en laissant voir ce qui est derrière ; sortir les éléments irréguliers de l'intérieur même des rangs avec la rapidité de l'éclair et la soudaineté du vent. Rouler les bannières et faire taire les tambours pour aller et venir en passant totalement inaperçu de sorte que nul ne devine l'enchaînement de vos opérations.

Des victoires manifestes qui ne dépassent pas l'entendement humain ne dénotent pas la suprême excellence.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Car l'on doit voir ce qui n'est pas encore en germe.

Maître Mong : Par cette formule, Ts'ao Ts'ao entend dire que si l'on prévoit le sort de la bataille alors que les deux armées viennent de croiser le fer, on ne dispose pas de stratagèmes qui tranchent sur le commun des mortels. Car on ne dispose que d'une vue à court terme et non à long terme. C'est ainsi que le Grand Duc a dit : « Celui dont l'intelligence est semblable à la foule n'est pas digne d'être général d'une principauté. »

Tou Mou : Alors que la foule ne s'aperçoit de la victoire qu'après que les armées adverses ont été détruites et ses généraux tués, moi je suis capable de la connaître de façon sûre en restant assis dans le temple ancestral, entre les chaudrons sacrificiels.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Le véritable général dispose d'une vision unique et d'une connaissance unique. Sa vision est unique en ce qu'il aperçoit ce qui échappe au vulgaire ; sa connaissance est unique en ce qu'il connaît ce qu'aucun autre ne peut savoir. Qui perçoit ce qui échappe à la vue de tous est suprêmement pénétrant ; qui connaît ce qui est hors de portée de l'entendement d'autrui dispose de la divine intuition. Suprême pénétration et divine intuition sont les préalables de la victoire. Il ne pourra être investi dans les sièges, vaincu dans les batailles rangées, il emportera toutes les places qu'il attaque, celui qui détient entre ses mains les préalables de la victoire...

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol. 6, chap. xc, p 151) : *La dernière victoire miraculeuse de Lumière de la Raison, alias Tchou-kö Leang, contre les redoutables alliés des Man, les effrayantes hordes du roi barbare Whûthouggû, donne lieu aux explications suivantes* : « (...) Sachant qu'ils avaient été échaudés par tous les guets-apens que je leur ai tendus dans des endroits boisés, j'ai disposé des drapeaux dans la forêt afin de les troubler ; en même temps, j'avais engagé Meneur à simuler quinze défaites pour leur donner une confiance excessive dans leurs capacités. J'avais remarqué, d'autre part, que le défilé du Serpent Enroulé était constitué d'un fond sableux sur lequel courait un sentier encaissé entre deux parois rocheuses dépourvues de toute végétation. J'ai donc donné instruction à Ma Tai de barrer la combe avec les chariots de laque noire dans lesquels j'avais fait charger des boulets explosifs du type tonnerre terrestre, de ceux qui contiennent chacun neuf projectiles. Je les ai fait enfouir tous les trente pas le long du ravin, en les reliant entre eux par des bambous dont les nœuds avaient été percés afin de passer les mèches. De sorte qu'à la première détonation, c'est toute la montagne qui devait exploser ! »

Parallèlement, j'ai demandé à Nuée de préparer des chariots pleins de fagots et de branchages à l'entrée du défilé et d'amasser en haut des falaises

qui le surplombent des projectiles de toute sorte.

Meneur avait mission d'attirer Whûthougghû et ses guerriers dans cette fosse ; il ne restait plus, une fois Meneur sorti de la combe, qu'à en couper les issues et à faire griller les pauvres sauvages pris au piège. C'est une vérité d'expérience que ce qui avantage dans l'eau nuit dans le feu. Les cuirasses de ces hommes ont beau être à l'épreuve des épées et des flèches, elles n'en sont pas moins obtenues à partir d'huile et sont donc extrêmement inflammables. Hélas ! comment avoir raison autrement que par le feu de gens aussi têtus que ces Man ? Mais avoir ainsi exterminé toute une race n'en demeure pas moins un crime abominable !

Ses officiers se prosternèrent devant lui :

« Vos stratagèmes sont si profonds que même les dieux ne pourraient les percer à jour ! »

Triompher au combat et mériter les applaudissements de la foule, ce n'est pas l'art suprême.

On ne prouve pas sa force en soulevant une plume de canard ; qui voit le Soleil et la Lune n'a pas nécessairement la vue perçante, qui entend le grondement du tonnerre n'a pas nécessairement l'ouïe fine.

Autrefois, on considérait comme habiles ceux qui savaient vaincre sans péril ; ils ne bénéficiaient ni de la réputation des sages ni de la gloire des preux ; avec eux, pas de combats douteux ; l'issue n'était pas douteuse, en ce que, quelle que fût la stratégie employée, ils étaient nécessairement victorieux car ils triomphaient d'un adversaire déjà à terre.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : C'est remporter la victoire en étant contraint de croiser le fer. Le Grand Duc a dit : « Qui est obligé de forcer la victoire à la pointe de l'épée n'est pas un grand général. »

Mei Yao-tch'en : La grande intelligence ne se montre pas, les exploits insignes ne se proclament pas. Qui voit l'infime et remporte la victoire dans

le facile, pourrait-il être considéré par la foule comme un homme avisé et preux ?

Maître Ho : Comment les autres pourraient connaître l'intelligence de celui qui dissipe les malheurs avant même qu'ils ne se concrétisent, et admirer la bravoure de celui qui vainc l'ennemi sans coup férir ? C'est de tels exploits dont se montrèrent capables les Tchang Tse-fang des Han et les Pei Tou des T'ang.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : C'est pourquoi une armée véritablement grande vainc sans coup férir, car elle fait corps avec les dieux et les génies. Bien que ses armes ne soient pas affûtées, personne n'ose s'opposer à elle ; les princes feudataires ont la rate ramollie par la peur, avant même qu'il ne soit besoin de sortir le grand tambour de guerre des arsenaux...

Le pays est réglé, les affaires intérieures en ordre ; le souverain pratique la bienveillance et l'équité, et répand ses largesses et ses grâces tout en instaurant des lois justes, si bien que la corruption n'a plus cours, la foule des sujets est solidaire et le peuple vit en harmonie, le cœur des inférieurs et des supérieurs bat à l'unisson, les sujets conjuguent leurs efforts à ceux de leur souverain, les princes feudataires plient devant son autorité, les pays des quatre régions lui rendent grâce pour ses bontés. Il suffit alors au souverain de régler les affaires dans le temple ancestral pour que ses ordres soient entendus à mille lieues à la ronde ; au moindre signe, l'Empire lui répond comme l'écho, on atteint là à la forme supérieure de l'utilisation des armes.

Quand le pays est vaste et peuplé, le souverain sage et les généraux loyaux, le pays prospère et l'armée puissante ; quand les contrats sont respectés et les règlements précis, de sorte que lorsque les deux armées se trouvent en présence, et cloches et tambours face à face, l'ennemi se débande avant même de croiser le fer, c'est déjà un stade inférieur d'efficacité militaire.

Le grand chef de guerre se tient toujours à l'abri de la défaite, tout en ne laissant jamais passer l'occasion de la victoire.

Une armée est victorieuse si elle cherche à vaincre avant de combattre ; elle est vaincue si elle cherche à combattre avant de vaincre.

L'expert en stratégie, cultivant le Principe et attentif aux lois, est le dispensateur de la victoire et de la défaite¹³.

Commentateurs traditionnels

Li Ts'iuan : Une armée qui obtient l'abri d'une terre propice remporte la victoire, une armée qui ne l'obtient pas périt. C'est ainsi que le Ts'in fut victorieux du Tchao en prenant position sur les Pei-chan et que l'armée du Song l'emporta sur le Yen en passant Ta-Hsien. Tous deux surent se rendre maîtres du terrain important.

Tchang Yu : Par abri qui préserve de la défaite, il faut entendre le soin porté aux lois et aux règlements, la justice dans les châtiments et les récompenses, l'efficacité des défenses et de l'armement et le développement des vertus guerrières. Et, dès lors que je possède ordre et courage, l'autre se liquéfiera automatiquement. Voilà ce qu'il faut entendre par ne pas manquer l'occasion de la victoire.

Maître Ho : Il faut d'abord mettre au point le plan victorieux. Si, sans avoir mis au point aucune stratégie, on compte seulement sur sa force, on ne remportera pas nécessairement la victoire.

Tou Mou : Par Principe, il faut entendre la bienveillance et le sens de la justice. Par lois, les principes constitutionnels. Qui excelle à la guerre s'occupe au premier chef de promouvoir la bienveillance et la justice, et de garantir les principes constitutionnels. Ayant ainsi mis sur pied un régime qui lui assurait l'invincibilité, il peut guetter la faille chez l'ennemi qui le rend vulnérable. C'est ainsi qu'il pourra l'attaquer victorieusement.

L'analyse stratégique comprend : les superficies, les quantités, les effectifs, la balance des forces, la supériorité¹⁴.

Du territoire dépendent les superficies, les superficies conditionnent les quantités, les quantités les effectifs, les effectifs la balance des forces, la balance des forces la supériorité.

Une armée victorieuse est comme un poids d'une livre face à une once, une armée vaincue est une once face à une livre. Si les soldats d'une troupe victorieuse ont la puissance d'une chute d'eau tombant d'une hauteur de mille toises, ils la doivent à l'effet de leurs formations.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Supposons maintenant un instant que deux hommes s'affrontent l'épée à la main. À habileté égale, c'est le plus hardi qui l'emportera. Et pourquoi donc ? Simplement parce que ses gestes seront guidés par plus de conviction. Si l'on veut couper des bûches de sterculier pour faire du bois de chauffage, pour peu qu'on se donne la peine de manier la cognée, on viendra à bout de la tâche, sans qu'il soit besoin d'attendre l'heure propice et le jour favorable. Mais si on se contente d'en poser le tranchant sur le tronc, sans qu'aucune force humaine ne la meuve, on aura beau se conformer aux prescriptions de la constellation de la cuiller, et respecter les mouvements des branches terrestres et des troncs célestes, l'arbre ne sera pas coupé, simplement parce que l'outil ne reçoit pas d'impulsion. C'est de la même façon que l'eau tient son impétuosité de sa rapidité, que la flèche tient sa portée de sa vitesse. Une flèche taillée dans le meilleur bambou, parfaitement empennée et munie d'une pointe façonnée dans le meilleur alliage, ne parviendra jamais à transpercer même une tenture de voile transparente ou un bouclier de joncs pourris, sans une impulsion. Mais que s'y adjoignent la force des tendons et des muscles et la puissance de tension de l'arc ou de l'arbalète, elle transpercera les cuirasses de peau de rhinocéros et passera au travers des boucliers de cuir. Un vent violent est capable d'emporter des toits et de déraciner des arbres. Si une carriole vide dévalant d'une grand-route peut gravir une éminence, c'est qu'elle a reçu, au départ, une impulsion humaine.

C'est pourquoi le bon stratège possède la puissance d'une masse d'eau gigantesque tombant d'une hauteur vertigineuse après qu'on a ouvert une

brèche dans ses digues, ou de rochers lancés d'un sommet dévalant plus de cent mille pieds au fond d'un ravin. Tous dans l'Empire, dès qu'ils voient que nous sommes prêts à faire usage de nos armées, se gardent bien d'oser leur tenir tête.

Ainsi cent hommes prêts à mourir au combat remportent-ils sur dix mille hommes qui ne pensent qu'à prendre leurs jambes à leur cou. Que dire lorsqu'il s'agit de la multitude des trois corps d'armée résolue à braver l'eau ou le feu sans jamais tourner les talons ? Et même si l'adversaire avait réussi à convaincre tout l'Empire de se joindre à lui, aurait-il le courage de se mettre en travers du passage ?

Commentaire du chapitre IV

Le caractère *hsing* qui donne son titre au chapitre a été l'objet d'innombrables commentaires et donne bien du fil à retordre aux traducteurs. Le terme joue sur une palette de notions qui ne sont pas liées en français, de sorte qu'on est obligé de la rendre suivant les contextes par des termes différents, alors que Sun tzu joue de la polysémie. *Hsing*, ce sont d'abord les formes sous lesquelles se manifestent les objets et les êtres et qui, en raison de leurs déterminations, donnent pouvoir sur eux ; c'est le monde de la physique soumis à la loi de la domination mutuelle ; *hsing* désigne encore la topographie, la configuration spatiale, et par extension toute situation ; il désigne aussi les formations et les dispositions que prend une armée, tant par son positionnement dans l'espace que par les formes qu'elle adopte. *Hsing* présente des rapports étroits avec le terme *che*, traité au chapitre suivant, et lui aussi impossible à rendre ; ce peut être la situation spatiale ou temporelle, la force, la puissance, le potentiel, la propension, etc.

Cette notion de *hsing*, de dispositif, est primordial dans la théorie stratégique chinoise ; elle autorise le déploiement dialectique de l'ayant-forme (*yeou hsing*) et du sans-forme (*wou hsing*). L'art militaire, qui repose sur la science des dispositifs et des dispositions, trouve, en vertu du principe du renversement aux extrêmes, son point d'aboutissement dans l'art de faire disparaître les formes (ou formations), si bien que le maître des formes sera à l'instar du Tao, sans forme ; il peut ainsi agir sur chacun à son insu. La

rançon de ses éclatants succès, c'est qu'ils demeurent ignorés de tous ; ou plutôt nul ne sait comment ils adviennent. Là encore, le *Sun-tzu* renoue avec la plus pure tradition taoïste et cette section peut être considérée comme une application particulière du verset 17 du *Lao-tse*, où il est écrit : « Il y a d'abord ceux dont le peuple sait à peine qu'ils existent, puis viennent ceux qu'il prise et loue, puis ceux qu'il craint et enfin ceux qu'il méprise. Car le manque de confiance entraîne la défiance en retour. C'est pourquoi le sage semble hésitant et avare de ses mots. Son œuvre accomplie et sa tâche conduite à son terme, le peuple dit : "C'est de moi que cela vient !" » ; ou bien encore du verset 20 : « Impassible, indice indéchiffrable, enfant qui n'a pas encore ri, je demeure suspendu en l'air, comme si je n'avais nul lieu où me poser, chacun amasse et thésaurise, moi seul suis démuné ; je semble faible d'esprit, je suis trouble et confus. Le commun des mortels respandit, moi seul suis obscur... »

De nombreux sinologues ont noté le contraste entre cette attitude et la conception occidentale du haut fait d'armes que résument les vers fameux : « À vaincre sans péril on triomphe sans gloire... » ; mais il faut souligner que les textes stratégiques chinois marquent une rupture avec leur propre tradition. En effet, à l'époque des Printemps et des Automnes et encore sporadiquement au ^v^e siècle av. J.-C., l'action d'éclat était la raison d'être du guerrier noble. Les prouesses, la bravoure inutiles étaient la règle. Elles donnaient matière à chants, à pantomimes rituelles et à inscriptions sur les bronzes cultuels, mais quand la guerre est devenue l'affaire de stratèges manœuvrant des masses de centaines de milliers de paysans anonymes, cette dimension festive et ludique de la guerre a été totalement éclipsée au profit de la seule efficacité pratique. Et cette efficacité pratique, cette redoutable puissance du grand général capable de parer à tout imprévu, elle vient justement de ce qu'il sait demeurer caché, qu'il ne se manifeste pas, de sorte que nul ne peut percer les modalités de son action.

De même que le Tao n'a pas à compter sur une aide extérieure pour tout accomplir, le chef de guerre trouvera en lui-même – dans ses actes – les ressources de sa réussite. La thèse que l'invulnérabilité est à chercher chez soi et non chez l'autre est la contrepartie militaire des thèses légistes sur la nécessité d'asseoir l'ordre absolu, non pas sur des facteurs extérieurs adventices nécessairement aléatoires – comme l'amour ou la dévotion des

sujets –, mais sur des techniques infaillibles du maintien de l'ordre. L'idée qu'il est possible, pour celui qui possède les principes de l'art de la guerre, de demeurer toujours victorieux s'est transmise jusqu'à Mao Zedong ainsi que le manifeste ce passage de son essai *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine* : « Si l'adversaire qui attaque nous est beaucoup supérieur, tant en effectif qu'en puissance, il n'existe qu'un moyen pour modifier le rapport des forces... Dans ces conditions, même si l'adversaire est puissant, on voit ses forces s'affaiblir considérablement... À ce moment-là, on parvient à établir un certain équilibre ou à réduire la supériorité absolue de l'adversaire à une supériorité relative, tandis que notre faiblesse absolue n'est plus qu'une faiblesse relative ; il peut même se produire que l'adversaire devienne plus faible que nous et que nous l'emportions sur lui. »

Chapitre V

Puissance stratégique

Maître Sun a dit :

On manœuvre une multitude comme on le ferait d'une poignée d'hommes grâce à la division en corps et à la répartition en unités.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Par répartition en corps, il faut entendre les escadrons et les régiments ; par division en unités, il faut entendre les brigades et les sections.

Tou Mou : Les escadrons, régiments, brigades et sections regroupent un nombre déterminé de soldats placés sous le commandement de sous-officiers et d'adjudants chargés de les préparer à la manœuvre et responsables de leur parfait entraînement. C'est pourquoi je n'ai qu'un petit nombre d'hommes à diriger. C'est exactement ce qu'a voulu dire Han Hsin quand il déclare : « Plus une troupe est nombreuse, plus elle se prête à la division en unités et en corps. »

Tchang Yu : Tout général en chef ayant sous son contrôle des effectifs considérables doit répartir les échelons du commandement entre les officiers et sous-officiers, et déterminer la taille des unités afin d'éviter la confusion et de rendre les troupes opérationnelles. Ce qui aboutit au système suivant : un homme est un simple soldat ; deux hommes forment une paire ; trois hommes un trio ; une paire associée à un trio forment une escouade ; deux escouades forment une colonne ; deux colonnes forment un bivouac ; cinq bivouacs forment une section ; deux sections forment un bataillon ; deux bataillons forment une compagnie ; deux compagnies forment une troupe ; deux troupes un régiment ; deux régiments une division ; deux divisions un corps d'armée. Chacune de ces formations contrôle l'échelon inférieur, et, chacun recevant un entraînement, il devient aussi aisé de diriger des centaines de milliers d'hommes qu'une poignée.

Philosophes et stratèges

Discours des Royaumes (Liv. VI, Discours du Ts'i) : C'est ainsi que Kouan Tchong promulgua le système militaire que voici : « Cinq hommes d'une même ruelle réunissant cinq familles formeront une brigade ayant à sa tête le chef de ruelle ; dix ruelles font un village : cinquante hommes constitueront un détachement dirigé par un chef de village ; quatre villages sont jumelés en une ligue, c'est ainsi que deux cents hommes seront regroupés en peloton qui aura à sa tête le chef de ligue ; dix ligues forment un district auquel correspond, à l'armée, une troupe, dirigée par le chef de district. Cinq districts sont commandés par un gouverneur, c'est pourquoi dix mille hommes formeront une armée sous les ordres du gouverneur... »

Soldats et brigades s'entraîneront dans les villages, tandis que l'armée s'exercera à la manœuvre dans les faubourgs. Une fois leur instruction achevée, on veillera à ce que les hommes ne changent pas de lieu de résidence. En effet, les membres d'une brigade prient pour le même bonheur ; la même douleur les afflige en cas de deuil, et les calamités les frappent tous ensemble. Les hommes se côtoient et leurs maisons se touchent. Leurs familles se sont toujours connues ; ils partagent les mêmes jeux depuis l'enfance. Dans les combats de nuit, la voix de leur camarade les empêchera de s'égarer ; le jour, ils pourront se voir et se reconnaître. L'attachement qu'ils éprouvent les uns pour les autres les rendra prêts à se sacrifier mutuellement leur vie. Chez eux, ils partageront les mêmes joies ; en route, ils vivront dans la même harmonie ; et ils pleureront leurs morts avec les mêmes larmes. Ils résisteront avec une égale fermeté quand ils devront défendre une ville et mettront une semblable vigueur à combattre à découvert.

Wou-tse (Le commandement des troupes) : Mettez ensemble les hommes d'un même village, et sections et brigades se protégeront mutuellement.

On fait évoluer sur le terrain des foules immenses aussi aisément qu'une petite troupe grâce aux dispositions et aux signaux¹⁵.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Par *hsing* ; il faut entendre les signaux visuels, tels les drapeaux ; par *ming*, il faut entendre les signaux sonores, tels les tambours et les gongs.

Tou Mou : Bannières et guidons, tambours et gongs, l'ennemi en possède lui aussi. Comment, dans ces conditions, serais-je le seul à faire usage de « dispositions et de signaux permettant de faire combattre une foule d'hommes comme une poignée ? » En fait, par *hsing* « dispositions », il faut entendre la formation de carrés ; par « signaux », les bannières et les drapeaux servant à les désigner. En effet, Les Règles de l'engagement disent : « Les formations doivent contenir d'autres formations en leur sein afin de laisser un espace suffisant pour le maniement des armes blanches. C'est ainsi que les plus grandes formations englobent de plus petites, qui chacune occupe un emplacement déterminé et possède une forme particulière. Les couleurs des bannières sont fonction des Orient et portent parfois l'emblème – quadrupède ou oiseau – correspondant aux points cardinaux. Chaque officier reçoit la charge d'une unité dotée d'une désignation et d'un sigle distinctifs. Une fois ces dispositions prises, tous s'occupent exclusivement de l'unité à laquelle ils sont affectés et agissent de façon autonome. De sorte que chacun combattant pour soi, la responsabilité de la défaite ou de la victoire leur incombe. » C'est de cette façon qu'on mène au combat des foules immenses aussi aisément qu'on dirige un seul homme. Voilà ce que le texte a voulu dire.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Unification des fonctions) : Maître Sun Pin dit : « En règle générale, pour disposer les troupes, déployer les formations et répartir les soldats cuirassés, il faut établir des fonctions sur le modèle du corps humain ; on transmettra les ordres grâce à des étendards de couleurs et distinguera les différents corps en équipant les chars de bannières. On ordonne les rangs par... ; on regroupe les soldats par quartiers et par hameaux, placés sous l'autorité de leur chef de district ou de canton. L'usage des gonfalons et des guidons vise à dissiper les doutes, celui des tambours et des cloches à transmettre les ordres. »

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. LXV, Biographie de Sun tzu et Wou Ts'i) : Sun tzu était originaire de l'Etat de Ts'i. Il fut reçu en audience par le roi de Wou, Ho-lou, afin de l'entretenir de l'art de la guerre.

Le roi déclara :

« J'ai lu vos treize articles. Ne pourriez-vous pas me donner un aperçu de votre art ?

– Bien sûr !

– Pourriez-vous tenter l'expérience sur des femmes ?

– Pourquoi pas. »

Le souverain lui dépêcha cent quatre-vingts des plus belles femmes de son palais.

Sun tzu les divisa en deux groupes et plaça à leur tête les deux favorites. D'abord, il leur apprit à tenir la hallebarde, puis il leur demanda :

« Savez-vous où se trouve le cœur, votre main droite, votre main gauche et votre dos ?

– Nous le savons.

– Quand je dirai face, vous me présenterez votre cœur, quand je dirai gauche, vous me présenterez votre main gauche, droite votre main droite et arrière votre dos.

– C'est entendu. »

Ces dispositions prises, il fit préparer la hache du bourreau.

Il leur répéta les ordres à trois reprises et leur en expliqua le sens plus de cinq fois. Sur ce, il battit le signal : tournez à droite. Les femmes éclatèrent de rire.

Sun tzu dit : « Si les conventions ne sont pas claires et les instructions correctement expliquées, la faute en incombe au général. »

Il répéta les ordres, les explicita à nouveau plusieurs fois. Puis il battit le signal : tournez à gauche. Les femmes se remirent à pouffer.

Sun tzu dit : « Si les ordres et les instructions ne sont pas clairs, la faute en incombe au commandant ; mais si, alors que ceux-ci ont été parfaitement expliqués, les soldats ne suivent pas les règles, la faute en incombe aux officiers. »

Et il s'apprêtait à faire décapiter les responsables de chacune des sections, lorsque le roi, qui suivait le spectacle depuis sa terrasse, voyant avec effroi que ses deux concubines bien-aimées allaient être exécutées pour de bon, lui dépêcha une estafette afin qu'elle lui transmette l'ordre suivant : « Je vois maintenant que vous vous entendez à conduire des troupes. Sans ces deux concubines, je ne trouverai plus aucun goût à la nourriture, je vous demande de les épargner. »

Sun tzu lui fit répondre : « J'ai reçu le commandement en chef de vos troupes et, en tant que général en chef se trouvant à la tête des armées, je ne suis pas tenu de vous obéir. »

Il fit exécuter les deux responsables des sections pour l'exemple et les remplaça par celles qui leur étaient immédiatement inférieures en dignité. Derechef, il les fit évoluer au son du tambour. Les femmes tournèrent à droite, à gauche, de face, de dos, s'agenouillèrent et se redressèrent, exécutant toutes les manœuvres à la perfection, sans oser piper mot.

L'usage judicieux des forces régulières et extraordinaires permet aux combattants d'une armée de supporter le choc adverse sans se débander ; la connaissance du Vide et du Plein leur confère, au point d'impact, la puissance d'une meule écrasant un œuf.

En règle générale, on use des moyens réguliers au moment de l'engagement ; on recourt aux moyens extraordinaires pour emporter la victoire. Qui sait user des moyens extraordinaires est infini comme le Ciel et la Terre, inépuisable comme l'eau des grands fleuves. Il est le Soleil et la Lune qui disparaissent et réapparaissent tour à tour, il est le cycle des saisons qui expirent et renaissent en une ronde sans fin !

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : On engage en premier les troupes régulières, les éléments extraordinaires sont toujours envoyés en dernier... Les éléments réguliers sont là pour soutenir l'assaut frontal de l'adversaire, tandis que les forces irrégulières surgissent par les côtés afin de surprendre l'adversaire quand il s'y attend le moins.

Kia Lin : On soutient le choc frontal avec les éléments réguliers ; on emporte la victoire grâce aux éléments irréguliers. Si toutes, aile droite et aile gauche, avant-garde et arrière-garde, sont parfaitement coordonnées, toujours victorieux, on ne rencontrera jamais d'échec.

Maître Ho : Le corps d'une armée peut se déployer de mille façons différentes, mouvant et protéiforme, il n'est pas d'unités qui ne puissent faire office d'élément régulier ou irrégulier. Une armée que l'on lève au nom de la justice est une armée régulière ; mais quand, au contact de l'ennemi, elle change ses dispositions l'engagement venu, elle adopte une stratégie irrégulière. Quand j'adopte un plan régulier, il faut qu'il apparaisse irrégulier aux yeux de l'ennemi ; et, inversement, si j'opte pour une configuration irrégulière, je dois la faire passer pour régulière aux yeux de l'ennemi. De sorte que le régulier présente un côté irrégulier et l'irrégulier un aspect régulier. À la guerre, il n'est pas d'exemple où il ne faille recourir aux deux procédés, réguliers et irréguliers. Une victoire remportée sans leur concours ne saurait être que le fruit du hasard. C'est combattre en désordre. Ainsi Han Hsin déploya-t-il le gros de son armée dos au fleuve ; tandis que d'autres éléments progressant depuis les montagnes arrachaient les bannières des fortifications du Tchao ; c'est grâce à ce dispositif qu'il vint à bout de cette principauté. Les troupes dos au fleuve formaient le dispositif régulier ; les éléments venus de la montagne constituaient le facteur extraordinaire. Ou encore lorsque le même Han Hsin groupa des troupes devant Tsin, tandis qu'il attaquait Ngan-yi depuis Hsia-yang, en faisant naviguer ses hommes dans des baquets de bois, cette double manœuvre lui permit de s'emparer de la personne du roi Pao de Wei ; les troupes massées à Tsin étaient régulières ; celles qui descendaient depuis Hsia-yang constituaient des éléments extraordinaires. Ces exemples montrent que celui qui sait manier de conserve les deux sortes de dispositifs ne sera jamais vaincu, quel que soit l'ennemi. Le *Wei-leao* dit : « Nul ne pourra se mesurer avec une armée nombreuse aux épées bien trempées, aux épaisses cuirasses

de peau de rhinocéros si elle dispose en outre de la science des tactiques régulières et irrégulières. »

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Du régulier et de l'irrégulier) : On peut considérer tout combat comme une domination réciproque des formes. De toute formation il est possible de triompher. Mais nul ne peut connaître la formation par laquelle il est possible de triompher à tout coup ; car les transformations en sont infinies et ne s'épuisent qu'avec la fin de l'univers. Toutes les lattes de bambou de Tch'ou ou de Yue ne suffiraient pas à contenir la description des formations grâce auxquelles les armées ont le dessus. Car toute formation triomphe en ayant prise sur ce qui peut être dominé. Il est donc impossible de l'emporter avec une forme déterminée sur l'ensemble des formations et des situations. Si le principe qui permet de dominer les formes est un, les formes mêmes qui permettent d'obtenir la victoire sont multiples...

Répondre à une forme par une forme appropriée, telle est la force normale ; tandis qu'on appelle force extraordinaire dominer l'ayant-forme par le sans-forme.

Les modulations infinies de ces deux composantes s'obtiennent par la division des hommes en différentes unités. On dote l'armée de formations irrégulières, et on la répartit selon la disposition des cinq éléments. Une fois la répartition fixée, l'armée se trouve disposée en formations ; chaque formation se voit attribuer des insignes distinctifs.

Le semblable ne peut dominer le semblable. C'est pourquoi il faut susciter la situation extraordinaire qui crée la différence. L'immobilité sera opposée au mouvement ; le repos à la fatigue ; la satiété à la faim ; l'organisation au désordre ; une troupe nombreuse à une troupe peu nombreuse. Tous moyens déployés deviennent des moyens réguliers ; des moyens non déployés constituent des moyens irréguliers. Si des stratagèmes irréguliers sont utilisés sans provoquer la réplique du parti adverse, celui-ci sera gagnant, car un excédent de procédés extraordinaires fait manquer la victoire¹⁶.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Imaginons un instant, par exemple, que le potier, par un phénomène d'osmose, devienne la motte de terre qu'il doit pétrir, comment pourrait-il dans ce cas façonner un récipient ; ou bien si la tisserande devenait la toile qu'elle doit tisser, jamais un bout de brocart ne sortira de ses mains. Tout simplement parce que le semblable ne peut créer du semblable et que c'est grâce à la dissemblance qu'il peut y avoir création d'un opposé (*ts'i*). Il n'y aura jamais de tué dans un combat entre deux moineaux ; mais il suffit qu'un rapace survienne pour que tout soit immédiatement réglé. Cela en raison du déséquilibre des espèces. Ainsi le repos est-il l'opposé du mouvement ; l'ordre l'opposé du désordre ; la satiété l'opposé de la faim ; l'oisiveté l'opposé du travail ; la norme et son contraire se répondent comme eau et feu, métal et bois alternent, tour à tour dominant et dominé.

Li Wei-kong (Questions de l'empereur T'ai-tsong des T'ang) : Li Tsing dit : « Sitôt que vous aurez instruit vos officiers de la façon de transformer techniques régulières et irrégulières les unes dans les autres, il sera possible de leur faire comprendre ce que sont les configurations du vide et du plein. Etant donné que la plupart des généraux ignorent les moyens qui permettent de passer des stratégies directes aux stratégies indirectes et de faire d'une manœuvre indirecte une manœuvre directe, comment pourraient-ils concevoir la vacuité du Plein et la plénitude du Vide ? »

L'empereur T'ai-zong demanda encore :

« À lire les maximes selon lesquelles "il faut examiner les plans de l'ennemi pour en connaître les mérites et démérites, le pousser à l'action pour découvrir les principes de ses mouvements, le forcer à dévoiler son dispositif afin de déterminer si la position est avantageuse ou non et le provoquer afin de repérer ses points forts et ses points faibles", cela ne signifie-t-il pas que stratégies directes et indirectes dépendent de moi, tandis que le vide et le plein dépendent de l'autre ? »

Li Tsing :

« Manœuvres régulières et irrégulières sont les moyens par lesquels je provoque le vide et le plein chez l'adversaire. Si l'ennemi est plein, j'utilise une formation régulière ; s'il est vide, je recours aux techniques extraordinaires. Si le général ignore l'usage qu'il convient de faire des

manœuvres régulières et irrégulières, sa connaissance des vides et des pleins de l'adversaire ne lui sera d'aucun secours. C'est pourquoi j'accepte vos ordres, mais vous demande la grâce d'instruire d'abord les officiers des manœuvres de biais ou de face, car alors vide et plein leur apparaîtront d'eux-mêmes. »

T'ai-tsong :

« Si nous usons d'un coup irrégulier en guise de coup régulier et que l'ennemi le découvre, je passe à une manœuvre régulière pour l'attaquer ; si j'use d'un coup régulier en guise de manœuvre irrégulière et que l'ennemi pense que j'utilise un coup régulier, je l'attaque alors avec un coup irrégulier. De cette façon, l'ennemi se trouve toujours en situation de vide stratégique et moi en situation de plein stratégique... »

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. LXXXII, Biographie de T'ien tan) : On résiste par des moyens réguliers, on l'emporte par des procédés extraordinaires. Celui qui sait alterner ces procédés n'est jamais à court de stratagèmes, tactiques régulières et stratagèmes insolites s'engendrant les uns les autres en une ronde infinie. On se présente comme une jeune vierge que l'ennemi est prêt à accueillir, puis on est comme un lièvre qui fuit, si bien que l'ennemi est toujours pris au dépourvu. La fameuse maxime de l'art de la guerre du *Sun-tzu* semble avoir été écrite tout exprès pour les méthodes employées par T'ien Tan.

(...) Derrière les murs de Ki-mo, T'ien Tan organisa la contre-offensive, préparant les gens de Yen à l'idée d'une intervention miraculeuse en faveur des assiégés et en relevant le moral des habitants de la ville. Tout d'abord, il commanda à la population de la ville d'offrir désormais les offrandes aux aïeux dans les cours des maisons, de sorte que les oiseaux prirent l'habitude de se poser dans les rues de la ville ; il fit répandre le bruit que c'étaient les esprits qui, sous forme d'oiseaux, venaient donner des conseils stratégiques aux gens de Ts'i et leur indiquaient les mouvements de l'ennemi.

Puis il rassembla mille buffles, qu'il revêtit de caparaçons multicolores, sur lesquels étaient peintes des effigies terrifiantes de dragons et de bêtes

démoniaques ; il fixa à leurs cornes des lames acérées et des coutelas tranchants et pointus, il attacha à leur queue des tuyaux de bambou emplis de suif. À la nuit, Il fit pratiquer dix brèches dans les murailles et lâcha les bœufs, dont les bambous pendant à leur queue avaient été enflammés ; folles furieuses, les bêtes se précipitèrent en avant, droit contre le camp du Yen ; cinq mille soldats armés jusqu'aux dents les suivaient. Les bêtes, affolées, recouvertes de leurs signes terrifiants, semèrent la panique dans le camp, les torches jetaient des éclairs, les lourds ruminants piétinaient les ennemis effrayés, leurs cornes tranchaient et coupaient, tandis que les soldats qui les suivaient semaient la mort et la désolation parmi les assiégeants totalement pris au dépourvu. Se croyant attaqués par les légions infernales au service du Ts'i, ils se débandèrent dans un sauve-qui-peut général, se piétinant les uns les autres. Ce fut un carnage. Les troupes du Ts'i grossies de nouveaux partisans se lancèrent à leur poursuite, toutes les villes du Ts'i se soulevèrent contre l'occupant et bientôt le Yen fut rejeté derrière ses frontières, sur la rivière Yi, et toutes les soixante-dix villes investies furent libérées.

Bien qu'il n'y ait que cinq notes, cinq couleurs et cinq saveurs fondamentales, ni l'ouïe, ni l'œil, ni le palais ne peuvent en épuiser les infinies combinaisons. De même, bien que le dispositif stratégique se résume aux deux forces, régulières et extraordinaires, elles engendrent des combinaisons si variées que l'esprit humain est incapable de les embrasser toutes. Elles se produisent l'une l'autre pour former un anneau qui n'a ni fin ni commencement. Qui donc pourrait en faire le tour ?

Philosophes et stratèges

Le Livre des Rites (chap. VII, Li-yun) : Les cinq éléments se meuvent en une ronde cyclique et se succèdent l'un l'autre après épuisement de leur vertu. Ils fournissent chacun tour à tour le fondement des quatre saisons et des douze mois de l'année. Les cinq sons, sortis des six tubes musicaux et des douze tuyaux, fournissent tour à tour la note fondamentale de la gamme. Les cinq saveurs, qui se combinent en six assaisonnements pour donner les douze mets, se succèdent pour fournir tour à tour la saveur

fondamentale. Les cinq couleurs qui fournissent les six chamarrures, d'où procèdent les douze vêtements officiels, se succèdent pour fournir tour à tour le ton fondamental.

Houai-nan-tse (chap. 1, Le Tao originel) : L'ayant-forme est issu du sans-forme ; les cinq notes du sans-son ; les cinq saveurs du sans-saveur ; les cinq couleurs du sans-couleur. Ainsi, l'ayant-forme est produit par le sans-forme et la plénitude sort du vide. Le monde est un enclos où noms et réalités cohabitent. On ne compte que cinq notes, mais l'ouïe ne peut en épuiser les infinies combinaisons ; on ne compte que cinq saveurs, mais leurs combinaisons défient le palais ; on ne compte que cinq couleurs, mais l'œil ne peut en épuiser les infinies nuances. En ce qui concerne la gamme, il suffit de trouver la note kong, pour obtenir les cinq sons ; en ce qui concerne les saveurs, il suffit du sucré pour obtenir les cinq goûts ; en ce qui concerne les couleurs, il suffit du blanc, pour obtenir toute la palette ; et pour ce qui est du Tao, une fois le Un établi, tous les êtres sont créés.

L'eau rapide du torrent arrive à rouler des galets en raison de sa puissance. L'oiseau de proie parvient à briser les reins de sa victime quand il frappe en raison de sa prestesse. Le grand général allie une formidable puissance à une extrême prestesse. Il possède la puissance de l'arbalète bandée et la prestesse de la gâchette.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il faut agir avec rapidité afin de frapper l'ennemi.

Li Ts'iuian : Si quelque chose d'aussi souple que l'eau a le pouvoir de déplacer des objets durs, que dire d'une armée ! Archers et arbalétriers sont capables d'atteindre des oiseaux en plein vol grâce à la rapidité du coup d'œil et à la précision de leur geste.

Maître Ho : Si l'eau est capable d'entraîner des galets, cela tient à la force qu'elle tire de la dénivellation. Si le faucon est capable de saisir sa proie, c'est qu'il a la juste mesure des distances.

Tchang Yu : Pour fondre sur les autres oiseaux et les saisir, les rapaces doivent mesurer la distance ; une fois qu'ils ont bien guetté et qu'ils ont une claire vision de la situation, ils frappent. C'est de cette façon qu'ils peuvent s'emparer de leurs proies. Le *Wei-liao* dit : « Je fourbis mes armes, j'excite le courage de mes hommes et je les lâche comme si je frappais. » Et Li Tsing : « Le faucon, quand il va frapper, pique les ailes repliées. » Ces deux auteurs veulent exprimer que l'armée doit attendre le moment favorable avant d'entrer en action.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Forces extraordinaires et régulières) : C'est ainsi, quand l'eau courante peut se laisser aller à sa propension naturelle, elle roule les rochers et fracasse les barques ; qui sait jouer des instincts du peuple dont il use verra ses ordres circuler comme l'eau courante.

Sun Pin ping-fa (Conditions de la puissance) : Pourquoi pouvons-nous prétendre que la puissance peut être comparée à l'arc et à l'arbalète ? Tirée du cœur entre les épaules et la poitrine, la flèche tue un homme à cent pas sans que l'on puisse discerner la voie empruntée. C'est ce qui me fait affirmer que la puissance stratégique (*che*) est comparable à l'arc et à l'arbalète.

Sun Pin ping-fa (Nature de la guerre) : Maître Sun Pin a dit : « Si vous voulez connaître la nature de la guerre, sachez qu'elle peut être comparée à l'arbalète et à la flèche. La flèche, ce sont les soldats, l'arbalète c'est le général, et le prince est celui qui déclenche le mécanisme. Dans la flèche, le métal est à l'avant, les plumes à l'arrière, c'est pourquoi elle est rapide et pénétrante. Mais pour peu que l'on dispose l'armée de sorte que l'arrière est plus lourd que l'avant, même si les troupes se déploient en parfait ordre de combat, dès lors qu'on veut la lancer contre l'ennemi, elles n'obéissent plus, tout simplement parce qu'on ne s'est pas inspiré de la flèche. Le général est comme une arbalète en ce que, si, lorsqu'on bande l'engin, la poignée n'est pas droite, un côté se trouvera plus fortement tendu que l'autre si bien qu'il n'y aura pas équilibre. De même, pour peu que les deux bras qui décochent la flèche n'agissent pas de concert, même si le poids est convenablement réparti à l'avant et à l'arrière, le projectile manquera la

cible. De même, que le général utilise son esprit sans agir à l'unisson avec ses soldats, il manquera la fermeté nécessaire pour remporter la victoire.

Si la flèche est parfaitement équilibrée, l'arbalète parfaitement bandée, mais si personne n'est là pour déclencher le mécanisme, la cible ne sera pas atteinte. Ainsi, si le poids de l'armée est parfaitement réparti... mais qu'il n'y a personne pour les mettre en branle, ils ne pourront vaincre l'ennemi.

C'est pourquoi j'ai dit que, pour que l'arbalète atteigne la cible, il faut que quatre conditions soient réunies... C'est pourquoi il est dit qu'une armée qui remporte la victoire est comme une arbalète qui atteint la cible... »

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : (...) Entre-t-il en action qu'il atteint nécessairement l'objectif ; parle-t-il qu'il est en accord avec la raison ; ses mouvements se plient à l'opportunité du moment et ses interprétations tombent juste. Il comprend l'alternance de l'action et du repos ; il saisit les phases d'ouverture et de fermeture ; il possède une claire appréhension des avantages et des désavantages d'une action, comme s'il s'agissait simplement de la réunion des deux parties d'une tessère. Il a la rapidité d'un arc qui se détend et la puissance d'une flèche au moment où elle est propulsée.

Quel indescriptible tohu-bohu ! Comme le combat est confus ! et cependant rien ne peut semer le désordre dans leurs rangs. Quel chaos ! quel méli-mélo ! ils sont repliés sur eux-mêmes comme une boule, et pourtant nul ne peut venir à bout de leur disposition.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Le désordre des bannières est un désordre apparent qui doit faire croire à l'ennemi que règne la confusion. Mais les manœuvres des hommes sont parfaitement coordonnées grâce aux tambours et aux gongs. Chevaux et chars semblent tourner en rond, mais en réalité leurs mouvements obéissent à des consignes précises et sont admirablement réglés.

Tchang Yu : Ce qui est décrit ici c'est la disposition en huit corps. L'Empereur Jaune s'inspira du système « des champs en forme du caractère puits » pour organiser ses troupes. Quatre lignes découpent neuf cases ; la case centrale, vide, est laissée au général en chef, les huit cases qui l'entourent étant occupées par les régiments... Quand l'armée doit manœuvrer en présence de l'ennemi afin de prendre le meilleur sur lui, les formations se regroupent et se scindent dans un chaos indescriptible ; mais si le combat semble confus, le système des carrés, lui, est parfaitement stable...

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol. 7, Chap. c) : (...) Le général du Wei regagna ses lignes, appela Tai Ling, Tchang Hou, Lo Pin et leur dit : « Vous voyez, Lumière de la Raison s'est déployé selon la formation des huit portes, à savoir celle du repos, de la vie, de la blessure, de l'obstruction, de la lumière, de la mort, de la frayeur et de l'ouverture. Si vous entrez à l'est, par la porte de la vie, pour attaquer par la porte du repos, au sud-ouest, et enfilez ensuite la porte de l'ouverture au nord, vous mettrez en miettes tout son dispositif. Mais surtout soyez vigilants et faites bien attention ! »

Tai Ling précédé de Tchang Hou et suivi de Lo Pin, chacun commandant un groupe de trente cavaliers se précipitèrent par la porte de la vie, soutenus par les hourras de leurs compagnons. Mais en s'enfonçant dans les rangs du Chou, la petite troupe s'aperçut que les rangs adverses formaient comme une muraille ininterrompue qui les emprisonnait. Les trois officiers, tournant et retournant, passaient et repassaient devant les carrés, cherchant à les forcer, mais à chaque fois ils étaient repoussés. La formation se présentait en une succession compacte de bataillons hérissés d'une forêt de portiques et d'ouvertures rendant toute tentative de s'orienter inutile. Incapables de coordonner leurs efforts, les trois groupes se livraient à des attaques désordonnées, et se heurtaient sans cesse à cette niasse indistincte et confuse qui leur donnait l'impression d'évoluer dans un brouillard. Puis des clameurs s'élevèrent, et, un à un, les cavaliers du Wei furent capturés et conduits, dûment ligotés devant Lumière de la Raison qui trônait sous son baldaquin.

Le désordre suppose l'ordre, la lâcheté le courage, la faiblesse la force¹⁷. L'ordre dépend de la répartition, le courage des circonstances et la force de la position¹⁸.

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : Le passage signifie qu'on attire l'ennemi par un désordre simulé. Mais pour se donner l'apparence de la confusion, il faut instaurer la discipline la plus stricte. De même si l'on veut feindre la couardise, et se tenir à l'affût de l'ennemi, on doit être sûr que règne la plus grande fermeté ; ce n'est qu'alors qu'on pourra simuler la crainte. Si l'on désire exciter la morgue de l'ennemi par le spectacle de sa propre faiblesse, il convient d'être sûr de sa force ; ce n'est qu'alors qu'on pourra user du procédé...

Kia Lin : Qui compte trop sur l'ordre suscitera le désordre ; qui compte trop sur la vaillance suscitera la lâcheté ; qui compte trop sur la force se trouvera en état de faiblesse.

Li Ts'iuan : Dans des circonstances favorables, les pleutres deviennent courageux ; mais dans des situations contraires, les plus courageux deviennent pleutres. À la guerre, il n'existe pas de règles fixes, tout dépend des circonstances.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Dix questions) : Il faut attaquer, puis feindre de battre en retraite afin de faire croire qu'on est effrayé. Constatant votre frayeur, l'ennemi se lancera à vos trousses en divisant ses forces sans regarder derrière lui. De cette manière, la confusion sera créée chez l'ennemi et sa position de force sera ruinée.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : L'opposition du vide et du plein est à l'image de l'eau et du feu : là où celui qui dispose du plein d'énergie frappe, l'autre est enfoncé ; là où il pousse, l'autre est balayé ;

dureté et mollesse n'étant pas également réparties, la victoire est le résultat de ce déséquilibre...

Des soldats dans la plénitude de leurs moyens combattent, des soldats vidés de leurs forces s'enfuient. Des troupes pleines d'allant sont puissantes ; démoralisées, elles tournent les talons.

L'énergie passe par des phases de vide et de plein, de même que la lumière succède à l'obscurité. Une armée victorieuse ne peut espérer conserver éternellement son plein d'enthousiasme, pas plus qu'une armée vaincue n'est condamnée à un vide d'énergie éternel. L'homme expert sait insuffler le plein de l'énergie à son peuple pour affronter des gens qui en sont vides. L'incapable, au rebours, vide ses hommes de toute énergie pour aller au-devant d'un peuple qui en est plein. C'est ce qui me fait dire qu'il n'est rien de plus fondamental à la guerre que le vide ou le plein d'énergie.

Pour faire bouger l'ennemi, il faut lui manifester sa forme afin qu'il s'y conforme ; il faut lui offrir un sacrifice afin qu'il le prenne. On l'attire avec un appât et on le reçoit avec des troupes.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il faut lui montrer qu'on est faible.

Tou Mou : Il ne s'agit pas seulement de lui montrer qu'on est faible. Si je suis fort et que l'ennemi est faible, alors je me présente comme faible afin de l'attirer ; mais si c'est l'inverse, je cherche à me présenter sous l'apparence de la force afin de l'obliger à rompre le contact. C'est de cette façon que je fais de sorte que les mouvements de l'ennemi se plient à mes volontés.

Philosophes et stratèges

Han-fei-tse (chap. xxiii, Forêt des anecdotes II) : Tche-po projetait une expédition contre les Kieou-yeou. Mais la route, coupée de défilés, était difficilement praticable. Il fonda une grande cloche pour l'envoyer au

prince des Kieou-yeou. Celui-ci, ravi, voulut ouvrir une route pour le passage du chariot qui portait la cloche. Son conseiller, Tch'e-tchang Man-tche, chercha à l'en dissuader : « N'en faites rien ! Ils nous offrent ce qu'habituellement un petit Etat offre à un grand pour l'honorer. Si, aujourd'hui, c'est la puissante principauté qui honore la petite, ses chars de guerre doivent suivre derrière ! Vous ne devez pas accepter. » Le prince refusa de l'écouter. Tch'e-tchang Man-tche raccourcit les moyeux de son char pour se réfugier au plus vite au Ts'i. Il n'y séjournait pas depuis sept jours que les Kieou-yeou étaient annexés.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : L'adversaire prend-il l'initiative du mouvement qu'il découvre sa forme. Il est actif et je suis au repos ; ainsi, j'épuise ses forces. La victoire est à portée de main quand l'ennemi a dévoilé sa forme ; on impose son ascendant à un ennemi à bout de forces. Epiant ce qu'il fait, je me calque sur ses mouvements. J'observe ses points faibles et ses points forts pour me rendre maître de son destin. Je l'appâte en lui faisant miroiter ce qu'il convoite afin d'épuiser ses pieds. Sitôt qu'il a laissé béer l'ouverture, je me faufile prestement dans la brèche ; quand il a épuisé toutes les combinaisons, je l'étrangle ; quand il a essayé toutes les attitudes, je le terrasse.

L'habile homme de guerre s'appuie sur la position stratégique et non sur des qualités personnelles. C'est pourquoi il sait choisir les hommes et jouer des dispositions¹⁹.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : On peut demander la victoire à la position quand on sait jouer de l'opportunité du moment ; on peut se passer des qualités personnelles lorsqu'on dispose d'une stratégie claire.

Tou Yeou : Le texte veut dire qu'un bon général mesure d'abord la position stratégique de ses troupes, puis juge ensuite des capacités de ses hommes et leur attribue des responsabilités en fonction de leurs compétences. De sorte qu'il ne fera pas dépendre le succès d'un incapable.

Tchang Yu : La meilleure façon de confier des responsabilités aux hommes, c'est de savoir jouer de leur cupidité, de leur bêtise, de leur astuce et de leur témérité. Chacun doit être utilisé en fonction de ses propensions naturelles et il ne faut en aucun cas exiger de quelqu'un une tâche au-dessus de ses forces. On confie des responsabilités plus ou moins importantes en fonction des talents de chacun. Le *Wei-leao* dit : « On doit distribuer les tâches en fonction des compétences de chacun. » Ainsi, à l'armée, certains sont de bons marcheurs, d'autres de bons cavaliers, et on les emploie selon leurs compétences. C'est de cette façon qu'on pourra tirer le meilleur parti des qualités de chacun.

Philosophes et stratèges

Chen-tse (De la loyauté) : Ordre et désordre dépendent de la diligence d'un corps de fonctionnaires et non de la loyauté individuelle... On n'édifie pas un temple avec un seul tronc d'arbre ni ne taille une pelisse avec un seul ventre de renard. C'est pourquoi j'affirme qu'ordre et désordre, grandeur ou décadence, avènement et chute d'un Etat ne tiennent jamais au mérite d'un seul.

Wou-tse (Le commandement des troupes) : La réglementation de l'entraînement au combat veut que les hommes de petite taille portent les lances et les hallebardes, les grands les arcs et les arbalètes, les forts transportent les bannières et les drapeaux, les braves les cloches et les tambours, les faibles font fonction de domestiques et préparent la nourriture, les prudents établissent les plans.

Houai-nan-tse (chap. IX, l'Art du maître) : Le sage utilise les hommes comme un habile charpentier le bois. Les larges fûts sont utilisés pour les navires ou les piliers, les petits pour les avirons ou les solives, les longs pour les poutres, les courts pour les entablements ou les gnomes des frises. Grande ou petite, courte ou longue, il n'est pièce à laquelle il ne trouve un emploi, car toutes les choses, quelles que soient leurs formes et leurs dimensions, peuvent servir.

Les soldats de celui qui sait profiter de la position stratégique sont comme des billes de bois ou des pierres qui dévalent. C'est une loi de la physique que pierres et bûches, immobiles sur un terrain plat, ont tendance à rouler sur une pente ; carrées, elles s'arrêteront ; rondes, elles poursuivront leur course. Celui qui sait employer ses hommes au combat leur insuffle la puissance de pierres rondes dévalant les pentes abruptes d'une montagne haute de dix mille pieds. Telle est l'efficacité de la configuration stratégique.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il se sert d'une propension naturelle.

Tou Mou : Le fait que les pierres dévalant d'une hauteur de mille toises ne peuvent s'arrêter ne tient pas aux pierres elles-mêmes mais à la pente. De même, si une troupe montre sa vaillance en étant victorieuse en cent combats, cela ne tient pas aux hommes mais à la situation. Ainsi Yue Yi put, à l'issue d'un seul combat, conquérir le puissant Ts'i, car une armée en pleine possession de ses moyens remporte des succès comme on fend le bambou : une fois que l'on a coupé plusieurs nœuds, celui-ci s'ouvre tout seul au simple contact de la lame sans qu'il ne soit plus besoin d'exercer aucune pression de la main, en raison de la force d'impulsion acquise, c'est cet effet naturel qu'il s'agit de produire... C'est pourquoi tout le passage montre l'importance de la force de la situation à la guerre. Elle prend sa source dans la rapidité et le danger ; grâce à elle, il est possible de remporter le maximum de succès avec le minimum d'efforts.

Tchang Yu : C'est l'impulsion de la pente qui fait que rien ne peut arrêter les rochers dévalant d'une montagne. De même, quand une armée se trouve acculée de sorte qu'il est impossible de lui résister, cela tient aussi à la force des circonstances...

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Il existe à la guerre trois facteurs de puissance et deux facteurs d'efficacité.

Les trois premiers sont le facteur moral, le facteur topographique et le facteur d'opportunité.

Des généraux emplis de vaillance et qui méprisent l'ennemi ; des soldats bouillant d'ardeur et brûlant de se battre ; des multitudes en armes et des myriades de guerriers formés en bataillons dont la volonté s'élevant jusqu'à la nue, l'énergie tourbillonnant en bourrasque, la voix résonant comme le tonnerre, la résolution jaillissant comme un geyser en imposent à l'adversaire, voilà en quoi consiste la puissance du facteur moral.

Des chemins resserrés, coupés de gués et de passes, de hautes montagnes et des défilés redoutables, des routes en lacet, sinueuses comme dragons et serpents lovés ou abruptes comme des chapeaux coniques, des voies en boyaux de mouton, des passages étranglés en nasses à poissons permettent à quelques hommes disposés aux points stratégiques d'empêcher l'avance de milliers et de milliers de soldats ennemis. Voilà ce qu'on appelle la puissance du facteur topographique.

Profiter de la fatigue ou de l'indiscipline des soldats, guetter le moment où les hommes sont tenaillés par la soif ou la faim ; attendre qu'ils soient transis ou bien, au contraire, liquéfiés par la chaleur pour bousculer l'ennemi quand il chancelle, pour le presser quand il bascule, telle est la force procurée par l'opportunité.

C'est pourquoi le bon stratège a la puissance d'une masse d'eau gigantesque tombant d'une hauteur vertigineuse après qu'on a ouvert une brèche dans ses digues, ou de rochers lancés d'un sommet dévalant plus de cent mille pieds au fond d'un ravin.

Commentaire du chapitre V

Ce chapitre développe une autre notion clé de la pensée et de la pratique stratégique chinoise, le *che*, terme qui désigne aussi bien la « puissance stratégique », le « potentiel », les « circonstances », que l'« avantage positionnel ». Cette force est d'abord exemplifiée par l'action de l'eau, ce qui est bien dans la ligne du *Lao-tse*, puis par l'arbalète. Cette dernière comparaison est significative, parce qu'elle permet d'inscrire la phraséologie stratégique dans le « paradigme de l'instant critique » propre

aux commentaires du *Livre des Mutations*. Ainsi peut-on lire dans le *Hsi-ts'e*, l'un des principaux appendices au célèbre manuel oraculaire : « Les discours et les actes du Grand Homme sont comme un mécanisme d'arbalète : de leur déclenchement dépend la gloire ou l'opprobre. » Sans doute la notion manifeste-t-elle, au niveau du discours guerrier, la révolution qu'a apportée l'instrument dans l'art du combat. Elle concrétisait dans un artefact humain le redoutable pouvoir des propensions naturelles et montrait le chemin à suivre.

Le bon général doit moins se fier à des qualités variables et sujettes à caution, que rechercher l'appui des facteurs nécessaires découlant d'une configuration ou d'une situation. Ou plutôt le facteur humain est fonction des conditions *che*. C'est donc sur elles qu'il faut chercher à agir, dans la mesure où elles sont manipulables – et elles le sont pour qui connaît l'usage judicieux des procédés réguliers (*tcheng*) et irréguliers (*ts'i*). *Tcheng* et *ts'i* constituent deux autres termes clés du discours stratégique chinois ; ils ont fait couler beaucoup d'encre. Tous les exégètes, tant Chinois qu'Occidentaux, s'entendent pour souligner leur importance, mais aucun n'est d'accord dès lors que l'on doit préciser leur sens. Pour les uns, il s'agit simplement de deux sortes de formations : le gros des troupes constituant l'élément régulier et les ailes la formation irrégulière. Pour les autres, les notions de régulier et d'extraordinaire ont une acception plus abstraite et plus large, et désignent deux modalités de l'emploi de la force : « directe » et « indirecte ». À lire les sources historiques et les romans, *tcheng*, « régulier », signifie le recours à des procédés classiques, conformes aux lois de la stratégie. Il consiste dans l'emploi rationnel et, par là, prévisible de ses forces, tandis que *ts'i* (extraordinaire) désigne des ruses, des expédients capables de déstabiliser l'adversaire. On pourrait dire alors que le régulier ressortit à la stratégie, l'irrégulier à la tactique ; le premier supposant une utilisation de l'espace, le second du moment. Le *tcheng* est régulier en ce qu'il entérine le rapport de forces réel ; le *ts'i* est « miraculeux » en ce qu'il permet d'inverser ce rapport et de faire du plus faible le plus fort.

Notons encore que si dans l'usage spécialisé des manuels militaires le *ts'i* semble valorisé par rapport au *tcheng*, dans l'acception courante, *ts'i* prend souvent une connotation négative : alors que *tcheng* signifie « correct »,

« normal », « orthodoxe », « droit », *ts'i*, son antonyme, veut dire « déviant », « bizarre », voire « pernicieux ». Ce renversement s'explique par le fait que la guerre est en elle-même une activité néfaste, *hsiong*. Elle est, par excellence, exception à la norme et constitue donc un *ts'i*, un expédient, par rapport à l'état de paix. « Un Etat se gouverne par des moyens réguliers, une guerre se conduit par des moyens irréguliers », a pu écrire Lao tse au verset 53 du *Livre de la Voie et de la Vertu*. La guerre, étant perversion de l'état ordinaire, entraîne un bouleversement de toutes les valeurs et le *ts'i*, le subterfuge, le déviant, doit y être prisé davantage que les procédés réguliers, au même titre que le mensonge y prend le pas sur la franchise.

Si les exégètes raffinent autour de la dialectique du régulier et de l'irrégulier – certains, tel François Jullien, allant jusqu'à échafauder de véritables systèmes philosophiques où enfin, grâce à ces deux notions, l'action serait la sœur du rêve –, quand nous sont proposées des illustrations de ces fameux « procédés extraordinaires », on se sent légèrement frustré. La plupart du temps, comme dans l'exemple de T'ien Tan donné par Se-ma Ts'ien, il s'agit de simples ruses de guerre qui dégagent un fort parfum de « miraculeux » – ce qui renvoie d'ailleurs au sens premier du terme *ts'i*.

Toutefois, les *Stratagèmes* de Harro von Senger font comprendre, il me semble, assez bien, la signification concrète réelle des deux notions. En effet, elles deviennent très claires sitôt qu'on les resitue dans leur double articulation dialectique : d'une part, les deux termes sont en relation opposée et complémentaire entre eux (l'irrégulier est l'en dehors du régulier) et, inversement, tout engagement régulier suppose un procédé symétrique et inverse, irrégulier. Mais, d'autre part, régulier et irrégulier se définissent aussi et surtout par rapport à cet autre – à cet extérieur de soi, de son propre, dirait Michel de Certeau, qui est l'adversaire. Les procédures *ts'i* et *tcheng* ne peuvent elles-mêmes exister que dans la mesure où elles se réfèrent aux moyens réguliers et irréguliers de l'ennemi. Normalité et anormalité, habituel et inhabituel ne sont jamais statiques, figés ; ils se définissent au contraire dans la relation dynamique à ce que l'autre pense de moi – ou, mieux, de ce que je l'incite à penser de mes modalités opératoires. Par exemple, lorsque Han Hsin, le général de l'empereur Kao-tsu des Han fait réparer les passerelles de bois qui conduisent du Se-

tch'ouan à la région de Tch'ang-ngan, alors qu'il compte emprunter un autre chemin passant par Tch'en-ts'ang pour prendre l'ennemi à revers, il veut le persuader que l'attaque par les chemins suspendus est le mouvement prévisible, la voie « normale ».

C'est dire qu'il ne peut exister de procédés extraordinaires qu'une fois posé le préalable virtuel d'une procédure posée fictivement comme habituelle. L'hypothèse, jamais actualisée, de Faction normale, est le vide autour duquel vont se créer les procédures insolites. Ce n'est qu'en fonction de cette attente de l'ennemi, forgée de toutes pièces, que la marche vers Tch'en-ts'ang devient un procédé extraordinaire. Quand l'attaque de front est la norme, une attaque par les flancs devient insolite ; lorsque l'attaque par les flancs est la norme, l'attaque frontale devient insolite. Insolite et habituel dépendent donc de ce à quoi s'attend l'autre, et c'est en fonction de ses attentes et de ses projets qu'il convient de se déterminer, et de le surprendre quand il a baissé sa garde. Il s'agit toujours de prévoir un coup d'avance, de deviner ce qu'il devine de vos propres plans, afin de retourner ses supputations contre lui. La dialectique du régulier et de l'irrégulier nous confronte à une des infinies modalités du paradoxe du menteur. C'est pourquoi, d'ailleurs, elle débouche sur une aporie. Poussé à son paroxysme, le surplus de ruse se transforme en maladresse, tandis que son absence se fait ruse suprême. Si l'on ruse face à un adversaire qui ne ruse pas, on risque d'être victime de sa propre agilité en lui supposant un minimum de ruse, de sorte que ruse et stupidité finissent par se confondre. On comprend alors que certains généraux, en désespoir de cause, ont été tentés de s'en remettre au hasard et de laisser le *Yi-king* décider du sort des armes.

Les commentateurs de la Chine communiste se plaisent à illustrer cette dialectique du normal et de l'anormal par un exemple tiré de la campagne chinoise contre le Vietnam au début de l'année 1979 (laquelle, soit dit en passant, ne fut pas des plus heureuse). Les Vietnamiens, connaissant l'habitude de leur adversaire de déborder l'ennemi par les flancs pour les prendre à revers, avaient renforcé secrètement leurs lignes latérales et augmenté leur puissance de feu ; mais les Chinois, ayant prévu que les Vietnamiens adopteraient ce dispositif pour faire face à la pratique normale de leur adversaire, changèrent totalement leurs dispositifs et attaquèrent de face, créant ainsi un effet de surprise, et enfoncèrent leurs lignes.

Chapitre VI

Vide et Plein

Maître Sun a dit :

En règle générale, le premier arrivé est dispos, il a tout loisir de recevoir l'ennemi ; le dernier arrivé est harassé, il doit livrer immédiatement combat.

Qui excelle à la guerre dirige les mouvements de l'autre et ne se laisse pas dicter les siens.

On attire l'ennemi par la perspective d'un avantage ; on l'écarte par la crainte d'un dommage. L'ennemi est-il dispos, je le fatigue ; est-il repu, je l'affame ; est-il à l'arrêt, je le contrais au mouvement. Je surgis là où il ne peut m'atteindre, je le frappe à l'improviste²⁰.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : On se trouve en possession d'un surcroît de forces. On l'attire par la promesse d'un avantage. On surgit là où il doit passer ; on menace ce qu'il est obligé de protéger.

Li Ts'iuan : L'ennemi ne dispose pas de forces suffisantes. Le *T'ai-yi tun-kia* (La méthode de la réversion cyclique du Grand-Un) dit : « Si l'autre engage le combat, je me trouve en position de défenseur et lui d'attaquant. Le défenseur bénéficie de l'avantage sur l'attaquant. C'est pourquoi le *Tai-yi tun-kia* parle de stratégie fixée à l'avance ; il sait que les circonstances changent du tout au tout, selon qu'on est harassé ou dispos et le premier ou le dernier arrivé. »

Tou You : On attaque là où il doit passer ; on menace ce qu'il est obligé de protéger. On interdit la venue de l'ennemi en occupant les points vitaux des axes stratégiques ou, pour parler comme maître Wang : « Un seul chat posté devant leur trou empêche dix mille rats d'en sortir. Un seul tigre à l'entrée de la combe empêche dix mille cerfs de passer. »

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Le Grand Général parvient partout où il veut aller ; il atteint tous les lieux qu'il s'est fixés... Il évolue dans le sans-forme. Il débouche dans l'imprévisible ; il arrive en catimini, pour brusquement faire irruption ; personne ne sait jamais d'où il surgit. Il va, il vient, silencieux et soudain ; si bien que nul ne sait où il opère le rassemblement des troupes. Preste comme l'éclair, rapide comme la bourrasque, il semble jaillir de terre ou tomber du ciel. Il arrive et repart comme bon lui semble, sans que nul ne puisse jamais le contenir. Il file comme la flèche : qui pourrait l'égaliser ? Tantôt obscur, tantôt brillant : qui peut en connaître le début et le terme ? Avant même d'avoir commencé, tout est déjà fini.

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. LXV, Biographie de Sun tzu et de Wou Ts'i) : En 354 av. J.-C., le Wei attaque le Tchao et met le siège devant sa capitale, Han-tan. Le Tchao, aux abois, appelle le Ts'i à son secours. Le souverain veut remettre le commandement des troupes à Sun Pin, mais celui-ci refuse en raison du châtement corporel qu'il a subi. T'ien Ki est nommé à sa place, Sun Pin ayant un simple grade de maître de stratégie. Toutefois T'ien Ki le prend comme conseiller et se concerte avec lui dans son fourgon.

Le général en chef des armées du Ts'i, T'ien Ki veut se porter directement au secours des assiégés, mais Sun Pin l'en dissuade en lui faisant valoir qu'on ne dénoue pas un écheveau en tirant dessus, pas plus qu'on ne sépare des combattants en distribuant des horions. Il faut savoir éviter les obstacles et profiter des vides ; c'est ainsi que les situations bloquées se dénouent d'elles-mêmes. Comme le Tchao est en guerre contre le Wei, celui-ci a envoyé ses meilleures troupes hors des frontières, ne laissant au-dedans que des vieillards et des enfants harassés. C'est pourquoi la meilleure solution consiste à fondre sur la capitale, Ta-leang, coupant ainsi les lignes de communication et occupant l'espace laissé vacant. L'adversaire sera contraint de lâcher le Tchao pour porter secours à son territoire menacé. Ainsi, par ce seul mouvement, non seulement Han-tan sera libéré mais encore un coup sévère sera porté au Wei.

T'ien Ki suit le plan de son conseiller. L'armée du Wei est obligée de lever le siège ; les soldats du Ts'i engagent le combat à Kouei-ling et lui infligent une sanglante défaite.

Si des troupes peuvent parcourir mille lieues tout en restant fraîches et diposes, c'est qu'elles ne rencontrent pas d'ennemi sur leur chemin. Qui emporte toutes les places qu'il attaque investit des villes qui ne sont pas défendues. Qui tient toutes les places qu'il défend défend des places qui ne sont pas attaquées. Car nul n'est capable de repousser une offensive bien conduite ni de briser une défense supérieurement menée.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Surgissez dans le néant ; attaquez les vides ; évitez ce qu'il défend pour porter votre pointe là où il ne vous attend pas.

Tch'en Hao : Ce n'est pas seulement que l'ennemi n'ait pas préparé ses défenses, c'est qu'il est incapable d'y pourvoir sérieusement et que sa garde n'est pas solide. Ses officiers manquent de résolution, ses rangs sont désordonnés, ses réserves insuffisantes et sa position stratégique déficiente. Aussi se disloque-t-il à mon approche. C'est par ce moyen que je vaincs sans fatigue et avance sans rencontrer d'obstacle, comme si le pays était désert.

Philosophes et stratèges

Houai-nanzi (chap. xv, Du recours aux armes) : Il faut ne pas bouger, à moins d'être sûr quand on se mettra en mouvement d'ébranler Ciel et Terre, de secouer le T'ai-chan sur ses bases, et de faire bouillonner les Quatre Mers ! Oui, quand on fait fuir démons et dieux sur son passage, quand les animaux eux-mêmes sont saisis d'épouvante, on ne rencontrera nulle armée avec qui croiser le fer dans les campagnes ni aucune ville prête à se défendre dans les principautés. Car on oppose le calme à l'affolement, l'ordre à la désorganisation.

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (Le Stratagème de la ville vide) : *(Résumé)* Surpris dans la petite place de Hsi-tch'eng faiblement défendue avec seulement trois mille hommes par l'avance du gros des troupes du général adverse Se-ma Yi, Lumière de la Raison décide de laisser les portes de la ville ouvertes et de dégarnir les murs de ses défenseurs, tandis que lui-même, bien visible en haut d'une tour, jouait du luth. Le général Se-ma Yi, à la vue de ce spectacle insolite, subodora un piège et crut habile de battre en retraite plutôt que de se lancer tête baissée dans un traquenard, laissant le temps à son adversaire d'organiser sa retraite. C'est ainsi que le rusé ministre du Chou put, à lui tout seul et dans une ville quasiment déserte, tenir en respect un adversaire fort de cent mille hommes.

Infiniment mystérieux, il occulte toute forme ; suprêmement divin, il ne laisse échapper aucun bruit : c'est ainsi que le parfait chef de guerre se rend maître du destin de l'adversaire. Il s'avance sans que l'autre puisse le contrer, car il s'insinue dans ses vides. Il se retire sans qu'il puisse le poursuivre, tant ses mouvements sont rapides. Si j'ai décidé de combattre, l'ennemi aura beau rehausser ses murailles, il ne pourra éviter l'affrontement, car je frappe là où il est obligé de se défendre ; qu'en revanche je refuse le combat, il me suffit de tracer une ligne et de rester derrière pour que l'autre renonce à m'attaquer, car il se détournerait de ses objectifs.

Commentateurs traditionnels

Maître Ho : Les principes de la dialectique du Vide et du Plein dans le discours stratégique atteignent des sommets de subtilité et d'efficience divine, et ils culminent dans les succès qui éclatent aux yeux de la foule. Mes points forts, je fais en sorte que l'ennemi les prenne pour des points faibles et mes points faibles, je les fais passer pour des points forts, tandis que je transforme en points faibles ses points forts et que je ne me laisse pas abuser par ses points faibles que je me garde de prendre pour des points forts. De sorte que, si l'ennemi ignore tout de mes vides et de mes pleins, je

sais tout de sa situation réelle. Lorsque je l'attaque, je connais les points forts où il a concentré ses défenses et les endroits laissés dégarnis. C'est ainsi que je l'évite là où il est solide pour attaquer là où il est fragile ; je fuis les noyaux de forte résistance pour l'ébranler là où il est vide. De même, lorsque l'ennemi s'apprête à m'attaquer, je sais qu'il s'en prend à un point sans intérêt et délaisse mes centres névralgiques, car je lui ai montré des vides qui se révéleront être des pleins au moment du combat. Bien qu'il manifeste sa forme à l'est, je sais devoir préparer mes défenses à l'ouest, si bien qu'il ne sait comment me contrer quand je l'attaque, ni où porter l'attaque quand je me défends. C'est ainsi que les renversements de l'attaque et la défense sont entièrement commandés par la dialectique du vide et du plein. D'où la formule utilisée plus loin : « En défense, je me cache derrière les sextuples replis de la terre ; en attaque, je plane au-dessus des neuf cieux. » Je dissimule mes traces de façon à les rendre indécélables, j'observe le silence afin que nul ne puisse m'entendre. Je semble jaillir de nulle part, j'entre et sors à l'improviste, je scintille comme les astres et progresse comme les démons. Je m'enfonce dans un abîme insondable, je tourbillonne au fond du gouffre des neuf sources. Tel est mon mystère, tel est mon efficace divin que nul dans l'Empire n'a la vue assez perçante pour découvrir l'évanescence de ma forme, ni l'oreille assez fine pour entendre la ténuité de mon son. Mais si ce qui a forme trouve sa perfection dans le sans-forme, ce qui a son trouve l'accomplissement suprême dans le non-son, cela ne signifie point qu'il n'y a réellement pas de forme, mais que l'adversaire ne peut la deviner ; ce n'est point qu'il n'y a aucun son, mais que l'ennemi ne peut l'entendre. Telle est la dialectique du vide et du plein quand elle atteint son point d'ultime perfection. Qui excelle à la défensive comprend les renversements du vide et du plein, et peut donc se revêtir d'une armure d'invisibilité. Mais qui ne s'y entend pas aura beau chercher à se cacher dans l'insondable, s'enfouir dans les replis du divin, cacher les traces de ses manœuvres, ne parviendra jamais à effacer les marques de sa forme et de sa voix.

Philosophes et stratèges

Tchouang-tse (chap. III, Principes pour nourrir le souffle vital) : Lorsque ma lame tranche les failles et s'insinue dans les vides, elle suit leur configuration préexistante. Elle ne touche ni aux veines, ni aux tendons, ni aux cartilages, ni encore moins aux os eux-mêmes ! Les bons cuisiniers doivent changer de couteau chaque année, parce qu'ils taillent dans la chair ; le commun des cuisiniers en change tous les mois parce qu'ils tranchent au hasard, mais avec le couteau qui lui sert présentement, votre serviteur a dépecé plusieurs milliers de bœufs sans que la lame soit moins affûtée qu'au premier jour. Car le fil de ma lame qui n'a pas d'épaisseur sait évoluer entre les espaces ménagés par les jointures de la bête. C'est ainsi qu'après dix-neuf ans de bons et loyaux services, elle est comme neuve. Quand je découpe une articulation, je repère le point difficile, je le fixe du regard, et, agissant avec une prudence extrême, précautionneusement, je taille. Sous l'action délicate de la lame, les parties se détachent avec un bruissement aussi léger qu'un peu de poussière se déposant sur le sol. Mon couteau à la main, je me redresse, regarde autour de moi, satisfait, et après avoir nettoyé ma lame je la remets au fourreau.

Kouan-tse (chap. XXIX, « tche-fen ») : C'est ainsi que, dans l'utilisation des armées, qui attaque des points solides est faible, qui attaque des points faibles est efficace. Qui attaque des points forts fait que les points faibles deviennent forts ; qui sait profiter de la faiblesse fait que les points forts deviennent faibles. C'est ainsi qu'on renforce le fort et affaiblit le faible. Le boucher Tan dépeçait neuf bœufs par jour et son couteau était si affûté qu'il pouvait trancher le métal, parce qu'il évoluait dans les interstices.

Houai-nan-tse (chap. XV, Du recours aux armes) : C'est cela qu'on appelle l'extrême subtilité ; confus, confus, obscur, obscur, qui peut percer ses sentiments ?

C'est pourquoi le saint se dissimulant dans le sans-origine, nul ne peut percer à jour ses intentions ; évoluant dans le sans-forme, nul ne peut représenter ses dispositions. Il n'obéit à aucune règle, il ne se conforme à aucun modèle et, pourtant, dès qu'il survient, tout est conforme. Il n'a ni nom ni apparence, et, pourtant, par transformation, il crée les images visibles. Ô, insondable, insondable, qu'il est profond, trouble, trouble, qu'il est lointain ! Il est tantôt printemps, tantôt été, tantôt automne, tantôt hiver. En haut, il s'élève jusqu'au faite suprême ; en bas, il sonde jusqu'au

tréfonds. Il se transforme, mue, se dissout, s'épand, sans jamais se figer. Il plante sa pensée dans les steppes de l'insondable et enfouit ses intentions au sein profond d'un gouffre tourbillonnant à nonuple replis. De sorte que même le regard le plus pénétrant ne peut deviner ses sentiments.

En répondant au plein par le vide, on ne peut qu'être dominé.

Je l'oblige à dévoiler ses formations sans jamais trahir ma forme ; je concentre mes forces, l'ennemi disperse ses hommes ; je forme un corps unique, il est fractionné en dix endroits ; attaquant à dix contre un, je me trouve toujours en supériorité numérique. Affrontant des effectifs restreints avec des forces nombreuses, la victoire est aisée.

Commentateurs traditionnels

Mei Yao-tch'en : L'autre présente une forme, tandis que la mienne n'apparaît pas. C'est pourquoi l'ennemi est obligé de diviser ses forces pour me contrer.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : À la guerre, rien n'est plus important que de ne jamais laisser deviner ses plans et de savoir cacher ses dispositions ; car qui survient là où l'on ne l'attend pas déjoue tous les dispositifs de défense. Mais pour peu que ses desseins soient percés à jour, on se trouve à court de ressource ; sitôt qu'on laisse voir sa configuration, on est soumis au pouvoir de l'autre.

S'il ne sait où je vais porter l'offensive, l'ennemi est obligé de se défendre sur tous les fronts. Alors qu'il a éparpillé ses forces en de multiples points, je concentre les miennes sur quelques-uns, de sorte que je ne rencontre jamais que de faibles troupes.

Garde-t-il ses avants ? il expose ses arrières ; renforce-t-il ses arrières ? il dégarnit ses avants. Protège-t-il son flanc gauche ? il dépeuple son flanc droit. Se garde-t-il sur la droite qu'il affaiblit sa gauche. S'il se protège

partout, il n'est défendu nulle part. Dans l'obligation d'organiser sa défense, il aura toujours l'infériorité numérique, tandis que je disposerai en toutes circonstances de la supériorité numérique parce que je contrains l'autre à se prémunir contre une attaque.

Commentateurs traditionnels

Tou Yeou : Comme l'ennemi doit se défendre sur une multitude de fronts, ses soldats doivent se diviser et sont ainsi partout en petit nombre.

Philosophes et stratèges

Han-fei-tse (chap. II, Seconde entrevue avec le roi de Ts'in) : Voici le plan que vous propose votre humble serviteur : levez une armée sans désigner de cible. Les stratèges du Han ne pourront adopter qu'une politique de soumission. Parallèlement, je vous demande la grâce de m'envoyer au Han, je compte bien persuader son prince de se rendre à votre cour. Vous l'y retiendrez et chargerez vos ministres les plus capables de monnayer son échange avec la partie adverse, je suis sûr que, de cette façon vous pourrez vous tailler un grand morceau du Han. Pendant ce temps, Mong Wou lèvera une armée dans la commanderie de l'Est et se portera, lui aussi, sur la frontière sans non plus fixer d'objectif. Les gens du Ts'i, sous la menace de cette armée, se rangeront aux propositions de King Sou. Sans avoir à livrer combat, une simple démonstration de force nous assurera du Han, tandis que le Ts'i se rangera à nos raisons. Cette victoire, dès que la nouvelle en sera connue, douchera les ardeurs du Tchao et sèmera le trouble dans l'esprit du Tch'ou. Tous s'empresseront de vous montrer de la loyauté. Tant que le Tch'ou se tiendra coi, nous n'aurons rien à redouter du Wei. Nous pourrons ainsi grignoter un à un tous les princes. C'est là l'unique façon de nous opposer au Tchao.

Houai-nan-tse (chap. XV, Du recours aux armes) : Alors que les rapports entre les hommes ne sont jamais aussi clairement tranchés que dans le cas de l'eau et du feu, il est totalement chimérique de penser qu'un petit nombre puisse en dominer un grand. Il faut comprendre que lorsque les stratèges parlent de vaincre des effectifs nombreux avec des effectifs

réduits, ils entendent par là, les hommes qu'ils ont sous leurs ordres et non pas ceux qui participent réellement au combat. En effet, on peut fort bien disposer de myriades de soldats, alors que seul un nombre restreint d'entre eux est réellement engagé. Cela, parce qu'on n'a pas su concentrer leurs forces. Inversement, on peut ne disposer que d'un nombre restreint d'hommes mais les utiliser en totalité parce qu'on a su unifier leurs forces. Mais dès lors que les deux adversaires donnent le meilleur de leur talent et consacrent tous leurs efforts au combat, il n'est jamais arrivé de mémoire d'homme que celui qu'handicape une infériorité numérique ait pu avoir le dessus sur celui qui dispose de l'avantage du nombre... Garde-t-il l'attitude d'« agir le dernier » comme lui, je cherche à le faire bouger. Il ne peut masser des hommes en un point sans se dégarnir ailleurs. Il ne peut faire tourner ses éléments d'élite sur le flanc gauche sans que j'enfonce son aile droite. Ses rangs se disloquent et ses hommes se débandent ; alors il est sûr que je puis anéantir ses arrières.

Lorsqu'on connaît le lieu et la date de l'engagement, on peut livrer bataille après une marche de mille lieues. Mais si on les ignore, l'aile droite sera dans l'impossibilité d'assister la gauche, et la gauche la droite, l'avant ne pourra venir au secours de l'arrière et l'arrière épauler l'avant ; je laisse à penser la pagaille quand les divers éléments sont distants de quelques dizaines de lieues ou même seulement de quelques lieues !

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Quand on a pris l'exacte mesure des vides et des insuffisances de l'ennemi, on peut connaître le jour de l'engagement.

Tou Yeou : Les experts en matière militaire doivent savoir où et quand aura lieu l'engagement. Ils calculent les trajets et fixent une date. Ils divisent les troupes et répartissent les hommes. Les plus éloignés du théâtre des opérations partent d'abord, les plus près ensuite, de sorte qu'ils feront leur jonction à point nommé à des milliers de lieues de distance, aussi aisément que des chalands se retrouvent sur la place du marché un jour de foire. Il faut absolument laisser l'ennemi dans l'ignorance de cette date.

Car, s'il l'apprend, il n'aura à se défendre que sur quelques points, alors qu'il devra disperser ses défenses sur de nombreux fronts s'il l'ignore. Si les points de défenses sont peu nombreux ses forces seront regroupées ; s'ils sont nombreux, elles seront éparpillées. Des forces éparpillées sont diluées, des effectifs concentrés combattent au complet.

De notre point de vue, les effectifs des armées du Yue, toutes nombreuses qu'elles sont, ne sauraient peser d'aucune manière sur la décision²¹.

C'est pourquoi il est possible de forcer la victoire. Pour importants que soient les effectifs alignés par l'ennemi, je puis toujours les mettre dans l'impossibilité de combattre.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Les gens du Yue se pressent les uns sur les autres ; ils sont indisciplinés et stupides. Il faut souligner aux dires de certains que Yue et Wou sont deux pays ennemis.

Li Ts'iuan : Yue signifie ici « dépasser ». Si l'on ignore le lieu et la date de l'engagement, on aura beau posséder des soldats en nombre supérieur à l'adversaire, comment pour-rait-on être assuré de la victoire ?

Tch'en Hao : Sun tzu évoque ici les affaires militaires du roi Ho-lou de Yue. Le Wou et le Yue nourrissaient l'un pour l'autre une haine inexpiable ; c'est pourquoi il est fait allusion au Yue ; cela ne signifie nullement *yue* (dépasser en nombre).

Examinez les plans de l'ennemi pour en connaître les mérites et démérites ; poussez-le à l'action pour découvrir les principes de ses mouvements ; forcez-le à dévoiler son dispositif afin de déterminer si la position est avantageuse ou non ; harcelez-le afin de repérer ses points forts et ses points faibles.

Commentateurs traditionnels

Li Ts'iuian : Tous ceux qui ont à se servir des armes, s'ils veulent adopter une stratégie victorieuse, doivent fonder leurs calculs sur *Les Cinq Généraux du comput divinatoire du Grand Un* afin d'établir le plan des obstructions et des frictions, et connaître ainsi les chances de succès et les risques d'échec.

Il faut observer la forme des nuages, des vapeurs, du vent, des oiseaux et les attitudes des soldats, afin de connaître la situation de l'adversaire. C'est ainsi qu'à l'époque de Wang Mang, au moment où Wang Ts'ouen lançait son expédition contre Kouen-yang, une vapeur recouvrit son camp. Elle avait la forme d'une montagne et se dissipait à quelques pieds du sol. Si bien que l'empereur Kouang-wou put savoir que celui-ci allait être détruit. Il y eut aussi une vapeur sur le camp du roi de Leang, mais comme elle avait la forme d'une digue, en observant ce présage, on pronostiqua la victoire.

Tou Mou : Par « pousser à l'action », il faut entendre « exciter » par tous les moyens afin qu'il réponde à nos provocations, pour avoir une claire vision de son attitude et de sa discipline. C'est ainsi que le stratège Wou Ts'i répondit au marquis Wou de Wei, quand celui-ci l'interrogea sur l'attitude à adopter quand les deux armées se trouvaient face à face, sans que l'on sût rien du commandement adverse : « Envoyez des braves qui n'ont pas froid aux yeux prendre la tête d'un détachement d'élite avec mission de tourner les talons au premier engagement. Naturellement, vous ne vous occuperez pas de châtier les fuyards, mais vous devez simplement observer la réaction de l'adversaire. Si une partie seulement des hommes se lève et que ses mouvements sont coordonnés et disciplinés, s'ils renoncent à la poursuite des fuyards abandonnant un gain illusoire, vous avez affaire à un général qui sait combiner des plans. Mais si toute la troupe se lance à la poursuite des fuyards, dans la plus grande confusion, les bannières en désordre, dans le seul souci de s'emparer d'un mince profit, vous avez affaire à un incapable et vous pouvez l'attaquer sans hésitation. »

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : L'adversaire prend-il l'initiative du mouvement, qu'il découvre sa forme. Il est actif et je suis au

repos ; ainsi, j'épuise ses forces. La victoire est à portée de main quand l'ennemi a dévoilé sa forme ; on impose son ascendant à un ennemi à bout de forces... J'use de stratégies insolites. S'il ne me répond toujours pas, je me contente d'aller au bout de toutes les provocations. Répond-il à mes incitations, il me dévoile ses intentions. Garde-t-il l'attitude d'« agir le dernier » comme lui, je cherche à le faire bouger. Il ne peut masser des hommes en un point sans se dégarnir ailleurs. Il ne peut faire tourner ses éléments d'élite sur le flanc gauche sans que j'enfonce son aile droite. Ses rangs se disloquent et ses hommes se débandent, alors il est sûr que je puis anéantir ses arrières.

Une formation militaire atteint au faîte ultime quand elle cesse d'avoir forme. Sitôt qu'une armée ne présente pas de forme visible, elle échappe à la surveillance des meilleurs espions et déjoue les calculs des généraux les plus sagaces. C'est grâce à un dispositif déterminé que j'ai emporté une victoire que chacun a pu constater, mais le vulgaire n'y a vu que du feu. Car si n'importe qui est à même de connaître la manœuvre gagnante, nul ne peut remonter au processus qui m'a permis d'édifier la configuration victorieuse.

C'est ainsi qu'un général ne cherche pas à rééditer ses exploits, mais s'emploie à répondre par son dispositif à l'infinie variété des circonstances.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : On construit la victoire en profitant des mouvements adverses... Ce n'est pas une configuration unique qui peut venir à bout de l'infinité des formations possibles. L'auteur explique encore que ce n'est pas là la connaissance parfaite. Par « édifier la victoire », le texte signifie que si chacun sait comment je l'ai emporté, nul ne comprend que j'ai édifié ma victoire sur les mouvements de l'ennemi.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Tous les êtres ont des manifestations sensibles, seul le Tao n'en a pas. Ne possédant pas de forme constante, il ne laisse pas de traces. Il tourne et se meut sans trêve, à l'image du cours du Soleil et de la Lune, de la succession des saisons, de l'alternance des jours et des nuits... Sans-forme, il donne forme aux formes de sorte que son œuvre s'accomplit ; non-chose, il fait que les choses sont choses, et c'est ainsi qu'il remporte la victoire sans jamais connaître de revers.

Une formation militaire atteint le faite ultime quand elle perd toute forme visible ; oui, elle atteint là le faite ultime ! C'est pourquoi une armée véritablement grande vainc sans coup férir, car elle fait corps avec les dieux et les génies...

Ce qui a forme et contours peut être observé par chacun dans l'Empire ; de même que ce qui est consigné dans les livres et les manuels ne peut se transmettre et s'enseigner de génération en génération. Tout cela est soumis à des formes se dominant mutuellement. Celui qui excelle aux formes refuse de les imiter. Car il sait que la grandeur du Tao réside dans ce qu'il n'a pas de forme. Sans-forme, il ne peut être ni dominé, ni mesuré, ni trompé, ni même deviné. Contre l'ennemi qui manifeste son intelligence, on peut monter des plans ; celui qui manifeste ses dispositifs est susceptible d'être attaqué ; celui qui dévoile ses effectifs s'expose à des embuscades ; à celui qui montre ses armes, on peut opposer une parade ; tout corps qui se meut, bouge, agit, tourne, se dilate et se contracte, se replie et se déploie, prête le flanc à la ruse ou à la tromperie. Là n'est pas l'excellence. Non, l'excellence est atteinte quand dans ses déplacements, on surgit comme un dieu et disparaît comme un démon ; quand on fait scintiller l'éclat des astres tout en se mouvant aussi mystérieusement que le Ciel, on avance et on recule, se détend et se replie sans jamais montrer sa forme visible. Oiseau Roc prenant son envol, licorne qui déboule, phénix qui plane, dragon qui s'élance, on possède la soudaineté de la brise automnale et la rapidité d'un cheval ailé.

La forme d'une armée est identique à l'eau. L'eau fuit le haut pour se précipiter vers le bas, une armée évite les points forts pour attaquer les

points faibles ; l'eau forme son cours en épousant les accidents du terrain, une armée construit sa victoire en s'appuyant sur les mouvements de l'adversaire. Une armée n'a pas de dispositif rigide, pas plus que l'eau n'a de forme fixe. Celui-là qui remporte la victoire en sachant profiter des manœuvres adverses possède un art réellement divin.

Aucun des cinq éléments ne domine constamment, ni aucune des quatre saisons ne prévaut à jamais ; les jours sont tantôt longs, tantôt courts et la Lune croît et décroît.

Commentateurs traditionnels

Li Ts'iuan : Comment pourrait-on emporter la victoire si on n'utilisait pas les déterminations de l'ennemi ? Une troupe légère ne peut soutenir un combat prolongé, il suffit de rester assez longtemps sur la défensive pour en avoir raison ; en face d'une armée disposant d'un armement lourd et de réserves, on s'emploie à la faire sortir par des provocations ; si les soldats sont prompts à la colère, on les humilie ; si l'ennemi est puissant, on l'émousse. Le général adverse est-il arrogant, faites qu'il vous méprise ; est-il cupide, appâtez-le ; est-il soupçonneux, semez la discorde entre lui et ses subordonnés. C'est bien en s'appuyant sur les caractéristiques de l'adversaire que la victoire se construit.

Ts'ao Ts'ao : Parvenu à un certain degré de puissance, on ne peut que décliner ; qui trahit ses dispositifs sera nécessairement vaincu. C'est pour cela que celui qui est capable de calquer ses mouvements sur ceux de l'ennemi remportera les victoires comme s'il était un démon.

Philosophes et stratèges

Lao-tse (verset 8) : Le bien suprême : être comme l'eau. L'eau bénéfique à tous n'est rivale de rien ; elle réside dans les fonds dédaignés de chacun. C'est pourquoi elle est proche du Tao.

Lao-tse (verset 66) : Rien de plus faible que l'eau. Rien ne la surpasse pour entamer dur et fort.

Wei-leao-tse (chap. VIII, Wou-yi) : Des soldats victorieux sont comme l'eau : rien n'est plus faible ni plus malléable que l'eau. Mais c'est sous son action que collines et falaises sont sapées. Cela tout simplement parce qu'en raison de sa nature particulière elle peut porter des coups terriblement efficaces.

Canons de l'Empereur Jaune (Attitude de la poule) : Qui sait se modeler sur le comportement féminin réalise des profits. Riche, il s'enrichit ; pauvre, il accède à l'aisance, il préserve ce qu'il défend, réussit dans ses entreprises, obtient ce qu'il convoite et sort victorieux des combats. Il a longévité et descendance nombreuse. C'est une conduite faste ; elle fait resplendir la vertu.

Houai-nan-tse (chap. I, La source du Tao) : La victoire par la force se remporte contre des adversaires inférieurs ou, à la rigueur, égaux. La victoire par la faiblesse dépend uniquement de soi-même. Il n'existe pas d'aune à laquelle la mesurer... Faiblesse et mollesse sont les racines de la vie ; force et solidité, les pourvoyeuses de la mort. Chanter le premier, c'est la voix de l'extinction ; se mettre en mouvement en dernier, c'est la raison du succès...

Voilà pourquoi le sage s'en tient à la voie de la pureté et se conduit comme une poule. Il se plie à ce qui convient et répond aux circonstances. Il est derrière, jamais devant. Ployant et faible, il demeure calme et stable dans la paix et la passivité...

Le sans-forme est le patriarche de toute forme, l'inaudible l'ancêtre de l'audible. Ils ont pour enfant Lumière, et Eau pour petite fille, toutes deux issues du Sans-forme. La lumière se peut voir mais non étreindre, l'eau se peut guider mais non détruire. C'est pourquoi dans le monde des images, rien n'est plus noble que l'eau, surgissant dans la vie, disparaissant dans la mort, allant de l'être au néant et du néant à l'être, faible et basse. Le pur et le passif forment la quintessence du Tao ; calme, au repos, elle ne pense qu'à répondre... L'eau est la plus molle et la plus faible de toutes les choses, et pourtant elle est vaste, illimitée ; ses profondeurs sont insondables. Elle donne naissance à tous les êtres, permet à toute activité de s'accomplir... On la frappe sans la blesser, la transperce sans l'entamer, la

coupe sans la scinder, la brûle sans l'enflammer, tout cela parce qu'elle est faible et fuyante.

Commentaire du chapitre VI

Le *Sun-tzu* applique ici au domaine de la stratégie militaire le postulat qui traverse toute la pensée chinoise : le sans-forme domine l'ayant-forme. De la même façon que le Tao produit toutes les formes et les contrôle parce qu'il est soustrait au monde de l'être, le bon général est celui qui est impénétrable et masque ses desseins alors que les visées de l'autre lui sont transparentes. Cette idée a connu des applications très importantes dans la sphère de la réflexion politique. Des penseurs, tels Chen Tao ou Han Fei, mettent au point une technique de contrôle et de manipulation politiques qui repose sur la dialectique de l'opacité et de la transparence. Grâce à la terreur et à l'espionnage, le souverain, au centre vide d'un dispositif panoptique, sait tout de chacun de ses sujets, alors que ceux-ci ignorent tout de ses menées. Tchouang tse lui-même, dans le célèbre apologue du boucher Tan, évoque cette miraculeuse science des vides qui permet ici non pas de vaincre sans ensanglanter la lame, mais de dépecer une bête sans émousser son couteau. Qui possède cette technique miraculeuse maîtrise l'art de nourrir son souffle vital et se soustrait totalement au monde des formes. L'idée que le sans-forme domine l'ayant-forme a été spécialement développée par le *Houai-nan-tse* qui revient à maintes reprises, ainsi qu'on a pu voir, sur ce paradoxe, que la forme suprême des formations d'une armée, c'est de ne présenter aucune forme.

Ces conceptions théoriques ont des applications concrètes sur le champ de bataille. Les deux exemples canoniques cités par les commentateurs sont, d'une part, le stratagème utilisé par Sun Pin qui lui permit de remporter une éclatante victoire à Kouei-ling et, d'autre part, la ruse des Hsiung-nou qui cachèrent leur force réelle et bernèrent l'empereur Han Kao-tsou, encerclant les troupes chinoises à Pai-teng. Le plan adopté par Sun Pin est resté un modèle du genre. Il a servi à donner son nom à l'un des *Trente-Six Stratagèmes* : « Assiéger Wei pour sauver le Tchao. » En fait, il s'agit là de l'énoncé sous une forme imagée des principes militaires généraux du *Sun-tzu*, selon lesquels on évite le plein (ici la capitale du

Tchao assiégée par les puissantes armées du Wei) pour attaquer le vide (le cœur même du pays ennemi, en marchant sur Ta-leang, sa capitale).

Pour être sûr que l'adversaire n'éventera pas le piège, il convient de masquer ses faits et gestes par une campagne massive de désinformation. Lors de la bataille de la Falaise Rouge, Ts'ao Ts'ao, bien qu'il sût que l'adversaire préparait quelque chose, ne put apporter la juste réponse, car il fut trompé par des espions sur les modalités de l'opération, si bien que la surprise fut totale. Pour l'époque moderne, l'un des meilleurs exemples est fourni par le débarquement de Normandie, dont la réussite était liée pour une grande part à l'ignorance des Allemands de la date et du lieu où il se produirait. D'où le rôle crucial des espions pour le succès de la manœuvre.

Le *Sun-tzu* défend ici une conception féminine de la guerre, prônant la force de la faiblesse. Il se fait ainsi, encore une fois, l'écho du *Lao-tse* et se situe dans le droit-fil de tout un courant stratégique qui, prenant acte de la dévalorisation des vertus héroïques et masculines, s'emploie à montrer que la guerre est affaire non pas de force et de vaillance, mais de ruse et d'humilité. En un mot, les stratèges découvrent avec ébahissement que pour l'emporter, pour imposer sa loi, celle du plus fort, du coq sur la poule, il fallait renier les qualités viriles et adopter ce qu'un texte du III^e siècle avant notre ère appelle l'attitude de la poule.

Les commentateurs postérieurs – plus conformistes et plus machistes que leurs aïeux – préfèrent faire silence sur cet aspect de la théorie de Sun tzu, mais les écrits des philosophes pré-Ts'in et des Han antérieurs, qui gardent la marque du courant « Houang-lao », insistent sur les vertus féminines du chef de guerre, fondamentales pour les penseurs militaires de l'époque et que symbolise de façon magistrale l'action de l'eau.

Chapitre VII

L'engagement

Maître Sun a dit :

En règle générale, le chef de guerre, après en avoir reçu l'ordre de son maître, rameute ses troupes, concentre ses multitudes et plante son camp face à l'ennemi. Commencent alors les difficultés propres à l'engagement. Les difficultés inhérentes à l'engagement consistent essentiellement en ceci : il faut savoir faire du chemin le plus long le plus court et renverser le désavantage en avantage. Par exemple : je dévie de ma route afin de distraire l'ennemi par l'appât d'un gain fictif si bien que, parti après lui, j'arrive le premier sur l'objectif. Voici ce qui s'appelle posséder à fond la dialectique du direct et de l'indirect.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Je dévie de ma route pour lui faire croire que je suis loin. Je puis le devancer si je possède une bonne estimation des distances et si j'ai calculé à l'avance nos positions respectives par rapport à l'objectif.

Tou Mou : On transforme une voie sinueuse en chemin direct rien qu'en laissant croire à l'ennemi qu'on est loin. Dès que l'on a endormi sa vigilance, on fait diversion en l'appâtant par quelque avantage ; alors on brûle les étapes pour le prendre par surprise. Parti après lui, on le devance et on s'empare d'un point stratégique.

Tou Mou : Le général Tchao Che du royaume de Tchao, chargé par son maître de secourir son allié du Han mis en difficulté par le Ts'in sous les murs de Yen-yu, en 270 av. J.-C., planta le camp à seulement soixante lieues de la capitale et s'enferma dans de solides fortifications. La chose fut rapportée à la partie adverse par un émissaire envoyé aux nouvelles. Les généraux du Ts'in furent rassurés : « Ah ! se dirent-ils, on voit bien que Yen-yu ne fait pas partie du royaume de Tchao ! » Mais après le départ de l'espion, Tchao Che avait levé le camp et, à la tête de son armée, après une

marche de deux jours et deux nuits, il arriva à proximité de la ville. Il dépêcha un détachement d'arbalétriers d'élite de prendre position à cinquante lieues de Yen-yu. L'armée du Ts'in, ayant eu vent de la chose, se porta à sa rencontre ; trop tard, Tchao Che avait déjà eu le temps de faire occuper par quelque dix mille hommes les collines situées au nord de la ville et disposait ainsi d'un avantage décisif. Il passait alors à l'offensive et infligeait une cinglante défaite aux troupes adverses.

Tout engagement présente des avantages comme des risques. Si l'on commande à l'ensemble de l'armée de faire mouvement afin de disputer un avantage, elle risque fort d'arriver trop tard ; si l'on décide de n'en employer qu'une partie, on expose ses fourgons lourds.

Il faut savoir que, si dans l'espoir de quelque gain, l'on commande à ses hommes de franchir cent lieues à marche forcée, l'armure sous le bras, en brûlant les étapes sans faire halte ni jour ni nuit, l'état-major sera totalement anéanti, les troupes se présentant en ordre dispersé, les plus robustes devant, les plus faibles derrière ; de sorte que, de cette façon, seul un dixième des effectifs sera en mesure de livrer combat au point convenu. L'armée livre-t-elle bataille à l'issue d'une marche forcée de cinquante lieues, les officiers de l'avant-garde seront décimés et seule la moitié des troupes sera en état de combattre. Et même après une marche de trente lieues, seuls les deux tiers des soldats seront opérationnels.

Si elle est privée de ses fourgons, de ses vivres ou de ses réserves, une armée est menacée d'anéantissement.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Combattre après une marche de cent lieues, c'est une chose qu'il ne faut jamais faire. Tout l'état-major sera capturé.

Li Ts'iuian : Cent vingt lieues par jour, c'est ce que parcourt une armée quand elle avance à marche forcée. À ce rythme, seuls les plus solides peuvent tenir, les autres restent à la traîne. Dans une armée, il n'y a jamais qu'une petite minorité d'hommes bien entraînés, un dixième des effectifs totaux formera le peloton de tête, les autres étant loin derrière. Comment

s'étonner qu'une armée qui affronte l'ennemi dans ces conditions voie tous ses officiers capturés. Pour rattraper Lieou Pei, Ts'ao Ts'ao fit une marche de cent lieues en un jour et une nuit. Ce qui fit dire à Tchou-kö Leang qu'un carreau d'arbalète en fin de course ne pouvait même pas traverser la gaze la plus fine. Il voulait dire par là que l'ennemi avait perdu toutes ses forces. C'est ainsi que se produisit, pour finir, le désastre de la Falaise Rouge. Et c'est pour s'être lancé inconsidérément à la poursuite de Sun Pin que P'ang K'iuan perdit la vie à Ma-ling. Voilà ce que le texte a voulu dire.

Tou Mou : C'est là une explication incomplète. Toute armée est capable de franchir des étapes de trente lieues ; en accélérant l'allure, en doublant les étapes et en marchant de nuit, une troupe peut parcourir cent lieues en vingt-quatre heures. Mais, cependant, si elle doit livrer combat tout de suite après, les hommes seront dans un tel état d'épuisement qu'il est sûr que les généraux seront décimés. Mais quand le texte dit : « La méthode consiste à en prendre un sur dix », cela signifie que si l'on ne peut pas procéder autrement que de combattre après avoir brûlé les étapes, il convient de sélectionner dix pour cent des soldats les plus résistants et de les envoyer d'abord ; les autres devant les rejoindre par la suite. C'est ainsi que sur une troupe de dix mille hommes, un premier groupe de mille hommes arrivera d'abord, disons à l'aube, puis les autres se suivront par petit groupes ; certains arriveront à l'heure *Si-wou*, d'autres à l'heure *Wei-chen*, etc. Chacun suivant son rythme afin de ne pas épuiser ses forces. Et ils auront assez de voix pour répondre aux autres et les assurer de leur soutien. De toute façon, quand on engage le combat, c'est pour la possession d'un avantage stratégique. Et dans ces conditions, même avec seulement mille hommes pour défendre une telle position, on peut résister à des forces dix fois supérieures le temps que les renforts arrivent. C'est ainsi que l'empereur T'ai-tsong des T'ang occupa Wou-lao avec trois mille cinq cents cavaliers et put tenir en respect les cent quatre-vingt mille hommes de Tou Kien-tö. Je crois que c'est là un bon exemple.

Philosophes et stratèges

Stratagèmes des Royaumes Combattants (Chap. xx, Stratagèmes du Tchao III) : Vous disposez d'armées supérieurement aguerries, alignant en

permanence trois cent mille hommes, dix mille chars et vingt mille cavaliers. Vos fantassins sont parmi les mieux entraînés de l'Empire ; ils sont capables d'accomplir des marches de cinquante lieues avec un barda de cent livres sur le dos en plus de leur armement. Vous possédez les meilleurs chevaux venus des haras de la steppe, ils sont montés par des cavaliers entraînés à la façon barbare, capables de tirer des flèches en plein galop en tordant le buste ou même tête en bas sous le ventre de leur monture. Vous avez su conserver un fort contingent de chars lourds dont les enjoliveurs de moyeux, munis de faux, sèment la mort et la désolation dans l'infanterie ; et vos régiments d'arbalétriers, avec leurs armes à longue portée, balistes et arbalètes à double torsion, figurent parmi les plus redoutables de l'Empire ; le bruit mat du déclenchement des clapets des mécanismes à répétition fait trembler jusqu'aux coupeurs de têtes de l'Ouest.

Qui ignore les objectifs stratégiques des autres princes ne peut conclure d'alliances.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Si on ne connaît pas les intentions et les plans de l'ennemi, on ne pourra le contrer en nouant des alliances.

Tou Mou : Ce n'est pas cela : il s'agit d'être prêt à temps à recevoir l'ennemi. Le texte dit qu'il faut prévoir à l'avance les plans des princes de l'Empire si l'on veut être en mesure de croiser le fer avec eux.

Philosophies et stratèges

Han-fei-tse (chap. x, Les dix erreurs) : Qu'appelle-t-on « la méconnaissance des forces réelles ? » Lorsque le roi de Ts'in attaqua Yi-yang, Le roi de Han en conçut de vives alarmes. Kong-tchong P'eng lui donna le conseil suivant :

« Vous ne pouvez lutter avec vos propres forces. Traitez avec le Ts'in par l'intermédiaire de Tchang Yi, en lui promettant une de vos places en échange de la paix. Puis joignez vos forces aux siennes pour attaquer le

Tch'ou, ainsi vous détournerez sur celui-ci les maux dont nous afflige le Ts'in. »

Le prince approuva. Il veilla aux préparatifs de voyage de Kong-tchong au Ts'in pour y conclure une alliance. Le roi de Tch'ou s'en inquiéta lorsque la nouvelle lui parvint. Il convoqua Tch'en Tchen :

« P'eng de Han s'apprête à se rendre à l'Ouest conclure une alliance avec le Ts'in. Que devons-nous faire ?

– Une fois que le Ts'in aura obtenu une ville du Han, il va nous attaquer avec ses meilleures troupes, et les deux Etats vont se tourner contre le Sud. Ainsi, le vœu qu'il adresse depuis toujours à ses ancêtres dans ses sacrifices à leurs mânes risque d'être exaucé. Pour nous, ce serait une catastrophe ! Il faut que vous vous hâtiez de lever de bonnes troupes et d'envoyer au Han un homme de confiance doté d'une forte escorte et d'une somme d'argent considérable. Il tiendra le discours suivant : “Bien que notre pays soit faible, nous avons levé toutes les troupes disponibles afin que vous restiez ferme vis-à-vis du Ts'in. Nous aimerions que vous envoyiez un observateur au Tch'ou afin que vous jugiez par vous-même de la mobilisation. ” »

Le Tch'ou disposa le long du chemin qui menait au Han des cohortes de cavaliers et des fantassins, afin de donner le change à l'envoyé que lui avait dépêché le Han sur la foi de ses discours. Et il déclara à l'ambassadeur : « Allez dire à votre prince que nos troupes sont prêtes à intervenir sur son territoire. » Le souverain du Han fut ravi du rapport qui lui fut fait. Il ajourna le voyage de Kong-tchong P'eng, malgré ses protestations : « Vous commettez une grossière erreur. Le Ts'in nous attaque avec des armes et le Tch'ou nous secourt avec du vent. À mépriser le danger réel représenté par le Ts'in sur la foi de vagues promesses, vous allez mettre votre royaume en péril ! » Le roi du Han ne voulut rien entendre. Kong-tchong, furieux, se retira sur sa terre et refusa de paraître à l'audience durant dix jours. La situation de Yi-yang devenait chaque jour plus critique. Les émissaires que le roi du Han dépêchait au Tch'ou pour le presser d'envoyer des renforts se succédaient sans trêve, mais pas l'ombre d'un soldat ne vint à la rescousse. La ville de Yi-yang tomba au milieu des éclats de rire de tout l'Empire. D'où la formule : « La méconnaissance des forces doublée de l'attente d'appuis extérieurs aboutit à l'annexion. »

Qui ignore la nature du terrain – montueux ou boisé, accidenté ou marécageux – ne pourra faire avancer ses troupes ; qui ne sait faire usage d'éclaireurs sera dans l'incapacité de profiter des avantages topographiques.

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : (...) On note chez le duc de Wei, Li Tsing, les remarques suivantes : Il faut être comme une bande de brigands dissimulant son attaque. On choisira donc des soldats courageux et des officiers perspicaces ; sous la conduite de guides locaux, ils couperont à travers bois et montagnes à l'insu de l'ennemi, progressant en silence et dissimulant leurs traces, tantôt avançant par les sentiers, chaussés de pattes d'animaux factices, tantôt tapis dans les buissons la tête camouflée par des couvre-chefs imitant les oiseaux. Ensuite, ils devront prêter l'oreille aux bruits les plus lointains et ouvrir grands leurs yeux pour scruter l'horizon. Il leur faudra avoir l'esprit toujours en éveil pour saisir la moindre opportunité. Ils devront se montrer attentifs au plus infime détail : en observant les rides à la surface de l'eau, ils pourront savoir si l'ennemi est en train de franchir un gué, et en étudiant le mouvement des arbres surprendre l'avance des troupes adverses. C'est par des feux d'alarme réglés, des drapeaux synchronisés, des récompenses substantielles et méritées, des châtiments sévères et justes, qu'il me sera possible de faire face aux mouvements de l'ennemi et de connaître à l'avance ses plans.

Philosophes et stratèges

Kouan-tse (chap. xxvii, Les cartes du relief) : En règle générale, tout chef de guerre doit au préalable étudier à fond les cartes du relief. Il lui faut connaître sur le bout des doigts les passages dangereux pour les chars, les rivières dont les eaux profondes risquent de submerger les véhicules, les chaînes de montagnes, les principaux cols et le réseau hydrographique, l'emplacement des éminences, élévations de terrain et hauteurs, les zones pourvues d'un abondant couvert végétal, joncs, forêts ou roseaux, la longueur des routes, l'importance des fortifications et murailles, les cités

opulentes ou misérables, les régions fertiles ou ingrates. Tout cela doit lui être connu. Ce n'est que lorsqu'il aura emmagasiné dans sa mémoire l'ensemble des particularités du relief et le découpage des provinces qu'il pourra lever des troupes et attaquer des places. Tel est le but de la cartographie : permettre d'avoir une claire connaissance de ce que l'on a devant et derrière soi quand on se déplace, de sorte qu'on ne se trompe jamais sur l'avantage topographique ni sur la situation des campagnes, fertiles ou pauvres.

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol. 6, chap. LXXXVII) : Liu K'ai prit une carte, l'étala devant Lumière de la Raison et déclara :

« Depuis que j'exerce mes fonctions, j'ai toujours su que les Man allaient se rebeller tôt ou tard, c'est pourquoi j'ai envoyé dans le plus grand secret des éclaireurs sur leur territoire afin qu'ils procèdent à des relevés topographiques des lieux propices au stationnement des troupes et à l'évolution des armées ; grâce à quoi, j'ai pu dresser cette carte de la pacification des indigènes du Sud. C'est avec joie que je la remets entre vos mains, en espérant qu'elle puisse être utile à vos projets. »

Lumière de la Raison en fut transporté d'aise et il le fit entrer dans son armée comme chef des Eclaireurs et des Guides. Puis il remit ses troupes en mouvement et s'enfonça profondément en territoire barbare... On battit le rappel et tous regagnèrent le camp. Les généraux firent leur rapport à leur général en chef, qui demanda :

« Bon, vous avez laissé filer deux des généraux des trois colonnes ennemies, mais j'aimerais bien savoir ce qu'il en est du chef Triplechaîne. »

Tchao la Nuée lui présenta sa tête.

Alors les autres généraux dirent en manière d'excuse que les deux autres caciques avaient abandonné leurs montures et avaient escaladé la montagne à pied, c'est pourquoi ils n'avaient pu les prendre.

Lumière de la Raison gloussa :

« Ils sont déjà entre mes mains ! »

Meneurs, Nuées, et les autres officiers restaient dubitatifs. Mais, un peu plus tard, Tchang Ni revenait avec Tounghungâh et Tchang Yi avec Ngâhoueignâhn, au grand ébahissement des sceptiques. Lumière de la Raison se fît un plaisir de leur expliquer le prodige :

« En regardant la carte de Liu K'ai, j'avais repéré les emplacements de leurs fortifications. C'est pourquoi j'ai asticoté Meneur et Nuée pour qu'ils se lancent dans une attaque en profondeur. C'est ce qu'ils ont fait : ils ont d'abord investi le camp de Triple-chaîne, puis ils ont scindé leurs forces pour prendre les deux camps latéraux à revers, tandis que j'avais envoyé Ma Tchong et Wang P'ing les appuyer par une attaque frontale. Eux seuls pouvaient accomplir une telle mission. J'avais aussi supputé que les deux chefs barbares pourraient peut être s'échapper en coupant à pied à travers la montagne, aussi ai-je envoyé Tchang Yi et Tchang Ni leur tendre une embuscade, avec Kouan Souo prêt à leur prêter main-forte. C'est ainsi que j'étais sûr de leur capture ! »

La guerre a le mensonge pour fondement et le profit pour ressort ; elle demande que l'on sache se diviser et se regrouper en fonction des mouvements de l'adversaire.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Une armée doit tantôt se diviser, tantôt se regrouper, elle change ses formations en fonction de l'ennemi.

Tchang Yu : Tantôt elle divise ses formations, tantôt elle concentre ses forces, elle change et se meut en fonction des mouvements de l'adversaire. Pour certains, il faut comprendre le terme de « mouvement » dans le sens des tactiques régulières et irrégulières qui se transforment les unes dans les autres de sorte que vos plans échappent à l'ennemi. *L'Art de la guerre* de Li Tsing dit : « Les troupes se dispersent-elles que la concentration devient une manœuvre irrégulière ; les troupes se concentrent-elles que vous faites de la dispersion une manœuvre extraordinaire... Après avoir répété cinq au six fois le manège, on revient à une manœuvre régulière. »

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Combiner des plans et des stratagèmes, tendre des embuscades dans les roseaux, savoir user de l'eau et du feu, sortir des tours surprenants et diaboliques, confondre l'ouïe de l'adversaire par le grondement de ses tambours et les cris de ses hommes, aveugler ses yeux par la poussière soulevée par des branchages. Tels sont les procédés dont use le capitaine qui possède la science des ruses et des leurres.

Illustrations littéraires

Tsouo-tchouan (18^e année du duc Hsiang, 554 av. J.-C.) : (*Résumé*) Les armées du Tsin grossirent leurs rangs avec des mannequins et disposèrent des leurres à certaines places stratégiques, puis firent traîner des branchages par des chars afin de soulever beaucoup de poussière et d'abuser le Ts'i en faisant croire à une troupe considérable.

C'est pourquoi une armée doit être preste comme le vent, majestueuse comme la forêt, dévorante comme la flamme, inébranlable comme la montagne ; insaisissable comme une ombre ; elle frappe avec la soudaineté de la foudre.

Quand on pille une région, on répartit le butin entre ses hommes ; lorsqu'on occupe un territoire, on en distribue les profits.

On doit toujours peser ses décisions en fonction de l'opportunité des circonstances. Celui qui sait le mieux doser les stratégies directes et indirectes remportera la victoire ; telles sont les règles de l'engagement.

Philosophes et stratèges

Tchan-kouo-ts'ö (chap. xi, Stratagèmes du Ts'i IV, Discours de Sou Ts'in au roi de Ts'i) : (...) Et les soldats d'élite de vos armées, enrégimentés par escadrons de cinq hommes, sont incisifs comme le dard des guêpes, rapides

comme la foudre et insaisissables comme les nuages et la pluie. Ils chargent comme la flèche, combattent comme l'éclair et se dispersent comme l'orage printanier.

Kouan-tse (chap. VII, Les sept règles) : Qui avance comme la bourrasque ne trouvera jamais la route trop longue ; qui s'élance comme l'oiseau qui vole ne trouvera pas que fleuves et monts sont des obstacles ; qui a la majesté de la foudre s'avancera seul sans rencontrer d'ennemis ; qui est semblable à l'inondation ou à la sécheresse pourra détruire des Etats et secourir des villes ; qui a la solidité d'un mur d'airain saura préserver son temple ancestral et accroître sa descendance. Qui dirige ses Etats comme un seul corps saura édicter des ordres et rendre claires les lois. Avancer comme la bourrasque, c'est être rapide ; s'élancer comme l'oiseau, c'est être léger ; avoir la majesté de la foudre, c'est souder la volonté de ses hommes ; posséder l'efficacité de l'inondation ou de la sécheresse, c'est faire en sorte que l'autre ne puisse profiter des fruits de la terre ni récolter le grain qu'il a semé ; être protégé d'un mur d'airain, c'est avoir partout des yeux et des oreilles ; diriger le peuple comme un seul corps, c'est museler les propos subversifs et éradiquer l'artifice...

Houai-nan-tse (chap. XV, Du recours aux armes) : Preste comme l'éclair, rapide comme la bourrasque, il semble jaillir de terre ou tomber du Ciel... L'armée à l'arrêt est comme la montagne en mouvement, elle est comme la bourrasque. Elle détruit tout ce qu'elle attaque ; il n'est rien qu'elle ne mette à bas et disloque.

Le Livre du prince Chang (chap. XVII, Des peines et des récompenses) : Jadis, le roi T'ang le Victorieux ne disposait que du duché de Tsang-mao ; le roi Wen ne régnait que sur le petit fief de Ts'i-tcheou ; aucun des deux n'excédait cent lieues carrées. Et pourtant, l'un écrasa le puissant souverain des Hsia dans la plaine de Wou-tiao, l'autre eut un fils, le roi Wou, qui défît le souverain des Yin dans la plaine de Mou-ye. Après avoir mis en pièces les neuf corps d'armée de leurs rivaux, ils démembrèrent leurs Etats pour distribuer des apanages à leurs partisans. Tous ceux qui avaient combattu dans leurs armées reçurent une terre. Puis ils dispersèrent leurs troupes, remisèrent leurs chars, firent paître leurs chevaux à l'adret du Houa-chan et leurs bœufs dans les herbages de Nong-ts'ö et les y laissèrent mourir de vieillesse. Telles furent les libéralités de T'ang le Victorieux et du roi Wou

qu'un adage ancien rappelle en ces termes : « Si les richesses de Tsang-mao et de Ts'i-tcheou avaient dû récompenser les braves de l'Empire, ceux-ci n'auraient eu chacun pas même un boisseau ni un sol. Mais ayant agrandi leurs possessions, ils purent les récompenser tous, sans en oublier aucun. » On voit donc que ces deux princes qui pourtant ne disposaient que de domaines exigus purent distribuer à leurs vassaux des fiefs plus grands que les leurs, sans oublier les simples hommes de troupe et étendirent leurs largesses jusqu'aux bêtes de trait, car ils détenaient l'art de se servir de richesses qui n'étaient pas les leurs.

Les *ordonnances militaires* disent : « On a suppléé à la voix par le tambour et les cloches ; à l'œil par les étendards et les guidons. Signaux sonores et visuels étant perçus par tous, ils permettent de souder les mouvements des troupes en un seul corps, si bien que les braves ne se ruent pas seuls à l'assaut sans en avoir reçu l'ordre et les pleutres ne battent pas en retraite de leur propre initiative. Tel est le moyen de faire manœuvrer de larges masses. C'est pourquoi, la nuit, on utilise de préférence les feux et les tambours, et, le jour, les bannières et les drapeaux ; cela afin de s'adapter au mieux aux facultés visuelles et auditives. »

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Donner la charrerie en terrain ouvert et la cavalerie en terrain accidenté ; privilégier l'arc lors du passage des rivières et au contraire l'arbalète dans les passes resserrées ; se servir de préférence des bannières comme signaux le jour, des feux la nuit et du tambour dans le clair-obscur du crépuscule : voilà à quoi s'emploie celui qui s'entend aux dispositifs tactiques.

L'allant des armées peut être sapé comme la résolution du général ébranlée. L'humeur matinale est belliqueuse, l'humeur de midi indolente, l'humeur vespérale nostalgique. Parce qu'il a le contrôle du moral, un bon général évite l'ennemi quand il est d'humeur belliqueuse pour l'attaquer quand il est indolent ou nostalgique ; parce qu'il a la maîtrise de la

résolution, il oppose l'ordre au désordre, le calme à l'affolement ; parce qu'il détient la maîtrise des forces, il oppose à des hommes qui viennent de loin des combattants placés à proximité du théâtre des opérations ; à des soldats épuisés, des troupes fraîches ; à des ventres vides, des ventres pleins ; parce qu'il a un parfait contrôle de la manœuvre, il n'affronte pas des bannières fièrement déployées ni des bataillons impeccablement ordonnés.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : On attaque des forces mortes avec des forces vives, des soldats épuisés avec des soldats pleins d'ardeurs. On oppose la rapidité à la lenteur ; les ventres pleins aux ventres vides...

Un bon général frappe des troupes en désordre et non une armée en bon ordre. Il évite de se frotter à un ennemi à l'allure martiale, il n'affronte pas des bannières fièrement déployées.

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. LXV, Biographie de Sun tzu et de Wou Ts'i) : Le Wei attaqua le pays de Han ; le Ts'i leva une armée pour venir au secours de l'agressé. Il confia le commandement en chef à T'ien Ki, Sun Pin restant son maître de stratégie ; celui-ci mena une troupe forte de cent mille hommes menacer la capitale Ta-leang. Le Wei dépêcha de son côté une armée de cent mille homme se lancer à la poursuite des troupes du Ts'i. Sun Pin, sachant que l'état-major du Wei avait piètre opinion des soldats du Ts'i, décida de les conforter dans leurs préjugés. Il se concerta avec T'ien ki et lui dit : « D'après les traités d'art stratégique, une armée qui fait une marche forcée de cent lieue pour rencontrer l'ennemi risque de perdre son général en chef et d'être anéantie ; en parcourt-elle la moitié, elle sera décimée », et il engagea son supérieur à refuser le combat et à battre en retraite. Pour faire croire à des désertions, il réduisit ses feux de moitié à chaque étape. P'ang K'iuang, sûr d'avoir à affronter une armée diminuée, se lança à ses trousses, à corps perdu, sans prendre aucune précaution, c'est ainsi qu'arrivé à Ma-

ling, avec des troupes exténuées, il tomba tête baissée dans l'embuscade tendue par les hommes du Ts'i. Ses troupes, décimées par le tir nourri des arbalétriers du Ts'i, s'égaillèrent en tous sens. P'ang K'iuang se donna la mort et le prince héritier qui l'accompagnait fut fait prisonnier.

L'art de la guerre déconseille formellement de planter ses quartiers face à un lieu élevé ou de prendre position devant un ennemi qui s'adosse à une éminence. On ne poursuit pas une armée dont la retraite est simulée ; on ne s'attaque pas à des corps d'élite ; on ne gobe pas l'appât que l'adversaire vous tend ; on ne barre pas la route à une troupe qui regagne ses foyers ; on ménage une issue à une armée encerclée ; on ne force pas un ennemi aux abois : ce sont là quelques règles élémentaires concernant l'utilisation des armées.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Garanties offertes par les accidents du relief) : Les cinq supériorités du relief sont les suivantes : les montagnes l'emportent sur les collines, les collines sur les coteaux, les coteaux sur les éminences, les éminences sur les monticules, les monticules sur les lieux boisés, les lieux boisés sur les prairies.

Le Livre du prince Chang (chap. x, L'art de la guerre) : Lorsque, dans la déroute, les troupes adverses s'épandent à travers la campagne, tel le flot impétueux d'un grand fleuve qui balaie tout sur son passage après avoir rompu ses digues, il ne convient pas de les traquer. C'est là un des principes essentiels de la guerre : on ne doit jamais poursuivre un ennemi sur plus de dix lieues après une grande bataille, et sur plus de cinq lieues après avoir emporté l'avantage dans une escarmouche.

Commentaire du chapitre VII

Ce chapitre, concernant l'engagement, entre dans le détail des opérations militaires et apparaît donc comme daté. Néanmoins, il contient des maximes qui semblent valables pour tous les temps et pour tous les lieux.

Ainsi Sun tzu ne méconnaît-il jamais les difficultés inhérentes à tout conflit armé ; il n'est général qui ne se trouve à un moment ou à un autre pris dans le dilemme suivant : avancer lentement et prudemment avec toute son armée et se faire devancer par l'ennemi, ou progresser à marche forcée et se trouver hors de combat avant même d'avoir combattu.

Mao Zedong semble s'être particulièrement inspiré de cet article, tant dans sa pratique que dans ses écrits.

Ainsi écrivait-il dans son traité de 1938, *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire contre l'agression japonaise* : « Si l'ennemi se maintient longtemps sur le territoire de nos bases d'appui, nous pouvons y laisser une partie de nos forces pour harceler l'ennemi. Simultanément, nous emploierons le gros de nos forces à attaquer la région d'où il est venu, nous redoublerons d'efforts pour le contraindre à se retirer de nos bases pour aller attaquer le gros de nos forces. C'est ce qu'on appelle "attaquer Wei pour libérer Tchao" ». Et encore, dans *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire* : « (...) L'Armée rouge, en revanche, bien qu'elle soit faible, accumule des forces en attendant, reposée, l'arrivée de l'ennemi épuisé. » Et il concluait par un commentaire du *Sun-tzu* : « Quand Sun tzu dit qu'on évite l'ennemi quand il est d'humeur belliqueuse, pour l'attaquer quand il est indolent ou nostalgique, il veut dire qu'il faut tout faire pour fatiguer et harasser l'ennemi, afin de réduire au maximum son potentiel offensif. »

La conclusion d'alliances était un impératif stratégique essentiel dans le monde multipolaire des Royaumes Combattants, où sept grandes puissances se livraient mutuellement une lutte sans merci pour la suprématie. Il fallait donc que le prince ait une connaissance parfaite des visées de chacun de ses rivaux, afin de pouvoir conduire des offensives diplomatiques isolant ses adversaires, sinon, il se trouverait, lui, isolé. *Les Stratagèmes des Royaumes Combattants* en fournissent de nombreux et instructifs exemples, nous en avons cité quelques-uns parmi un très grand nombre. Même si le cadre historique dans lequel Sun tzu concevait le système des alliances n'a plus cours, le danger pour une puissance de se trouver isolée et coupée de ses alliés naturels reste toujours d'actualité.

Chapitre VIII

*Les neuf retournements*²²

Maître Sun a dit :

D'une façon générale, une fois la troupe rameutée et la multitude enrôlée, le chef de guerre, après que le souverain lui a confié le commandement, se garde de procéder au rassemblement de ses troupes dans un lieu encaissé.

Les troupes opèrent leur jonction avec les forces alliées à un carrefour de communication²³.

Le bon général ne s'attarde pas en terrain isolé, monte des plans là où il risque l'encercllement et livre combat sur les terres mortelles²⁴.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Terre accidentée ou terrain déprimé. On ne trouve nulle part où s'appuyer et c'est un lieu qui peut être envahi par les eaux.

Par monter des plans, il faut entendre combiner des stratégies insolites.

Maître Mong : Dans une dépression, on peut se trouver pris au piège par l'ennemi.

Tch'en Hao : C'est un lieu déprimé. Tchou-kö Leang parle à ce propos de prison naturelle, car une prison n'est rien d'autre qu'une fosse entourée de hauts murs.

Kia Lin : On se trouve dans un lieu encerclé quand, de tous côtés, se dressent des obstacles ou des gorges, si bien que, tandis que l'ennemi est libre de ses mouvements, moi je me trouve dans l'incapacité de me déplacer aisément. Lorsqu'on se trouve dans de telles dispositions défavorables, il convient de mettre au point des stratégies insolites qui empêchent l'ennemi de me causer du tort. C'est là l'unique façon de s'en sortir.

Maître Ho : Dans le chapitre suivant, il est ajouté : « En terre encerclée, on met au point des stratagèmes. » Par là, Sun tzu veut dire que, face à

l'ennemi, quand on occupe une position accidentée et resserrée, il convient de mettre au point des subterfuges et user de procédés extraordinaires pour éviter le désastre. Quand on se trouve dans un lieu étranglé devant par un goulet et barré derrière par des obstacles conséquents, il faut à tout prix inventer des ruses. C'est ainsi que Han Kao-tsou fut encerclé durant sept jours à P'ing-tch'eng par les Hsiong-nou (200 env. av. J.-C.).

Philosophes et stratèges

Kouan-tse (chap. xvii, L'art de la guerre) : Qui sait projeter ses armées au loin est sûr de remporter la victoire. Qui surgit par des voies insolites cause des pertes à l'ennemi. Des soldats plongés au cœur du danger ne pensent qu'à défendre leur vie ; ne pensant qu'à défendre leur vie, ils combattront d'un même cœur et d'un même bras.

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (chap. xcvi, L'obstination de Ma Sou provoque la chute de Kie-t'ing) : *Chargé par son supérieur, Tchou-kö Leang, de prendre position au lieu stratégique de Kie-t'ing pour interdire l'accès du Hantchong aux troupes du Wei, Ma Sou décide, contre l'avis de ses lieutenants, d'abandonner le contrôle de la route pour se réfugier sur une éminence, d'où, dit-il, il aurait un meilleur contrôle sur toute la vallée. Mais laissons plutôt la parole à Louo Kouan-tchong.*

Au vu de la configuration du lieu, Ma Sou éclata de rire :

« Pourquoi diable notre maître se fait-il tant de mauvais sang ?

À en juger par la situation montagnaise et excentrée, j'imagine difficilement l'armée du Wei s'aventurant par ici.

– Même si l'armée du Wei n'ose pas y pointer son nez, nous devons néanmoins installer notre camp à l'intersection des routes et demander aux hommes de couper des arbres pour édifier des palissades, en attendant de mettre sur pied un plan.

– Comment ce carrefour serait-il propice à l'établissement d'un camp ? Voyez plutôt cette montagne sur le côté qui, sur aucun de ses flancs, ne

présente d'accès. En outre les arbres y sont particulièrement hauts. C'est sur cette éminence que nous allons planter nos bivouacs.

– Ce serait une erreur. Si nous nous installons sur la route en nous protégeant derrière un mur, aucune armée, fût-elle forte de cent mille hommes, ne pourrait passer. Mais si, au contraire, nous abandonnons le contrôle de ce nœud de communication pour nous réfugier en haut de ce nid d'aigle, il suffirait que le Wei nous surprît par une avance rapide, encerclât le pied de la montagne pour que nous nous trouvions en fort mauvaise posture.

– Ah, ah ! ricana Ma Sou. Ma parole, en stratégie vous êtes comme une pucelle ! Mais ignorez-vous le principe militaire : “Qui domine d'une position élevée un lieu en contrebas est comme la hache qui fend le bambou ?” Si jamais l'armée du Wei se présente, je vous assure que je lui administrerai une telle leçon que pas un seul de ses hommes ne rentrera au pays avec sa cuirasse !

– J'ai accompagné à maintes reprises le Premier ministre pour faire transiter l'armée. Chaque fois qu'il passait par ici, il nous mettait en garde contre l'installation d'un bivouac sur cette montagne. Elle est trop isolée, selon lui, et il suffirait que l'ennemi coupât les routes qui menaient aux points d'eau pour que l'armée qui l'occupe se disloquât sans qu'il eût à livrer combat.

– Vous raisonnez de travers ! Sun tzu a dit : “Placez-les en terrain mortel et ils survivront. ” Si le Wei barre nos approvisionnements en eau, nos hommes se battront avec l'énergie du désespoir et chacun vaudra au moins dix des leurs. Voyez-vous, j'étudie l'art de la guerre depuis ma plus tendre enfance, et le Premier ministre lui-même a pris l'habitude de me consulter sur toutes ses opérations. Mais vous, qui êtes-vous pour me contredire sur ces matières ? »

Naturellement, l'ennemi devait interdire les points d'eau aux hommes de Ma Sou et son armée, tenaillée par la soif, devait se dissoudre, sans véritablement livrer combat.

Il est des voies à ne pas emprunter, des villes à ne pas investir, des armées à ne pas affronter, des provinces à ne pas conquérir, des ordres royaux à ne pas obéir²⁵.

Le général qui a pénétré à fond les avantages offerts par les neuf retournements connaît réellement l'art de la guerre ; celui qui ne les connaît pas aura beau posséder la science de la topographie, il lui sera impossible d'en tirer parti. Qui dirige une armée en ignorant l'art des neuf retournements se montrera incapable d'user de ses hommes, même s'il connaît les cinq avantages tactiques²⁶.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il ne faut pas que l'ennemi puisse, en fonction de ces cinq situations, me causer du tort, alors je puis mener à bien mes entreprises.

Kia Lin : Cinq avantages et neuf circonstances... Les cinq avantages font partie des neuf circonstances. Celui qui est capable de s'adapter aux circonstances en tirera avantage. Sinon, s'il ne peut s'y plier, il lui arrivera malheur. Ainsi, il n'y a rien de fixe dans les affaires humaines. Celui qui a compris ce principe peut user des hommes. Par cinq avantages, il faut entendre que, bien qu'une route soit plus directe, elle peut cacher des déconvenues, et qu'il est sage de ne pas l'emprunter. Bien qu'on soit en mesure d'attaquer une armée, prévoyant quelque retournement imprévu – comme le fait que l'ennemi, acculé, se défende avec l'énergie du désespoir –, on renoncera à cet objectif. Une ville isolée peut être attaquée, mais on doit aussi s'attendre à des surprises dues au fait que celle-ci dispose de réserves abondantes, qu'elle est défendue par un général astucieux ayant sous ses ordres des hommes qui lui sont dévoués corps et âme, de sorte que l'issue de l'opération est incertaine. De même, une province peut être annexée, mais il faut savoir que l'on s'expose à des aléas : difficile à défendre et à conserver, elle peut se révéler une cause de ruine. Il en va de même des ordres du souverain qui, s'ils doivent, en principe, être exécutés, peuvent dans certains cas ne pas être suivis. Ce sont là des décisions qui dépendent des circonstances et doivent se prendre en fonction de l'opportunité du moment et non pas être fixées à l'avance une fois pour toutes.

Philosophes et stratèges

Sun tzu (Les quatre retournements, manuscrit perdu de Yinqueshan) : Il est des routes à ne pas emprunter : cela signifie que si l'on ne s'y engage qu'à moitié, on ne pourra pas atteindre les objectifs fixés et que si on s'y engage profondément, on n'obtiendra aucun bénéfice par la suite ; de sorte qu'il est désavantageux de bouger ; mais à rester sur place, on risque de se trouver encerclé.

On n'attaque pas une armée même quand on en a les moyens : cela signifie que me trouvant face à face avec l'adversaire, bien que je dispose de forces suffisantes pour lui livrer combat et suis en mesure d'acculer son général, je calcule, qu'à long terme, ils ont de leur côté la puissance d'un stratagème extraordinaire et la possibilité d'un coup habile... Dans un cas semblable, on s'abstient de livrer combat même si on le peut.

Des villes à ne pas attaquer : c'est-à-dire que même au cas où je dispose de forces suffisantes pour emporter la place, si je l'emporte, une fois conquise je ne pourrai la garder, sans être en mesure de remporter un avantage pour la suite des opérations.

Des terres qu'on s'abstient de conquérir : ce sont des contrées montagneuses ou humides, sur lesquelles rien ne pousse...

Un général avisé prend toujours en compte, dans ses supputations, tant les avantages que les inconvénients d'une option. Il voit les profits et peut tenter des entreprises ; il ne néglige pas les risques et évite les désagréments.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Quand on examine un avantage, il faut toujours aussi être conscient des dangers, de sorte que, même si le malheur survient, on est en mesure d'y échapper.

Kia Lin : Il faut penser au milieu des traverses à l'avantage qui peut en résulter, afin d'être en mesure de se tirer d'affaire ; c'est ainsi que c'est en s'aventurant sur des terres d'anéantissement que l'on survit, que c'est en combattant en terres mortelles que l'on triomphe.

Philosophes et stratèges

Han-fei-tse (chap. XVIII, Gouverner face au Sud) : La plupart des princes abusés de notre siècle ne calculent que le profit sans jamais prendre en compte les dépenses. Ils ne comprennent pas qu'ils ont fait une affaire désastreuse, même si les débours sont deux fois plus élevés que les rentrées, et sont incapables de voir que si le gain est fictif, la perte, elle, est réelle. Dans de telles entreprises, l'avantage est minime et le tort important. Il ne saurait y avoir profit que lorsque le gain est très supérieur à la mise. Maintenant que l'on a pris l'habitude de fermer les yeux sur les dépenses, tout excessives qu'elles peuvent être, pour considérer comme un succès le gain le plus infime, le personnel politique s'emploie à remporter de petits succès à grands frais, si bien que les maigres victoires des ministres coûtent fort cher aux princes.

On contraint les princes par la menace, on les enrôle par des projets²⁷, on les fait accourir par des promesses. À la guerre, il ne faut pas compter que l'ennemi ne viendra pas, mais être en mesure de le contrer ; il ne faut pas se bercer de l'espoir qu'il n'attaquera pas, mais faire en sorte qu'il ne puisse attaquer.

Commentateurs traditionnels

Kia Lin : Il n'y a pas qu'une seule manière de porter préjudice à un autre prince. On jettera le discrédit sur les sages et les hommes compétents afin de le priver des serviteurs de l'Etat. Des hommes corrompus lui seront envoyés pour semer le trouble dans le gouvernement ; on usera de tromperie ou de mensonge ; par des rumeurs, on sèmera la dissension entre les supérieurs et les inférieurs ; par l'envoi de brimborions on attisera des

convoitises ; ou par le don de musiciennes lascives, on corrompra ses mœurs, ou bien, en lui faisant présent de belles femmes, on troublera ses sens. Toutes ces actions, si elles demeurent ignorées de la victime, se développant dans l'ombre à l'insu de tous, sont de nature à lui causer du tort et à ruiner l'Etat.

Tou Yeou : En incitant un prince à de grands travaux, il infligera de lourdes corvées à ses peuples de sorte qu'ils ne connaîtront ni paix ni repos. C'est ainsi, par exemple, que les gens du Han réussirent à occuper le Ts'in au percement d'un immense canal²⁸.

On dénombre cinq traits de caractère qui représentent un danger pour un général : s'il ne craint pas la mort, il risque d'être tué ; s'il chérit trop la vie, il risque d'être capturé ; coléreux, il réagira aux insultes ; homme d'honneur, il craindra l'opprobre ; compatissant, il sera aisé de le tourmenter. Ces cinq traits de caractère sont de graves défauts chez un capitaine et peuvent se révéler catastrophiques à la guerre. C'est souvent à cause d'eux que les armées sont détruites et le général tué ; aussi doit-on y prêter la plus extrême attention.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Il faut savoir que la bonté, la vaillance, la confiance et la probité constituent les quatre principales qualités des hommes. Le courage expose à l'erreur ; la bonté à la spoliation ; la confiance à la tromperie ; la probité aux machinations. Si bien qu'il suffit que le général qui commande aux multitudes des armées laisse deviner une seule de ces vertus pour tomber au pouvoir d'autrui. Ce qui précède montre clairement que la guerre se remporte en se fondant sur la raison céleste et non sur les qualités humaines.

Commentaire du chapitre VIII

Sous ce titre mystérieux, l'auteur du *Sun-tzu* donne des conseils de bon sens et exalte les qualités de prudence, de sagesse et de prévoyance d'un

bon capitaine. Cependant, en élève qui a appris la leçon des taoïstes, il met en garde les chefs de guerre contre leurs vertus. En effet tout homme qui montre des qualités donne prise à autrui. En ce sens, le général en chef doit, tout comme son maître – le maître des hommes – dont il n'est d'ailleurs que l'alter ego, présenter aux autres le miroir poli du néant.

Chapitre IX

L'armée en campagne

Maître Sun a dit :

Voici quelques règles simples quand on prend position face à l'ennemi.

Traversant les montagnes, on suivra les vallées et on plantera son camp à l'adret d'une hauteur ; on doit toujours chercher à combattre en position dominante et éviter d'avoir à monter à l'assaut. Telles sont les dispositions pour une armée en montagne.

On s'établira toujours à quelque distance d'un cours d'eau que l'on vient de traverser. Si l'armée adverse rencontre un fleuve dans sa progression, plutôt que de venir à sa rencontre sur les berges, attendez que la moitié de ses effectifs aient traversé pour attaquer. Si vous voulez livrer bataille, ne vous postez pas près de la rive, mais prenez position sur une éminence orientée au sud. Surtout, ne soyez jamais en aval de l'ennemi. Telles sont les dispositions à observer en milieu fluvial.

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. XCH, Bibliographie de Han Hsin) : (...) Et donc il décida d'engager le combat. Il prit position avec Han Hsin chacun d'un côté de la rivière Wei. Han Hsin avait pris soin, la nuit précédente, de demander aux hommes du génie de barrer le cours supérieur du fleuve avec dix mille sacs de sable.

Le lendemain, il donna ordre à ses troupes de traverser. La première moitié, ayant franchi la rivière, se heurta à Long Kiue, fit mine d'avoir le dessous et tourna les talons précipitamment. Le général jubila : « Je savais bien que ce Han Hsin était un pleutre ! » et, sûr de son fait, se lança à la poursuite de l'adversaire par-delà la rivière. C'est alors que, sur un signal de Han Hsin, les sapeurs ouvrirent une brèche dans les sacs, l'eau déferla, interdisant au gros de la troupe de traverser. Han Hsin passa à la contre-

attaque et fit un grand carnage parmi les soldats adverses ; Long Kiue périt dans la débâcle. Les troupes restées sur la rive orientale se dispersèrent.

Quand on traverse une région coupée de marécages, on hâte le pas et s'en éloigne au plus vite. Néanmoins, s'il vous faut y affronter l'ennemi, il convient alors de se tenir à proximité des herbes aquatiques, dos à la forêt. Telles sont les dispositions en zone marécageuse.

En terrain plat, choisir un terrain aisé, avec l'aile droite adossée à une éminence ; on aura devant soi un terrain mort et derrière une terre de vie : c'est ainsi qu'une armée s'établit en terrain plat.

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : T'ai-kong, Le Grand Duc a dit : « Une armée doit avoir, quand elle prend position, les cours d'eau et les étangs à main gauche et les élévations de terrain à main droite. » Les terres mortelles sont les terrains bas, les terres de vie les lieux élevés. Qui occupe une position basse ne peut s'opposer à qui tient la position dominante. C'est pourquoi, dans les opérations, il faut tenir compte du confort des hommes et des chevaux.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Garanties offertes par le terrain) : C'est pourquoi, en règle générale, en ce qui concerne le terrain, il faut savoir que le Yin et le Yang – l'adret et l'ubac – sont au relief ce que la doublure et la face extérieure sont au vêtement. Les terrains ouverts sont la chaîne, les routes, la trame. Quand la chaîne et la trame sont bien positionnées, l'armée peut se déployer correctement. Car, dans les terrains ouverts, la végétation pousse en abondance ; dans les lieux de passage, elle est à moitié morte. L'ensoleillement est essentiel pour le choix du terrain. On ne doit jamais oublier non plus la direction des vents. Il faut s'empresse de quitter les lieux quand on traverse une rivière, quand on est tourné vers la pente, quand on est à contre-courant, quand on se trouve en terre mortelle, ou quand on progresse dans une région boisée... Les cinq types de terrain qui

provoquent la défaite sont les torrents de montagne, les vallées étroites, les rivières, les marécages et marais salants... En ce qui concerne le cantonnement et le déploiement des troupes, il faut éviter que ces types de terrain se présentent devant soi ou sur sa droite. L'horizon doit être fermé à droite mais dégagé à gauche.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Qu'est-ce que se cacher derrière les replis de la terre ? C'est se servir des montagnes, des élévations de terrains, des forêts, des passes resserrées pour tendre des embuscades et camoufler ses formations. Procéder à l'analyse attentive de la topographie quand on établit quartiers et bivouacs ; élever avec soin les fortifications et les défenses ; porter beaucoup d'attention au système des signaux d'alarme ; occuper les élévations de terrain ; s'installer en des lieux pourvus d'une issue : tels sont les points auxquels veille le capitaine versé dans l'art d'utiliser les particularités du terrain.

Ces quatre positions avantageuses furent celles qui permirent à l'Empereur Jaune de venir à bout des Quatre Souverains.

Une armée doit préférer les terrains élevés aux terrains bas ; elle prise l'adret et dédaigne l'ubac²⁹. Quand une armée a de quoi se nourrir et occupe des positions solides, elle se trouve à l'abri des maladies et peut être assurée de remporter la victoire.

En présence de monticules ou de remblais, on s'établira sur le versant ensoleillé, en y appuyant son flanc droit.

Telles sont les dispositions avantageuses qu'une armée peut tirer des particularités du terrain.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : On peut alors compter sur des vivres en suffisance. Pour nourrir les êtres vivants, il faut s'installer là où l'herbe et de l'eau abondent. De cette façon, on pourra faire paître les chevaux et les bêtes de trait.

Philosophes et stratèges

Sun-tzu (*L'Art de la guerre*, L'Empereur Jaune attaque l'Empereur Rouge, paragraphe perdu des manuscrits de Yinqueshan) : Au sud, l'Empereur Jaune attaqua l'Empereur Rouge, il arriva à (...). Il le combattit dans la plaine de Fan-chan. Le côté Yin à sa droite, en un lieu de communications aisées, dos au souffle indifférencié, il lui infligea une cinglante défaite et s'empara de ses possessions. Durant (...) année, il s'occupa du peuple (...) les céréales et procéda à une grande amnistie. À l'est, il attaqua l'Empereur (Vert), il arriva à Hsiang-p'ing, le combattit à P'ing... le côté Yin à sa droite, en un lieu de communications aisées, dos au souffle indifférencié et lui infligea une grande défaite, s'emparant de ses possessions. Durant (...) années, il s'occupa du peuple (...) le grain, et procéda à une grande amnistie³⁰. Au nord, il combattit l'Empereur Noir. Il s'avança jusqu'à Wou-souei et le combattit à... le Yin sur sa droite, en un lieu de communications aisées, dos au souffle indifférencié et lui infligea une sanglante défaite ; il s'occupa du peuple... le grain et amnistia les fautes. Puis il combattit l'Empereur Blanc à l'ouest. Il s'avança jusqu'à Wou-kang combattit à... le Yin à sa droite, en un lieu de communications aisées, dos au souffle indifférencié et lui infligea une grande défaite se rendant maître de ses possessions (...). Les hommes brutaux (...) de manière à apporter ses bienfaits à l'Empire, de sorte que l'Empire se tourna vers lui...

Sun-tzu (*Le Relief*, paragraphe perdu des manuscrits de Yinqueshan) : À la guerre, on dit que les terres situées à l'est se présentent à gauche et les terres situées à l'ouest se présentent à droite.

Devant, c'est ce qu'on appelle un appui à la défense. Sur la droite, c'est ce qu'on appelle un appui naturel. Sur la gauche...

Quand l'armée se déploie, sans se demander si c'est l'aube ou le soir, il faut immédiatement se disposer de façon que l'aile droite soit appuyée sur une éminence, et que l'aile gauche ait une rivière ou un étang devant elle.

Huainanzi (chap. xv, Du recours aux armes) : Ce que j'entends par la Voie : faire corps avec le cercle et prendre modèle sur le carré ; se tenir dos au Yin tout en embrassant le Yang ; être flexible sur son aile gauche et rigide sur son aile droite ; marcher sur l'ombre en portant la lumière ;

changer sans jamais présenter de forme fixe ; saisir la source de l'Un afin de répondre à tout imprévu.

Ce qu'on appelle la configuration topographique consiste à ce que les terres de vie se présentent devant soi et les terres mortelles derrière soi ; les élévations mâles à main gauche et les dépressions femelles à main droite.

En cas d'averse sur le cours supérieur d'un fleuve que l'on veut traverser en aval, on ne franchira le gué qu'une fois la crue passée et l'étiage revenu à la normale.

Quant aux contrées coupées de précipices, formant des puits célestes, des prisons célestes, des filets célestes, des fosses célestes ou des crevasses célestes, fuyez-les au plus vite et ne vous en approchez surtout pas. Je m'en éloigne et l'ennemi s'en approche ; je leur fais face et l'ennemi s'y adosse.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Le fond d'une montagne où coule un puissant torrent : voilà des gorges ; un puits céleste est une cuvette déprimée entourée de toutes parts par des hauteurs. Si, s'enfonçant au cœur de la montagne, on parvient en un lieu qui ressemble à une cage, on se trouve devant une prison céleste. Un endroit où les armées peuvent être prises comme dans une nasse s'appelle filet céleste ; une région affaissée est une fosse céleste ; un torrent de montagne, coulant dans une vallée encaissée et profonde, forme une crevasse céleste.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Garanties offertes par le terrain) : Les cinq types de terrain où l'on risque d'être détruit sont les puits naturels, les prisons naturelles, les filets naturels, les fosses naturelles et les crevasses naturelles. Ces lieux constituent des terrains où l'on peut être tué et il ne faut pas s'y attarder.

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol 7, chap. Ⅱ, (...)) Lumière de la Raison fabrique des bœufs de bois et des hippoglisses) : Lumière de la Raison partit alors en reconnaissance explorer le relief qui s'étendait au pied des monts K'i et aux abords de la rivière. C'est ainsi qu'il parvint jusqu'à l'orée d'une vallée dont la forme évoquait une calebasse. La vallée centrale pouvait contenir mille personnes, puis les montagnes se joignaient pour former une seconde vallée où pouvaient se tenir quatre à cinq cents personnes. Tout au fond, les deux chaînes se rejoignaient et ne laissaient plus place qu'à un seul homme ou un seul cavalier de front. Cette découverte réjouit fort le stratège qui interrogea les guides :

« Comment se nomme cet endroit ?

– La vallée de Chang-fang, mais on l'appelle encore la Calebasse. »

De retour sous sa tente, Lumière de la Raison appela les deux généraux adjoints, Tou Jouei et Hou Tchong, et leur glissa dans le creux de l'oreille des instructions secrètes. Ensuite, il rassembla un millier d'hommes qui servaient dans le génie et les envoya dans la vallée de la calebasse lui couper le bois nécessaire à la construction de bœufs de bois et d'hippoglisses, Ma Tai étant chargé d'assurer leur protection au débouché de la vallée avec un peloton de cinq cents hommes. Avant qu'il ne parte exécuter sa mission, Lumière de la Raison lui recommanda expressément de veiller à ce qu'aucun des ouvriers ne puisse sortir, ni aucun étranger y pénétrer ; de toute façon il le rejoindrait incessamment pour veiller à l'exécution du plan qui allait leur permettre de mettre la main sur leur ennemi.

Si une armée doit traverser des défilés, des dépressions humides recouvertes de roseaux ou des montagnes boisées à la végétation luxuriante, il faut procéder à des battues méticuleuses, ce sont là des lieux propices aux embuscades qu'affectionnent les espions.

L'ennemi est proche et se tient coi : il compte sur sa position stratégique ; l'ennemi est loin et pourtant nous provoque : il veut nous attirer ; il campe sur un lieu dégagé : il cache quelque atout ; les arbres remuent en grand

nombre : l'ennemi avance ; de nombreux obstacles se dissimulent parmi les herbes : il se camoufle³¹ ; si les oiseaux s'envolent, cela sent l'embuscade ; si les quadrupèdes fuient, il se prépare une offensive générale. De la poussière haute et droite signale une colonne de chars ; basse et évasée, une armée de fantassins ; dispersée et en écharpe, une corvée de bois ; rare et mobile, les préparatifs d'un bivouac.

Commentateurs traditionnels

Tch'en Hao : Si l'ennemi, bien que tout proche, ne cherche pas à me provoquer au combat, c'est qu'il préfère garder une position stratégique. Si, au contraire, bien qu'il, soit distant de mes propres lignes, il s'avance pour me provoquer, cela ne peut être que pour nous inciter à nous avancer et profiter de l'occasion pour nous attaquer et nous tailler en pièces.

Ts'ao Ts'ao : Il coupe les arbres pour dégager la route, c'est pourquoi on les voit bouger.

Il lie les herbes et en fait des palissades afin de semer le trouble dans nos esprits.

Illustrations littéraires

Tsouo-tchouan (duc Xiang, 18^e année) : *(Résumé)* En 554 av. J.-C., abusées par une ruse de guerre qui a fait croire au prince que les troupes adverses étaient beaucoup plus nombreuses qu'elles n'étaient en réalité, les armées du Ts'i se retirent nuitamment. Aussitôt, le prince de l'armée ennemie en est averti par son maître de musique, un aveugle, comme tous les maîtres de musique : « Les corbeaux et autres oiseaux poussent des cris joyeux ; l'armée du Ts'i doit être en train de se retirer ». Et un autre dignitaire d'approuver : « On entend les hennissements des chevaux que l'on sépare les uns des autres : l'armée du Ts'i se retire. » Enfin, un troisième, le grand précepteur Chou Hsiang, donne lui aussi son avis : « Sur les remparts, on voit des corbeaux : l'armée du Ts'i doit s'être retirée. »

Peu après, Tch'ou ayant cherché à mettre à profit les hostilités entre le Ts'i et le Tsin pour jouer son propre jeu, les augures qui entourent le prince

de Tsin lui font part de leurs pronostics. Le maître de musique K'ouang dit : « Tch'ou ne peut nous faire aucun tort. J'ai exécuté les airs du Nord (ceux du Tsin) et les airs du Sud (ceux du Tch'ou). Ceux du Midi n'avaient pas de force, la plupart étaient comme exténués : il ne fait pas de doute que le Tch'ou ne remportera aucun succès dans ses entreprises. » Un autre dignitaire dit : « À regarder le mouvement des étoiles, la plupart des astres se trouvent réunis dans la portion nord-ouest du Ciel. L'armée du Sud ne répond pas au moment ; elle ne remportera aucun succès. » Chou Hsiang crut qu'il était de son devoir de grand précepteur d'y aller de sa leçon de morale : « Tout dépend de la vertu du prince », pontifia-t-il.

L'ennemi se montre humble et renforce son dispositif : il mijote une offensive ; ses hérauts sont pleins de morgue et il fait mine d'avancer : il s'apprête à battre en retraite. Lorsque les chars légers commencent à sortir pour se ranger sur les flancs, l'adversaire se déploie en ordre de bataille. L'ennemi demande la paix sans pourparlers préalables : il complot.

Philosophes et stratèges

Han-Fei-tse (chap. XII, Les écueils de la rhétorique) : Jadis le duc Wou de Tcheng projeta une expédition contre les barbares de la steppe. Il commença par donner sa fille en mariage au Khan pour donner le change. Puis il réunit ses ministres en conseil et leur demanda :

« J'aimerais bien me servir de mon armée, qui pour-rait-on attaquer ?

– Pourquoi pas les Huns ? suggéra son Grand-Officier, Kouan K'i-se. »

Le roi Wou entra dans une terrible colère, commanda qu'on l'exécute et déclara :

« Les Huns sont nos parents, et il ose envisager de les combattre ! »

La chose revint aux oreilles du Khan qui, assuré de l'amitié du Tcheng, ne pensa plus à s'en garder. Le Tcheng put l'attaquer et s'en emparer.

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. LXVIII, Biographie du prince Chang) : Le prince de Ts'in envoya une armée attaquer le Wei ; celui-ci dépêcha de son côté le prince Ngang à sa rencontre.

Alors que les deux armées campaient face à face, Chang Yang envoya une lettre rédigée en ces termes : « Prince, vous qui savez l'amitié qui nous lia jadis, vous devez comprendre combien il me répugne de nous voir chacun à la tête de deux armées ennemies, prêts à nous combattre. Je n'ai plus cher désir que de vous rencontrer pour conclure un traité de paix et d'alliance. Mon ami, laissons le fracas des armes faire place aux accents des chanteurs, et la fureur guerrière à la joie des banquets et assurons la paix à nos deux peuples ! »

Le prince Ngang crut à sa sincérité. Lors du banquet qui suivit le traité, Chang Yang fit saisir le prince Ngang par ses gardes et, s'étant ainsi assuré de leur général en chef, attaqua les armées du Wei et les défit.

Se-ma Ts'ien (chap. VIII, Annales de règne de l'empereur Han Kao-tsou) : (*Résumé*) Le roi de Han, assiégé par son ennemi le roi Hsiang Yu dans la ville de Yong-yang, ne dut son salut qu'au dévouement de son lieutenant, Ki Hsin. Celui-ci, à la suite d'une dernière tentative avortée d'une troupe de deux mille femmes pour forcer le siège, demandait à se soumettre en se faisant passer pour le roi, permettant ainsi au véritable Han Kao-tsu de s'enfuir subrepticement par la porte ouest. En découvrant qu'il avait été joué, le roi Hsiang Yu entra dans une terrible colère et fit brûler vif le général du Han.

Il avance en toute hâte, rangé en formation de combat : il a prévu une jonction ; moitié il bat en retraite, moitié il se lance à l'assaut : il nous appâte. Les hommes s'appuient sur la hampe de leur arme : l'armée est minée par la faim ; les soldats de corvée d'eau se servent avant les autres : l'armée est tenaillée par la soif ; en dépit d'un avantage évident, les troupes renoncent à attaquer : l'armée est à bout ; un camp où les oiseaux se posent est vide ; celui où retentissent des clameurs nocturnes est habité par la peur ; là où les soldats causent des troubles³², les officiers manquent d'autorité ; des bannières qui vacillent signalent le désordre ; quand les officiers s'emportent, c'est qu'ils sont excédés ; quand l'ennemi donne du

grain à ses chevaux et de la viande à ses hommes, quand il abandonne ses marmites et renonce à regagner ses campements, c'est qu'il est aux abois.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Si les hommes crient la nuit, c'est que le général manque de courage.

Tou Mou : Les hommes ont peur et se sentent inquiets, c'est pourquoi ils crient la nuit afin de se donner du cœur au ventre.

Li Ts'iuan : Les hommes tuent leurs chevaux pour en manger la viande, car ils sont à court de vivres ; s'ils ne retournent pas dans leur abri, c'est qu'ils sont tellement à bout qu'ils ne pensent même plus aux repas.

Mei Yao-tch'en : On donne à manger du grain aux chevaux, on abat le bétail pour nourrir les braves ; on abandonne ses casseroles, en signe qu'on renonce à faire la cuisine, on dort à la belle étoile sans regagner ses quartiers, afin de montrer qu'on est prêt à livrer un combat sans merci et à remporter la victoire.

Le général a-t-il perdu la confiance de ses hommes ? on les voit se rassembler et échanger des messes basses. L'armée est-elle découragée qu'on multiplie les récompenses ; est-elle en mauvaise posture qu'on multiplie les châtements. Etre obligé de faire preuve de la plus grande cruauté pour se faire craindre de ses hommes est la marque d'une grande incompétence³³. Lorsque la partie adverse envoie des émissaires prendre des nouvelles, c'est qu'elle souhaite nous voir relâcher notre vigilance. Lorsque l'adversaire se porte à vos devants et tarde à engager le combat, sans toutefois se retirer, il convient de faire preuve de la plus grande circonspection.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : C'est traiter l'ennemi à la légère, puis, apprenant que ses soldats sont en nombre, se mettre à en avoir peur.

Tou Yeou : Devoir se montrer féroce et intraitable avec ses hommes pour s'en faire craindre, c'est là le sommet de la maladresse pour un général.

Tchang Yu : D'abord, on méprise l'ennemi, puis on le craint ; mais on peut comprendre aussi : tout d'abord, on se montre brutal et cruel pour obtenir l'obéissance de ses subordonnés, puis on se met à redouter que ceux-ci ne se révoltent. C'est là montrer une méconnaissance totale de l'usage de l'autorité et de la douceur. C'est pourquoi, juste avant, il a été question des récompenses qui pleuvaient et des châtiments qui s'abattaient de façon anarchique.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Du sens de la justice du général) : Il est impossible que le général n'ait pas le sens de la justice. S'il n'a pas le sens de la justice, il ne pourra pas être strict. S'il n'est pas strict, il ne pourra inspirer le respect. Et sans le respect pour leur général, les hommes refusent de sacrifier leur vie. C'est pourquoi, la vertu du général est le ressort même de la guerre.

Il est impossible que le général ne soit pas bienveillant ; s'il manque de bienveillance, l'armée... ; s'il est trop rigide, l'armée ne connaîtra pas de succès ; c'est pourquoi, la bienveillance est au cœur de la guerre.

Sun Pin ping-fa (L'ardeur des troupes) : Lorsque le sentiment des soldats n'est pas excité, ils se mettent à chuchoter entre eux ; lorsqu'ils chuchotent, ils forment des attroupements.

À la guerre, le nombre n'est pas un facteur décisif ; il convient avant tout de ne pas rechercher les hauts faits d'armes. Pour le reste, il suffit de savoir concentrer ses forces, évaluer l'adversaire et se gagner le cœur des hommes³⁴. Mais qui ne réfléchit pas et méprise l'ennemi sera vaincu.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il veut dire qu'il faut mettre l'accent sur la puissance plutôt que sur le nombre.

Philosophes et stratèges

Lao-tse (verset 68) :

Celui qui excelle à la guerre n'est pas belliqueux ;
Un grand général n'est pas coléreux.
Qui sait vaincre l'ennemi ne cherche pas le combat.
Car on use des hommes en se mettant en bas.

Le Livre du prince Chang (chap. xⁱ, La force des armées) : Compter sur la seule force du nombre, c'est pratiquer la politique du toit de chaume ; s'appuyer sur la supériorité de l'armement, c'est trop demander à la technique ; se fier à l'habileté des généraux, c'est trop faire confiance à la ruse.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Alors que les rapports (de supériorité) entre les hommes ne sont jamais aussi clairement tranchés que dans le cas de l'eau et du feu, il est totalement chimérique de penser qu'un petit nombre puisse en dominer un grand. Il faut comprendre que, lorsque les stratèges envisagent de vaincre des effectifs nombreux avec des effectifs réduits, ils entendent par là les hommes qu'ils ont sous leurs ordres et non pas ceux qui participent réellement au combat. En effet, on peut fort bien disposer de myriades de soldats, alors que seul un nombre restreint d'entre eux est réellement engagé. Cela, parce qu'on n'a pas su concentrer leurs forces. Inversement, on peut ne disposer que d'un nombre restreint d'hommes, mais les utiliser au complet parce qu'on a su unifier leurs forces. Mais dès lors que les deux adversaires donnent le meilleur de leur talent et consacrent tous leurs efforts au combat, il n'est jamais arrivé de mémoire d'homme que celui qu'handicape une infériorité numérique ait pu avoir l'avantage sur celui qui dispose de l'avantage du nombre.

À sévir contre des troupes qui ne vous sont pas attachées, on les rend rétives et elles sont d'un piètre usage ; mais si, à l'inverse, on se refuse à appliquer les châtiments sous prétexte qu'ils vous sont attachés, ils ne pourront servir au combat. On éduque les hommes par les institutions

civiles, on les soude par la discipline militaire. C'est seulement de cette façon qu'on aura barre sur eux³⁵. Des ordres suivis d'effet assurent la discipline ; en cas contraire, l'indiscipline. Des instructions parfaitement exécutées instaurent la confiance mutuelle entre le général et ses subordonnés.

Philosophes et stratèges

Kouan-tse (chap. VI, Les sept règles) : Lorsque les interdits n'affectent pas les proches du souverain et les nobles, quand la loi ne s'applique pas aux dignitaires, quand les ordonnances et les arrêts ne frappent pas en fonction de la gravité de la faute, mais de l'humilité de la condition, quand les récompenses ne couronnent jamais les roturiers, et en l'absence de critères fixes, il est chimérique de vouloir que les ordres soient appliqués.

Quand les charges ne sont pas accordées en fonction des compétences, quand émoluments et prébendes ne couronnent pas le mérite, quand les ordres et les lois heurtent les sentiments populaires, quand les occupations sont contraires aux saisons, quand ceux qui ont remporté des succès ne reçoivent pas récompense et ceux qui ont commis des fautes ne sont pas sanctionnés, quand les ordres ne sont pas toujours obéis et les interdits suivis d'effet, le souverain n'a aucun moyen de diriger ses sujets et d'obtenir qu'ils le servent efficacement.

Si le général manque de sévérité et de prestige, le peuple ne tendra pas ses volontés vers un seul but, les officiers ne seront pas prêts à mourir, et les soldats auront peur de l'ennemi. Il est vain dans ces conditions d'espérer emporter la victoire à coup sûr.

Wei-leao-tse (*ping-ling*, version du Tang Tche-yao-ben) : Quand le commandant montre de l'autorité, l'armée survit ; quand il manque d'autorité, l'armée périt. Dès lors que les soldats sentent la poigne du chef, ils combattent ; si celle-ci ne se fait pas sentir, ils ne songent qu'à fuir. Quand se manifeste un véritable commandant, les soldats sont prêts à se battre jusqu'à la mort ; s'il fait défaut, ils seront prêts à toutes les infamies. Par autorité, il faut entendre l'ascendant assuré par les récompenses et les châtements. Ainsi, du moment que les hommes craignent davantage leurs

officiers que l'ennemi, l'armée sera victorieuse, mais s'ils redoutent plus l'ennemi que leurs officiers, ils prendront la fuite. Celui qui a su analyser les facteurs responsables de la victoire ou de la défaite considère que la peur de l'ennemi et de ses propres généraux est comme le poids qui fait pencher le fléau de la balance.

Commentaire du Chapitre IX

Il s'agit, là encore, comme dans le chapitre précédent, de règles pratiques qui constituent des applications des maximes générales données en ouverture. On relèvera cependant quelques thèmes intéressants. En premier lieu, le lien entre sens aigu de l'observation des mouvements de l'ennemi et la pratique divinatoire. Tout le passage, en effet, est caractéristique de ce qu'on pourrait appeler la « mentalité indicielle ». Pour Sun tzu, le grand capitaine et le sage souverain sont capables, grâce à la parfaite connaissance du présent, de prévoir ce qui n'est pas encore en germe. S'ils voient loin, c'est qu'ils savent être attentifs au détail. Bien que la divination soit à maintes reprises dénoncée dans les traités, l'attention portée au moindre geste de l'ennemi s'inscrit néanmoins dans la rationalité divinatoire et la prolonge. Entre l'interprétation des signes ténus révélant les intentions de l'adversaire et le déchiffrement des craquelures laissées par le feu sur la carapace de la tortue sacrée, il n'y a pas solution de continuité, c'est une même appréhension du temps et de ses renversements, un même intérêt pour les « traces ».

L'intelligence retorse des Royaumes Combattants est proche de la pensée divinatoire en ce qu'elle ne vise pas à une connaissance directe, immédiate du réel, mais qu'elle lit les événements comme des symptômes. Toute la science du *Yi-king* repose sur le postulat que le futur est déjà dans le présent à l'état de germe. Le Yang recèle en son sein le Yin et réciproquement. C'est de cette présence de l'élément opposé, dans les deux principes qui meuvent l'univers, que naît le changement, état constitutif du cosmos. Aussi prévoir, c'est-à-dire suivre les mutations, n'est-il rien d'autre que saisir ce rien significatif. L'indice est ce qui n'est pas encore l'événement, mais n'est plus non plus tout à fait son absence. C'est ainsi que le commentaire « Hsi-ts'e » du *Livre des Mutations* explique : « La ténuité est ce qui a quitté le

Non-Etre pour entrer dans l'Etre. Elle possède une norme sans revêtir encore une forme. On ne peut donc l'appréhender par un nom ni l'apercevoir par une forme. » L'intelligence du stratège consiste à scruter les signes infimes du présent afin de connaître les retournements à long terme. Pour les hommes de cette époque, tendus exclusivement vers la maîtrise du futur, tout est signe : le monde est un livre constellé de symboles et d'indices qui offre les secrets du temps à qui possède la clef de leur déchiffrement. Ou, pour reprendre la belle formule d'un philosophe du temps, « le sage est celui qui entend ce qui n'a pas de son et voit ce qui n'a pas de forme ».

Le second point qu'il faut souligner, c'est le lien entre notations concrètes et thèmes cosmologiques. Lorsque le *Sun-tzu* considère les situations les plus particulières, nous sommes déjà dans le général et l'abstrait. Rien que le vocabulaire dont il use pour traiter de cette chose éminemment concrète que sont les terrains, « mort », « vie », « Yin Yang », « souffle indifférencié », etc., donne au passage une dimension cosmogonique. C'est ainsi qu'on ne peut comprendre cet article sans avoir en mémoire les versets 42 du *Lao-tse* : « Du Tao naît le Un, du Un le Deux, du Deux le Trois, le Trois donne naissance aux dix mille êtres, les dix mille êtres portent sur le dos l'obscurité et serrent dans les bras la lumière, le souffle indifférencié en constituant l'harmonie. » Le *Houai-nan-tse* insiste particulièrement sur cette dimension cosmique de l'affrontement armé.

Chapitre X

Le terrain

Maître Sun a dit :

Un terrain peut être accessible, scabreux, neutralisant, resserré, accidenté ou lointain.

On appelle accessible un théâtre sur lequel les deux belligérants disposent d'une totale liberté de mouvement. Sur un tel terrain, le premier qui s'établit à l'adret d'une éminence et s'assure de lignes d'approvisionnement commodes aura l'avantage s'il livre bataille.

On appelle scabreux un lieu où il est aisé de s'engager et difficile de se dégager. En un tel lieu, s'il est possible de remporter la victoire en tombant à l'improviste sur un ennemi qui ne s'y attend pas, pour peu que celui-ci ait préparé ses défenses, l'attaque se soldera par un échec, et puisque le retour est malaisé on se trouvera en fâcheuse posture. On appelle neutralisant un lieu où aucune des deux parties n'a intérêt à prendre l'initiative ; dans un cas semblable, il faut à tout prix éviter de tenter une sortie même si l'ennemi m'offre un avantage ; mais, au contraire, battre en retraite pour l'attirer, la moitié de ses effectifs engagés, je passe alors à la contre-attaque avec de fortes chances de succès.

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : La situation est équilibrée : moi et l'ennemi nous tenons tous deux des points hauts et stratégiques. Et nous nous faisons face dans des campements fortifiés, de chaque côté d'une vallée, étroite et longue. Si l'un ou l'autre décide de sortir, son armée ne pourra se déployer. Et il devra affronter l'adversaire étant en contrebas. C'est là une position qui n'est favorable à aucune des deux parties. Le mieux est de décrocher en bon ordre, en laissant des hommes en embuscade. Si l'ennemi marche contre nous, nous attendons que la moitié de ses troupes soit sortie pour déployer nos hommes et l'attaquer. C'est là une manœuvre gagnante. Mais si c'est

l'ennemi qui se retire le premier pour nous appâter, nous ne devons pas sortir de nos positions.

En terrain resserré, si l'on est le premier à occuper les lieux, on bloque tous les passages et on attend l'adversaire de pied ferme ; mais si celui-ci m'a devancé et tient tous les accès, je renonce à le suivre ; en revanche, s'il ne les a qu'imparfaitement pourvus, je puis m'y risquer. Pour ce qui est des terrains accidentés, au cas où j'y prends position en premier, je choisis le versant sud d'une hauteur pour affronter l'ennemi ; si celui-ci m'a devancé, je bats en retraite et renonce à le suivre. Une terre lointaine est celle où, à forces égales, il est hasardeux de provoquer l'ennemi, car, si celui-ci accepte le combat, l'issue n'en sera pas heureuse. Tels sont les principes relatifs aux six sortes de terrain. Tous sont du ressort du chef de guerre qui doit y prêter la plus grande attention.

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : Les terres accidentées ou stratégiques sont constituées de vallées profondes et étroites enserrées dans de hautes montagnes escarpées ; ce sont là des données qu'il est impossible à l'homme de modifier. Aussi convient-il dans ce type de théâtre de s'établir en hauteur sur le versant ensoleillé et d'y attendre l'ennemi. Si l'ennemi a pris position avant nous, il est vain d'espérer lui disputer la place. Il convient d'attendre qu'il s'en aille. L'adret est une terre orientée au sud ; si, craignant que l'ennemi ne s'éternise, je m'installe à l'ubac, il est à craindre que les fièvres ne déciment mes rangs.

Si l'on rencontre l'ennemi dans une passe ou une vallée étranglée et qu'on s'installe sur les montagnes au nord, on se trouve placé face au Yin et dos au Yang.

Car, pour ce qui est de ces deux facteurs, la hauteur et l'ensoleillement, il faut savoir que si l'on peut négliger l'ensoleillement au bénéfice d'une position élevée, il est exclu de négliger l'avantage d'une position élevée en faveur d'un lieu ensoleillé. Sun tzu a associé ces deux facteurs d'une façon globale.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Reconnaître les accidents du terrain devant et derrière ; savoir déceler chez l'ennemi les points forts et les points faibles ; chercher à découvrir tout ce qu'il est possible de voir sans rien oublier ni omettre, telle est la fonction des officiers éclaireurs.

Une armée peut connaître la fuite, le relâchement, l'enlèvement, l'écroulement, le désordre, la déroute. Ces six malheurs ne tombent pas du Ciel mais proviennent d'une erreur du commandement.

Quand, sans avantage stratégique, on combat à un contre dix, il y aura fuite ; si les soldats sont hardis et leurs officiers timorés, il y aura relâchement ; si les officiers sont hardis et les soldats timorés, il y aura enlèvement ; si des lieutenants belliqueux et indisciplinés s'enflamment à la vue de l'ennemi et se ruent sus à lui sans attendre les directives du général en chef, celui-ci ne pourra plus tirer parti de leurs capacités, il y aura écroulement³⁶.

Quand le général n'a ni la fermeté ni la rigueur requises, que ses instructions manquent de clarté, officiers et soldats que n'encadrent pas des lois strictes, étant bien en peine de former leurs rangs, il y aura désordre.

Si le général, incapable de jauger les forces adverses, se heurte à un ennemi alignant des troupes supérieures en nombre ou en puissance, sans qu'il puisse lui opposer un corps d'élite, il y aura déroute. Telles sont les six voies qui conduisent à la défaite ; elles sont de la responsabilité du général qui doit y prêter la plus grande attention.

La configuration topographique est d'un précieux concours dans les opérations militaires. Un grand général construit sa victoire sur sa connaissance de l'ennemi et tient un compte précis de la nature du terrain et des distances. Qui, en ayant une science parfaite, recourt à la force des armes est assuré de remporter la victoire, mais qui s'engage dans un conflit en les ignorant sera inévitablement défait. Si la théorie militaire vous donne pour victorieux, même si le souverain s'y oppose, vous devez passer outre

et livrer combat ; en revanche, si les lois de la stratégie vous donnent pour battu, vous devez renoncer aux hostilités, même si le souverain vous le commande. Celui qui lance ses offensives sans rechercher les honneurs et bat en retraite sans craindre les châtements, mais qui, attaché aux intérêts du Prince, a pour unique ambition la défense de ses peuples, peut être considéré comme le trésor du royaume³⁷.

Philosophes et stratèges

Kouan-tse (chap. VI, Les sept règles) : Il est de règle, dans toute expédition militaire, de supputer au-dedans avant d'envoyer ses armées au-dehors. Si l'on envoie l'armée hors du territoire sans avoir au préalable fixé sa stratégie, on sera l'artisan de sa défaite et le pourvoyeur de sa ruine. Qui déploie l'armée et se montre incapable de combattre, qui assiège des villes et se montre incapable de les emporter, qui conquiert des provinces sans être capable d'exploiter leurs richesses, qui donc commet une seule de ces trois erreurs risque d'être détruit.

Qui ignore tout du gouvernement de la principauté adverse doit renoncer à l'attaquer ; qui ignore la psychologie de l'adversaire ne peut conclure avec lui de traités ; qui ne sait rien du commandement adverse ne peut attaquer le premier ; qui ignore la valeur des soldats adverses ne peut déployer ses rangs avant lui...

Houai-nan-tse (chap. XV, Du recours aux armes) : Mais, sitôt face à l'ennemi, il livre un combat sans merci et n'a cure de mourir. Ne nourrissant aucune arrière-pensée, il n'a ni Ciel au-dessus, ni Terre au-dessous, ni ennemi devant, ni prince derrière. Il prend l'offensive sans s'occuper de la gloire, il bat en retraite sans chercher à se dérober à ses responsabilités. Il n'a en vue que de servir de garant à son peuple ; son intérêt coïncide absolument avec celui de son prince ; bref, il est le trésor du royaume. Voilà en quoi consiste la Voie d'un grand général. C'est en agissant de la sorte qu'il obtient que ceux qui sont avisés supputent pour lui, que ceux qui sont courageux combattent pour lui. L'ardeur de son armée s'élève jusqu'à la nue, et son impétuosité égale celle d'un fringant coursier. L'épouvante saisit l'adversaire avant même qu'il n'ait croisé le fer. Et si

jamais le combat se produit, la victoire emportée après dispersion totale de l'ennemi, on s'emploie à l'attribution des mérites.

Pour peu que leur chef les aime comme un nouveau-né et les chérisse comme un fils bien-aimé, les soldats seront prêts à le suivre en enfer et à lui sacrifier leur vie. Mais des hommes qu'on traite avec égard et à qui on manifeste de l'amour, sans être capable de leur assigner de tâches et de s'en faire obéir, en sorte que leur turbulence échappe à tout contrôle, tels des enfants gâtés, ne seront propres à rien.

Etre fixé sur ses propres capacités offensives, sans s'aviser du potentiel défensif adverse, c'est réduire ses chances de victoire de moitié ; être fixé sur l'absence de capacités défensives adverses sans s'aviser de son manque de potentiel offensif, c'est réduire ses chances de victoire de moitié. Etre fixé sur l'absence de capacités défensives adverses et sur ses propres possibilités offensives, sans savoir que le terrain ne se prête pas à l'engagement, c'est encore n'avoir entre les mains que la moitié de la victoire. Celui qui connaît réellement l'art de la guerre ne se trompe jamais quand il entre en mouvement, ni ne se trouve à court lorsqu'il entreprend une action. C'est pourquoi il est dit : « Qui connaît l'autre et se connaît ne sera point défait ; qui connaît Ciel et Terre³⁸ volera de victoire en victoire. »

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : À l'époque des Royaumes Combattants, lorsque Wou Ts'i exerçait le commandement en chef, il s'habillait et se nourrissait comme les simples hommes de troupe. Il dormait à la dure, il ne montait pas à cheval durant les marches, il portait lui-même ses propres rations. Il partageait avec ses hommes les fatigues et les peines.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (De la vertu du général) : Si le commandant en chef considère ses soldats comme de tout petits enfants qu'il aime comme de jeunes garçons espiègles, s'il a pour eux le zèle d'un maître sévère, tout en

les utilisant comme de vulgaires cailloux... l'armée ne sera pas défaite. Telle est la sagesse du général.

Les trois principes de stratégie de Maître Pierre Jaune : (Premier discours) : Les règlements militaires disent : « Un général n'éteint pas sa soif avant que les puits n'aient été creusés ; un général ne se repose pas avant que les tentes n'aient été dressées ; un général ne se restaure pas avant que les foyers n'aient été allumés. Il ne porte pas de pelisse en hiver, il ne s'évente pas en été, il ne se protège pas avec un parapluie quand il pleut. » Il s'agit là de la courtoisie du général. Il partage avec ses hommes la paix comme le danger. C'est ainsi que ses hommes se soudent autour de lui sans jamais l'abandonner. Ils s'activent sans jamais se lasser.

Les règlements militaires stipulent encore : « C'est grâce aux ordonnances que le général impose le respect. Et c'est grâce à la discipline militaire qu'une armée peut remporter une victoire totale. Si les soldats vont vaillamment au combat, c'est grâce aux ordres reçus. » C'est pourquoi le général ne reporte jamais ses ordres, de sorte que nul ne peut douter des châtiments et des récompenses ; aussi inflexible que le Ciel et la Terre, il peut mener les hommes ; ce n'est que lorsque les soldats obéissent aux ordres qu'on peut les conduire au-dehors des frontières.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Le peuple constitue la force des armées. Mais ce qui fait que le peuple est prêt à sacrifier sa vie, c'est le sentiment du devoir ; le sentiment du devoir, la discipline l'impose.

Il n'est rien que les hommes aiment plus que la vie ; rien qu'ils ne redoutent plus que la mort. Et pourtant, en dépit des hautes murailles, des douves profondes, de la pluie de flèches et de projectiles qui s'abat sur eux, ou des blanches lames d'acier qui s'entrecroisent dans les plaines et les landes, les soldats rivalisent à qui sera le premier à entrer au contact de l'ennemi, non qu'ils méprisent la vie et se réjouissent d'être blessés, mais simplement parce que les récompenses couronnent le mérite à coup sûr et que les châtiments sont clairement établis. Il suffit en effet que les supérieurs traitent leurs subordonnés comme des fils pour que ces derniers considèrent leurs supérieurs comme des pères ; que les supérieurs traitent leurs subordonnés comme des frères cadets et ceux-ci les aimeront comme des frères aînés. Qui traite ses inférieurs comme des fils régnera sur le

monde ; des inférieurs qui vénèrent leurs supérieurs comme des pères assureront le gouvernement parfait dans l'Empire. Qui traite ses inférieurs comme des frères cadets n'aura aucune peine à les faire mourir pour lui ; quand les subordonnés aiment leurs supérieurs comme des frères aînés, ceux-ci en retour leur sacrifieront tout sans hésiter. Toute guerre contre une armée, où tous les combattants sont des pères et des fils ou des frères aînés et des frères cadets, est vouée à l'échec en raison de l'immense affection que tous nourrissent les uns pour les autres.

(...) Des officiers qui partagent avec les simples hommes de troupes les mêmes peines et les mêmes joies, et endurent avec eux le froid et les privations, pourront demander à chacun de sacrifier sa vie et l'obtenir de tous. Ainsi, dans l'antiquité, ceux qui s'entendaient à mener les hommes étaient les premiers à payer de leur personne. Sous la canicule estivale, ils se passaient d'ombrelle ; en hiver, ils ne se protégeaient pas du froid par des pelisses, endurant eux-mêmes le froid et la chaleur. Dans les passes difficiles, ils n'allaient pas en char ou en palanquin, et, dans les côtes, ils descendaient de cheval éprouvant les fatigues et les peines de tout un chacun. Ils attendaient que le repas des troupes soit prêt pour se mettre à table. Ils ne se permettaient de se désaltérer que lorsque les puits avaient été creusés communiant ainsi avec les hommes dans la faim et la soif. Au combat, ils se tenaient toujours à portée de flèches de l'adversaire partageant les mêmes dangers que les combattants.

Comment un bon général ne serait-il pas victorieux, alors que, lorsqu'il recourt à la force des armes, il frappe un ennemi où s'est accumulé le ressentiment avec des multitudes au cœur gonflé de reconnaissance et assaille des montagnes de haine avec des océans d'amour ?

Commentaire du chapitre X

Ce chapitre, plus détaillé et plus technique que les précédents, donne des conseils de bon sens qui ne semblent pas inutiles, malgré tout, à en juger par les bourdes commises, au cours de l'histoire, par les généraux, qu'ils soient chinois ou occidentaux. Les commentateurs épiloguent sans fin sur ces recommandations et les illustrent de nombreux exemples : on doit

suivre les vallées en montagne pour disposer d'eau et de fourrage ; il va de soi qu'occuper les hauteurs permet de disposer d'un avantage face à un ennemi qui se trouve en contrebas. Ts'ao Ts'ao et les autres exégètes à sa suite expliquent qu'on ne laisse pas un adversaire prendre solidement pied après avoir franchi un cours d'eau ; qu'on se tient à quelque distance de la rive pour inciter l'ennemi à traverser ; qu'on évite de se trouver en aval afin que celui-ci ne puisse inonder votre camp et empoisonner l'eau. Il en va de même pour les batailles navales où celui qui se trouve en amont a l'avantage. Les commentateurs citent les exemples canoniques du duc de Song (vii^e siècle av. J.-C.), qui essuya une terrible défaite pour avoir non seulement attendu que l'adversaire ait traversé la rivière au grand complet, mais poussa l'esprit chevaleresque jusqu'à le laisser se déployer en ordre de bataille avant de l'attaquer ; celui de Han Hsin qui écrasa les troupes du général Long Kiue du Tch'ou sur les bords de la rivière Wei, au Chan-tong (en 202 av. J.-C.) ; celui encore des armées de Lieou Pang qui défirent les troupes de Ts'ao K'ieou en les surprenant alors qu'elles avaient à moitié passer la rivière Fan ; et enfin celui de la manœuvre de Kouo Houai (ii^e siècle apr. J.-C.) qui, en se déployant à distance de la rivière que Lieou Pei s'apprêtait à traverser, dissuada son adversaire de poursuivre, de peur de s'exposer à une attaque alors que seule la moitié de ses troupes aurait traversé.

Enfin, tous insistent sur la discipline que le général doit imposer en même temps que la sollicitude qu'il doit leur manifester pour qu'une armée soit apte au combat.

Chapitre XI

Les neuf sortes de terrain

Maître Sun a dit :

À la guerre, un terrain peut être de dispersion, de négligence, de confrontation, de rencontre, de communication, de diligence, de sapes, d'encerclement ou d'anéantissement.

Quand on livre combat sur son propre fief, on se trouve en terre de dispersion.

Philosophes et stratèges

Sun tzu³⁹ (Questions du roi de Wou) : Le roi de Wou demanda à Sun tzu : « Je suis sur une terre de dispersion ; les soldats aspirent à regagner leurs foyers ; constatant que je ne puis les faire combattre, je décide de m'enfermer solidement derrière mes retranchements sans tenter de sortie ; l'ennemi en profite pour attaquer des petites places et pour piller la campagne, il m'empêche de ramasser le bois de chauffage et barre mes principales voies de communication, attendant que je sois à court de tout pour m'attaquer avec vigueur. Que dois-je faire ? »

Sun tzu répondit : « L'ennemi s'est enfoncé profondément sur notre territoire, il a donc derrière lui un grand nombre de nos places, ses soldats considèrent que l'armée est devenue leur famille, leurs volontés sont tendues sur un seul objectif et ils ne craignent pas l'ennemi. Tandis que nos hommes combattent chez eux, ils pensent à la paix du foyer et à leurs proches. S'ils se déploient en ordre de bataille, ils ne formeront pas de lignes solides et n'auront jamais l'avantage sur l'adversaire. C'est pourquoi je rassemble les multitudes, entasse grains, fourrages et soieries, m'enferme dans les villes et tiens solidement les points stratégiques, cependant que je charge des éléments légers d'entraver l'acheminement des vivres ennemis. Ses provocations ayant échouées, ses approvisionnements se faisant mal, n'ayant plus rien à piller dans les campagnes, l'envahisseur commence à

souffrir de la faim et se trouve en difficulté ; il sera alors possible d'attirer ses troupes et de remporter sur elles une grande victoire. Toutefois, si nous devons les affronter, il faut s'assurer d'une position favorable. On tendra par exemple une embuscade dans un lieu au relief accidenté ; si la région n'en offre pas, les hommes tenteront de se fondre dans l'obscurité ou de se cacher au milieu de bancs de vapeurs ou de brouillards pour surgir à l'improviste et les frapper, profitant de leur relâchement. »

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. XCII, Biographie du marquis de Houai-yin) : Un de ses lieutenants déclara à Long Kiu : « Les armées du Han opèrent loin de leurs bases et sont parfaitement aguerries. Elles font preuve d'un mordant auquel il est impossible de s'opposer. En revanche, nous, nous combattons sur notre propre sol, de sorte que nos troupes risquent d'être enfoncées au premier choc et de se disperser. Le mieux serait de nous enfermer derrière nos murs, le temps que les fidèles partisans du roi de Ts'i se rendent dans toutes les villes perdues, fassent savoir que le roi est en vie et qu'il dispose des renforts du Tch'ou ; les places conquises ne manqueront pas de se révolter. Si elles doivent faire face à une révolte généralisée de toutes les villes qu'elles tiennent, les troupes du Han qui font campagne à plus de deux mille lieues de leur base se trouveront privées de toute nourriture ; et bientôt leur position sera si critique qu'elles déposeront les armes sans combat. »

Long Kiue répliqua : « Ce Han Hsin n'est qu'un rien du tout ! Et si je sauve le Ts'i sans coup férir, quelle gloire en retirerai-je, mais si je livre combat et défais les armées du Han, la moitié du Ts'i me reviendra ! Pas question de surseoir à l'attaque ! » *Naturellement, il devait livrer combat sur les bords de la Wei, essuyer une sanglante défaite et périr dans la débâcle.*

Quand l'armée vient de s'aventurer en territoire ennemi, elle se trouve en terre de négligence.

Philosophes et stratèges

Sun tzu (Questions du roi de Wou) : Le roi de Wou demanda à Sun tzu : « Venant juste de m'engager en territoire ennemi, je me trouve en terre de négligence. Les soldats rêvent de leurs foyers ; ils rechignent à poursuivre leur avance et ne demandent qu'à battre en retraite. En outre, l'armée n'ayant pas encore pu prendre position sur des passes ni s'adosser à des obstacles, les hommes sont tenaillés par la peur. Le général en chef voudrait aller de l'avant et ses hommes ne pensent qu'à revenir sur leurs pas, de sorte qu'inférieurs et supérieurs sont animés de désirs contraires. Pendant ce temps, l'ennemi parachève ses préparatifs ; il rehausse ses murailles et renforce ses fortifications, il déploie en bon ordre ses cavaliers et ses fantassins ; tantôt il barre la route à mes avants, tantôt il attaque mes arrières ; comment faire ? »

Sun tzu dit : « Si, lorsque je pénètre sur le territoire ennemi, l'adversaire garde solidement ses places et refuse le combat, tandis que mes hommes ont encore l'esprit occupé par le pays natal, si bien que tout recul peut se transformer en déroute, je me trouve en terre de négligence. Dans une telle situation, il convient de sélectionner une troupe d'excellents cavaliers qui sera chargée de tendre des embuscades sur les routes principales ; quand je battraï en retraite, si l'ennemi cherche à me poursuivre, dès qu'il sera à leur portée, ils fondront sur lui pour le culbuter. Lorsque l'armée se trouve en zone de négligence, les hommes n'ont pas encore l'esprit entièrement tourné vers l'offensive, et ils ne sont pas aptes au combat. Il faut donc s'abstenir de s'approcher des villes importantes et se garder de suivre les grands axes de communication. Il faut sembler hésitant et perdu, donner le sentiment qu'on ne va pas tarder à décrocher. C'est alors qu'on choisira une troupe de cavaliers dont les bêtes auront été bâillonnées et qui se porteront en avant, avec mission de faire main basse sur le cheptel – bœufs, chevaux et autres animaux domestiques. L'armée, encouragée par ce coup de main, reprendra confiance. J'aurai eu soin de sélectionner les meilleurs hommes et de les poster en embuscade afin qu'ils attaquent l'ennemi si celui-ci venait à surgir ; dans le cas contraire, ils décrocheront sans chercher à en découdre. »

Une terre de confrontation est celle dont la possession est profitable à chacune des deux parties.

Philosophes et stratèges

Sun tzu (Questions du roi de Wou) : Il demanda encore : « Nous sommes en terre de confrontation ; l'ennemi arrive le premier sur les lieux. Il tient les points clés et protège les endroits avantageux ; ses soldats légers et bien entraînés s'emploient tantôt à la défense, tantôt lancent des sorties, contrant toutes nos manœuvres extraordinaires. Que faut-il faire dans un cas semblable ? »

Sun tzu répondit : « La règle, quand on se trouve en terre de confrontation, est que l'on obtient l'avantage si l'on sait céder, mais qu'on court au-devant de l'échec si l'on cherche à forcer l'avantage. Si l'ennemi a réussi à s'y établir, il ne faut surtout pas songer à le chasser. Il faut au contraire tenter de l'attirer en feignant de prendre la fuite. Bannières claquantes et tambours battants, on fera mine de se diriger vers un point qui lui tient à cœur. On soulèvera de la poussière en traînant des branchages, afin de donner le change. Des hommes triés sur le volet auront été au préalable postés en embuscade dans des lieux choisis ; l'ennemi sera bien obligé de sortir pour se rendre au secours du point menacé : en un mot, "je lui offre ce qu'il convoite pour mieux m'emparer de ce qu'il abandonne". Telle est la règle à suivre quand on doit combattre un ennemi qui s'est installé le premier. Si je suis arrivé le premier et que l'ennemi use de ce stratagème contre moi, je sélectionne des soldats d'élite à qui je fais tenir solidement leurs positions ; parallèlement, des troupes légères sont envoyées à la poursuite de l'ennemi, tandis que des guets-apens ont été tendus un peu partout dans les lieux resserrés et accidentés. Lorsque l'ennemi se présentera pour engager le combat, les soldats postés se lèveront des deux côtés et nous remporterons ainsi une victoire totale. »

Une terre de rencontre offre aux belligérants une totale liberté de mouvement.

Philosophes et stratèges

Sun tzu (Questions du roi de Wou) : Le roi de Wou demanda encore : « Vous avez dit que sur une terre de rencontre, il convient de couper les

lignes de l'ennemi afin d'entraver ses mouvements. Il faut donc que je complète le système de défense des frontières, que je veille à l'entretien des engins, que je détruise les lignes de communication et que je renforce les passes et les points stratégiques. Mais si je n'y ai pas pensé à temps, l'ennemi aura déjà engagé ses préparatifs, de sorte qu'il évoluera à sa guise et moi non. Si nous disposons par ailleurs de forces égales en nombre, que faut-il faire ? »

Sun tzu dit : « Si je ne puis aller et venir comme bon me semble, alors que l'ennemi le peut, il suffit de prélever un détachement et de le poster en embuscade à l'insu de l'ennemi ; si je reste sur la défensive, mais en montrant de la négligence et de la paresse, l'ennemi, rassuré sur mon incapacité, ne manquera pas de se présenter, et alors les hommes dissimulés en embuscade surgiront et le prendront par surprise. »

Une terre de communication est une portion d'une principauté qui, parce qu'elle en jouxte trois autres, assure au premier arrivé le soutien des armées des autres seigneurs.

Philosophes et stratèges

Sun tzu (Questions du roi de Wou) : Le souverain demanda encore : « Il faut être arrivé le premier sur une terre de communication. Mais je m'en trouve plus éloigné que l'ennemi et je me suis mis en route après lui. J'aurai beau presser les chariots et éperonner les chevaux, je n'arriverai pas à le prendre de vitesse. Que convient-il de faire en pareil cas ? »

Sun tzu : « Une terre qui en jouxte trois autres se trouve à la croisée des chemins ; moi et l'ennemi nous nous touchons, et avons de plus une frontière commune avec l'autre territoire. Que faut-il entendre par le premier arrivé ? Tout simplement celui qui a su dépêcher un habile ambassadeur, largement pourvu en or, afin de conclure une alliance avec son voisin et nouer avec lui des relations amicales et courtoises, de sorte que, même si mon armée arrive après celle de l'autre, ses multitudes me seront acquises. Ses soldats les plus sûrs et les mieux entraînés tiendront les points avantageux et nous aideront dans nos opérations militaires. Ils

s'emploieront aussi à nous fournir en grains ; ils faciliteront les allées et venues de nos chars, en observant les mouvements de l'adversaire. C'est ainsi que je bénéficierai de l'aide des multitudes de l'Empire, tandis que l'autre perdra ses alliés. Tant et si bien que les princes, tournant leurs forces contre lui, battront le tambour et se rueront tous ensemble à l'assaut, de sorte qu'il ne saura comment résister. »

Qui, s'étant profondément enfoncé en territoire ennemi, a derrière soi une multitude de villes fortes adverses se trouve en terre de diligence.

Philosophes et stratèges

Sun tzu : (Questions du roi de Wou) : Le roi de Wou demanda encore : « À la tête de mes troupes, et après avoir laissé derrière moi de nombreux points fortifiés, je me suis enfoncé au cœur du territoire ennemi. Mes lignes d'approvisionnement sont coupées. La situation m'empêche de revenir sur mes pas. Comment alors me nourrir et tenir avec mon armée sans risquer le désastre ? »

Sun tzu répondit : « En terre de diligence, les soldats sont intrépides et vaillants ; même si les approvisionnements sont coupés, il sera toujours possible de se livrer au pillage pour pourvoir à leurs besoins. Tout le butin qui aura été ramassé par les subalternes devra être remis aux supérieurs ; ceux qui en auront rapporté le plus recevront récompense ; de cette façon, les hommes ne penseront plus à regagner leurs foyers. Mais si jamais certains souhaitent néanmoins regagner leurs pénates, on les en dissuadera par des interdits. Par ailleurs, on s'emploiera à creuser des fossés profonds et rehausser les murs d'enceinte, afin de montrer à l'ennemi qu'on projette une occupation prolongée. Si l'ennemi, sous couvert d'ouvrir des routes, s'emploie à nettoyer en secret mes lignes stratégiques, j'envoie alors des chars légers, dont les chevaux auront été bâillonnés afin qu'ils soulèvent de la poussière, qui appâteront l'ennemi par la promesse de bétail et de chevaux.

Si l'ennemi décide une sortie, je fais retentir mes tambours à leur suite, et des soldats postés en embuscade ayant au préalable fixé avec le reste des

troupes une action concertée les prendront en tenaille ; à coup sûr, l'ennemi subira une défaite. »

Une armée qui progresse à travers montagnes, forêts, passes, marais ou toute autre région accidentée, et dont la route est malaisée, évolue en terrain de sape.

Philosophes et stratèges

Sun tzu (Questions du roi de Wou) : Le roi interrogea Sun tzu : « Je m'aventure en terrain de sape : qu'il s'agisse de montagnes, de vallées, de gorges, de défilés ou d'une route semée d'obstacles, après une longue marche, les hommes sont fourbus ; des ennemis se pressent devant moi ; des embuscades sont tendues sur mes arrières. L'adversaire a établi des camps sur mon flanc droit et tient des positions sur ma gauche. Des chars solides et de bons chevaux occupent l'étroit passage qu'emprunte la route. Que dois-je faire ? »

Sun tzu répondit : « Il faut d'abord envoyer les chars légers dix lieues en avant du gros des troupes : ils chercheront à observer les mouvements de l'ennemi et à déterminer les points stratégiques et les passes qu'il faut occuper. Certains se détacheront pour aller sur la droite, d'autres se dirigeront sur la gauche ; le général en chef observera la situation dans les quatre directions et, là où il décèlera un vide, il se précipitera pour s'en emparer. Ils feront alors tous leur jonction à mi-parcours ; on répétera le manège jusqu'à ce que les troupes soient fourbues. »

Une terre d'encerclement se reconnaît à ce qu'on ne peut y accéder que par un passage étroit et en sortir par un chemin sinueux, de sorte que l'ennemi peut attaquer avec des effectifs bien inférieurs.

Philosophes et stratèges

Sun tzu (Questions du roi de Wou) : Le roi de Wou demanda à Sun tzu : « Je me trouve pris dans une terre d'encerclement ; j'ai devant moi un ennemi puissant, derrière des passes étroites et difficiles. L'ennemi a coupé mes lignes d'approvisionnement, escomptant que la situation me pousse à la fuite. En attendant, il bat du tambour et pousse des clameurs, sans passer à l'attaque, afin de tester mes capacités. Que dois-je faire ? »

Sun tzu répondit : « Quand on se trouve en terre d'encerclement, il faut barrer toutes les issues afin que les hommes sachent qu'ils n'ont plus d'échappatoire. Ainsi en viennent-ils à considérer l'armée comme leur famille ; leurs cœurs battent à l'unisson et une même ardeur les anime. Durant plusieurs jours, on couvrira les feux afin de faire disparaître toute trace de fumée, manifestant ainsi toutes les marques du désordre et de la faiblesse. Me voyant dans un tel état de détresse, l'ennemi relâchera sa vigilance. Après avoir galvanisé mes hommes par une proclamation, je disposerai des soldats en embuscade de chaque côté des passes et défilés, puis je ferai battre la charge et tenterai une sortie avec le gros des troupes. Si l'ennemi cherche à s'y opposer, je donnerai ordre à mes hommes de combattre avec acharnement et de forcer le passage. C'est ainsi que mes troupes combattront devant, tailleront derrière et presseront sur les côtés. »

Le roi demanda encore : « L'ennemi est là, alors que je me trouve encerclé. Il a tendu des embuscades et a combiné de profonds stratagèmes ; il me fait miroiter des profits, il agite des drapeaux devant mes yeux et présente une forme confuse, mouvante et désordonnée, de sorte que je ne sais où il se dirige. Que faire ? »

Sun tzu répondit : « Dans ce cas-là, il faut envoyer un millier d'hommes munis de bannières qui se diviseront pour garder les routes stratégiques, tandis que des troupes légères s'avanceront pour provoquer l'ennemi. Elles se déploieront en formation de combat, mais sans passer à l'attaque, et si l'ennemi entre à leur contact, elles ne céderont pas ; c'est là la meilleure façon de ruiner leur stratagème. »

En terre d'anéantissement, une armée doit se battre avec l'énergie du désespoir ou périr.

Philosophes et stratèges

Sun tzu (Questions du roi de Wou) : Le roi de Wou demanda à Sun tzu : « Mon armée vient de franchir la frontière et a pris ses quartiers en territoire ennemi ; c'est alors que les défenseurs surviennent en nombre, m'enferment dans un double cordon de troupes. Je pense tenter une sortie et briser l'encerclement, mais toutes les issues sont bouchées, alors je veux haranguer mes hommes pour qu'ils brisent l'étau en se battant jusqu'à la mort. Comment faire ? »

Sun tzu répondit : « Tout d'abord, il faut élargir les fossés et rehausser les murs d'enceinte, afin de montrer à l'ennemi que l'on compte tenir solidement les défenses puis, après cela, on se tient coi, sans plus bouger, lui dérobant ses capacités offensives. Enfin, j'harangue les hommes en leur montrant qu'il n'y a plus d'issue ; sur ce, nous tuons les bœufs, brûlons les chariots et faisons bombance. Ensuite, nous brûlons toutes les réserves de grains, nous comblons les puits, nous nous rasons les cheveux et nous lacérons nos bonnets⁴⁰, afin de montrer que nous n'avons plus d'autre projet que de vendre chèrement notre peau. Lorsque le général est à court d'idées, ses hommes sont prodigues de leur vie. Ceci réglé, on astique les cuirasses, on affûte les armes ; et, unissant ses forces et sa volonté, l'armée attaque l'ennemi des deux côtés à la fois, en battant le tambour et en poussant des hurlements sauvages, de sorte que l'ennemi épouvanté ne sait comment s'opposer à cet assaut furieux. Nos troupes de choc qui se sont détachées du gros de la troupe le prennent à revers : cela s'appelle trouver le salut en abandonnant toute espérance. C'est pourquoi il est dit : "Qui, alors qu'il se trouve en difficulté, n'est pas en mesure de combiner des plans se trouvera acculé ; qui, acculé, n'est pas capable de combattre jusqu'à la mort périra." »

Le roi de Wou demanda encore : « Et si c'est moi qui encercle l'ennemi, que faut-il que je fasse ? »

Sun tzu dit : « Tout autour se dressent des montagnes escarpées coupées de vallées profondes, difficiles à franchir, de sorte que l'ennemi est aux abois. Dans ces conditions, la méthode pour l'attaquer est la suivante : il faut dissimuler des soldats en embuscade et ménager à l'ennemi une voie de

passage, afin de le tenter en lui offrant une retraite ; cherchant alors le salut dans la fuite, il perdra toute ardeur combative, il sera possible de l'attaquer et de le vaincre même s'il est en nombre. L'art de la guerre dit encore que si l'ennemi se trouve en terres mortelles et que son ardeur combative est au plus haut, il faut procéder de cette façon pour en avoir raison : se montrer souple et ne pas chercher à forcer l'avantage, mais, tout au contraire, mettre la main subrepticement sur toutes les positions avantageuses et couper toutes ses lignes d'approvisionnement ; de peur qu'il use de stratégies insolites, on fera tout cela en secret sans rien lui laisser deviner. C'est ainsi que l'on postera aux endroits propices des archers et des arbalétriers. »

C'est pourquoi évitez de combattre en terrain de dispersion ; ne vous arrêtez pas sur une terre de négligence ; n'attaquez pas en terre de confrontation ; ne vous laissez pas isoler en terre de rencontre ; faites votre jonction en terrain de communication ; pillez en terrain de diligence ; passez votre chemin en terrain de sape ; montez des plans en terrain d'encercllement ; livrez bataille en terrain d'anéantissement.

Les grands capitaines des temps jadis savaient si bien désorganiser l'ennemi que l'avant-garde et l'arrière-garde ne pouvaient se porter secours, le gros de ses troupes et ses détachements s'épauler, soldats et officiers s'entraider, inférieurs et supérieurs communiquer. Les forces étaient-elles dispersées, ils empêchaient de se rassembler ; étaient-elles rassemblées, ils leur interdisaient tout mouvement coordonné. Ils savaient entreprendre une action sitôt qu'elle était opportune et y renoncer dès lors qu'elle ne présentait pas d'avantage.

Si on me demande : « Que doit-on faire au cas où l'ennemi fond sur vous avec des troupes nombreuses et en bon ordre ? » Je répondrai : « Il suffit d'attaquer ce à quoi il tient, pour qu'il vous mange dans la main. »

Commentateurs traditionnels

Mei Yao-tch'en : Il faut s'emparer de ce à quoi l'ennemi tient et qu'il chérit pour pouvoir mener à bien mes projets. Car alors je peux le troubler,

semer le désordre dans ses rangs et disloquer ses troupes, de sorte qu'il n'y a rien que je ne puisse obtenir.

Tchang Yu : Par ce que l'ennemi aime, Sun tzu entend ses terres les plus fertiles ou ses approvisionnements, et uniquement cela. Si je parviens à m'en rendre maître, il sera contraint d'agir comme je le désire.

À la guerre, tout est affaire de rapidité. On profite de ce que l'autre n'est pas prêt ; on surgit à l'improviste ; on attaque ce qui n'est pas défendu.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : L'action du grand chef de guerre est l'écho qui répond à la voix, le roulement du tambour qui suit le heurt des baguettes. Aussi instantanée qu'un clignement de paupières et inopinée qu'un cri, elle ne donne pas le loisir d'esquisser un mouvement ni de reprendre souffle. Quand est venu le moment, sans que les yeux, levés, aient eu le temps de voir le Ciel ni, baissés, de prendre conscience du terrain, avant que la main n'ait pu se saisir de la lance, que l'épée ne soit tirée du fourreau, il a déjà frappé...

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol. 7, chap. xciv) : (...) *Une attaque éclair permet d'éliminer Mong Ta.* Lumière de la Raison lut ce qui suit : « Après avoir reçu votre approbation, croyez que je vais redoubler de zèle. En ce qui concerne Se-ma Yi, je me sens parfaitement tranquille. Car Yuan, dans ses quartiers, se trouve à plus de huit-cent lieues de Louo-yang, laquelle est elle-même distante de plus de douze cents lieues de Ville-neuve. Ainsi, même s'il advenait que nos préparatifs s'ébruitent, il lui faudrait tout d'abord en référer au souverain. Avec l'aller-retour, cela prendra plus d'un mois. Nous aurons eu tout le temps nécessaire pour renforcer nos défenses et disposer nos troupes aux points stratégiques. Nous n'avons rien à craindre d'une attaque. Soyez pleinement confiant... »

Sitôt qu'il eut achevé, Lumière de la Raison jeta la feuille par terre avec rage et s'exclama : « Ce Mong Ta va périr de la main de Se-ma Yi ! »

Et, comme sa suite s'en étonnait, le général d'expliquer : « L'une des maximes fondamentales de la guerre n'est-elle pas : "Frappez là où l'on ne vous attend pas ; déjouez les prévisions de l'adversaire ?" Croit-il que Se-ma Yi attendra un mois ? Le souverain lui a confié un commandement en lui laissant carte blanche. Et il se berce de l'illusion que ce profond stratège va s'embarasser d'une autorisation impériale ? Dès qu'il saura ce qui se trame, il sera sur Mong Ta en moins de dix jours et l'autre n'aura même pas le temps de dire ouf qu'il sera balayé ! ». *De fait, sitôt connues les manigances de Mong Ta par les rapports de ses espions, Se-ma Yi, sans rien demander à personne, marchait contre Ville-neuve à marche forcée, brûlant les étapes, campait devant ses murs huit jours plus tard et emportait la place.*

Voici les règles qu'une armée d'occupation doit suivre. Plus elle s'enfonce profondément en territoire ennemi, plus sa cohésion se renforce et décourage les assauts adverses. On pourvoit aux besoins en nourriture des troupes en pillant les campagnes fertiles. On stimule l'ardeur de ses soldats et accroît leur énergie en s'assurant qu'ils soient bien nourris et reposés. On les jette dans une situation sans issue, de sorte que, ne pouvant trouver le salut dans la fuite, il leur faut défendre chèrement leur vie. Des soldats qui n'ont d'autre alternative que la mort se battent avec la plus sauvage énergie. N'ayant plus rien à perdre, ils n'ont plus peur ; ils ne cèdent pas d'un pouce, puisqu'ils n'ont nulle part où aller. Aventurés en territoire hostile, ils serrent les rangs ; n'ayant d'autre alternative, ils se ruent au combat. Ils sont vigilants sans qu'on les presse, exécutent les tâches sans qu'on leur demande, sont dévoués sans y être contraints, soumis sans qu'il soit besoin d'ordre.

Faites taire les rumeurs, proscrivez les sorts et vos hommes vous suivront jusque dans la mort.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Interdisez les oracles, les présages de mauvais augure ; débarrassez les plans du doute et de l'incertitude.

Stratèges et philosophes

Kouan-tse (chap. ^{xvii}, Les règles de la guerre) : Qui sait user d'une armée en la faisant opérer loin de ses bases sera nécessairement victorieux. Qui surgit là où l'ennemi ne l'attend pas lui portera des coups sévères ; qui sait conduire ses hommes au cœur du danger fera qu'ils songeront à se défendre ; chacun pensant à se défendre, ils vibreront à l'unisson et encourageront leurs efforts.

Le Livre du prince Chang (chap. ^{xviii}, Projet de société) : Les peuples belliqueux dominant, les nations pacifiques sont esclaves. On insuffle la flamme guerrière à ses peuples en tendant toute son énergie vers le métier des armes. Ainsi, un prince sage, comprenant que la clé du pouvoir réside dans la puissance des armées, y destine tous ses sujets. On saura d'emblée qu'un pays est fort à la préparation de ses troupes : ne suffit-il pas de voir ses soldats devenir comme des loups affamés de chair fraîche, sitôt qu'ils hument l'odeur du combat, pour juger des capacités militaires d'un grand peuple ?

La guerre est ce que les hommes détestent le plus au monde ; seul un puissant monarque peut la leur faire aimer. Dans un tel pays, les pères, les frères, les femmes, accompagnant au combat qui leur fils, qui leur cadet, qui leur mari recommandent avant de les quitter : « Ne reviens pas sans avoir tué un ennemi » et ils ajoutent : « Si tu contreviens aux lois et n'obéis pas aux ordres, tu mourras, et nous avec toi, la loi du rang t'empêchant de t'enfuir et la surveillance mutuelle nous ôtant tout refuge. » Il convient que la loi des armées associe les hommes par groupes de cinq, marqués chacun d'un signe distinctif et soumis à un contrôle rigoureux. De cette façon, aucun fuyard ne pourra se cacher ; et ceux qui auront été mis en déroute par l'ennemi n'auront d'autre issue que la mort. C'est ainsi que les troupes se ruèrent à l'assaut, comme le cours impétueux d'un fleuve, sur l'ordre de leur chef et préférèrent se faire hacher sur place plutôt que de s'enfuir.

Le Livre du prince Chang (chap. x, L'art de la guerre) : *En revanche, Chang Yang se montre circonspect pour ce qui est de faire combattre les soldats en terres mortelles.*

Il faut se garder de s'enfoncer profondément en territoire ennemi lorsqu'on n'a pu rencontrer l'adversaire. On risque fort de se trouver coupé de ses arrières par des passes fortifiées et stoppé dans sa progression par de puissantes défenses. Ne disposant plus que de troupes harassées et affamées, souvent décimées par les fièvres, on est assuré d'essuyer une cuisante défaite. Un bon général ménage ses troupes comme un bon cavalier ménage sa monture.

Han-Fei-tse (chap. 1, Première entrevue avec le Ts'in) : Pourtant, dans le tumulte guerrier, lorsque les blanches lames d'acier se dressent devant eux et que pointent derrière leur dos les haches, ils prennent la fuite, au lieu de verser leur sang sur le champ de bataille. Non qu'ils ne sachent sacrifier leur vie à la patrie, mais parce que leurs princes sont incapables de les y contraindre, leur promettant des récompenses qu'ils oublient d'octroyer et les menaçant de châtiments qui ne sont jamais infligés. Nul ne croit plus ni en leurs largesses ni en leur rigueur, et personne ne se sacrifiera pour eux.

Le Ts'in, tout au contraire, par les édits qu'il promulgue, par sa politique judicieuse de récompenses et de châtiments, a su séparer le bon grain de l'ivraie. Aucun sujet, depuis qu'il est sorti du ventre maternel, ne nourrit de pensée séditeuse. Il n'est homme qui, entendant le fracas des armes, ne frappe du pied et ne se dénude la poitrine pour se jeter contre les blanches lames d'acier. Tous sont prêts à marcher sur des braises et à mourir au premier rang. Et pourtant, il est plus difficile de courir au trépas que de fuir pour préserver sa vie. Si toute une nation se comporte de la sorte, c'est qu'une mort glorieuse y est couronnée d'honneurs. Un homme prêt à mourir en vaut dix, dix hommes prêts à mourir en valent cent, cent hommes prêts à mourir en valent mille, mille hommes prêts à mourir en valent dix mille, dix mille hommes prêts à mourir peuvent conquérir le monde.

Les Trois Principes de stratégie du Maître Pierre Jaune : (Second discours) : Il est dit dans *La Force stratégique* : « Interdisez à l'armée sorciers et invocateurs de manière que les soldats et les officiers ne puissent

leur demander qu'ils tirent des horoscopes ou fassent des divinations sur l'issue heureuse ou malheureuse des armes. »

Mes soldats n'ont pas d'argent en trop, ce n'est pourtant pas par dédain des richesses ; mes soldats n'ont pas des années de reste, ce n'est pourtant pas faute de vouloir vivre vieux.

Le jour où on transmet aux hommes l'ordre de se mettre en campagne, les larmes inondent les pourpoints de ceux qui sont assis et ruissellent le long des joues de ceux qui sont couchés. Mais une fois jetés dans la mêlée, ils se battent avec la bravoure des Tchou et des Kouei⁴¹.

L'armée de l'habile chef de guerre est semblable au grand serpent du mont Heng, le Chouai-jan⁴² : quand on attaque sa tête, on rencontre sa queue ; quand on attaque sa queue, on rencontre sa tête ; quand on attaque son ventre, la tête et la queue se portent à son secours. Si l'on me demande si un général peut faire en sorte que ses troupes réagissent comme le Chouai-jan, je répondrai oui. En effet, bien que les gens de Yue et de Wou se détestent, si, traversant le fleuve Bleu sur le même bateau, ils sont pris dans une tempête, ils coopéreront aussi étroitement que la main droite et la main gauche.

C'est pourquoi autant j'ai peu confiance dans ces subterfuges consistant à entraver les chevaux et à enterrer les roues des chars, autant je demeure persuadé que l'art du commandement permet d'unifier les volontés et l'intelligence du terrain, et de conjuguer la force avec la souplesse⁴³.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : La communauté d'intérêt noue des amitiés à la vie à la mort ; l'identité de sentiments permet la réalisation d'une même ambition ; la similitude des désirs soude l'entraide. L'Empire répond comme un seul homme à qui se conforme à la raison ; le peuple est prêt à se battre pour celui qui se conforme à sa volonté. Voyez une chasse : lancés à la poursuite du gibier, les chars galopent, les hommes courent ; tous se dépensent sans compter et, bien que ne pèse pas sur eux la menace des châtements, ils ne pensent qu'à

s'entraider, et cela parce que, guetteurs ou rabatteurs, tous sont mus par un intérêt commun.

S'ils se trouvent pris dans la tempête sur le même bateau, les plus parfaits étrangers se saisiront comme un seul homme des rames et de la godille pour sauver leur embarcation, collaborant aussi étroitement que la main droite et la main gauche, simplement parce que s'ils ne s'aidaient pas, ils en subiraient les mêmes dommages.

C'est pourquoi un prince éclairé utilise ses armées pour éliminer les maux qui affligent l'Empire et fait bénéficier son peuple de la paix. Le peuple le sert comme un fils sert son père, comme un cadet son aîné. Le déchaînement de sa puissance est comme une montagne qui s'écroule, comme un fleuve qui rompt ses digues. Quel ennemi oserait lui tenir tête ! C'est ainsi que celui qui excelle à user des armes utilise les hommes en leur donnant le sentiment qu'ils agissent pour eux-mêmes, tandis que celui qui ne sait pas employer les troupes leur laisse l'impression qu'il agit pour lui-même. Nul ne rechigne à servir celui au service de qui il retire du profit ; mais rares sont ceux qui consentent à servir celui qui ne les utilise qu'à ses fins personnelles.

Celui qui excelle dans l'utilisation des armes guide son armée comme on mène un homme par la main, en le mettant constamment le dos au mur.

Un général se doit d'être impavide pour garder ses secrets, rigoureux pour faire observer l'ordre. Il lui incombe d'obstruer les yeux et les oreilles de ses hommes pour les tenir dans l'ignorance. Il modifie ses objectifs, bouleverse ses plans et nul ne le devine. Il déplace ses bivouacs, varie ses itinéraires et déjoue toute prévision.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Ses hommes peuvent s'associer à la joie de la réussite mais non à l'élaboration de ses plans.

Philosophes et stratèges

Han-Fei-tse (chap. xxxiv, Charades extérieures II, 1) : Le maître des hommes est le moyeu d'où rayonnent bonheur et malheur. Il est le centre de toutes les convoitises. S'il dévoile ses sentiments, les inférieurs sauront sur quoi jouer et le prince sera abusé. Les sujets restent muets quand les discours s'ébruitent, de sorte que le prince perd sa divine efficacité. Le prince de T'ang-hsi connaissait la technique, lui qui posa la question sur la coupe de jade ; le duc Tchao sut en faire usage, lui qui après l'avoir entendue, ne voulut plus dormir avec quelqu'un à ses côtés. Oui, la voie du souverain éclairé est indiquée par Chen tse quand il recommande au souverain de trancher seul des affaires.

(...) Le duc de T'ang-hsi rendit visite au marquis Tchao de Han et lui demanda :

« Voilà, imaginons que vous avez d'un côté une coupe de jade blanc sans fond, et de l'autre un bol de terre muni d'un fond.

– Vous avez soif, dans laquelle boirez-vous ?

– Dans le bol de terre.

– Pourtant la coupe de jade est plus belle ; si vous ne l'utilisez pas, ne serait-ce parce qu'elle est dépourvue de fond ?

– Oui c'est cela.

– Les princes qui laissent filtrer les avis donnés par la foule de leurs subordonnés ne sont-ils pas comme des coupes de jade blanc dépourvues de fond ? »

Depuis lors, après chaque entrevue avec T'ang-hsi, le prince dormait seul de peur de laisser deviner à ses femmes la teneur de ses entretiens en parlant dans ses rêves.

Chen tse a dit : « Celui qui voit par ses propres yeux est pénétrant ; celui qui écoute par ses propres oreilles est aigu. Celui qui tranche par sa propre volonté peut être le maître de la Terre-sous-le-Ciel. »

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol. 5 chap. LXXII) Ts'ao Ts'ao replie ses troupes à Sombreval : (...) Il s'ensuivit une mêlée confuse que Ts'ao Ts'ao mit à profit pour se replier à Sombreval où il se retrancha au débouché de la vallée. Il y bivouaquait depuis quelques jours, lorsqu'il se rendit compte qu'il se trouvait dans l'impossibilité de faire avancer ses troupes auxquelles les armées de Ma Tch'ao interdisaient le passage, et qu'une nouvelle retraite le couvrirait de ridicule. Au moment où il se débattait dans ce dilemme, l'officier de bouche vint lui servir un bol de bouillon de poule dans lequel surnageait, à son grand déplaisir, un morceau de blanc. Alors qu'il avait l'esprit encore occupé par cette vision, Franc du Collier entra dans sa tente pour lui demander le mot de passe pour la nuit. Ts'ao Ts'ao, distrait, laissa échapper « blanc de poulet ». La consigne fut transmise par Franc du Collier aux différents officiers et circula à travers l'armée. Le secrétaire aux armées, Yang Sieou, ordonna à ses subordonnés de boucler les malles sitôt qu'on le lui communiqua. La chose fut rapportée à Franc du Collier qui, très étonné, convoqua Yang Sieou pour lui en demander la raison. Celui-ci expliqua :

« C'est le mot de passe de cette nuit qui m'a fait augurer que l'armée allait se replier incessamment. Le blanc de poulet n'a pas de goût, mais c'est tout de même dommage de le jeter. Notre maître se trouve dans une situation embarrassante. Il sait qu'il court au-devant d'un nouveau désastre s'il s'avance ; mais il craint de devenir la risée de ses ennemis s'il recule. Etant donné qu'il n'a nul avantage à s'éterniser ici, j'ai tout lieu de croire qu'il optera pour une prudente retraite. Le signal du repli étant une question d'heures, je préfère prendre les devants plutôt que d'être pris dans la bousculade des préparatifs du départ !

– Ah ! on peut dire que vous savez sonder les cœurs et les reins », s'exclama le général, et il s'empressa de l'imiter, suivi bientôt de tous les autres officiers.

Cette nuit-là, Ts'ao ts'ao n'arrivant pas à trouver le sommeil se saisit d'une hache d'acier et sortit faire un tour dans le camp. Il fut très surpris de voir tous les officiers et tous les soldats occupés à plier bagage. Rentré en hâte dans son logis, il convoqua de toute urgence Franc du Collier pour qu'il lui fournisse le fin mot de l'histoire. Celui-ci lui révéla les conjectures

de Yang Sieou qui, mandé par le roi, s'empessa de confirmer les dires du général. Ts'ao Ts'ao fulmina :

« Comment as-tu osé répandre des rumeurs propres à ébranler le moral des troupes ! »

Il le fit exécuter séance tenante et sa tête fut suspendue à l'extérieur de la porte du camp.

Quand il mène ses hommes au combat, c'est comme s'il leur retirait l'échelle sous les pieds après les avoir fait grimper en haut d'un mur. Il pénètre profondément à l'intérieur du territoire ennemi et appuie sur la détente. Il brûle ses vaisseaux et casse ses marmites. Il est comme le berger qui pousse son troupeau tantôt ici, tantôt là, sans que nul ne sache où il va.

En un mot, la tâche du général se borne à rassembler ses troupes pour les jeter au cœur du danger. C'est pourquoi il se doit d'étudier avec la plus grande attention tant la stratégie commandée par le terrain ou l'opportunité des avances et des replis que les lois qui président aux sentiments humains.

Commentateurs traditionnels

Tchang Yu : Quand on retire l'échelle, on ne peut plus revenir en arrière ; le mécanisme une fois déclenché, aucun retour n'est possible. C'est ainsi que Hsiang Yu coula ses vaisseaux après avoir traversé le fleuve.

Ts'ao Ts'ao : Il est dans la nature humaine de rechercher ce qui vous profite et de fuir ce qui peut vous nuire.

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. VII, Annales du règne de Hsiang Yu) : Alors Hsiang Yu fit traverser le fleuve à ses hommes, il coula ses vaisseaux, brisa ses marmites, brûla ses baraquements et n'emporta que pour trois jours de vivres afin de montrer que ses soldats étaient déterminés à mourir et que nul ne songeait au retour. Il alla de l'avant, encercla Wang Li. Il se heurta à l'armée du Ts'in, lui livrant coup sur coup neuf batailles ; il coupa ses

routes protégées et la défit complètement. Il mit à mort Sou Kio et fit prisonnier Wang Li. Lorsque Tch'ou attaqua les armées du Ts'in qui assiégeaient Kiu-lou, les généraux assistèrent à la bataille du haut des remparts. Chaque combattant du Tch'ou valait à lui seul dix hommes et les cris des soldats de Hsiang Yu ébranlaient le Ciel. Les armées des seigneurs en eurent la rate ramollie par la peur...

La règle que doit avoir en tête tout envahisseur, c'est qu'une armée opérant profondément en territoire ennemi est unie, qu'une armée évoluant près de ses bases est relâchée. Quand l'armée a dû traverser un autre territoire pour accéder au théâtre des opérations, elle évolue sur une terre coupée de ses arrières. Si la région présente des voies d'accès ouvrant de tous côtés, c'est une terre de communication. Au cœur du pays ennemi, on est en terrain de diligence ; à proximité de la frontière, on est en terrain de négligence ; qui a devant soi un défilé étroit et derrière des positions solides se trouve en terre d'encerclement ; qui se trouve acculé en un lieu sans issue se bat en terre d'anéantissement.

C'est pourquoi en terre de dispersion, je soude leurs volontés ; en terre de négligence, je renforce leur cohésion ; en terrain de confrontation, je presse leurs arrières ; en terrain de rencontre, je surveille leurs défenses ; en terrain de communication, je consolide les alliances ; en terrain de diligence, je veille à la continuité de l'approvisionnement ; en terre de sape, je poursuis ma route ; en terre d'encerclement, je bloque les passages ; en terre d'anéantissement, je leur montre que je suis prêt à mourir. Car il est dans la nature des soldats de se défendre quand ils sont encerclés, de se battre farouchement quand ils sont acculés et de suivre leurs chefs quand ils sont en danger.

Commentateurs traditionnels

Tchang Yu : Lorsque des soldats se trouvent pris au piège dans un terrain dangereux, ils sont prêts à suivre toutes les directives de leur chef. C'est ainsi que Pan Tchao, à Chanchan, voulut avec seulement quelques dizaines d'hommes tuer et massacrer ses ennemis. Il les harangua et ceux-ci lui

répondirent : « Maintenant que nous courons un danger mortel, nous sommes prêts à vous suivre en enfer ! »

Illustrations littéraires

Se-ma Ts'ien (chap. XCII, Biographie du marquis de Houai-yin) : (...) Après avoir célébré leur victoire, les officiers demandèrent à leur chef : « L'art de la guerre commande de prendre position l'aile droite dos à une éminence et l'aile gauche face à un cours d'eau ou une étendue d'eau. Mais, dans le cas présent, vous nous avez ordonné, contre toutes les règles, de combattre dos au fleuve. C'est pourquoi, lorsque vous nous avez dit que nous emporterons la victoire avant l'heure du déjeuner, nous ne vous avons pas cru. Mais, finalement, nous avons effectivement remporté une victoire totale. Quelle technique avez-vous mise en œuvre ?

– En fait, la tactique adoptée figure bel et bien dans les manuels de stratégie ; seulement, vous n'y avez pas prêté attention. En effet, on trouve la maxime suivante dans *L'Art de la guerre* : “Précipitez-les dans des terres mortelles et ils survivront ; placez-les en terre d'anéantissement et ils en réchapperont !” Comme j'étais loin d'avoir obtenu la soumission des soldats et des officiers, je me serais trouvé dans la situation de “faire combattre les gens du marché”, pour employer l'expression consacrée, aussi n'avais-je d'autre solution que de les placer en terres mortelles pour les contraindre à se défendre. Si je les avais placés en terres de vie, ils n'auraient eu qu'une idée, c'est de prendre la fuite et je n'aurais eu aucun moyen de les forcer à combattre.

– Vous avez parfaitement raison, dirent admettre ses officiers, voilà qui dépasse notre entendement. »

Qui omet de se tenir au courant des menées des seigneurs ne pourra devancer leurs alliances.

Qui ignore la nature du terrain – montagneux ou boisé, accidenté ou marécageux – sera bien en peine de conduire une armée ; qui ne sait recourir aux éclaireurs sera incapable de tirer parti des avantages du terrain.

Qui néglige un seul de ces points n'est pas digne de conduire l'armée d'un conquérant.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Il revient sur ces points pour manifester avec force l'aversion que lui inspire le piètre capitaine, incapable d'utiliser correctement ses troupes. C'est pourquoi il se répète.

Philosophes et stratèges

Stratagèmes des Royaumes Combattants (chap. XII, Stratagèmes de Ts'i V, Harangue de Sou Tsin au roi de Ts'i) : Qui sait user de ses troupes ne conclut des alliances qu'après avoir déterminé les aspirations de ses peuples et mesuré la force réelle de ses armées. C'est ainsi qu'il n'est jamais l'objet du ressentiment de ceux qui ont à subir les menées des coalitions auxquelles il s'est joint ; il mène des campagnes mais n'a pas à craindre de voir le mordant de ses hommes entamé...

Celui qui prend la mesure de la situation géopolitique ou qui possède une intime connaissance du rapport des forces et de la configuration territoriale de chacune des puissances nouera des liens solides, sans qu'il lui soit nécessaire de conclure des alliances matrimoniales, de sceller des pactes solennels ou d'échanger des otages. Et, sans qu'il soit nécessaire de le presser, l'allié sera rapide à intervenir. Bien que les deux alliés aient de nombreuses entreprises à mener à bien, celles-ci ne les opposent pas ; ils échangent des terres, sans que cela allume de haine entre eux. Le renforcement de leur puissance soude plus encore leur amitié.

En effet, l'armée d'un roi dominateur attaque-t-elle une grande principauté que celle-ci se trouve dans l'incapacité de rameuter ses hommes ; fait-elle planer une menace sur un de ses voisins que les autres puissances n'osent nouer avec lui des alliances.

C'est ainsi que sans avoir à disputer aux autres princes leurs faveurs ni à graisser la patte des ministres influents à la cour des seigneurs⁴⁴, rien qu'en

comptant sur ses propres forces, il est capable d'imposer son prestige à l'ennemi de telle sorte que ses villes sont prises et ses provinces ruinées.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Par roi dominateur, on entend le prince qui ne s'allie pas avec les autres seigneurs féodaux. Il dissout les alliances des autres princes et s'adjuge l'autorité, il utilise son prestige et sa vertu pour imposer sa loi.

Tou Mou : Ce passage déclare que si l'on ne s'assure pas par des alliances de l'assistance des autres puissances, et que l'on ne forme pas de plans basés sur l'opportunité politique, mais que, poursuivant en solitaire ses visées, on ne s'appuie que sur sa propre force militaire pour en imposer à l'ennemi, alors on risque de voir ses villes prises et ses provinces annexées.

Philosophes et stratèges

Stratèges des Royaumes Combattants (chap. xxx, Stratagèmes du Yen II, Le Ts'in convoque le roi de Yen à sa cour) : Sou Tai dit au prince de Yen : « Si l'Ouest réussit un beau jour à s'emparer de toute la Terre sous le Ciel, ce n'est certes pas parce qu'il pratique la vertu, la justice et l'humanité. Tout au contraire, ce sera en raison de son impitoyable cruauté. Il impressionne les autres Etats par l'exercice immodéré de la violence et fait ployer l'échine à leurs maîtres. Ne l'entendez-vous pas proférer contre chacun des menaces et se répandre en terribles malédictions ! Vous devez vous souvenir aussi de ses façons : il ne donne que pour prendre, il n'appâte que pour justifier les expéditions punitives, de sorte que non seulement il agresse les autres, mais couvre ses empiètements et ses annexions du voile de la légitimité morale ; de bourreau, il se fait justicier et transforme la victime en persécuteur.

(...) Vous savez la suite. Pendant que l'Est s'emparait du Song, lui-même agrandissait son territoire au détriment du Centre ; sa conquête accomplie, il réussit sous ce prétexte à extorquer au misérable Fils du Ciel de Tcheou une mission d'expédition punitive. Alléchés par l'appât du gain et peu désireux de s'aliéner la sympathie d'un Ts'in qui, en plus de sa puissance

intrinsèque, bénéficiait du concours de la meute des Etats du Centre, tous les seigneurs s'empressèrent de répondre à son appel et l'immense armée de l'Empire se rua sur l'Est qu'elle ravagea. »

Tchan-kouo-ts'ö (chap. xxiii, Stratagèmes du Wei) : Sou Tai plaida la cause de T'ien Hsieou en ces termes : « Per-mettez-moi de vous demander si Wen sert avant tout le Ts'i ou le Wei ?

– Il sert avant tout le Ts'i.

– Et Tête de Buffle, qui sert-il en premier, le Wei ou le Han ?

– Le Han passe pour lui avant le Wei, c'est clair. »

Alors Sou Tai déclara :

« Ainsi donc, vous savez pertinemment que l'un fait passer le Han avant le Wei et l'autre le Ts'i avant le Wei ; pourtant, il serait fort dommage, alors que vous avez songé un instant à leur laisser la conduite des affaires, de vous raviser, parce qu'il est fort à craindre qu'à vous arrêter à mi-chemin, vous ne pourrez pas bénéficier de l'expérience de ces hommes d'Etat qui ont été au centre de tant d'intrigues et ont servi tant de maîtres.

D'un autre côté, il est impossible de leur faire confiance et de suivre aveuglément leurs conseils, car il est certain que cela pourrait nuire grandement aux intérêts du pays. C'est pourquoi j'ai pensé à une solution qui permettrait de se prémunir contre leurs menées tout en profitant de leur expérience : il suffirait de leur adjoindre T'ien Hsieou à la tête du gouvernement, afin qu'il surveille leurs agissements. Ces deux-là ne manqueront pas de se dire : ce Hsieou n'est pas de notre bande.

Si nous entreprenons quelque chose qui n'est pas bon pour le Wei, il ne manquera pas d'en informer le souverain et je risque fort d'être mis à confire dans la saumure. De la sorte, chacun se gardera de comploter contre le Wei ou de se lancer dans des intrigues qui vous seraient préjudiciables... Ayant mis un garde-fou à leurs intrigues, vous pourrez profiter de leur savoir-faire et de leur entregent en toute quiétude. »

Han-Fei-tse (chap. xxxI, Charades intérieures II, Les six opacités) : Le roi du Tch'ou déclara à Pachiderme :

« J'aimerais appuyer Verdoyant de toute l'autorité du Tch'ou pour qu'il obtienne la charge de Premier ministre du Ts'in. Est-ce possible ?

– Non !

– Pourquoi ?

– Adolescent, Verdoyant a été le disciple de Maître Flambeau de l'Histoire, un repris de justice devenu gardien des portes de la ville de Chang-ts'ai ; ne connaissant ni parents ni seigneurs, il s'illustra dans l'Empire par son intolérance et sa causticité. Et c'est cet homme que Verdoyant servit avec docilité. Puis, travaillant sous les ordres d'un prince clairvoyant, comme le roi Houei, et d'un ministre retors, comme Tchang Yi, il s'acquitta de dix postes à leur entière satisfaction. Tout cela prouve que c'est un sage.

– Et on ne doit pas donner un sage pour ministre à une principauté voisine ?

– Dois-je vous rappeler le précédent de Chao Houa que vous envoyâtes au Yue comme ambassadeur ? Il ne lui fallut pas plus de cinq ans pour en précipiter la ruine. Et savez-vous pourquoi ? Tout simplement parce que son départ apporta l'ordre au Tch'ou et le désordre au Yue. N'est-ce pas faire preuve d'une singulière amnésie que de ne plus savoir utiliser pour le Ts'in la manœuvre qui a si bien servi au Yue !

– Que me proposez-vous ?

– Travailler à l'ascension de Kong Li.

– Pourquoi lui ?

– Petit, Kong Li avait la faveur du prince ; grand, devenu un influent dignitaire, il attend les ordres revêtu des habits royaux, la bouche embaumant les herbes parfumées et les poignets chargés d'anneaux de jade. Qui mieux que lui pourrait semer la pagaille à la cour du Ts'in ? »

Un grand capitaine dispense des récompenses non prévues par la loi et promulgue des édits qui ne sont consignés dans aucun code. Il meut la multitude de ses armées comme on dirige un seul homme ; il l'occupe avec des tâches et ne s'embarrasse pas de lui en expliquer le pourquoi ; il l'excite

par la perspective de profits en se gardant bien de la prévenir des risques. C'est ainsi que ses hommes traversent indemnes les plus grands périls et, précipités au milieu des terres mortelles, ils survivent. Car si l'on veut s'emparer de la victoire, il faut la cueillir au milieu du danger.

Philosophes et stratèges

Le Livre du prince Chang (chap. XIX, Organisation interne) : Après le combat, les têtes sont exposées durant trois jours afin d'examiner les exploits de chacun. On procède alors à l'attribution des récompenses aux soldats et aux officiers dont le mérite n'est sujet à aucune contestation. Si, après trois jours, les récompenses n'ont toujours pas été distribuées ou s'il se révélait des injustices dans leur attribution, les quatre officiers inspecteurs de la préfecture seront jugés par un officier superviseur.

La tâche d'un bon militaire consiste à feindre de se conformer aux desseins de l'ennemi. Alors, groupant ses forces sur un seul point, il fond sur lui depuis mille lieues et tue ses généraux. Voilà ce qui s'appelle réaliser ses buts grâce à sa ruse et ses capacités.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Feignez d'être stupide. Quand l'ennemi veut avancer, reculez en ayant pris soin de disposer des soldats embusqués sur son passage ; s'il veut rompre, laissez-le passer pour mieux l'attaquer.

Li Ts'iuian : L'ennemi veut m'attaquer, j'adopte une stratégie défensive ; l'ennemi veut livrer combat, je le reçois par des stratégies insolites. Je recule en lui tendant des guets-apens ; je l'appâte en lui faisant miroiter des profits. Toujours, j'ai l'air de me conformer à ses désirs.

À la veille de toute opération militaire, on ferme les passes et on boucle les frontières ; on détruit les sauf-conduits et on rompt tout contact avec les

envoyés adverses, tandis que, dans la salle du conseil, on met la dernière main au plan de campagne⁴⁵.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Une fois son plan élaboré, on ferme les frontières et l'on détruit les tessères afin que rien ne transparaisse. Car alors d'aucuns pourraient en profiter pour mener des campagnes d'intoxication.

Tou Mou : Est-ce vraiment pour empêcher les relations avec les ambassadeurs étrangers ? Pour les empêcher de venir à la cour, est-il vraiment besoin de fermer les frontières et de rompre tous les sauf-conduits ? me direz-vous. À cela, je répondrai que si l'on ferme les frontières et détruit les laissez-passer, c'est pour empêcher les particuliers des différentes principautés d'aller et de venir à leur guise. Car, alors, on doit craindre que l'ennemi envoie secrètement des espions ou que, cachant leurs traces et dissimulant leur présence, ils cherchent à pénétrer par les cols difficiles et les points dangereux, ou bien encore qu'ils s'introduisent frauduleusement sur le territoire en utilisant de faux papiers et des identités d'emprunt, tout cela avec l'intention de nous épier. Naturellement, quand Sun tzu dit qu'il ne faut pas recevoir leurs émissaires, cela signifie qu'il faut refuser aussi de recevoir leurs ambassadeurs de peur qu'il s'agisse d'hommes assez pénétrants pour, à la façon d'un Tchang Mong-t'an ou d'un Lou King, démasquer ce qui se trame et repérer nos points forts et nos points faibles. Cela, alors que nous n'avons pas encore manifesté nos intentions guerrières et que nous ne voulons pas que l'ennemi, informé à l'avance, puisse s'y préparer. Mais une fois que l'armée a franchi la frontière et que nos intentions belliqueuses sont devenues évidentes, on peut naturellement accepter la présence d'ambassadeurs. Telle est tout au moins la règle suivie par les anciens.

L'ennemi laisse béer l'ouverture : on s'y engouffre sans délai et on se rend maître de quelque point vital, sans lui laisser deviner la date choisie pour l'engagement⁴⁶.

Combinez vos plans en fonction des mouvements de l'ennemi et décidez alors du lieu et du moment de la bataille décisive⁴⁷. Présentez-vous d'abord comme une vierge timide ; l'ennemi ouvre sa porte, alors, rapide comme le lièvre, vous ne lui laissez pas le temps de la refermer.

Philosophes et stratèges

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Au départ, je suis comme le renard ; plein de mépris, l'autre vient à moi ; mais, au moment de la rencontre, je me transforme en rhinocéros ou en tigre et l'ennemi s'enfuit à toutes jambes... Tout l'art de la guerre consiste à manifester de la mollesse pour accueillir avec fermeté ; à montrer de la faiblesse pour faire valoir sa force ; à se replier pour mieux se déployer au contact de l'ennemi.

Commentaire du chapitre XI

Contrairement à ce que laisse entendre le titre, il ne s'agit pas tellement ici de profiter de la disposition topographique, mais plutôt d'agir au mieux, suivant les lieux, pour faire respecter la discipline. Stimuler le courage de troupes constituées non par des soldats professionnels, mais de paysans enrôlés plus ou moins de force dans les armées, a toujours constitué un des soucis majeurs du commandement dans ce type d'armée. Le *Sun-Pin* contient un chapitre entièrement dévolu à cette question et le *Houai-nan-tse* s'interroge lui aussi sur la façon de stimuler l'ardeur guerrière d'une masse amorphe de laboureurs, dont la vaillance est sujette à de dangereuses éclipses. Tandis que l'école des stratèges privilégie l'effet coercitif et contraignant de la situation géographico-militaire pour aiguïser la combativité des troupes – il s'agit de les placer dans une position telle que, mis au pied du mur, ils seront contraints, presque par-devers eux, de déployer des trésors de bravoure –, les politiciens légistes font confiance à la loi et au système répressif. Celui-ci, selon eux, doit posséder le pouvoir dissuasif des parois escarpées des ravins ou des blanches lames d'acier vis-à-vis des fuyards et des pleutres.

Ainsi donc l'idée que le chef doit se soucier non des qualités humaines toujours aléatoires (à commencer par les siennes propres), mais rechercher

l'exploitation optimale des circonstances n'est pas propre aux rédacteurs du *Sun-tzu* ; elle a été développée avant tout par les légistes, tenant d'un ordre totalitaire, qui cherchèrent à définir les conditions de possibilité de l'Ordre absolu et crurent les trouver dans un système de recrutement des fonctionnaires qui, en donnant à chacun le poste mettant ses qualités – ou ses défauts – en valeur, conférerait à la machine étatique le maximum d'efficacité.

Le culte de la discipline s'accompagne naturellement de celui du secret. Secret qui vise naturellement l'ennemi, mais aussi ses propres hommes, qui ne doivent rien savoir de ce qui se trame dans la tête du chef.

C'est d'ailleurs une des règles essentielles des armées modernes que d'obtenir des hommes une obéissance aveugle et de leur faire exécuter des mouvements dont la raison leur échappe, comme souvent d'ailleurs à l'ensemble de la chaîne du commandement jusqu'au général en chef qui les a ordonnés, avec parfois les conséquences désastreuses que l'on sait. Cette absurdité de la guerre, où les hommes exécutent des ordres aveuglément, sans se poser de question, a été suffisamment dénoncée – de Voltaire à Pierre Boulle, en passant par Tolstoï –, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. Si nous avons effleuré la question, c'est uniquement pour souligner le caractère résolument moderne de la guerre des Royaumes Combattants, et ce parce qu'il s'agit d'une guerre de masse.

Chapitre XII

Attaques par le feu

Maître Sun a dit :

Il existe cinq sortes d'attaque par le feu. On peut incendier les personnes, les vivres, les chariots, les arsenaux, les infrastructures.

Le déclenchement des feux requiert la mise en œuvre de certains moyens ; il faut avoir à disposition, en toute circonstance, le matériel nécessaire. Il existe en outre des périodes favorables et des jours propices pour provoquer des incendies. En ce qui concerne la période, il suffit que le temps soit sec. Pour ce qui est des jours, on choisira ceux où la Lune se trouve dans les constellations du Van, du Mur, des Ailes ou la Caisse du Chariot ; ces quatre constellations commandent des jours de grand vent. Dans tout usage militaire de la pyrotechnie, il convient de s'adapter aux modalités particulières inhérentes à chacune des cinq sortes d'attaque par le feu.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Appuyez-vous (pour réaliser ce genre de desseins) sur des traîtres qui appartiennent aux rangs ennemis.

Tchang Yu : Toutes les attaques par le feu dépendent des conditions atmosphériques.

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol. 6 chap. LXXXIV, Déférent incendie les camps de Lieou Pei) : Délaissons pour un moment l'attaque qui se tramait au Wei pour suivre Ma Leang qui venait d'arriver au Tch'ouan. Il se rendit sans tarder auprès du Maître de Stratégie et lui soumit le plan du monarque :

« Maintenant, lui confia-t-il, le dispositif s'étire parallèlement au fleuve sur une distance de sept cents lieues. L'armée a été répartie en quarante cantonnements, tous établis à proximité des torrents et des sources, sous le couvert de la forêt. L'empereur m'a envoyé vous demander votre avis. »

Après qu'il l'eut examiné, le ministre frappa du poing sur la table en s'exclamant d'un ton indigné :

« Il faudrait couper la tête du misérable qui a conseillé à Sa Majesté de prendre de telles mesures !

– Mais c'est l'empereur lui-même qui en a décidé ainsi ! Personne n'a eu son mot à dire.

– Eh bien, c'en est presque fini du Han !

– Pourquoi ?

– Mais nul n'ignore que c'est une faute impardonnable que d'établir ses camps dans des lieux accidentés, resserrés et boisés, car ils sont très vulnérables à une attaque par le feu. Et puis, quelle folie d'étirer ses lignes sur une telle distance, rendant leur défense impossible ! Oui, vraiment, la catastrophe nous pend au nez. Lou Souen a gardé ses positions en refusant le contact justement à cette fin. Allez immédiatement voir l'empereur et faites-lui changer sa disposition des troupes de fond en comble, car elle est établie en dépit du bon sens... »

À la tombée de la nuit, Kouan Hsing vint faire son rapport :

« Le feu a pris sur les camps de la rive nord ! »

L'empereur l'y envoya de toute urgence, tandis que Tchang devait se rendre au sud pour voir de quoi il retournait. Si l'armée du Wou arrivait, il devait prévenir l'empereur immédiatement. Les deux généraux se dirigèrent chacun dans la direction indiquée. À la première veille, le vent d'est se leva avec fureur et, dans le bivouac qui flanquait le camp impérial sur la gauche, le feu se déclara. Au moment où ses hommes se précipitaient pour maîtriser le sinistre, les positions de droite s'embrasaient à leur tour !

Attisé par la bourrasque, l'incendie faisait rage. Les deux fortins ne furent bientôt plus qu'un immense brasier et les arbres s'enflammèrent comme des torches. On entendait des cris de détresse. Tous les soldats,

cavaliers et fantassins se ruèrent hors de l'enceinte du camp impérial, se piétinant les uns les autres dans la plus terrible confusion et provoquant une véritable hécatombe. Un nombre incalculable d'hommes périrent étouffés.

Alors que ses troupes se trouvaient au comble du désarroi, surgirent sur les arrières de Vertu Cachée les cohortes du Wou, hachant et massacrant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Une fois encore, les pertes furent incalculables.

Lorsque le feu éclate à l'intérieur du camp adverse, soyez immédiatement prêt à intervenir du dehors. Mais si, en dépit de l'éclatement de l'incendie, l'ennemi reste calme, ne vous précipitez pas à l'assaut, mais patientez. Une fois que le feu fait rage, poursuivez votre action si vous en avez la possibilité ; sinon renoncez.

Il n'est pas toujours nécessaire d'incendier l'intérieur même du camp. On peut très bien le provoquer du dehors, il convient alors de le faire au moment opportun.

Le feu progressant dans la direction du vent, gardez-vous d'attaquer sous le vent.

Un vent qui fait rage un jour durant tombe durant la nuit.

Toute armée doit connaître les modalités inhérentes aux cinq sortes d'attaque par le feu, afin de s'en protéger par les moyens appropriés.

L'attaque par le feu est subtile, l'attaque par l'eau puissante. Mais si l'eau permet d'isoler les lignes ennemies, elle ne peut détruire ses fournitures.

Commentateurs traditionnels

Tchang Yu : On peut provoquer le feu de l'extérieur sans qu'il soit nécessaire d'attendre qu'il prenne à l'intérieur même des positions ennemies. Il faut simplement le faire au bon moment. Lorsque le chef des turbans jaunes, Tchang Kiao, encercla, avec les rebelles, le chef de l'armée du Han, Houang-fou Song, à Tch'ang-che, il s'était servi de branchages et d'herbes pour confectionner ses baraquements. Song envoya un groupe de soldats intrépides franchir secrètement les lignes adverses et mettre le feu à

leurs défenses, en poussant de terribles clameurs. Au même moment, des torches étaient allumées sur les murs de la ville et Song faisait battre la charge. La troupe se précipita sus à l'ennemi et les rebelles détalèrent, dans le plus grand désordre.

Il n'est rien de plus funeste que de remporter des victoires et de conquérir des provinces dont on ne sait pas exploiter les fruits ; c'est un gaspillage inutile de forces⁴⁸. C'est pourquoi, il est dit : « Le souverain avisé projette la victoire, le bon général l'exploite. »

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : C'est comme l'eau qui coule : elle ne revient jamais. Pour d'autres, cela veut dire, quand on ne récompense pas à temps c'est finalement de l'argent perdu. On doit rétribuer sans retard tout mérite.

Li Ts'iuan : Récompenses et châtements ne peuvent souffrir aucun délai ; si les exploits ne sont pas récompensés et les fautes sanctionnées, le doute s'insinue dans l'armée ; c'est pourquoi, le texte parle de pertes.

Tou Mou : Le Maître Pierre Jaune dit : « Un hégémon tient ses soldats par l'autorité, il se les attache par la confiance et les fait servir par les récompenses ; quand la confiance faiblit, les soldats s'écartent de lui ; quand les récompenses se tarissent, les soldats refusent de servir. »

On n'entreprend pas une action qui ne répond pas aux intérêts du pays ; on ne recourt pas aux armes sans être sûr du succès ; on ne combat pas lorsqu'on n'est pas menacé. Un souverain digne de ce nom ne lève pas une armée sous le coup de la colère. Le véritable chef de guerre n'engage pas la bataille sur un mouvement d'humeur. Ils n'entreprennent une action que si elle répond à leur intérêt, sinon ils y renoncent. Car si la joie peut succéder à la colère et le contentement à l'humeur, les nations ne se relèvent pas de leurs cendres ni les morts ne reviennent à la vie. C'est pourquoi, le souverain avisé se surveille et le grand général se contrôle. C'est de cette

façon que l'on contribue à la sécurité de la nation et à la sauvegarde de l'armée.

Philosophes et stratèges

Sun Pin ping-fa (Entrevue avec le roi de Wou) : Nul ne doit considérer la guerre comme une partie de plaisir ni tirer profit de ses victoires ; il ne faut se mettre en campagne que lorsque tous les préparatifs sont achevés. C'est ainsi que des places peuvent être solides tout en étant exiguës parce qu'on a su faire des réserves ; qu'une armée peut être puissante, bien que les hommes soient peu nombreux, parce que son prince fait régner la justice.

Houai-nan-tse (chap. xv, Du recours aux armes) : Jadis, on ne recourait aux armes ni pour conquérir des territoires ni pour assouvir ses convoitises. La guerre ne visait qu'à assurer la survie des Etats menacés et à restaurer les lignées éteintes ; à apaiser les troubles de l'Empire et à éliminer les fléaux qui affligeaient le peuple. Les princes ont été établis pour mettre un terme à la violence et aux désordres. Celui qui utilise la force de ses multitudes dans le dessein contraire de voler et de piller est comme un tigre à qui ont poussé des ailes... La guerre des Hégémons se conformait toujours à la raison : avant d'être planifiée suivant les principes de la stratégie, elle était justifiée par le droit. Elle ne visait pas à ruiner ce qui existait mais, tout au contraire, à restaurer ce qui avait été détruit.

Illustrations littéraires

Les Trois Royaumes (vol. 7, chap. ciii,... Lumière de la Raison fait une invocation dans la plaine de Wou-tch'ang) : Pendant ce temps-là, Lumière de la Raison avait cantonné son armée dans la plaine de Wou-tch'ang et provoquait continuellement l'adversaire, sans succès. C'est alors que le ministre fit disposer dans un panier un foulard et des vêtements de deuil féminins qu'il expédia dans le camp du Wei avec une missive. Les généraux, n'osant interdire au messager la porte de leur maître, l'introduisirent auprès de Se-ma Yi, lequel ouvrit le coffre et découvrit la parure de deuil et le foulard, ainsi que la lettre. Il s'en empara, en brisa le cachet et lut ceci :

« Vous qui êtes général en chef et commandez aux armées de la plaine centrale, au lieu de revêtir la cuirasse et de combattre l'épée à la main, afin de savoir qui de nous deux est la poule ou le coq, vous vous terrez confortablement dans votre nid, à l'abri des épées et des flèches, vous conduisant en véritable femmelette ! C'est pourquoi j'ai mandé un de mes gens vous offrir ces vêtements ; si vous refusez le combat, vous devez les accepter ; mais si vous n'avez pas perdu tout sens de l'honneur et qu'un reste de virilité gonfle encore votre poitrine, retournez-les-moi et fixez une date pour la bataille ! »

Bien que cette lecture embrasât son cœur de rage, Se-ma Yi réussit à tordre sa bouche en un rire :

« Ainsi Lumière de la Raison me considère comme une femmelette ! »

Il accepta le présent et reçut somptueusement l'envoyé.

Commentaire du chapitre XII

Le chapitre, quoique en principe dévolu exclusivement à l'attaque par le feu, se conclut par des considérations générales qui n'ont rien à voir avec le thème principal. Ces dernières rappellent les admonestations préliminaires sur le caractère néfaste et dangereux des opérations militaires et les précautions générales à observer. On trouve des échos à ces préoccupations dans tous les autres traités d'art militaire. Ce qui laisse à penser qu'ont été réunies, ici, deux sections primitivement distinctes.

Les chroniques font état de très nombreux cas de destruction par le feu. Dans le roman *Les Trois Royaumes*, c'est le moyen privilégié. Il y a d'abord l'anéantissement par le feu de la ville de Sin-ye dans le volume 3 (chap. XL), puis l'incendie de la flotte de Ts'ao Ts'ao à la bataille de la Falaise Rouge par Tcheou Yu dans le volume 4 (chap. XLIX). Puis, un peu plus tard, la destruction des camps de Lieou Pei par le général du Wou, Délérent, Lou Souen dans le volume 6 (chap. LXXXIV). Enfin, au chapitre xc, la disparition des hordes barbares du roi Whukhê en fumée, sans compter naturellement les autres attaques de moindre envergure, des camps et des vivres.

Bien qu'elle ne fasse pas l'objet d'un chapitre particulier dans le *Sun-tzu* et ne soit mentionnée qu'en passant, l'eau est aussi fréquemment utilisée comme moyen de lutte : on détournait des rivières, voire des fleuves à cet effet. Han Hsin, ainsi que nous l'avons vu, y eut recours contre les troupes du Tch'ou et du Ts'i. Il peut s'agir aussi de noyer des villes ennemies ou des campements entiers. Le siège de Tsin-yang, inondé par les troupes de Tche-po, au v^e siècle avant notre ère, est resté célèbre. Dans le roman *Les Trois Royaumes*, qui suit les chroniques historiques d'assez près, le procédé fait pendant à celui de l'incendie des camps par Déférent. Ainsi, dans le volume 4 (chap. LXXIV) on apprend comment « Long-nuage noya sept régiments en ouvrant les digues ». Et, de fait, ainsi que le note le *Sun-tzu*, ce qui différencie les deux stratèges, c'est que l'un est un général de métier qui s'appuie sur la puissance, tandis que l'autre est un lettré qui s'appuie sur la ruse. Mais dans l'un et l'autre cas, il s'agit de moyens de destruction massive dans le cadre d'une guerre totale.

Chapitre XIII

Utilisation des espions

Maître Sun a dit :

Lorsqu'on lève une armée de cent mille hommes pour l'envoyer combattre à mille lieues de ses bases, les dépenses supportées par les particuliers et les sommes déboursées par le trésor royal s'élèveront au bas mot à mille pièces d'or par jour. Il régnera une agitation frénétique à la ville comme à la campagne et, tandis que la population s'étend sur les routes, sept cent mille paysans sont soustraits à l'activité productive.

Commentateurs traditionnels

Ts'ao Ts'ao : Dans l'Antiquité, huit familles formaient un voisinage. Les hommes d'une famille étaient envoyés à l'armée, les sept autres devaient pourvoir à son entretien. C'est ainsi que lorsqu'on levait cent mille hommes, sept cent mille personnes étaient soustraites à l'agriculture.

Li Ts'iuan : Le système de conscription antique voulait que pour les hommes d'une maisonnée envoyés à la guerre, les membres du voisinage pourvoient à son entretien. C'est ainsi que sept cent mille hommes étaient dans l'impossibilité de cultiver les champs, parce qu'ils devaient pourvoir aux besoins des cent mille hommes appelés sous les drapeaux.

Alors qu'il tient des années et des années les hommes sous les armes avant de livrer la bataille décisive où se jouera le sort de la guerre, le général, qui n'est pas au fait de la situation réelle de l'adversaire parce qu'il plaint son or et ses prébendes, est un monstre d'inhumanité. Il ne mérite pas de commander une armée ni de seconder un prince. Jamais, il ne pourra se rendre maître de la victoire.

Commentateurs traditionnels

Li Ts'iu'an : Oui, c'est là le comble de l'inhumanité que d'être trop près de ses sous pour s'assurer les services d'espions et de traîtres en les arrosant de récompenses et de prébendes, se privant ainsi de tout moyen de savoir ce qui se passe chez l'ennemi.

Mei Yao-tch'en : Après quelques années de guerre, les dommages infligés à l'économie par la mise à l'écart du secteur productif de sept cent mille hommes sont considérables. Aussi est-ce faire preuve de la plus grande insensibilité que de vouloir épargner les trois sous qui permettraient, en soudoyant des espions, de tout connaître des intentions de l'ennemi et de remporter la victoire.

Un prince avisé et un brillant capitaine sortent toujours victorieux de leurs campagnes et se couvrent d'une gloire qui éclipse leurs rivaux grâce à leur capacité de prévision. Or la prévision ne vient ni des esprits ni des dieux. Elle n'est pas tirée de l'analogie avec le passé, pas plus qu'elle n'est le fruit des conjectures. Elle provient uniquement des renseignements obtenus auprès de ceux qui connaissent la situation de l'adversaire.

Philosophes et stratèges

Liu-che Tch'ouen-ts'ieou (chap. ^{xvi}, Tch'a-wei : De l'observation des détails) : Dans les affaires humaines, l'ordre ou le trouble, la préservation ou la destruction ont des causes aussi ténues qu'un poil d'automne ; c'est donc en examinant les détails qu'on ne commettra pas de fautes dans les grandes affaires.

Kouan-tse (chap. ^{xxiii}, Discours sur les Hégémons) : Celui qui a parfaitement compris ce qu'était le choix opportun remporte un maximum de succès en un minimum de temps. Car des plans sans fondement n'apportent que la détresse, et l'impréparation dans les opérations militaires conduit à la défaite. C'est pourquoi le sage s'emploie à parfaire ses défenses et veille à garder l'initiative. Etant prêt, il peut attendre l'opportunité et agir en fonction des circonstances. Le moment venu, il met son armée en mouvement. Emportant les murailles et brisant les obstacles, détruisant de vastes concentrations de troupes et conquérant des territoires.

Han-fei-tse (chap. xxxvii, Réfutations II) : Un sage gouvernant se guide sur le cours naturel des choses pour les régler. Le prince ne peut suffire à lui seul à dominer la multitude de ses sujets. C'est pourquoi il s'appuie sur des hommes pour connaître les hommes ; grâce à ce moyen, il dirige le gouvernement et réprime le crime sans avoir à user de son intelligence... De la même façon, il existe un grand filet qui permet de prendre dans ses rets tous les délinquants sans laisser un seul forfait impuni. Mais à faire flèche de son intelligence, même un Tse-tch'an finira par rater sa cible. C'est là le sens de la formule de Lao tse : « Gouverner un pays par l'intelligence, c'est le mener à la ruine. »

Han-fei-tse (chap. xxx, Charades intérieures I, Les sept techniques) : Un souverain éclairé s'emploie à extirper de son royaume la plaie de la confusion des rangs et des promotions arbitraires pour les exporter chez les autres. Se servir des humbles, faire fonds sur les faibles, voilà ce que j'appelle « attaquer au sein même du temple ancestral ». Quand un système rigoureux d'investigation est en vigueur à l'intérieur, tandis que l'on dispose d'une multitude de canaux d'informations à l'extérieur, on percera à jour les visées de l'ennemi. L'illustration en est fournie par les bouffons du Ts'in qui servaient d'agents de renseignements à Houei-wen.

Philosophes et stratèges

Discours des Royaumes (chap. vi, Discours du Ts'i) : (...) Le Premier ministre Kouan Tchong reprit : « Vous dépêcherez, aux quatre coins de l'Empire, quatre-vingts rhéteurs itinérants. En brillant équipage, somptueusement mis et généreusement pourvus en or et en soierie, ils s'emploieront à rameuter tous les sages de l'Empire ; l'or et la soie serviront à employer des gens qui feront commerce dans toutes les provinces, afin d'y observer les inclinations des humbles et des puissants. Nous attaquerons en premier les pays dont ils nous auront signalé le désordre et le relâchement. »

Il existe cinq sortes d'agent : les agents indigènes, les agents intérieurs, les agents retournés, les agents sacrifiés, les agents préservés. Lorsque ces

cinq sortes d'espion sont simultanément à l'œuvre sans éveiller les soupçons, le souverain a tissé un réseau magique, lequel constitue le plus précieux de ses trésors.

Les agents indigènes se recrutent parmi les gens du cru ; les agents intérieurs parmi les fonctionnaires ; un agent retourné est un agent ennemi dont nous avons acheté les services ; un agent sacrifié est un espion chargé de transmettre de faux renseignements aux services ennemis ; un agent préservé est un espion qui doit revenir sain et sauf, avec des informations.

Commentateurs traditionnels

Tchang Yu : (...) Sous notre dynastie, le chef d'état-major Ts'ao gracia un condamné, le déguisa en moine, lui fit avaler une boulette de cire et l'envoya chez les Tangouts. À son arrivée, le faux moine fut emprisonné. Il révéla l'existence de la boulette et les Tangouts la récupérèrent dans ses selles. Ils l'ouvrirent et y découvrirent une lettre secrète de la main du chef d'état-major Ts'ao à leur propre chef de la planification stratégique. Fou de rage, le chef des Tangouts fit exécuter son ministre de la guerre ainsi que le faux moine.

Philosophes et stratèges

Stratagèmes des Royaumes Combattants (chap. XII, Stratagèmes du Ts'i V) : (...) C'est alors que Chang Yang, fugitif venu du Wei, se présenta à la cour du roi de Ts'in et lui dit en substance :

« À l'heure actuelle, le Wei est auréolé de gloire et de prestige militaire ; ses ordres sont obéis de tout l'Empire. Il a barre sur les douze seigneurs féodaux de l'Est ; c'est lui qui veille à ce que tous rendent hommage au Fils du Ciel, aussi ses alliés et ses amis sont-ils légions. Le Ts'in n'est pas de taille à s'opposer à Wei isolé, que dire quand il est secondé par de nombreux alliés ! C'est pourquoi je vous demande de m'envoyer auprès du Wei, afin que je contribue à saper ses forces de l'intérieur. Je le travaillerai du dedans comme un ver ronge un fruit. Je le couperai de ses alliés, je l'isolerais comme un chien galeux. »

Le roi de Ts'in y consentit. Chang Yang se rendit auprès du roi de Wei et lui déclara :

« Certes, vous vous êtes couvert de gloire par vos succès militaires ; certes, vos ordres sont obéis, mais il n'en reste pas moins que ce ne sont pas des Etats tels que le Song ou le Wéi qui vous écoutent et vous sont entièrement soumis, mais les minuscules Lou, les Ts'ai, les Tch'en ; tout le menu fretin. Ce qui montre bien que vous n'avez pas encore assez fait usage de la cravache et du fouet pour mettre au pas les seigneurs et régner sur l'Empire. Ce qu'il convient de faire, si vous désirez accomplir le grandiose dessein d'assurer votre emprise sur les quatre bornes de l'univers, c'est de vous annexer le Yen au nord, de subjuguier le Ts'i au sud, de mettre le Tchao à genoux et d'empiéter sur le Ts'in à l'ouest, de ployer l'échine du Tch'ou au sud et de ramener votre voisin du Han à résipiscence. Si réellement vous êtes prêt à vous lancer dans un tel programme, vous verrez vos efforts récompensés par le sceptre impérial. Pour montrer à tous quelle est votre intention et faire éclater à la face de l'Empire vos ambitions légitimes, commencez donc d'abord par prendre les vêtements royaux et par mettre en usage au Wei les distinctions et insignes propres au Fils du Ciel. Ce n'est qu'alors une fois affirmées vos prérogatives, que vous monterez des plans contre le Ts'i et le Tch'ou et les autres seigneurs de moindre rang. »

Le discours charma le roi de Wei. Il agrandit démesurément ses palais ; il habilla les colonnes de ses résidences d'un revêtement de cinabre ; il fonda un tripode aux neuf emblèmes ; il frappa son gonfalon des sept étoiles de la Grande Ourse, s'égalant ainsi à la dynastie régnante. De telles prétentions indisposèrent le Ts'i et le Tch'ou. Ceux-ci commencèrent à manifester des signes d'impatience et de colère à l'égard de leur voisin ; les princes des petites principautés inféodées au Wei désertèrent un à un son camp pour se rallier au Ts'i. S'étant ainsi assuré du concours de nombreux alliés, le Ts'i pensa son heure venue : il lança une expédition punitive contre le Wei, bouscula ses armées pourtant fortes d'un million d'hommes. Le roi de Wei, dans une piteuse déroute, rameuta ses soldats dans leurs quartiers avant de se rendre au-devant du vainqueur et, tête nue, la tunique ouverte, la nuque ployée, demanda pardon pour ses fautes. L'Empire l'abandonna définitivement. Le Ts'in s'adjugea toute la région à l'extérieur de la boucle

occidentale du fleuve Jaune sans avoir à bouger le petit doigt, ni sans en devoir quelque reconnaissance au roi de Wei. C'est ce qui me fait dire que, dans l'histoire de Chang Yang, le plan fut décidé sans qu'il lui fût besoin de quitter sa natte. Il lui a suffi d'exposer ses vues entre les chaudrons et la vaisselle sacrée de la salle d'audience, pour que le plan s'accomplisse et que les généraux adverses soient vaincus. Oui, avant même que les béliers ne se mettent en action, déjà des villes tombaient et les provinces extérieures du Hsi-ho étaient conquises. Voilà ce que j'entends par supputer dans la grande salle du conseil, vaincre les officiers ennemis dans une salle close, emporter les villes au milieu de la vaisselle sacrificielle, et briser et détruire les armées en restant assis sur sa natte.

Illustrations littéraires

Documents de l'école des diplomates (Lettre de Sou Ts'in au roi de Yen depuis le Tchao) : (...) Ceci pour vous dire que je fais des pieds et des mains pour envenimer les rapports entre le Ts'i et le Tchao... Or, maintenant, vous me faites dire qu'il faut que j'améliore à tout prix les relations entre eux, qu'il y va de l'intérêt du pays ! J'avoue n'y rien comprendre ! Il vous faut savoir que l'alliance entre les deux scellerait la ruine de votre royaume...

Naturellement, si je travaille à la réconciliation de ces deux princes, j'y trouverai mon compte puisque je m'attirerai la reconnaissance des pays de Tsin. Je n'ai pas agi en ce sens, parce que je jugeais que c'était préjudiciable à vos intérêts. Et comme il me semble exclu que le Tchao attaque militairement l'Est, la meilleure tactique consiste à les brouiller. Tout réchauffement entre eux menacerait votre Etat et porterait un coup fatal à nos menées. Fixez-y donc votre pensée et prenez une ferme résolution afin de me seconder dans ma tâche.

Je me trouve à la suite d'une mission secrète bloqué au Tchao, tandis qu'à l'Est d'autres conseillers intriguent auprès du roi pour gagner ses faveurs. Menace mortelle pour nos travaux. Si je vous dévoilais leur nom, vous en auriez la chair de poule ! D'un point de vue purement égoïste, il faut aussi vous confesser qu'il est peu réjouissant d'être arrêté et de subir de

mauvais traitements. Je préfère, pour ne pas troubler votre paix, ne pas vous révéler ce que j'ai dû endurer...

Lettre du Ts'i (envoyée par Sou Ts'in au roi de Yen) : Il y a déjà longtemps que les relations entre l'Est et le Nord sont au plus bas et moi qui me trouve pris entre les deux, je suis prêt à parier que d'ici peu on se méfiera de moi des deux côtés...

Il est vrai que le roi de Ts'i vient d'avoir une attitude inqualifiable. Mais au lieu de vous dire que c'est un homme brutal et grossier, vous vous en prenez à moi, votre serviteur ! Je tremble devant votre courroux ; je comprends aussi que l'assassinat de... soit un terrible camouflet... Je sais aussi que vous m'en voulez parce que... n'a pas été autorisé à...

Craignant les commérages, je vous avais laissé une lettre où je vous déclarais : « Si je suis en faveur à l'Est, les dignitaires du Nord vont nourrir des soupçons à mon encontre ; si je végète à un poste subalterne, ils me mépriseront ; si je suis chargé des affaires de l'Est, ils nourriront des griefs ; si le Ts'i commet des exactions contre vous, je serai tenu pour responsable ; si, enfin, l'Empire refuse de participer à une expédition conjointe contre le Ts'i, on dira que je fais son jeu ; mais si, au contraire, le Ts'i était attaqué, on m'abandonnerait à mon sort avec lui. Je suis sur une pyramide d'œufs empilés !

Vous m'aviez alors promis : “Je n'écouterai pas les calomnies. J'ai confiance. Nous sommes unis comme les deux os d'une mâchoire. Au mieux, vous entrez au service du Ts'i comme ministre, sinon vous captez sa confiance, au pis, vous sauvez votre peau ! Je vous laisse carte blanche. Vous pouvez agir comme vous l'entendez ; vous pouvez y fonder une famille. Je suis d'accord. D'accord aussi pour que vous leur disiez que vous êtes prêt à trahir le Yen pour le Ts'i. D'accord aussi pour que vous ourdissiez avec eux des plans contre nous ; d'accord pour que vous leur donniez tous les gages nécessaires, quoi qu'il puisse nous en coûter. La seule chose que je vous demande, ce sont des résultats. ”

Fort de ces assurances, j'ai intrigué pour obtenir un emploi à la cour. Et voici que maintenant vous m'en tenez rigueur et me chargez de tous les crimes, sur la foi des ragots lancés par une meute de courtisans. »

Dans une armée, personne n'entretient des rapports aussi intimes avec le commandement que les espions ; personne ne reçoit des gratifications aussi élevées que les espions ; personne n'a accès à des affaires aussi secrètes que les espions.

Sans intelligence et bonté, il est impossible de recruter et de diriger des agents secrets.

De même, l'exploitation des renseignements qu'ils fournissent nécessite subtilité et discrétion. Mystérieux, ô combien mystérieux, il n'est champ d'action qui ne soit de leur ressort !

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : Il faut savoir apprécier la loyauté, la sincérité et l'intelligence d'un espion avant de l'employer...

Parmi les agents, il en est dont le seul but est de s'enrichir. Bien qu'ils n'aient su obtenir aucun renseignement, ils me paient de mots vides. En pareil cas, je dois faire preuve d'astuce et de subtilité afin de démêler le vrai du faux.

Philosophes et stratèges

Han-fei-tse (chap. xxxi, Charades intérieures II, Les six opacités) : Un certain bouffon du Ts'in, grâce à ses accointances avec le roi de Tch'ou et ses liens secrets avec son entourage, put prendre de l'influence auprès du roi Houei-wen. En effet, chaque fois que le Tch'ou élaborait un plan, le bouffon, qui en était le premier averti, s'empressait de le communiquer à Houei-wen.

Le gouverneur de Yeh, Hsiang Ts'e, nourrissait des intelligences secrètes avec l'entourage du roi de Tchao. Quand celui-ci conçut le projet d'attaquer Yeh, Hsiang Ts'e, aussitôt informé, put en avertir le roi de Wei. L'adversaire s'y étant préparé, le Tchao dut renoncer à l'opération.

Si une opération secrète s'ébruite avant qu'elle n'ait été menée à bien, il convient d'éliminer l'espion ainsi que la source de la fuite.

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : Si celui qui divulgue la nouvelle n'avait pas fait bavarder l'espion, il n'aurait pu être renseigné ; c'est pourquoi il convient de l'éliminer.

Mei Yao-tch'en : On tue l'espion parce qu'on est furieux de ce qu'il ait parlé ; on tue celui qui divulgue ce qu'il a appris afin de lui fermer la bouche.

Philosophes et stratèges

Han-fei-tse (chap. XII, Les écueils de la rhétorique) : La politique réussit par le secret, la publicité lui est fatale. Aussi l'infortuné qui, sans penser divulguer un secret d'Etat, mentionne une affaire ou un projet que le souverain a en tête, met sa vie en péril ; malheur aussi à celui qui devine les mobiles cachés du prince au cours d'un entretien où celui-ci dissimule ses vrais desseins en faisant semblant d'être occupé d'autre chose ; de même que sont menacés les jours de celui dont les ingénieuses combinaisons ont eu l'heur de plaire au souverain, mais le malheur d'être percées à jour de façon indépendante par un autre stratège qui les divulgue autour de lui ; tenu pour responsable de l'indiscrétion, il sera en danger.

Il est de règle, tant pour monter une attaque, s'emparer d'une ville ou assassiner un ennemi, de se renseigner au préalable sur l'identité du général responsable, des membres de sa suite, des chambellans, des portiers, des secrétaires, et de s'assurer que les espions en soient toujours parfaitement informés.

Commentateurs traditionnels

Tou Mou : Chaque fois que l'on veut conduire une offensive, il convient de s'informer de la valeur des officiers adverses. Sont-ils avisés ou stupides, adroits ou balourds ? Une fois que l'on connaît leurs capacités, il est possible de s'y préparer en conséquence. Lorsque le roi de Han envoya Han Hsin, Ts'ao Ts'eng et Houan Ying attaquer le roi Pao de Wei, il voulut savoir à qui avait été confié le commandement en chef. Quand il sut que c'était Po Tchen, il s'exclama : « Peuh, sa bouche sent encore le lait maternel, il n'est pas de force à s'opposer à Han Hsin ! » Puis il s'enquit du général de la cavalerie ; au nom de Fong King, il déclara : « Le fils du général du Ts'in, Fong Wou-che ! Bien qu'il soit capable, il ne vaut pas Houan Ying. » Enfin, il se renseigna sur le chef de l'infanterie ; quand on lui eut dit qu'il s'agissait de Hsiang T'ouo, il se frotta les mains : « Celui-là n'est pas de taille à affronter Ts'ao Ts'ang, je n'ai aucun souci à me faire. »

Philosophes et stratèges

Han-fei-tse (chap. xxxi, Charades intérieures II, Les six opacités) : Une puissance ennemie s'emploie avant tout à troubler le jugement du souverain adverse, afin qu'il agisse au rebours de ses intérêts. En effet, si le souverain n'y prend garde, c'est son ennemi qui aura la haute main sur la promotion et le limogeage du personnel politique...

Au moment de l'offensive du Wou contre le Tchou Wou, Tse-hsiu envoya des agents d'influence répandre la rumeur qu'il attaquerait avec Tse-tch'ang à la tête des troupes adverses et se retirerait avec Tse-ts'i. À l'annonce de cette nouvelle, le Tch'ou remplaça Tse-ts'i par Tse-tch'ang. Le Wou attaqua et remporta une grande victoire...

Le prince Houan de Tchong s'apprêtait à envahir le territoire de K'ouai. Il s'enquit tout d'abord de tous les sujets remarquables, hommes vertueux, avisés, intelligents ou entreprenants, nota leurs noms, recensa les meilleures terres du K'ouai et les leur distribua en apanage. Il créa des titres et des grades de fonctionnaires qu'il consigna aussi par écrit. Puis il éleva, en dehors des murailles de la ville, un tertre sacrificiel, y enfouit les documents et les consacra par du sang de poulet et de porc comme dans les grands serments solennels. Le seigneur du K'ouai, de peur d'une rébellion,

extermina la fine fleur du royaume. Le duc Houan en profita pour l'attaquer et annexer ses terres.

Il est indispensable de repérer les agents ennemis envoyés en renseignements. On entrera en contact avec eux pour les soudoyer ; on les appâtera par une promesse d'établissement⁴⁹. C'est de cette façon que se recrutent les agents doubles. Grâce aux informations obtenues par leur canal, on s'assure les services des agents indigènes et des agents intérieurs ; par leur entremise encore, on est à même de savoir quelles fausses rumeurs il faut charger les espions sacrifiés de répandre pour intoxiquer l'ennemi ; c'est encore grâce à eux que les espions préservés pourront agir en temps voulu.

Commentateurs traditionnels

Tchang Yu : L'agent double connaît parmi ses compatriotes ceux qui sont cupides, ainsi que les fonctionnaires qui se sont acquittés de leur tâche avec négligence. Ce sont ces personnes que nous pouvons attirer à notre service.

C'est parce que les agents doubles savent dans quels domaines l'ennemi peut être abusé que les agents sacrifiés peuvent être envoyés transmettre de faux renseignements.

Il est primordial que le souverain soit au fait de l'activité de ses agents. Et comme cette connaissance repose principalement sur les agents doubles, il doit veiller à les traiter avec libéralité.

Les Yin durent leur triomphe à la présence de Yi Yin à la cour des Hsia, les Tcheou à celle de Liu Ya chez les Yin⁵⁰.

Seul un souverain avisé et un habile général sont capables de recruter leurs espions chez des hommes à l'intelligence supérieure, de sorte qu'ils accomplissent des exploits, tant il est vrai que leur rôle est essentiel et que sur eux reposent les mouvements d'une armée.

Commentateurs traditionnels

Tchang Yu : Le souverain recourt aux services conjoints des cinq sortes d'agent afin de connaître exactement la situation de l'ennemi ; mais comme leur utilisation repose sur les agents retournés, il est naturel qu'ils soient traités avec plus de libéralité encore que les autres.

Tou Mou : Si elle n'a pas connaissance de la situation de l'ennemi, une armée est paralysée. Sans espions, il est vain d'espérer savoir quoi que ce soit de lui. D'où la formule : « Sur eux reposent les mouvements d'une armée. » Li Tsin a dit : « Comment une armée pourrait-elle compter uniquement sur les facteurs célestes et terrestres pour remporter la victoire ? Elle doit s'appuyer sur l'homme, pour parachever ses succès. Lorsqu'on considère l'utilisation des agents à travers l'histoire, on s'aperçoit qu'elle fut des plus variée. En effet, l'espionnage concerne toutes sortes d'objets : ce peut-être le prince lui-même ou ses proches, mais aussi les sages, les hommes remarquables, les aides du souverain, ses amis et voisins, son entourage, ses alliances et les ligues qu'il a formées... C'est ainsi que Tse-kong, Che Leao, Tch'en Tchen, Sou Ts'in, Tchang Yi, Fan Souei et bien d'autres, s'auréolèrent de gloire grâce à leur activité d'agent double. »

On considère habituellement cinq façons de faire de l'espionnage. On peut infiltrer des autochtones et leur demander d'observer ce qui se passe et d'en rendre compte ; on peut se servir d'un de ses hommes pour qu'il communique les faux renseignements qu'on aura lâchés à dessein, ou truquer la réalité pour que l'émissaire de la puissance ennemie la rapporte ; on peut envoyer en mission chez l'adversaire des personnes dûment sélectionnées pour qu'elles démêlent le vrai du faux, observent ce que l'autre prépare et retournent en rendre compte ; on peut laisser un transfuge se réfugier chez l'adversaire après lui avoir fait subir un châtement pour qu'il répète à l'ennemi les fausses informations qu'on lui aura communiquées. Ces cinq formes d'espionnage requièrent une totale discrétion. Les agents doivent être généreusement rétribués et garder le secret le plus absolu ; ce n'est qu'alors que les espions peuvent être utilisés.

Si le souverain a un favori à qui il a donné un poste d'homme de confiance, je dois envoyer un espion qui le couvrira de cadeaux et excitera sa convoitise ; de la sorte, il pourra agir sur le prince en étant à ses côtés.

Ou si j'apprends qu'un ministre influent, écarté du pouvoir, se voit privé des moyens de réaliser ses ambitions, je puis l'appâter par la promesse de juteux profits et, une fois entré dans sa familiarité, observer ses sentiments, pour l'attirer dans mon camp. J'apprends que la partie adverse comprend dans son entourage quelqu'un de bien en cour ; hâbleur et bavard, il se plaît à discourir sur l'intérêt de la nation ; je dépêche un espion pour le servir et flatter ses penchants, et, grâce à des cadeaux et des attentions, celui-ci parviendra sans peine à savoir quels sont les espions que l'ennemi emploie, et je pourrai les retourner. Si l'ennemi mande un ambassadeur auprès de nous, je m'arrange pour prolonger son séjour, je charge quelqu'un de vivre avec lui ; il lui manifestera la plus grande sollicitude et le plus grand dévouement et feindra la plus grande intimité ; il restera jour et nuit à bavarder avec lui, il sera de toutes ses réjouissances et épiera ses réactions, étudiera avec soin son caractère. Pendant que l'envoyé sera jour et nuit en tête à tête avec son compagnon, je chargerai un homme à l'oreille exercée d'écouter leur conversation, caché dans l'épaisseur d'une double cloison. L'émissaire dont le retour aura été retardé n'aura pas l'esprit tranquille, craignant qu'on s'étonne de son séjour prolongé, aussi ne manquera-t-il pas de s'ouvrir de ce qu'il a sur le cœur. Une fois que je sais ce que je voulais apprendre, je renvoie l'émissaire.

Mais, de même que j'utilise des agents pour des opérations subversives chez l'adversaire, l'adversaire utilise lui aussi des espions pour se livrer à des opérations secrètes dans mon camp. J'envoie des agents chez lui et lui envoie des agents chez moi. Cependant, avec de la logique et un esprit d'observation, on ne subira aucune perte. Si l'ennemi envoie quelqu'un observer mes points faibles et mes points forts, étudier les mouvements de mes troupes et découvrir quels sont mes plans, ou se livrer à toute autre activité d'espionnage, je fais comme si je ne l'avais pas percé à jour ; tout au contraire, je l'héberge, le retiens et lui offre un bon repas ; je lui raconte des mensonges et le désinforme en l'égarant, par exemple, sur la date de notre jonction. C'est ainsi que je m'emploie à lui causer des pertes. Soit que je parvienne à retourner ses agents, soit que lui faisant prendre mes vides pour des pleins, j'en profite pour parvenir à mes fins.

L'espionnage est comme l'eau. L'eau permet à un bateau de flotter, mais c'est aussi à cause de l'eau que les bateaux se renversent ou coulent. De

même, c'est grâce aux espions que l'on peut réaliser ses objectifs, mais c'est aussi par les espions qu'on connaît l'échec et la ruine. Ainsi, quand les serviteurs du prince savent garder une attitude correcte et un maintien sérieux, s'ils s'emploient à se montrer loyaux et sont prêts à sacrifier leur vie, si le cœur débordant de sincérité, ils sont d'une fidélité à toute épreuve, s'ils refusent la dissimulation et l'artifice pour entrer dans les grâces de leur maître, s'ils répugnent à transiger avec leurs devoirs pour obtenir du profit, comment dans ces conditions, même les meilleurs espions, pourraient-ils avoir prise sur eux !

Kia Lin : Une armée sans espions est comme un homme sans yeux et sans oreilles.

Li Ts'iuan : Le discours sur la guerre de Sun tzu s'ouvre sur les supputations et se clôt sur les espions, car son propos essentiel est d'éviter l'affrontement. Comment un général pourrait-il l'oublier !

Illustrations littéraires

Histoire de la Dynastie des Song (chap. CCCLXV, Biographie du général Yue Fei) : Alors que les troupes du général Yue Fei progressaient dans le Ho-tcheou, elles s'emparèrent d'un des éclaireurs de Ts'ao Tch'eng ; il fut ligoté et conduit devant la tente du commandant en chef. Celui-ci en sortit et s'entretint de la situation avec le chef de l'intendance :

« Nous sommes à court de vivres. Qu'allons-nous faire ? »

– Eh bien, nous allons nous replier temporairement sur Tch'a-ling, répondit son chef d'une voix coupante. Puis, avisant l'espion, il lui jeta un coup d'œil, en prenant soin de prendre un air découragé et rentra d'un pas lourd dans sa tente. Sur ce, il donna des ordres à ses hommes pour faire en sorte que l'espion s'échappe.

Retourné dans son camp, l'homme rapporta ce dont il avait été témoin. Fou de joie, Ts'ao Tch'eng décida de se lancer aux trousses de l'ennemi le jour suivant. Entretemps, Yue Fei avait donné l'ordre à ses propres hommes, le petit déjeuner expédié, dès potron-minet, de couper à travers monts sans se faire repérer. Ses troupes arrivèrent à T'ai-p'ing-tch'ang au point du jour et surprirent l'ennemi en détruisant ses positions avancées.

Toutefois, le gros des forces de Ts'ao résistait, s'accrochant dans des ravines ; finalement, grâce à une charge soudaine et inattendue, Yue Fei étrilla sévèrement les troupes de Ts'ao Tch'eng.

Commentaire du chapitre XIII

L'espionnage est, avec la prostitution, le plus vieux métier du monde. Il s'est pratiqué à toutes les époques et dans toutes les civilisations. Ce qui est remarquable, en Chine, c'est la théorisation dont il a fait l'objet et la sophistication de ses usages.

Dans l'univers d'intrigues des Royaumes Combattants, tout prince, pour survivre, devait savoir ce qui se tramait à la cour de ses rivaux, afin d'être à même de nouer des alliances défensives ou de rompre l'encerclement projeté contre lui. Ces plans et contre-plans, ces ligues offensives, défensives ou préventives, ces manœuvres, afin de nouer des ententes horizontales ou verticales, font toute la substance d'un livre tel que *Les Stratagèmes des Royaumes Combattants*. D'où l'importance de l'espionnage et du renseignement à maintes reprises soulignée par Sun tzu.

À l'instar de Clausewitz qui a pu dire que la « guerre a tout d'une opération commerciale », les stratèges des Royaumes Combattants demeuraient persuadés que la plus précieuse qualité du stratège et du politique était la faculté d'anticiper les événements. Il lui faut disposer d'une prévision à long terme afin de monter des plans et de n'être jamais pris de court. Si le sage voit loin, c'est qu'il perçoit le caché, l'infime. L'appréhension du futur n'est que l'observation scrupuleuse et méthodique du présent. Dans lequel se révèle l'avenir. Ainsi Le sage Ki tse prévoit-il la ruine de la dynastie des Chang à la vue d'une simple paire de baguettes d'ivoire. Mais, surclassée sur son propre terrain, celle de l'anticipation, la divination – de même d'ailleurs que la prévision basée sur la seule conjecture ou vraisemblance – est rejetée par des esprits pragmatiques et positivistes, tels que Sun tzu ou Han Fei, pour lesquels seule la confrontation expérimentale avec le réel a valeur de preuve. Ne pouvant saisir, pour vaste qu'elle soit, qu'une tranche limitée de la temporalité, l'intelligence est par définition un petit savoir, forme canonique de la

stupidité, elle qui ne prend en compte que ce qui ne constituera jamais qu'un bref instant au regard de l'immensité du temps. De sorte que, par un retournement dialectique, l'intelligence devient synonyme de stupidité. Ou, pour reprendre la formule de Lao tse, « la prescience est l'excroissance du Tao, c'est l'antichambre de la bêtise ». Prolongeant la critique épistémologique d'un Tchouang tse, Han Fei, au III^e siècle, refuse à l'intelligence le statut de moyen de connaissance sûr et infaillible, parce qu'elle est liée aux capacités individuelles et qu'elle repose sur les seules conjectures, alors que pour être valide un plan doit s'appuyer sur la vérification des données et des témoignages. D'où encore l'importance qu'il accorde à l'espionnage et la délation comme instruments de domination totale, tant internes qu'externes.

Cependant, paradoxalement, dans un pays où règne l'Ordre absolu, l'espionnage est sans effet, ainsi que le montre l'exemple de Tcheng Kouo, un espion du Han. Venu pour déstabiliser et ruiner l'économie du Ts'in, il produisit le résultat inverse. Le Ts'in disposait d'une infrastructure si solide et d'une administration si efficace qu'il vint à bout de la tâche impossible. Le canal qu'il fit creuser bonifia des terres arides, permit l'approvisionnement rapide en grains de ses troupes et se révéla un moyen précieux pour le déplacement de ses armées en campagne.

Peut-être les responsables soviétiques auraient-ils dû méditer sur la tentative malheureuse de Tcheng Kouo. Ils auraient évité de commettre l'erreur fatale de réussir à lancer les Américains dans un programme militaire délirant, sans se demander s'ils en avaient les moyens. Ainsi, l'une des campagnes d'intoxication la plus habile jamais menée, avec l'infiltration de taupes au plus haut niveau, eut le résultat inverse de celui escompté et se retourna finalement contre ceux qui l'avait montée.

Mais Sun tzu se place avant tout dans une perspective militaire, aussi est-il peu loquace sur les agents infiltrés au plus haut niveau de l'Etat : ministres, princes ou épouses royales. Sous les Royaumes Combattants, c'est toute l'organisation politique et sociale qui était centrée autour de la trahison. Les cas les plus célèbres, en Chine, sont ceux de Sou Ts'in, agent secret du Yen qui, devenu Premier ministre du Ts'i, s'employa à le détruire de l'intérieur, et de Sou Tai, frère cadet de Sou Ts'in, qui poursuivit son

œuvre : bombardé général en chef des troupes du Ts'i, il n'eut aucune peine à les faire massacrer par le Yen qu'il servait en secret.

Sou Ts'in avait eu un précurseur : Chang Yang, un légiste, Premier ministre du Ts'in, fut dépêché au Wei afin de le ruiner et de le couper des autres princes. C'est tout au moins le précédent dont se servit Sou Ts'in pour entrer dans les grâces du roi de Ts'i et lui proposer de servir d'agent double au Song. Il se proposait alors d'exacerber sa politique belliqueuse, afin de donner au Ts'i un prétexte d'intervenir contre lui, ce qui donnerait alors un prétexte au Yen, pour lequel il travaillait, de monter une expédition punitive contre le Ts'i !

Enfin, on ne peut omettre de mentionner l'un des cas les plus troublants : celui de Han Fei. Han Fei, le plus prestigieux représentant de l'école légiste, Han fei le plus violent pourfendeur de la mentalité retorse des Royaumes Combattants et l'ennemi implacable du double jeu, Han Fei, un intellectuel et un philosophe, aurait été lui aussi un agent double comme Alexandre Kojève ! Impossible toutefois de savoir qui il a trahi : son prince, le roi de Han qui l'envoya au Ts'in négocier la paix, ou bien le Ts'in qui l'admirait et qu'il fit seulement semblant de servir, pour préserver les intérêts de sa patrie ? À moins, bien sûr, qu'il ne fût tout simplement trahi par son ami et condisciple, Li Si, Premier ministre du Ts'in, lequel eut peur que l'idéologue ne le supplante auprès de son maître.

D'un point de vue strictement militaire, le plus habile cas de recours aux espions fut sans doute celui qui eut lieu à la bataille de la Falaise Rouge. Tcheou Yu fit un usage remarquable des agents doubles afin que l'adversaire se conforme à ses vues. Il monta une comédie avec Houang Kai, afin de rendre crédible sa trahison et capter la confiance de Ts'ao Ts'ao. Il envoya P'ang Tong lui souffler dans le creux de l'oreille le plan des jonques enchaînées qui devait donner sa pleine ampleur à l'attaque par le feu. Ce fut un dispositif comprenant toutes les sortes d'espions qui confectionna réellement le filet magique du mensonge autour de l'adversaire.

Il était souvent crucial d'être au courant de l'identité de l'adversaire. D'abord pour évaluer les chances de succès d'une opération : plus le général adverse est brillant, plus il donnera de fil à retordre. Pour éviter

d'avoir affaire à un bon général, il convient de monter une campagne d'intoxication ou de dénigrement visant à l'écarter. C'est le plan qui fut mis en œuvre, en 249 av. J.-C., par le Ts'in afin de faire remplacer Lien Po par Tchao Kouo à la veille de la bataille de Tch'ang-p'ing. Puis cela permet de monter des plans en fonction de leur psychologie : on n'élabore pas les mêmes stratagèmes selon qu'on a en face de soi un général prudent ou impétueux ; tout l'art d'un Tchou-kö Leang consiste à évaluer la psychologie de l'adversaire et à se déterminer en fonction de ses réactions supposées, car tout l'art de la guerre chinois consiste à se calquer sur les mouvements de l'adversaire et de se situer sur son terrain, sans jamais se constituer un terrain propre. Ensuite, on peut aussi agir sur son entourage en le subornant ou en le manipulant. Enfin, si l'on connaît bien les noms de ceux qui entourent le souverain ou le commandant en chef, on peut monter contre les plus capables une machination qui les implique dans une affaire d'espionnage, et se débarrasser ainsi de ses adversaires les plus redoutables.

Répertoires des noms propres et des ouvrages

A

AINSI-SEULEMENT ou JOU-EUL : il exerça une charge au Wei, à l'époque des Printemps et des Automnes (VII-V^e siècle av. J.-C.).

B

BOUCHER TAN : boucher capable de découper la viande sans émousser son couteau, mis en scène par le *Tchouang-tse*.

C

LE CANON DU TEMPS CACHE DU CIEL-UN : texte militaro-divinatoire des Six Dynasties.

CANONS DE L'EMPEREUR JAUNE : textes trouvés dans une tombe des Han du II^e siècle av. J.-C., en appendice à un manuscrit du *Lao-tse*, et qui opèrent la synthèse du taoïsme et du légisme.

CHANG YANG : Kong-souen Yang de son vrai nom ; originaire du pays de Wéi, il trouva d'abord un emploi comme secrétaire du ministre du Wei, Kong-chou Ts'ouo ; puis à la mort de son protecteur il se rendit au Ts'in et devint Premier ministre du duc Hsiao, vers 350 av. J.-C. Il mena une audacieuse politique de réformes ; grâce à elles, le Ts'in devint puissant et prospère et annexa de nombreux territoires. À la mort du duc Hsiao, son successeur, qui le détestait, le démit de son poste ; Chang Yang tenta une rébellion, mais il fut vaincu et fait prisonnier. Il périt écartelé en 338 av. J.-C.

CHAO HOUA : personnage débauché des Royaumes Combattants.

CHE-HOUEI : ou Fan Wou-tse, grand officier du Ts'in. Joua un rôle important dans la campagne militaire du Ts'in contre le Tsin, en 614 avant notre ère ; prévoyant que l'adversaire chercherait à temporiser, il joua sur la psychologie du favori du souverain, un jeune et bouillant général, Tchao Tch'ouan, pour contraindre l'armée du Tsin à un assaut généralisé pour soutenir de Tch'ouan.

CHE LEO : espion et homme d'Etat des Royaumes Combattants.

CHEN PAO-HSIU : interlocuteur du roi de Yue et ambassadeur du Tch'ou au VI^e siècle av. J.-C. CHEN-TSE : livre qui réunit les fragments des œuvres de Chen Tao.

CHEN TSE ou CHEN TAO : originaire de Tchao, il fut actif de 395 à 315 av. J.-C. Sa biographie est mal connue. Il aurait fait partie de l'académie Ki-hsia sous le roi Hsiuan de Ts'i et aurait étudié la méthode de la Voie et de la Vertu de l'Empereur Jaune et de Lao tse, qu'il développa et organisa en une théorie cohérente. Il composa douze discours. Il est ordinairement rattaché au courant taoïste, mais se rapproche par certains côtés des légistes.

CHOU (royaume de) ou CHOU-HAN : royaume fondé au Se-tch'ouan par Lieou Pei à la fin du II^e siècle.

CHOU HSIANG : appelé aussi Yang-che Hsi. Haut dignitaire du Tsin à l'époque des Printemps et des Automnes, il occupa la charge de Grand Précepteur du duc P'ing (557 à 532 av. J.-C.).

CONFUCIUS : K'ong tse ou K'ong K'ieou : il avait pour nom de famille K'ong, pour prénom k'ieou et pour nom social Tchong-ni. Descendant de race royale, il vécut de 551 à 479 av. J.-C. Il mena une vie errante, allant d'une principauté à l'autre, entouré de ses disciples dont soixante-douze eurent du renom. Il chercha à faire accepter ses vues auprès des princes de son temps et n'essuya que des rebuffades. Il voulait revenir à la pureté rituelle des premiers souverains Tcheou et promouvoir les anciennes vertus nobles de justice, de bienveillance et de modestie. Toutefois, en 501 av. J.-C., il aurait reçu un poste de gouverneur de Tchong-tou où il établit l'ordre et l'harmonie. La sagesse de son administration lui aurait

valu de devenir ministre des travaux publics, puis ministre de la justice de Lou. Il s'acquitta si parfaitement de ces tâches que les rivaux du Lou, principalement le souverain du Ts'i, s'employèrent à ruiner son crédit auprès de son maître. Il compila le *Livre des Odes*, refondit les chroniques de la principauté de Lou – appelée Printemps et Automnes – et s'intéressa sur le tard au *Yi-king* dont il composa un commentaire. *Les Entretiens* de Confucius ont recueilli les propos les plus remarquables qu'il tint à ses élèves.

D

DISPUTE SUR LE SEL ET LE FER (YEN-T'IE-LOUEN) : ouvrage compilé par Houan Kouan, qui reproduit le débat contradictoire de 81 av. J.-C. entre les réalistes (au pouvoir) et l'opposition lettrée, sur la politique et l'économie, en présence de l'empereur Tchao.

DEFERENT ou *LOU SOUEN* : général et stratège du pays de Wou qui remporta une grande victoire sur les troupes du roi du Chou, Lieou Pei, au III^e siècle de notre ère.

E

EMPEREUR JAUNE : l'un des cinq souverains légendaires de la Haute Antiquité. Il joue un rôle primordial dans la mythologie chinoise. Empereur du Centre, régissant l'élément Terre, le jaune est sa couleur et le dragon son emblème. Il fut le véritable instaurateur de la souveraineté ; il est le dieu de la guerre, de la sexualité, des exorcismes et de la médecine ; il est associé à Lao tse dans certaines traditions proches du légisme. Il combattit Chen-nong, le Divin laboureur, dont la vertu s'était corrompue et vainquit le redoutable Tch'e-yeou, inventeur des armes.

F

FAN (oncle) ou *KIEOU FAN* : oncle de Tch'ong-eul prince héritier du Tsin en exil. Il fut un conseiller avisé. Il apporta la victoire à son neveu et, grâce au système législatif qu'il mit en place, lui permit de prendre l'hégémonie.

FAN LI : Premier ministre du Yue, il contribua à la destruction de la principauté rivale de Wou, en lui envoyant un lot de belles femmes qui le détournèrent des affaires de l'Etat. Après la disparition du Yue, craignant que le prince, grisé par ses succès, ne cherche à l'éliminer, il quitta le Yue et voyagea sur les fleuves et les lacs sous des noms d'emprunt.

FAN SOUEI : originaire du Wei, il étudia l'art rhétorique et chercha à s'introduire auprès des princes de l'Empire. Comme il était trop pauvre pour soudoyer leur entourage, il finit au service d'un Grand-Officier du Wei, Hsiu Kia. Accusé injustement d'intelligence avec l'ennemi après une ambassade au Ts'i, il eut les côtes et les dents brisées. Par la suite, Fan Souei devait s'enfuir au Ts'in et changer d'identité ; sous le nom de Tchang Lou il devint Premier ministre du Ts'in en 266 av. J.-C., et reçut le titre de marquis Ying. Il se vengea en obtenant la tête de son ennemi, le prince Wei Ts'i.

FIERATTRAPE ou MENG-HOUO : chef des barbares Man, dont Lumière de la Raison, ministre et stratège du Chou, obtient la soumission après l'avoir fait prisonnier et libéré sept fois.

FLAMBEAU DE L'HISTOIRE ou KIU-CHE : lettré qui, pour une faute quelconque, fut amputé des pieds et devint gardien des portes de Chang-ts'ai. Il eut pour disciple le célèbre homme d'Etat Kan Mao.

FOU-TCH'AI (roi de Wou) : il régna de 495 à 473 av. J.-C. Il écrasa le Yue en 494. Sa victoire lui tourna la tête. Agacé par les remontrances de son ministre Wou tse-hsiu, il le contraignit à se donner la mort ; il traita les autres princes avec morgue et livra bataille sur bataille, épuisant ses richesses et ses armées. Le roi keou-kien profita de la lassitude de son peuple et de l'exaspération des princes pour prendre une éclatante revanche. Fait prisonnier, le roi Fou-tch'ai se donna la mort.

FONG KING ou FONG WOU-CHE : général qui servait le Wei, qui s'était reconstitué, lors de la guerre entre le Tch'ou et le Han à la suite de la chute de la dynastie des Ts'in, au II^e siècle av. J.-C.

FRANC-DU-COLLIER : officier du général et chef d'Etat Ts'ao Ts'ao.

G

GRAND DUC (le) ou **T'AI-KONG WANG** : personnage à demi légendaire. Connu encore sous les noms de Liu Chang ou de Tse-ya. Liu Chang fut le précepteur du roi Wou ; il était aussi l'oncle maternel du roi Tch'eng, la fille de Liu Chang ayant épousé le roi Wou dont elle eut le roi Tch'eng. Il reçut en apanage le fief de Ts'i. Versé dans les questions stratégiques, on lui attribue des classiques de l'art militaire ainsi qu'une foule d'aphorismes stratégiques.

H

HAN (principauté de) : une des sept grandes entités étatiques des Royaumes Combattants issue du démembrement de la principauté de Tsin. Elle s'étendait sur le centre du Henan et le sud-est du Shanxi.

HAN (roi de) ou **HAN KAO-TSOU** : petit fonctionnaire de police, qui s'appelait Lieou Pang ou Lieou Ki, il profita de l'effondrement de l'empire des Ts'in pour s'emparer de « toute la terre sous le Ciel » et fonder la brillante dynastie des Han ; il eut pour principal adversaire Hsiang Yu, qui lui infligea de terribles revers, mais il finit par en venir à bout grâce à ses adjoints, Han Hsin, P'eng Yue et Tchang Leang. Il régna de 206 à 194 av. J.-C.

HAN-CHOU : annales officielles de la dynastie des Han antérieurs, compilées par l'historien Pan Kou.

HAN FEI : descendant de la famille princière du Han, il fut le plus brillant représentant de l'école dite des légistes, qui échafauda la théorie du pouvoir totalitaire et centralisé. Il périt dans des circonstances assez troubles, alors qu'il était en mission au Ts'in, en 233 av. J.-C.

HAN-FEI-TSE : livre réunissant les œuvres du philosophe Han Fei compilées après sa mort.

HAN HSIN ou prince de Houai-yin : homme du peuple qui, entré au service de Lieou Pang, le fondateur des Han, se révéla l'un des plus grands hommes de guerre de la Chine. Après l'avènement de Lieou Pang sur le trône, il fut éliminé par celui-ci, comme la plupart des anciens compagnons

d'armes de l'empereur. Certaines de ses campagnes sont restées des modèles de stratégie militaire.

HO (Maître) ou HO YEN-HSI : commentateur du *Sun-tzu* dont on ne sait rien.

HO-LOU (roi de Wou) : régna de 530 à 496 av. J.-C. Il renforça la puissance de son pays considéré jusqu'alors comme à demi barbare ; grâce au concours de Sun tzu, il vainquit le puissant royaume de Tch'ou – si l'on en croit tout au moins *Les Mémoires Historiques* de Se-ma Ts'ien.

Hou Tchong : lieutenant du ministre et stratège du Chou, Lumière de la Raison ou Tchou-kö-Leang.

HOUAI-NAN-TSE : somme philosophique à coloration taoïste compilée sous la direction de Lieou Ngan, roi de Houai-nan, parent de la famille impériale, au milieu du II^e siècle av. J.-C.

HOUAI-YIN (marquis de) : cf. HAN HSIN.

HOUAN (duc de Ts'i) : fut le premier des Hégémons et régna sur le Ts'i de 685 à 643 av. J.-C. Il exerça une sorte de tutelle sur les autres princes feudataires au nom des empereurs Tcheou ; affaibli et ne disposant que d'un pouvoir nominal, il mit Kouan Tchong à la tête des affaires, bien que celui-ci eût pris le parti de son adversaire malheureux.

HOUAN YING : drapier devenu général de Lieou Pang, le fondateur de la dynastie des Han. Il s'illustra dans toutes les campagnes et particulièrement lors des combats de la Houai, contre les lieutenants de Hsiang Yu.

HOUANG-FOU SONG : général des Han postérieurs qui s'illustra dans la répression de la révolte des Turbans jaunes, qu'il noya dans le sang ; lors de la bataille de Kouang-tsong, qui l'opposa au frère du chef des rebelles, Tchang Leang, il coupa trente mille têtes ennemies et en fit périr dans la rivière cinquante mille autres.

HOUANG KAI : officier du Wou, qui, sur les ordres de Tcheou Yu, feignit de passer à l'ennemi après avoir reçu une cruelle correction, afin de communiquer de fausses informations, lors de la bataille de la Falaise Rouge (III^e siècle de notre ère).

HOUEI-WEN (roi de Ts'in) : régna de 336 à 309 av. J.-C., se montra expert dans l'emploi des espions.

HOUEI (roi de Yen) : régna de 543 à 534 av. J.-C.

HSI (duc de Lou) : régna de 658 à 625 av. J.-C.

HSIANG (duc de Lou) : régna de 571 à 540 av. J.-C.

HSIANG (roi) ou HSIANG YU : redoutable chef de guerre du II^e siècle avant notre ère, issu d'une famille de généraux du Tch'ou, il fut le principal artisan de la défaite des troupes du Ts'in face aux armées des princes de l'Est, disputa l'empire à Han Kao-tsou, avant d'être défait à Hsia-pi.

HSIA (dynastie des) : dynastie semi-légendaire fondée par Yu le Grand (2000 à 1500 av. J.-C.).

HSIA YUE : général du Wei à l'époque de la conquête du pouvoir par Lieou Pang. HSIANG T'OUO : général du roi Pao de Wei, adversaire de Lieou Pang.

HSIANG TS'E : gouverneur de Yeh sous le roi Houei de Wei (335 à 370 av. J.-C.).

HSIUAN (prince de Wei) : fils du seigneur Hsiang, qui se partagea les dépouilles du Tsin avec le Han et le Tchao, après l'élimination de Tche-po.

HSIUN-TSE : ouvrage compilé par les disciples de Hsiun tse, recueillant les propos du maître.

HSIUN TSE ou HSIUN KOUANG ou encore SOUEN TS'ING : originaire du Tchao, il était le plus vieux des maîtres de l'académie Ki-hsia au Ts'i, ce qui lui valait un certain respect. Il s'inscrivait dans la lignée de Confucius, mais il subit des influences légistes. Vers 255 av. J.-C., alors qu'il avait près de soixante-dix ans, il fut calomnié et dut s'exiler au Tch'ou. Après un court séjour au Tchao, il regagna Lan-ling et y demeura jusqu'à sa mort, en 235 av. J.-C. Il avait alors plus de quatre-vingt-quinze ans. Il eut pour disciples Li Se et Han Fei.

HSIONG-NOU : populations nomades du nord de la Chine, souvent assimilées aux Huns.

J

JEN TCHANG : personnage dont on ne sait rien, sinon qu'il s'agit d'un familier du fils du prince Hsiuan de Wei.

JONG : tribu chinoise de l'ouest de la Chine.

K

KAO HSIANG : lieutenant de Lumière de la Raison.

KI HSIN : lieutenant de Lieou Pang, fondateur des Han, qui se sacrifia pour sauver son maître en se faisant passer pour lui, et en proposant de se soumettre.

KI TSE : oncle du tyran Tcheou des Chang-Yin ; il exerça la charge de Grand Précepteur ; il adressa de nombreuses remontrances qui ne furent jamais entendues.

KIA LIN : un des commentateurs du *Sun-tzu*, on ne sait rien de lui.

KIEOU-YEYOU : principauté non chinoise conquise par Tche-po.

KING SOU : on ne sait pas grand-chose du personnage, sans doute un tenant de l'école diplomatique de l'époque de Han Fei.

KONG LI : prince de la famille royale du Ts'in qui fut envoyé en otage au Tch'ou sous le règne du roi Houai (328-298 av. J.-C.). Dans *Les Stratagèmes des Royaumes guerriers* (« Stratagèmes de Tch'ou I »), il est appelé Kong-souen Hao.

KONG-TCHONG P'ENG : appelé aussi parfois Kong-tchong Tch'e, fut l'un des conseillers le plus écouté du roi Houei de Han (325 à 312 av. J.-C.), il joua un rôle important dans la politique des ligues et des alliances de l'époque et succéda à Kong-chou P'o-ying au poste de Premier ministre.

KOUAN HSING : brillant général de Lieou Pei, fondateur du royaume de Chou, au début du III^e siècle, fils du preux Kouan Yun-tch'ang.

KOUAN TCHONG : Kouan Tchong était d'une famille de marchands. Sur la recommandation de son ami Chou-ya qui servait le nouveau duc de Ts'i

Houan, il fut nommé Premier ministre et par une politique hardie de réformes, il apporta à son souverain l'hégémonie au VII^e siècle av. J.-C.

KOUAN-TSE : ouvrage syncrétique de la fin des Royaumes Combattants, regroupant des textes politiques, militaires et économiques de tendance légiste, mis sous le patronage du réformateur du Ts'i, Kouan Tchong.

KOUAN K'I-SE : on sait seulement qu'il fut Grand-Officier sous le règne du duc Wou de Tcheng (770 à 743 av. J.-C.).

KOUAN SOUO : vaillant lieutenant de Tchou-kö Leang – Premier ministre du Chou-Han.

K'OUANG (maître de musique) : maître de musique du duc P'ing de Tsin. Paradigme de l'oreille musicale et de l'acuité auditive.

KOUANG-WOU (prince de) : conseiller du roi de Tchao qui avait éventé la ruse de Han Hsin, mais ne fut pas écouté de son supérieur ; grâcié par Han Hsin, il lui donne le conseil d'obtenir la soumission du Yen par la persuasion plutôt que par la force des armes.

KOUANG-WOU (empereur) : restaurateur de la dynastie des Han postérieurs après l'usurpation de Wang Mang et les désordres qui s'ensuivirent. Ce fut un excellent chef de guerre. Il régna de 25 à 58 de notre ère.

KOUEI : il s'agit de Ts'ao Kouei ou de Ts'ao Mei, un Grand-Officier du duc de Lou.

KOUO HOUAI : adversaire de Lieou Pei qui réussit à le contenir sur l'autre rive de la rivière Fan.

L

LAO TSE : on ne sait presque rien du personnage ; la tradition en a fait un archiviste des Tcheou au temps de Confucius. Après avoir vagabondé à travers l'Empire, il décida de franchir les passes. Avant de quitter définitivement la Chine pour convertir les barbares de l'Ouest, il laissa à Yin Hsi, le gardien des passes, un livre en cinq mille caractères, le *Tao-tö-king* (*Le Livre de la Voie et de la Vertu*), qui contenait le cœur de sa doctrine.

LAO-TSE OU LE LIVRE DE LA VOIE ET DE LA VERTU, le *Lao-tse* actuel fut sans doute rédigé par des sectateurs de Lao tse, au début de la période des Royaumes Combattants. Un exemplaire du texte vient d'être exhumé d'une tombe datant de la fin du ^v^e siècle avant notre ère.

LEAO (roi de Yue) : souverain débauché et cruel qui fut tué par Tchouan Tchou sur ordre de Ho-lou, qui prit sa place sur le trône.

LEAO (historiographe du palais) : conseiller avisé du roi Mou de Ts'in.

LI KIU : officier au service du roi King de Ts'i, il monta pour lui d'habiles stratagèmes et sapa la position de Confucius au Lou.

LI MOU : général du Tchao qui, après avoir tenu tête à la poussée des armées du Ts'in, fut exécuté en 229 av. J.-C.

LI SE : originaire de Chang-ts'ai au Tch'ou, il végéta un certain temps comme sous-secrétaire de commanderie, avant d'étudier auprès du confucéen Hsiun tse, en même temps que Han Fei. Il émigra au Ts'in, entra dans la suite du marchand et ministre Liu Pou-wei, réussit à se faire remarquer par le nouveau souverain, Tcheng, devint son Premier ministre, prôna une politique inspirée des principes de Han Fei et forgea la puissance économique et militaire de la principauté de l'Ouest. En 221 av. J.-C., le Ts'in réalisait l'unification de tout l'Empire et le système des fiefs était supprimé au profit d'une division en circonscriptions administratives directement administrées par le pouvoir central. Li Se se trouva en rivalité avec son ancien condisciple, au moment de la guerre du Ts'in contre le Han ; il s'employa à éliminer ce rival gênant.

LI TSING OU LI WEI-KONG : brillant général, il servit Kao-tsong, le fondateur des T'ang – qui songea un moment à le mettre à mort –, et surtout l'empereur T'ai tsong qui l'appréciait beaucoup ; il pacifia l'Empire, réussit à se faire craindre des tribus de la steppe par d'audacieux coups de main, et mourut en 649 couvert d'honneurs et d'ans, à près de quatre-vingts ans.

LI TS'UAN : commentateur du *Sun-tzu*, il vécut sous la dynastie des T'ang ; il écrivit des ouvrages militaires où la divination tient une grande place.

LIEOU NGAN : roi de Houai-nan, parent de l'empereur Wou des Han puisqu'il était le petit-fils de Han Kao-tsou ; né vers 180 avant notre ère, il fut exécuté en 122 par l'empereur Han Wou-ti sous le prétexte d'une

rébellion imaginaire. Il fit rédiger par les lettrés et les taoïstes qu'il entretenait à sa cour une encyclopédie philosophique à laquelle il donna son nom, *Le Houai-nan-tse*.

LIEU PO : brillant général du Tchao, écarté du commandement en raison de la campagne de désinformation du Ts'in, juste avant la bataille de Tch'ang-p'ing, en 261 av. J.-C.

LIEOU PANG ! *cf.* HAN KAO-TSOU

LIEOU T'AO : livre de stratégie datant probablement de la fin des Royaumes Combattants. Certains spécialistes soutiennent qu'il n'est rien d'autre que l'ouvrage que Maître Pierre Jaune, le vieillard de Hsia-p'i, aurait remis à Tch'ang Leang sous le règne du Premier empereur.

LE LIVRE DES MUTATIONS OU YI-KING : manuel de divination par l'achillée, comportant les figures divinatoires, les jugements, les explications des symboles et les commentaires ; il est le résultat d'une longue sédimentation de matériaux de traditions diverses ; les textes les plus récents remontent à la fin des Royaumes Combattants.

LE LIVRE DU PRINCE CHANG : écrits de Chang Yang, ministre du Ts'in, d'orientation légiste, réunis après sa mort.

LE LIVRE DES RITES OU LI-KI : le présent texte a été compilé sous les Han, à partir de matériaux plus anciens, après le grand autodafé de Ts'in Che-houang. Il réunit des matériaux divers tant par les sujets traités que par les dates de composition ; traite des questions rituelles et sacrificielles, mais aussi administratives.

LIN-WOU (prince de) : général du Tch'ou avec qui le confucéen Hsiun tse eut une controverse.

LIU-CHE TCH'OUEN-TS'IEOU : encyclopédie philosophique et rituelle, compilée sous le patronage de Liu Pou-wei, marchand puis Premier ministre du roi Tch'eng de Ts'in, le futur Premier Empereur de Chine.

LIU K'AI : administrateur des commanderies du Sud ; conseiller de Lumière de la Raison.

LIU POU : potentat de l'époque des Trois Royaumes (III^e siècle), et redoutable guerrier éliminé par Ts'ao Ts'ao.

LIU POU-WEI : Premier ministre du roi Tcheng de Ts'in, au moment de la régence de l'impératrice douairière. Marchand du Tchao qui travailla à l'ascension de Hsiao-wen des Ts'in et eut une liaison avec la mère du roi Tcheng. Tombé en disgrâce, il mit fin à ses jours en 236 av. J.-C.

LIU YA : *cf.* GRAND-DUC OU T'AI-KONG

LO PIN : un des lieutenants de Se-ma Yi, à l'époque des Trois Royaumes.

LONG KIU : général du Tch'ou opposé à Han Hsin et que celui-ci défit.

LOU : petite principauté de la Chine ancienne, patrie de Confucius. Elle occupait le sud du Shandong, une portion du Henan et le nord du Kiangsu ; elle fut annexée par le Ts'i.

LOU KING OU LIEOU KING : homme d'Etat avisé. Il reçut une charge, alors que simple charretier, il rencontra l'empereur Kao-tsou à Louo-yang et le dissuada d'y installer sa capitale ; plus tard, envoyé en ambassade auprès des Hsiong-nou, il déconseilla au fondateur des Han d'attaquer, en dépit des rapports des autres émissaires des Han. L'empereur se refusant à l'écouter, lança ses troupes contre les Huns et subit une écrasante défaite. Il fut encerclé durant sept jours à Pai-teng et ne brisa l'étau que par miracle.

LUMIERE DE LA RAISON OU TCHOU-KÖ – LEANG : sage originaire du Chan-tong et conseiller du fondateur du Chou-han, Lieou Pei. Celui-ci par trois fois lui rendit visite dans sa retraite pour le supplier d'entrer à son service. Grâce à ses conseils, il put s'emparer d'un fief au Se-tch'ouan, faire main basse sur le King-tcheou et conquérir le Han-tchong. Il mena de nombreuses campagnes victorieuses contre les deux rivaux de son maître, Ts'ao Ts'ao et Souen Ts'iuan. Il passe pour le plus remarquable stratège de tous les temps et est devenu, grâce au roman *Les Trois Royaumes*, une figure de légende.

M

MA LEANG : officier de Lieou Pei.

MA SOU : brillant général des armées de Tchou-kö Leang. Celui-ci avait la plus grande admiration pour ses talents de stratège et le considérait comme un

fil. Mais une fois sa perspicacité fut mise en défaut, chargé de contenir la poussée des armées du Wei à Kie-t'ing, il installa ses défenses en dépit du bon sens et subit une écrasante défaite. Tchou-kö Leang se vit contraint, les larmes aux yeux, de lui appliquer la peine capitale.

MA TAI : général de Lumière de la Raison.

MA TCH'AO : général d'une grande vaillance, qui, après bien des tribulations, vint faire sa soumission à Lieou Pei, une fois celui-ci devenu roi du Chou-Han.

MA TCHONG : officier de Lumière de la Raison qui s'illustra particulièrement dans les campagnes de pacification du Sud.

MANG MAO : général du roi Hsi de Wei.

MENCIUS MONG-TSE : célèbre confucéen, il naquit dans la principauté de Tseou (dans la province actuelle du Chan-tong). Il était le disciple à la seconde génération de Tse-se ; il allait d'une cour à l'autre afin de proposer ses services aux princes de l'Empire, mais ne reçut jamais de poste stable. Il mit l'accent sur la bienveillance comme vertu cardinale dans le gouvernement. Il joua un rôle assez trouble dans l'intervention du Ts'i au Yen dont le coup d'Etat de Tse-tche servit de prétexte.

MONG-TSE : livre compilé par ses disciples, où sont recueillis ses propos et ses entretiens. Est devenu sous les Song un des livres canoniques.

MEI YAO-TCH'EN : un des commentateurs du *Sun-tzu* ; brillant homme de lettres des Song du Nord (II^e siècle), il fut plus un érudit qu'un spécialiste des arts militaires.

MEMOIRES HISTORIQUES : histoire de la Chine des origines jusqu'à l'apogée du règne de l'empereur Wou des Han (122 av. J.-C.). Commencées par l'historiographe du palais, Se-ma T'an, et poursuivies par son fils Se-ma Ts'ien, à titre privé, mais devenues par la suite le modèle des histoires dynastiques.

MENEUR ou WEI YEN : brillant général de Lumière de la Raison ; en dépit de sa bravoure, le stratège ne l'aimait guère. Il n'avait pas confiance en sa fidélité et n'avait pas tort, tout de suite après la mort de Lumière de la Raison, dans le camp des K'i-chan, il avait profité de la retraite des

troupes du Chou pour tenter un coup de force et s'emparer du commandement en chef de l'armée.

MO TSE : appelé Mo Ti. Il vécut de 480 à 420 av. J.-C. Originaire de Lou, il occupa une charge de Grand-Officier au Song. Il prônait l'amour universel, réprouvait les funérailles somptueuses et voulait instaurer un régime égalitaire. Sa doctrine connut un immense succès et sa gloire éclipsa pour un temps celle de Confucius. Il eut de très nombreux disciples, organisés en confrérie militaire.

MO-TSE : ce livre fut composé par les disciples de Mo Ti à partir de l'enseignement qu'il leur avait donné. Certains chapitres semblent plus tardifs et trahissent une forte influence sophiste ou nominaliste.

MONG CHE ou Maître Mong : un des commentateurs du *Sun-tzu* dont on ignore tout.

MONG TA : général de l'époque des Trois Royaumes, qui tenta une rébellion contre le Wei et sera finalement tué par Se-ma Yi.

MONG-TCH'ANG (prince de) ou T' IEN WEN : prince de sang royal, fils de Tien Ying, il avait hérité de son fief et était comme lui duc de Hsiue. Il eut une influence prépondérante au Ts'i à la fin du IV^e siècle avant notre ère, occupant le poste de Premier ministre ; il menait grand train et entretenait à sa cour plus de trois mille clients. Mais il tomba en disgrâce à l'avènement du roi Min et dut se réfugier au Wei ; le roi Tchao de Wei lui donna une charge de ministre.

MONG WOU : général de l'empereur Ts'in Che-houang, fils du général Mong Ngao et père du général Mong T'ien. Il mena la campagne de répression contre les Etats de Tch'ou qui s'étaient révoltés sous les ordres du général Hsiang Yen, grand-père de Hsiang Yu, brillant chef de guerre qui disputa l'Empire à Lieou Pang.

MOU (duc de Ts'in) : régna de 658 à 619 av. J.-C. et assura l'hégémonie au Ts'in, jusqu'alors principauté excentrique et barbare.

NUEE ou TCHAO YUN : brillant général de Lieou Pei qui s'illustra par de nombreux exploits ; c'est l'un des héros les plus attachants des *Trois Royaumes*.

NGAHOUEIGNAH : chef d'une des tribus barbares amené à résipiscence par Lumière de la Raison.

NGAN (prince) : général des armées du Wei, ami de Chang Yang (vi^e siècle av. J.-C.)

P

PACHIDERME ou KAN HSIANG conseiller de la suite du roi Houei de Tch'ou (328-298 av. J.-C.)

PAIX-ACCOMPLIE (prince de) tch'eng-ngan kiun ou tch'eng yu : aventurier qui profita des troubles qui provoquèrent la chute de l'Empire des Ts'in pour s'élever. Après avoir servi et trahi bien des maîtres, il est couronné roi de Tai par le duc de Hsiue qu'il vient de sacrer roi de Tchao. Pour finir, il sera tué, avec le concours de Han Hsin, par son meilleur ami et frère juré Tchang Eul, qu'il avait chassé de ses terres.

P'ANG T'ONG : brillant stratège, qui ne le cédait en rien à Lumière de la Raison. Si le premier était surnommé Dragon Couché, le second s'était attiré le sobriquet de Jeune Phénix. C'est lui qui fut l'inspirateur du plan qui devait conduire à la destruction de la flotte de Ts'ao Ts'ao à la Falaise Rouge, sur le fleuve Bleu. Il comprit que seule une attaque par le feu permettrait d'en venir à bout, et il conçut et réalisa la manœuvre d'intoxication qui persuada le rusé stratège du Wei de lier ensemble ses jonques en un pont flottant. Par la suite, il mit au point le stratagème qui permit à Lieou Pei de s'emparer du fief de son hôte et protecteur, Lieou Tchang. Il devait mourir prématurément à l'âge de trente-six ans, alors qu'il investissait la ville de Louo-tch'eng.

PAO (roi de Wei) : lointain descendant des rois de Wei, il retrouva une partie de ses Etats à la chute du Ts'in. Il hésita longtemps entre Hsiang Yu et Lieou Pang, finit par se retourner contre Lieou Pang, quand celui-ci semblait sur le point de perdre. Han Hsin fut chargé de le réprimer ; il

écrasa ses troupes et transforma son royaume en commanderie et lui confia la défense de Jong-yang. Finalement, Pao périt lors du siège de la ville par les troupes de Hsiang Yu, de la main d'un de ses officiers qui pactisa avec l'ennemi.

P'ANG K'IUAN : brillant général du Wei et rival malheureux de Sun Pin. Il étudia avec lui l'art de la guerre. Sachant qu'il lui était inférieur, il s'arrangea pour le calomnier et le faire amputer des pieds. Par la suite, Sun Pin, passé au Ts'i, devait se venger en lui infligeant une terrible défaite à Ma-ling. P'ang mit fin à ses jours au milieu du désastre en 341 av. J.-C.

P'ENG YUE : compagnon d'armes du fondateur des Han, Kao-tsou. Chef d'une bande de brigands, il profita des désordres du règne du second empereur pour rameuter une troupe et conquérir des territoires. Il se mit au service de Lieou Pang. Il joua un rôle crucial en désorganisant les lignes de Hsiang Yu par des incursions sur ses arrières.

PI (général) : on ne sait rien du personnage.

PO TCHEN : général au service du roi Pao de Wei, défait par Han Hsin.

PEI TOU : général et stratège de l'époque des T'ang.

Q

QUATRE SOUVERAINS : les Empereurs Vert (Printemps-Est), Rouge (Eté-Sud), Blanc (Automne-Ouest), Noir (Hiver-Nord) vaincus par l'Empereur Jaune au cours de combats mythiques. Ceux-ci sont parfois assimilés à des souverains historiques : Chen-nong, le divin laboureur, Che-yeou, Kong-kong, etc.

S

SE-MA TS'IEN : grand historiographe des Han qui rédigea le *Che-ki*, *Les Mémoires Historiques*. Il fut castré par l'empereur Wou des Han pour avoir pris la défense de Li Ling, un général qui, après avoir été défait, se soumit aux Huns.

SE-MA YI : grand homme d'Etat et stratège de la dynastie des Wei, principal rival de Lumière de la Raison et de son successeur Kiang Wei, il usurpa le pouvoir et fonda la dynastie des Tsin (265-316 av. J.-C.).

SONG : principauté où furent apanagés les descendants de l'ancienne dynastie des Chang après la défaite du tyran Tcheou. C'est pourquoi le pays de Song est parfois appelé aussi Chang. Son territoire s'étendait sur une portion du Henan, du Shandong, de l'Anhui et du Jiangsu. Elle fut détruite par le Ts'i en 286 av. J.-C.

SONG (duc de duc Hsiang) : il régna de 650 à 637 av. J.-C. Il est resté célèbre pour avoir refusé d'attaquer les troupes du Tch'ou au moment où elles traversaient la rivière à la bataille de Hong-chouei. Complètement défait, il fut grièvement blessé à la cuisse.

SOU KIO : général du Ts'in avec Wang Li, défait et mis à mort par Hsiang Yu lors de la libération de la ville Kiu-lou.

SOU TAI : originaire de Louo-yang, capitale des Tcheou de l'Est, il était le frère cadet du fameux rhéteur et diplomate Sou Ts'in promoteur de la politique des ligues. Sou Tai fut lui aussi un habile diplomate, il joua un rôle très trouble dans la tentative de coup d'Etat de Tse-tche au Yen qui fut le prétexte à l'intervention du Ts'i, en 311 av. J.-C.

SOU TS'IN : originaire de Louo-yang ; il étudia l'art de la rhétorique auprès d'un mystérieux Val-des-Démons en même temps que Tchang Yi autre diplomate célèbre. Il réussit à constituer une ligue des six seigneurs contre le Ts'in ; puis servit le Yen en qualité d'agent double au Ts'i, qu'il s'employa à déstabiliser et à isoler. Assassiné en 321 av. J.-C. par des dignitaires jaloux de son crédit, sa trahison fut découverte et le Ts'i se déchaîna contre le Yen. Toutefois, les dates données par les annales sont hautement fantaisistes, et nous le trouvons actif des années après sa mort supposée.

STRATAGÈME DES ROYAUMES GUERRIERS OU TCHAN-KOUO-TS'Ö : ouvrage compilé sous les Han regroupant les activités des hommes politiques de la période des Royaumes Combattants (v^e-III^e siècles av. J.-C.) : adresses, lettres, discours, manœuvres diplomatiques, et correspondances secrètes d'agents doubles.

SUN PIN : petit-fils du grand stratège Sun Wou, qui écrivit le célèbre traité d'art militaire, le *Sun-tzu*. Il fut lui-même un remarquable chef de guerre et servit le roi de Ts'i comme conseiller, il fut l'artisan des éclatantes victoires remportées à Kouei-ling en 354 av. J.-C., et surtout de Ma-ling, contre les troupes du Wei, en 344 av. J.-C., où il défit totalement les armées de son condisciple le général P'ang Kiuan, lequel se donna la mort à la suite de ce désastre.

SUN WOU ou SUN TZU : auteur présumé de l'ouvrage stratégique qui porte son nom le *Sun-tzu* (v^e siècle av. J.-C.). On ne sait rien d'autre de lui que ce qu'en dit Se-ma Ts'ien. Il servit le Wou et l'aida à vaincre les armées du Tch'ou.

T

TAI LING : officier de Se-ma Yi (époque des Trois Royaumes, III^e siècle apr. J.-C.).

T'AI-TSONG : ou Li Che-Min, second empereur de la dynastie des T'ang, fut un remarquable chef de guerre ; ce fut lui qui poussa son père, le général Li Yuan chargé de la défense des Marches de l'Empire, à se révolter contre les Souei en faisant alliance avec les tribus turques. Il restaura l'ordre à l'intérieur des frontières et mena des campagnes énergiques contre les barbares de la steppe. Il régna de 627 à 649.

TAI-WOU : empereur des Wei postérieurs ou Wei du Nord. Il régna de 424-451 av. J.-C. et se disait, sous la foi des discours du maître céleste Kou Ts'ien-tche, la réincarnation d'une divinité taoïste.

T'AI-YI TUN-KIA : livre divinatoire à finalité militaire.

T'ANG-HSI (duc de) : T'ang-hsi était le nom d'une grande famille du Wou, qui chercha à s'emparer du pouvoir et qui, vaincue, se réfugia au Tch'ou où elle reçut le fief de T'ang-hsi ; celui-ci passa sous la coupe du Han à l'époque des Royaumes Combattants. Le duc dont il s'agit doit être un de ses descendants.

T'ANG : dit T'ang le Victorieux ; fondateur de la dynastie des Chang-Yin (1767 à 1111 av. J.-C.). Il châtia le tyran Kie et l'écrasa dans la plaine de

Ming-t'iao. Il s'entoura de sages conseillers. Il est considéré comme un des parangons des vertus confucéennes.

TCHAN-KOUO-TS'Ö : cf. *Stratagèmes des Royaumes Combattants*.

TCHANG HOU : Lieutenant de Se-ma Yi sous les Wei (III^e siècle apr. J. C).

TCHANG KIAO : chef des Turbans jaunes qui fomenta une insurrection de type religieux et millénariste dans l'est de la Chine.

TCHANG MONG-T'AN : habile conseiller du prince Hsiang de Tchao. Il comprit qu'on pouvait jouer sur des dissensions dans le camp de Tche-po, lors du siège de Tsin-yang.

TCHANG NI : lieutenant de Lumière de la Raison.

TCHANG TSE-FANG OU TCHANG LEANG : appartenant à la noblesse des Han, il tenta d'assassiner le premier empereur, mais le manqua de peu ; puis il devint le conseiller de Lieou P'ang. Il fut l'artisan de sa victoire et aurait reçu d'un mystérieux vieillard, Maître Pierre Jaune, un traité de stratégie intitulé *Traité de stratégie militaire du Grand Duc* qui permit à son maître de remporter la victoire finale en dépit de ses échecs répétés contre Hsiang Yu. À la fin de sa vie, il se convertit au taoïsme. Il refusait de se nourrir de céréales et ne se sustentait plus que du souffle éthéré des concrétions astrales. Certains spécialistes inclinent à penser que l'actuel *Lieou-t'ao*, un célèbre traité de stratégie, n'est rien d'autre que le manuel de Maître Pierre Jaune. Il existe néanmoins à l'heure actuelle un autre traité intitulé *Les Trois principes généraux de Maître Pierre Jaune* qui se réfère à l'épisode de la rencontre entre Tchang Leang et le vieillard de Hsia-pi.

TCHANG TCHE : général du Song (de l'époque des Six Dynasties, V^e siècle apr. J.-C.).

TCHANG YI : lieutenant de Lumière de la Raison.

TCHANG YI : homme d'Etat et rhéteur du Wei, il étudia l'art diplomatique auprès d'un certain Val-des-Démons et fut le condisciple de Sou Ts'in, qui servit le Ts'i et le Yen, tandis que lui, après des déboires au Tch'ou, trouvait un emploi de ministre au Ts'in. Il s'employa à ruiner les efforts de son condisciple qui avait réussi à mettre sur pied une ligue défensive

des principales puissances de l'Est contre leur redoutable voisin de l'Ouest entre 330 et 310 avant notre ère.

TCHANG YU : commentateur du *Sun-tzu*, de la dynastie des Song du Nord (XI^e siècle environ). Outre ce commentaire, il rédigea les *Vies de cent généraux*.

TCHAO : l'une des trois entités étatiques nées de la fragmentation du Tsin. Elle occupait la partie nord de l'ancienne principauté. Soit le nord du Shanxi, le Hebei et le Henan et une petite portion du Shandong.

TCHAO (prince de) : il s'agit de hsiang-tse, l'un des trois dignitaires du Tsin, qui se partagea le Tsin avec Han, Wei et Tche-po. Après l'élimination de Tche-po à l'issue du siège de Tsin-yang, les trois familles démembrèrent le royaume.

TCHAO (marquis de Han) : régna de 358 à 333 av. J.-C. Il eut comme ministre Chen Pou-hai qui appliqua une politique d'inspiration légiste et renforça la principauté.

TCHAO CHE : brillant général du Tchao, qui remporta une éclatante victoire sur les armées du Ts'in en 270 av. J.-C. et reçut le titre nobiliaire de Dompteur des chevaux du nom d'une terre.

TCHAO K'OUO : appelé aussi Ma-fou, le Dompteur de chevaux, du nom de son fief qu'il tenait de son père le glorieux Tchao Che ; il passait pour un brillant théoricien de la stratégie militaire ; sur la foi de rumeurs propagées par le Ts'in, le roi de Tchao le mit à la tête de ses armées à la place de l'excellent et prudent général Lien Po. Tchao K'ouo prit immédiatement l'offensive et subit une écrasante défaite dans la plaine d'Eternel-Repos (Tch'ang-p'ing) en 260 av. J.-C. Plus de quatre cent cinquante mille hommes furent faits prisonniers ; ils furent passés au fil de l'épée par le terrible général Pai Ts'i – à l'exception de huit cents survivants chargés de témoigner de « ce qu'il en coûtait de s'opposer au Ts'in ».

TCHAO TCH'ONG-KOUO : prestigieux général des Han. Il a droit à une biographie dans le Han-chou. Il s'illustra dans ses campagnes contre les Huns, faisant preuve de réalisme, de modération et de prudence, alliés à un

grand courage. Il servit les empereurs Wou, Tchao et Hsiuan et s'éteignit en 52 av. J.-C., à l'âge de quatre-vingt-six ans.

TCHÉ-PO : Tche-po Yao de son nom complet. Il fut le plus puissant des six hauts dignitaires qui se partageaient le pouvoir au Tsin, à la fin des Printemps et des Automnes. En 458 av. J.-C., il mena une coalition constituée des familles Han, Wei et Tchao pour détruire les clans rivaux des Fan et des Tchong-hang. Puis il se retourna contre Tchao, l'assiégeant dans la ville de Tsin-yang en 453 av. J.-C. Avant d'être trahi par ses deux alliés ; attaqué par surprise, de l'extérieur et de l'intérieur, ses armées furent écrasées et il trouva la mort dans la déroute.

TCHÉ-TCH'ANG MAN-TCHÉ : conseiller avisé du prince des Kieou-yeou au temps de Tche-po.

TCH'EN : petite principauté du Henan annexée par le Tch'ou.

TCH'EN HAO : commentateur du *Sun-tzu* ; on ne sait rien de lui, sinon qu'il est antérieur aux T'ang.

TCH'EN TCHEN : conseiller du roi de Tch'ou ; il séjourna d'abord à la cour du Ts'in mais il y joua un rôle d'agent double – presque avoué – en faveur de la puissance méridionale. Il appartenait avec les Tchang Yi, les Sou Ts'in, les Tcheou Ts'ouei à l'école des diplomates.

TCHENG : ancienne principauté au cœur de la Chine des Tcheou ; elle occupait le centre de l'actuel Henan ; elle fut annexée par le Tcheng en 375 av. J.-C., qui fit de Hsin-tcheng, la capitale du Han, sa propre capitale. C'est pour cette raison que le Han est parfois désigné sous le nom de Tcheng.

TCHENG KOUO : ingénieur hydraulicien du Han envoyé au Ts'in déstabiliser le pays par une politique de grands travaux, vers 230 av. J.-C.

TCH'ENG YU : cf. Paix-accomplie (prince de).

TCHÉOU (dynastie des) : dynastie fondée par le roi Wou, vers 1100 av. J.-C. et ne fut définitivement anéantie qu'en 221 av. J.-C., après l'unification de la Chine par Ts'in Che-houang.

TCHÉOU (fief des) : le fief des Tcheou était territoire propre du Fils du Ciel dont l'autorité s'étendait en principe sur l'ensemble des seigneurs, mais

qui n'avait plus aucun pouvoir à l'époque des Royaumes Combattants. Le domaine royal correspondait en gros à la région centrale du Henan, la capitale fut d'abord Wang-tch'eng puis Tch'eng-tcheou et enfin Louoyang. À partir du règne du roi Kao, le pouvoir royal s'amenuise encore. Le frère cadet du roi, le duc Houan, se voit confier la partie occidentale du royaume sur lequel il règne en tant que duc du Tcheou occidental. En 367 av. J.-C., le pouvoir royal s'étant encore affaibli, le duc Houei des Tcheou occidentaux accorda à son fils cadet la partie orientale du royaume, afin, dit-il, qu'il veille à la garde du roi.

TCHÉOU YU : brillant général du Wou, artisan de la victoire de la Falaise Rouge sur les armées de Ts'ao Ts'ao. Il jalousait le talent de Lumière de la Raison et aurait dit : « Pourquoi le Ciel ayant fait naître un Tcheou Yu a-t-il cru bon de devoir faire naître aussi un Lumière de la Raison ! »

TCHOU OU TCHOUAN TCHOU : guerrier du pays de Wou réputé pour sa bravoure.

TCH'OU : l'une des grandes principautés de la Chine. Elle s'étendait sur le bassin de la Huai et celui du fleuve Bleu, occupant le Hunan, le Hubei, le sud du Henan, l'Anhui, le Jiangxi, le Zhejiang, le Jiangsu, le sud du Shandong et une petite portion du Sichuan. C'est une région de fleuves et de lacs, au climat chaud et humide. La culture de Tch'ou était différente de celle du fleuve Jaune, plus exubérante et plus lyrique ; avec sa faune et sa flore proliférantes et exotiques, les vieux pays du Milieu considéraient cet état comme barbare.

TCHOUANG (roi de Tch'ou) : régna de 613 à 591 av. J.-C. Il fut l'un des cinq Hégémons. Il nomma le sage Souen-chou Ngao Premier ministre ; il réforma les institutions, renforça l'armée et subjuga plus de vingt-six principautés. Il poussa ses armées devant les murs du Fils du Ciel et eut l'impudence de s'informer du poids des trépieds magiques de la dynastie des Tcheou.

TCHOUANG TSE OU TCHOUANG TCHEOU : philosophe taoïste qui vécut dans la seconde moitié du ^{IV}^e siècle av. J.-C., il se tint à l'écart des affaires et aurait décliné les offres du roi de Tch'ou. La plupart des érudits s'accordent pour dire que le *Tchouang-tse*, l'œuvre qui porte son nom ne saurait être entièrement de sa main.

TCHOUANG-TSE : écrits taoïstes de l'époque des Royaumes Combattants, mis sous le patronage de Tchouang tse.

TCH'OUEN-YU KOUEN : sophiste de l'époque des Royaumes Combattants, contemporain de Houei Che et de Mencius.

TCHONG (Grand-Officier) ou t'ai-fou tch'ong : conseiller du roi du Yue, Keou-kien.

TETE DE BUFFLE : homme d'Etat des Royaumes Combattants. Il servit le Ts'in, puis le Wei, et fut en rivalité avec Tchang Yi.

T' IEN HSIEOU : diplomate de l'époque des Royaumes Combattants, allié de T'ien Wen contre Tête de Buffle.

T' IEN KI : général en chef des armées du Ts'i sous les ordres duquel servait Sun Pin.

T' IEN TAN : grand général du Ts'i qui chasse les troupes du Yen du territoire en 278 av. J.-C.

TONG TCHOUO : homme fort de la cour des Han postérieurs, à la fin de la dynastie ; après avoir balayé le parti des eunuques, il se signala par une insigne cruauté. Il fut finalement éliminé par Ts'ao Ts'ao.

TOU JOUEI : lieutenant de Lumière de la Raison.

TOU KIEN-TÖ : général rebelle à l'empereur T'ai-tsong des T'ang.

TOU MOU : commentateur du *Sun-tzu*, célèbre lettré et poète (803-852).

TOU TSE : conseiller du roi Tchouang de Tch'ou.

TOU YEOU : commentateur du *Sun-tzu*, il vécut de 732 à 812, occupa des fonctions importantes de ministre des travaux publics. Il est surtout célèbre pour la rédaction de son *T'ong-kien*, histoire des institutions politiques de l'Antiquité jusqu'à l'an 800.

TOUNGTHUNGAH : chef barbare qui s'opposa à Lumière de la Raison.

TRIPLE-CHAINE : rebelle des provinces du Sud châtié par Lumière de la Raison.

LES TROIS DISCOURS DE MAITRE PIERRE JAUNE : cf. Tchang Leang.

LES TROIS ROYAUMES : roman écrit par Louo Kouan-tchong, à la fin du ^{xv}^e siècle, qui retrace les aventures des trois fondateurs des royaumes de Wei, de

Chou et de Wou ; il exalte les qualités de stratège du conseiller du Chou, Lumière de la Raison, ainsi que les liens d'amitié et de fidélité qui l'attachent à ses frères jurés Kouan Yun-tch'ang et Tchang Fei. Bible de Mao Zedong, il fourmille de batailles et de considérations stratégiques. C'est le roman le plus populaire de la Chine, et tout le monde connaît certains épisodes par cœur, tels la bataille de la Falaise Rouge et le stratagème de la ville vide.

TS'AI : une des principautés centrales de la Chine des Tcheou qui fut annexée par le Tch'ou en 448 av. J.-C.

TS'AO : ancienne principauté qui fut détruite par le Song en 488 av. J.-C. Son territoire s'étendait sur factuelle sous-préfecture de Ting-t'ao au Shandong.

TS'AO (chef d'état-major) : chef de guerre de l'époque des T'ang.

TS'AO K'IEOU : officier bouillant et incapable de Hsiang Yu.

TS'AO TCH'ENG : chef rebelle vaincu par le général des Song, Yue Fei.

TS'AO TS'AN : fonctionnaire du Ts'in de la préfecture de P'ei, qui suivit Lieou Pang.

TS'AO TS'AO : commentateur du *Sun-tzu* ; homme d'Etat, chef de guerre et poète, il fut l'un des modèles de Mao Zedong. Homme fort de la cour des Han postérieurs, il détenait la réalité du pouvoir et combattit contre Lumière de la Raison. Son fils, Ts'ao P'i, fonda le royaume de Wei.

TSE-KONG : il eut un rôle d'espion à l'époque des Royaumes Combattants. Peut-être s'agit-il de Touan-mou Se ; originaire de Wéi, il fut disciple du Confucius et habile orateur.

TSE-TCH'AN : fils cadet du duc Tch'eng de Tcheng (583 à 569 av. J.-C.), il exerça la charge de Premier ministre à Tcheng ; il se montra scrupuleux et juste, et lorsqu'il mourut, en 494 av. J.-C., les habitants de la principauté le pleurèrent. Il passe pour avoir été un bon administrateur ; sa probité et sa rigueur sont restées proverbiales. Le maître se lia à lui comme à un frère. Il se serait exclamé, en apprenant son décès : « Les dernières traces de la vertu antique sont en train de disparaître ! »

TSE-TCH'ANG : ministre corrompu et incapable du roi P'ing de Tch'ou (528-516 av. J.-C.).

TS'E-TS'I : général du Tch'ou au temps de Wou Tse-hsiu (v^e siècle av. J.-C.).

TS'I TS'IE : général du Yen à la fin des Royaumes Combattants (vers 270 av. J.-C., env.).

TSEOU : petite principauté de l'est, située au nord du Ts'i, il existe encore aujourd'hui une sous-préfecture de ce nom (Zou), au Shandong.

TS'I : une des grandes principautés maritimes de la Chine, occupant toute la péninsule du Shandong et la partie sud-est du Hebei, riche en sel, commerçante et prospère, elle sembla un moment sur le point de dominer toutes les autres ; elle déclina cependant à partir du vi^e siècle.

TSIN : grande principauté qui fut longtemps dominante ; elle avait son berceau au Shanxi, dans la vallée de la Fen ; mais s'étendit bien au-delà de ces limites en annexant d'autres principautés avant de se fragmenter en trois Etats, le Tchao, le Wei et le Han, en 457 av. J.-C.

TS'IN : une des grandes principautés de la Chine, légèrement excentrique et considérée longtemps comme à demi barbare, elle occupait un vaste territoire s'étendant sur l'est du Gansu, le Shanxi, le Shenxi, le Henan et le Si-tch'ouan. Le Ts'in conquiert un à un les autres royaumes et unifia la Chine en 221 av. J.-C.

V/W

VERDOYANT ou MANG MAO : général du roi Hsi de Wei.

WANG (maître) : sage cité par Tou Yeou.

WANG HSI : commentateur du *Sun-tzu* de la fin des Song du Nord. Il est célèbre pour ses études et ses commentaires des *Annales des Printemps et des Automnes*.

WANG KOUO : rebelle de l'époque des Han postérieurs.

WANG LI : général du Ts'in qui fut fait prisonnier par Hsiang Yu.

WANG MANG : usurpateur de la fin des Han antérieurs qui fonda la dynastie éphémère des Hsin.

WANG P'ING : lieutenant de Lumière de la Raison.

WANG TS'OUEN : homme de guerre de l'époque de Wang Mang, à la fin des Han antérieurs.

WEI : l'un des trois royaumes issus de la fragmentation du Tsin. Au début puissant, il s'affaiblit à la suite des guerres continuelles qu'il livra à ses voisins. Il occupait un territoire qui comprenait une portion du Henan, du Shandong et du Hebei.

WEI : principauté qui n'a cessé de décliner avant d'être annexée par le royaume homophone de Wéi ; Elle était située au Henan.

WEI : dynastie fondée par le fils de Ts'ao P'i, dans la plaine du Nord. (220-265).

WEI (roi de Ts'i) : régna de 356 à 321 av. J.-C. ; grâce à Sun Pin, il remporta une éclatante victoire sur la principauté rivale de Wei, selon la tradition.

WEI-LEAO : livre de stratégie attribué à Yu Leao, qui vécut entre 335 et 319 av. J.-C.

WEI TS'I : Premier ministre du pays de Wei.

WEN : Il s'agit de T'ien Wen, prince de Mong-tch'ang, prince de sang et Premier ministre du Ts'i.

WEN (duc de Tsin) : régna de 634 à 626 av. J.-C.

WHUTHOUGHU : roi barbare des provinces du Sud qui commande à des guerriers effroyables ; ils furent brûlés vifs par Lumière de la Raison.

WOU : puissance méridionale située sur la rive nord de l'embouchure du fleuve Bleu (soit la région du Jiangsu de l'An-hui et la partie nord du Zhejiang). Elle fut détruite par le Yue en 473 av. J.-C.

WOU (duc de Tcheng) : régna de 770 à 744 av. J.-C.

WOU (marquis de Wei) : régna de 396 à 371 av. J.-C. Celui-ci prit un certain temps Wou Ts'i, autre grand stratège avec Sun tzu, à son service, avant qu'il tombe en disgrâce en 387.

WOU (roi) : fondateur de la dynastie des Tcheou. Avec ses faibles troupes, il vainquit le tyran des Yin dans la plaine de Mou-ye.

WOU TSE-HSIU : appelé aussi Wou Yuan. Sage ministre du pays de Wou, il avait fui le royaume de Tch'ou car le roi de Tch'ou avait fait mettre à mort son père et son frère aîné et voulait aussi le supprimer. Nommé Premier ministre du Wou, il renforça l'armée, enrichit le pays et remporta une victoire écrasante sur le Tch'ou. Après la mort du prince Ho-lou, son successeur, qui ne l'aimait pas lui demanda de mettre fin à ses jours. Avant de mourir, Tse-hsiu prononça une terrible imprécation : « Je t'ai mis au-dessus de tous les autres seigneurs, je t'ai fait avoir la gloire d'un roi hégé-mon ; et maintenant non content de refuser de m'écouter, tu me gratifies de l'épée des suicides, eh bien, soit, je mourrai. Mais le palais de Wou ne sera bientôt plus que ruines et dans sa cour poussera le liseron. » Et il demanda que l'on accroche ses yeux au-dessus des portes sud de la ville afin qu'il puisse se réjouir de l'arrivée des troupes du Yue.

WOU TS'I : célèbre stratège de l'époque des Royaumes Combattants. Il était originaire du Wéi, où il naquit vers 430 av. J.-C. ; il fut l'élève de Tseng Ts'ien qui le prit en grippe et le chassa de chez lui ; il se rendit au Lou et y étudia l'art militaire, discipline dans laquelle il excella. Quand les hostilités éclatèrent entre le Ts'i et le Lou, il brûlait de prendre le commandement des troupes ; pour se gagner l'entière confiance du roi de Lou, et prouver sa fidélité, il étrangla sa femme qui était de Ts'i. Puis il passa au Wei, où il servit quelque temps avant de tomber en disgrâce et de fuir au Tch'ou en 387. Là, il réorganisa l'administration, et tenta de supprimer les privilèges de la noblesse ; l'impitoyable sévérité avec laquelle il réprima les abus lui valut de solides rancunes de la part des familles influentes. Aussi à la mort du roi Tao, les dignitaires en profitèrent pour fomenter des troubles ; Wou Ts'i fut tué d'une flèche perdue en 381. Son cadavre fut démembré. L'œuvre qui lui est attribuée est une compilation élaborée après sa mort.

Y

YANG SIEOU : secrétaire aux armées de Ts'ao Ts'ao. Brillant lettré, dont Ts'ao Ts'ao jalousait le talent. Il choisit le premier prétexte pour le mettre à

mort.

YEN : principauté du Nord de la Chine, considérée comme arriérée et barbare. Elle avait pour capitale Ki, à l'emplacement de la ville actuelle de Pékin et occupait les vastes espaces de la plaine du nord, du Shanxi au Liaoning.

YEN TSE : chef d'Etat du Ts'i de l'époque de Confucius (début du v^e siècle av. J.-C.), retors et plein de ressources. Il existe un ouvrage qui porte son nom, le *Yen-tse Tch'ouen Tsieou*, mais il est douteux qu'il soit de sa main. Il réussit par sa présence d'esprit à dissuader le roi P'ing de Tsin, qui avait envoyé à la cour du Ts'i, Fan Tchao pour en observer le gouvernement, de se lancer dans une aventure militaire, en montrant qu'il avait deviné ses projets. Confucius apprenant la nouvelle aurait dit : « On peut dire que Yen-tse a été capable de remporter une victoire à plus de mille lieues en restant assis au milieu de la vaisselle sacrificielle. »

YEOU-YU : conseiller du roi des Jong à l'époque du roi Mou des Ts'in.

YI L'ARCHER : figure mythique dont il existe de très nombreux cycles légendaires. Il aurait vaincu des monstres en les transperçant de ses flèches et abattu neuf faux soleils qui menaçaient de calciner la surface de la Terre, au temps de l'empereur Yao. Il eut pour femme Tch'ang-ngo, qui le trompa avec Grand Sanglier et se transforma en crapaud lunaire, après avoir ingéré l'élixir d'immortalité qu'elle lui avait dérobé.

YI YA : cf. Yi Yin

YI YIN : sage conseiller du roi T'ang, fondateur de la dynastie des Hsia. Une légende raconte que sa mère se transforma en mûrier creux au moment de sa naissance, si bien qu'il fut élevé par les cuisiniers de la famille princière de Hsin. T'ang, ayant entendu parler de la sagesse de Yi Yin, épousa une princesse de Hsin de sorte qu'il put prendre à son service Yi Yin, que sa fiancée avait fait venir avec elle comme marmiton. L'hagiographie lettrée n'a voulu retenir de lui que son dévouement et sa sagesse. C'est le modèle du loyal serviteur de l'Etat.

YIN (dynastie des) : appelée aussi dynastie des Chang. Succéda aux Hsia et régna de 1700 à 1100 avant notre ère environ. C'est la première dynastie historique, réellement attestée en Chine.

YUE (roi de) : il s'agit de Fou-tch'ai (496 à 462 av. J.-C.).

YUE FEI : grand général de la fin des Song du Nord (xii^e siècle). Patriote, il chercha à lutter contre les Jürchen et réprima durement des révoltes paysannes du Hunan ; finalement, victime d'intrigues de cour, il sera éliminé. Il restera le symbole du général courageux et loyal.

YUE YI : grand général du Yen qui planifia la campagne contre le Ts'i qui aboutit au sac de la capitale, Lin-ts'ö, et à la conquête presque totale du territoire par les troupes coalisées des Seigneurs.

Bibliographie

(Travaux récents concernant le *Sun-tzu* et *L'Art de la guerre*)

AMES, Roger. T., *The Art of Rulership*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1983, (traduction commentée et présentée du chap. IX du *Houai-nan-tse*).

Id., *Sun tzu : The Art of Warfare : a New translation incorporating the Recently Discovered Yin-ch'ieh-shan Texts*, New York, ballantine Books, 1993.

Les Grands Traités du Huainan zi, Paris, éditions du Cerf 1993 (traduction et présentation des chap. I, VII, XI, XIII, XVIII du *Houai-nan-tse* par Claude Larre, Isabelle Robinet, Elisabeth Rochat de la Vallée).

JULLIEN, François, *Le Détour et l'Accès, Stratégies du sens en Chine, en Grèce*, Paris, Grasset, 1995.

LEVI, Jean, *Les Fonctionnaires divins*, Paris, Le Seuil 1989.

Id., *Le Tao du prince*, Paris, Le Seuil, 1998 (traduction et présentation du *Han-Fei-tse*).

LEWIS, Mark E., *Sanctioned Violence in Early China*, Albany, State University of New York Press, 1990.

NIQUEL-CABESTAN, Valérie, : *Sun zi, L'Art de la guerre* (traduction et édition critique du *Sun-tzu*), Paris, Economica, 1990.

Id., *Deux Commentaires du Sunzi*, Paris, Economica, 1994.

Id., *Sun Bin, Le Traité militaire*, Paris, Economica, 1996 (traduction et présentation).

SAWYER, Ralph D., *The Seven Military Classics of Ancient China*, San Francisco, Westview Press, 1993 (traduction des Sept Classiques de l'art militaire chinois : *Sun-tzu*, *Wou tse*, *Se-ma Fa*, *Lieou-t'ao*, *Wei-Leao-tse*, *Houang-che kong san-liue*, *Li Wen-kong wen-touei*).

The Tao of Spycraft, intelligence theory and practice in Traditional China, San Francisco, Westview Press, 1998.

SENGER, Harro (von), *Stratagèmes*, Paris, InterEditions, 1996.

YATES, Robin D.S., « New Lights on Ancient Military Texts : The development of Military Specialisation », *T'oung Pao*, 74 : 4-5, 1988, p. 212-48.

ŒUVRES DE JEAN LEVI

Essais

La Vie dans la Chine ancienne, La Documentation photographique, 1978.

Les Fonctionnaires divins, coll. « La Librairie du ^{xx}^e siècle », Seuil, 1989.

La Chine Romanesque, Fictions d'Orient et d'Occident, coll. « La Librairie du ^{xx}^e siècle », Seuil, 1995.

Confucius, Pygmalion, 2002.

Le Coup du hibou, Albin Michel, 2001.

Propos intempestifs sur le Tchouang-tseu, Allia, 2004.

Tchouang-tseu, maître du Tao, Pygmalion, 2006.

Hiérarchie et sacrifice en Chine ancienne, Société d'ethnologie de Nanterre, 2007.

La Chine est un cheval et l'univers une idée, M. Nadeau, 2010.

Le Petit monde de Tchouang-tseu, P. Picquier, 2010.

Réflexions chinoises. Lettrés, stratèges et excentriques de Chine, Albin Michel, 2011.

Romans et Fictions

Le Grand empereur et ses automates, Albin Michel, 1984.

Le Rêve de Confucius, Albin Michel, 1989.

Acclimatation, Alinéa, 1990.

La Mission, Albin Michel, 1991.

Le Fils du Ciel et son annaliste, Gallimard, 1992.

Histoire des sept momies, Éditions du Rocher, 1996.

Le Dictionnaire du vécu, Éditions du Rocher, 1997.

Les Vieux campeurs et autres nouvelles, Fayard, 2002.

Traductions

La Dispute sur le sel et le fer (Yantielum), Seghers, 1978.

Le Livre du prince Chang (Shang Jun shu), Flammarion, 1978, 2005.

Dangers du discours (choix de textes légistes), Alinéa, 1995.

Les Trois Royaumes (Shanguozhi yanyi), vol. 5, Flammarion, 1989, 1991.

Les Trois Royaumes (Shanguozhi yanyi), vol. 6, Flammarion, 1989.

À la recherche des Esprits (chap. IV, VII, XVIII et XIX du *Soushenji* de Gan Bao), Gallimard, 1992.

Han-fei-tse ou le Tao du Prince, coll. « Points Sagesses », n° 141, Seuil, 1999.

Éloge de l'anarchie par deux excentriques chinois, Éditions de l'encyclopédie des nuisances, 2005.

Discours du Qi. Texte historique de la Chine pré-impériale, ENS Éditions, 2005.

Les Œuvres de maître Tchouang, Éditions de l'encyclopédie des nuisances, 2006, 2010.

Les 36 stratagèmes : Manuel secret de l'art de la guerre, Rivages, 2007.

Le Ho-Kouan-tseu : Précis de domination absolue, Allia, 2008.

Les Sept Traités de la guerre, Pluriel, 2007.

Le Lao Tseu suivi de Quatre canons de l'empereur jaune, Albin Michel, 2009.

Les Trois Royaumes, vol. 3, Flammarion, 2009.

La Dispute sur le sel et le fer, Les Belles Lettres, 2010.

L'Art de la guerre, Nouveau Monde Éditions, 2010, 2013.

Écrits de maître Wen. Livre de la pénétration du mystère, Les Belles Lettres, 2012.

Les Fables de maître Lie, Éditions de l'encyclopédie des nuisances, 2014.

COLLECTION PLURIEL

Actuel

ADLER Alexandre

Le monde est un enfant qui joue

J'ai vu finir le monde ancien

Au fil des jours cruels

L'Odyssée américaine

Rendez-vous avec l'Islam

Sociétés secrètes

Le jour où l'histoire a recommencé

ADLER Laure

Françoise

ASKENAZY Philippe, COHEN Daniel

27 questions d'économie contemporaine

16 nouvelles questions d'économie contemporaine

ATTALI Jacques

Demain, qui gouvernera le monde ?

ATTIAS Jean-Christophe, BENBASSA Esther

Les Juifs ont-ils un avenir ?

Encyclopédie des religions

AUNG SAN SUU KYI

Ma Birmanie

BACHMANN Christian, LE GUENNEC Nicole

Violences urbaines

BAECQUE (de) Antoine

Les Duels politiques

BALLADUR Édouard

Conversations avec François Mitterrand

BARBER Benjamin R.

Djihad versus McWorld

L'Empire de la peur

BARLOW Maude, CLARKE Tony

L'Or bleu

BAVEREZ Nicolas

Réveillez-vous !

BEN-AMI Shlomo

Quel avenir pour Israël ?

BENBASSA Esther

La Souffrance comme identité

BERGOUGNIOUX Alain, GRUNBERG Gérard

Les Socialistes français et le pouvoir (1905-2007)

BEURET Michel, MICHEL Serge, WOODS Paolo

La Chinafrique

BHUTTO Benazir

Autobiographie

BIASSETTE Gilles, BAUDU Lysiane J.

Travailler plus pour gagner moins

BLAIS Marie-Claude, GAUCHET Marcel, OTTAVI Dominique

Conditions de l'éducation

BORIS Jean-Pierre

Le Roman noir des matières premières

BRENNER Emmanuel (dir.)

Les Territoires perdus de la République

BRETON Stéphane

Télévision

BROWN Lester

Le Plan B

BRZEZINSKI Zbigniew

Le Grand Échiquier

CARON Aymeric

Envoyé spécial

CARRERE D'ENCAUSSE Hélène

La Russie entre deux mondes

CHALIAND Gérard

Guérillas

CHARRIN Ève

L'Inde à l'assaut du monde

CHEBEL Malek

Manifeste pour un islam des

Lumières

CLERC Denis

La France des travailleurs pauvres

COHEN Daniel

La Mondialisation et ses ennemis

COHEN-TANUGI Laurent

Guerre ou paix

COHN-BENDIT Daniel

Que faire ?

COTTA Michèle

Mitterrand carnets de route

DAVIDENKOFF Emmanuel

Peut-on encore changer l'école ?

DELPECH Thérèse

L'Ensauvagement

DELUMEAU Jean

Un christianisme pour demain

DEROGY Jacques

Les vengeurs arméniens

DOSTALER Gilles, MARIS Bernard

Capitalisme et pulsion de mort

DUFRESNE David

Maintien de l'ordre

Tarnac, magasin général

ÉTIENNE Bruno, LIOGIER Raphaël

Être bouddhiste en France aujourd'hui

FAUROUX Roger, SPITZ Bernard

Notre État

FILIU Jean-Pierre

La véritable histoire d'Al-Qaida

FINCHELSTEIN Gilles

La dictature de l'urgence

FRÉGOSI Franck

L'islam dans la laïcité

GLUCKSMANN André

Ouest contre Ouest

Le Discours de la haine

GODARD Bernard, TAUSSIG Sylvie

Les Musulmans en France

GORE Al

Urgence planète Terre

GREENSPAN Alan

Le Temps des turbulences

GRESH Alain

L'Islam, la République et le monde

Israël-Palestine

GRESH Alain, VIDAL Dominique

Les 100 Clés du Proche-Orient

GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira

Des beurettes

HESSEL Stéphane

Citoyen sans frontières

HIRSCH Martin

Pour en finir avec les conflits d'intérêt

IZRAELEWICZ Erik

L'arrogance chinoise

JADHAV Narendra

Intouchable

JEANNENEY Jean-Noël (dir.)

L'Écho du siècle

KAGAN Robert

La Puissance et la Faiblesse

KERVASDOUE (de) Jean

Les Prêcheurs de l'apocalypse

KNIBIEHLER Yvonne

Mémoires d'une féministe iconoclaste

LAÏDI Zaki

Un monde privé de sens

LATOCHE Serge

Le pari de la décroissance

LAURENS Henry

L'Orient arabe à l'heure américaine

LAVILLE Jean-Louis

L'Économie solidaire

LE MAIRE Bruno
Des hommes d'État

LENGLET François
Qui va payer la crise ?
La fin de la mondialisation

LENOIR Frédéric
Les Métamorphoses de Dieu

LEYMARIE Philippe, PERRET Thierry
Les 100 Clés de l'Afrique

MALET Jean-Baptiste
En Amazonie

MARTINOT Bertrand
Pour en finir avec le chômage

MONGIN Olivier
De quoi rions-nous ?

MOREAU Jacques
Les Socialistes français et le mythe révolutionnaire

MORIN Edgar

Mon Paris, ma mémoire

NICOLINO Fabrice

Biocarburants, la fausse solution

NICOLINO Fabrice, VEILLERETTE François

Pesticides

NOUZILLE vincent

Les dossiers de la CIA sur la France 1958-1981

Les dossiers de la CIA sur la France 1981-2010

Pape François

Se mettre au service des autres, voilà le vrai pouvoir

PIGASSE Matthieu, FINCHELSTEIN Gilles

Le Monde d'après

PISANI-FERRY Jean

La crise de l'euro et comment nous en sortir

RAFFY Serge

Le Président, François Hollande, itinéraire secret

RAMBACH Anne, RAMBACH Marine

Les Intellos précaires

RENAUT Alain

La Libération des enfants

REYNIÉ Dominique

Les nouveaux populismes

ROCARD Michel

Oui à la Turquie

ROY Olivier

Généalogie de l'islamisme

La Laïcité face à l'islam

ROY Olivier, ABOU ZAHAD Mariam

Réseaux islamiques

SABEG Yazid, MÉHAIGNERIE Laurence

Les Oubliés de l'égalité des chances

SALAS Denis

La Volonté de punir

SALMON Christian

La cérémonie cannibale

SAPORTA Isabelle

Le livre noir de l'agriculture

SAVIDAN Patrick

Repenser l'égalité des chances

SENNETT Richard

La culture du nouveau capitalisme

SMITH Stephen

Négrologie

SMITH Stephen, FAES Géraldine

Noir et Français

SMITH Stephen, GLASER Antoine

Comment la France a perdu l'Afrique

SOROS George

Mes solutions à la crise

STORA Benjamin

La Dernière génération d'octobre

TERNISIEN Xavier

Les Frères musulmans

TINCQ Henri

Les Catholiques

TRAORÉ Aminata

Le Viol de l'imaginaire

L'Afrique humiliée

VEDRINE Hubert

La France au défi

VEDRINE Hubert (dir.)

Un partenariat pour l'avenir

VERMEREN Pierre

Maghreb : les origines de la révolution démocratique

VICTOR Paul-Émile, VICTOR Jean-Christophe

Adieu l'Antarctique

VIROLE Benoît

L'Enchantement Harry Potter

WARSCHAWSKI Michel

Sur la frontière

WIEVIORKA Michel
La Tentation antisémite

Sciences

ACHACHE José
Les Sentinelles de la Terre

BARROW John
Les Origines de l'Univers
Une brève histoire de l'infini

CAZENAVE Michel (dir.)
Aux frontières de la science

CHANGEUX Jean-Pierre
L'Homme neuronal

CHARLIER Philippe
Médecin des morts

COHEN-TANNOUDJI Gilles
Les Constantes universelles

DAFFOS Fernand

La Vie avant la vie

DAVIES Paul

L'Esprit de Dieu

DAWKINS Richard

Qu'est-ce que l'Évolution ?

Il était une fois nos ancêtres

FERRIES Timothy

Histoire du Cosmos de l'Antiquité au Big Bang

FISCHER Helen

Histoire naturelle de l'amour

GLASHOW Sheldon

Le Charme de la physique

KANDEL Robert

L'Incertitude des climats

LAMBRICHS Louise L.

La Vérité médicale

LASZLO Pierre

Chemins et savoirs du sel

Qu'est-ce que l'alchimie ?

LEAKEY Richard

L'Origine de l'humanité

SEIFE Charles

Zéro

SINGH Simon

Le Dernier Théorème de Fermat

Le Roman du Big Bang

STEWART John

La Nature et les nombres

VIDAL-MADJAR Alfred

Il pleut des planètes

WAAL Frans (de)

Le singe en nous

Philosophie

ARON Raymond

Essai sur les libertés

L'Opium des intellectuels

AZOUVI François

Descartes et la France

BADIOU Alain

Deleuze

La République de Platon

BESNIER Jean-Michel

Demain les posthumains, le futur a-t-il encore besoin de nous ?

BLAIS Marie-Claude, GAUCHET Marcel, OTTAVI Dominique

Pour une philosophie politique de l'éducation

BOUDON Raymond

Le Juste et le vrai

BOUVERESSE Jacques

Le Philosophe et le réel

BURKE Edmund

Réflexions sur la Révolution en France

CANTO-SPERBER Monique

Le Libéralisme et la gauche

CASSIN Barbara

La nostalgie

CASSIRER Ernst

Le Problème Jean-Jacques Rousseau

CHÂTELET François

Histoire de la philosophie

t. 1 : *La Philosophie païenne (du ^{vi}^e siècle av. J.-C. au ⁱⁱⁱ^e siècle après J.-C.)*

t. 2 : *La Philosophie médiévale (du ⁱ^{er} au ^{xv}^e siècle)*

t. 3 : *La Philosophie du monde nouveau (^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles)*

t. 4 : *Les Lumières (^{xviii}^e siècle)*

t. 5 : *La Philosophie et l'histoire (de 1780 à 1880)*

t. 6 : *La Philosophie du monde scientifique et industriel (de 1860 à 1940)*

t. 7 : *La Philosophie des sciences sociales (de 1860 à nos jours)*

t. 8 : *Le ^{xx}^e siècle*

CONSTANT Benjamin

Principes de politique

DESANTI Jean-Toussaint

Le Philosophe et les pouvoirs

Un destin philosophique

DESCHAVANNE Éric, TAVOILLOT Pierre-Henri
Philosophie des âges de la vie

DETIENNE Marcel
Dionysos à ciel ouvert

FLEURY Cynthia
Pretium doloris

GIRARD René
La Violence et le sacré
Celui par qui le scandale arrive
Mensonge romantique et vérité romanesque
Les Origines de la culture

GLUCKSMANN André
Le Bien et le Mal
Une rage d'enfant

GRUZINSKI Serge
La pensée métisse

HABERMAS Jürgen
Après Marx
Après l'État-nation
L'intégration républicaine

HABIB Claude

Le Consentement amoureux

HAZARD Paul

La Pensée européenne au ^{xviii}^e siècle

JANICAUD Dominique

Heidegger en France (2 vol.)

JANKELEVITCH Sophie, OGILVIE Bertrand

L'Amitié

JARDIN André

Alexis de Tocqueville

JERPHAGNON Lucien

Les dieux ne sont jamais loin

Au bonheur des sages

Histoire de la pensée

JOUVENEL (de) Bertrand

Du pouvoir

KAHN Axel, GODIN Christian

L'Homme, le bien, le mal

LA ROCHEFOUCAULD

Maximes, réflexions, lettres

LENOIR Frédéric

Le temps de la responsabilité

LINDENBERG Daniel

Destins marranes

LÖWITH Karl

Nietzsche

MANENT Pierre

Histoire intellectuelle du libéralisme

MARZANO Michela

La Fidélité ou l'amour à vif

La Pornographie ou l'épuisement du désir

Extension du domaine de la manipulation

Éloge de la confiance

MONGIN Olivier

Face au scepticisme

MORIN Edgar

La Voie

Mes philosophes

NEGRI Anthonio

Job, la force de l'esclave

NIETZSCHE Friedrich

Aurore

Humain, trop humain

Le Gai Savoir

Par-delà le bien et le mal

ORY Pascal

Nouvelle Histoire des idées politiques

QUINET Edgar

L'Enseignement du peuple, suivi de

La Révolution religieuse au ^{xix}^e siècle

RICHIR Marc

La Naissance des dieux

RICŒUR Paul

La Critique et la conviction

ROUSSEAU Jean-Jacques

Du contrat social

SAVATER Fernando

Choisir, la liberté

Sur l'art de vivre

Les Dix Commandements au ^{xxi}^e siècle

SAVIDAN Patrick

Repenser l'égalité des chances

SCHOLEM Gershom

Walter Benjamin

SERRES Michel

Les Cinq Sens

Le Parasite

Rome

SIRINELLI Jean-François

Sartre et Aron

Les Vingt décisives

SLOTERDIJK Peter

Bulles. Sphères I

Globes. Sphères II

Écumes. Sphères III

Colère et temps

Essai d'intoxication volontaire, suivi de L'Heure du crime et le temps de l'œuvre d'art

Ni le soleil ni la mort

Les Battements du monde

Le Palais de cristal

La folie de Dieu

Tempéraments philosophiques

Tu dois changer ta vie

SUN TZU

L'Art de la guerre

TODOROV Tzvetan

Les Morales de l'histoire

WOLFF Francis

Philosophie de la corrida

Psychanalyse, psychologie

BETTELHEIM Bruno

Le Poids d'une vie

BETTELHEIM Bruno, ROSENFELD Alvin

Dans les chaussures d'un autre

BONNAFÉ Marie

Les Livres, c'est bon pour les bébés

BRUNSCHWIG Hélène

N'ayons pas peur de la psychothérapie

CRAMER Bertrand

Profession bébé

CYRULNIK Boris

Mémoire de singe et paroles d'homme

La Naissance du sens

Sous le signe du lien

CYRULINK Boris, MATIGNON Karine Lou, FOUGEA Frédéric

La Fabuleuse Aventure des hommes et des animaux

CZECHOWSKI Nicole, DANZIGER Claudie

Deuils

DANON-BOILEAU Henri

De la vieillesse à la mort

DUMAS Didier

La Sexualité masculine

Sans père et sans parole

FLEM Lydia

Freud et ses patients

GREEN André

Un psychanalyste engagé

GRIMBERT Philippe

Pas de fumée sans Freud

Psychanalyse de la chanson

HADDAD Antonietta, HADDAD Gérard

Freud en Italie

HADDAD Gérard

Manger le livre

HEFEZ Serge

Quand la famille s'emmêle

Dans le cœur des hommes

Scènes de la vie conjugale

HEFEZ Serge, LAUFER Danièle

La Danse du couple

HOFFMANN Christian

Introduction à Freud

JEAMMET Philippe

Anorexie Boulimie

JOUBERT Catherine, STERN Sarah

Déshabillez-moi

KORFF-SAUSS Simone

Dialogue avec mon psychanalyste

Le Miroir brisé

LAPLANCHE Jean, PONTALIS Jean-Bernard

Fantasme originaire. Fantasme des origines. Origines du fantasme

LESSANA Marie-Magdeleine

Entre mère et fille : un ravage

MIJOLLA (de) Alain (dir.)

Dictionnaire international de la psychanalyse (2 vol.)

MORO Marie-Rose

Enfants d'ici venus d'ailleurs

PERRIER François

L'Amour

PHILLIPS Adam

Le Pouvoir psy

SIETY Anne

Mathématiques, ma chère terreur

SUTTON Nina

Bruno Bettelheim

TISSERON Serge

Comment Hitchcock m'a guéri

Psychanalyse de l'image

TOMKIEWICZ Stanislas

L'Adolescence volée

VIGOUROUX François

L'Âme des maisons

L'Empire des mères

Le Secret de famille

Sociologie, anthropologie

AMSELLE Jean-Loup

L'Occident décroché

ARNALDEZ Roger

L'Homme selon le Coran

AUGÉ Marc

Un ethnologue dans le métro

BADIE Bertrand, BIRNBAUM Pierre

Sociologie de l'État

Le peuple et les gros

Le moment antisémite

BAUMAN Zygmunt

Le Coût humain de la mondialisation

La Société assiégée

L'Amour liquide

La Vie en miettes. Expérience moderne et moralité

La vie liquide

BEAUD Stéphane, PIALOUX Michel

Violences urbaines, violence sociale

BOUDON Raymond

La Logique du social

L'Inégalité des chances

BROMBERGER Christian

Passions ordinaires

CALVET Louis-Jean

Histoire de l'écriture

CASTEL Robert, HAROCHE Claudine

Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi

DIGARD Jean-Pierre

Les Français et leurs animaux

EHRENBURG Alain

Le Culte de la performance

L'Individu incertain

ELIAS Norbert

Norbert Elias par lui-même

Du temps

ELLUL Jacques

Le Bluff technologique

FOURASTIÉ Jean

Les Trente Glorieuses

GARAPON Antoine, PERDRIOLLE Sylvie
Quelle autorité ?

GIDDENS Anthony
La Transformation de l'intimité

GINESTE Thierry
Victor de l'Aveyron

GUÉRIN Serge
L'Invention des seniors

HIRSCHMAN Albert O.
Bonheur privé, action publique

KAUFMANN Jean-Claude
Casseroles, amour et crises
L'Invention de soi
Ego
Quand Je est un autre
L'étrange histoire de l'amour heureux

LAHIRE Bernard
L'Homme pluriel

LAMBERT Yves

La naissance des religions

LAVILLE Jean-Louis, SAINSAULIEU Renaud

L'association. Sociologie et économie

LE BRAS Hervé

Marianne et les lapins

LE BRETON David

L'Adolescence à risque

MONOD Jean

Les Barjots

MORIN Edgar

Commune en France. La métamorphose de Plozévet

MUXEL Anne

Individu et mémoire familiale

PONT-HUMBERT Catherine

Dictionnaire des symboles, des rites et des croyances

RAUCH André

Crise de l'identité masculine, 1789-1914

Vacances en France de 1830 à nos jours

ROBIN Corey

La Peur

SAVIER Lucette

Des sœurs, des frères

SENNETT Richard

Respect

La Culture du nouveau capitalisme

SINGLY (de) François

Les Uns avec les autres

Les Adonaissants

L'Injustice ménagère

Comment aider l'enfant à devenir lui-même ?

Séparée

SULLEROT Évelyne

La Crise de la famille

THÉLOT Claude

Tel père, tel fils ?

TIERNEY Patrick

Au nom de la civilisation

URFALINO Philippe

L'Invention de la politique culturelle

WIEVIORKA Michel

La Violence

Neuf leçons de sociologie

Histoire

ADLER Laure

Les Maisons closes

Secrets d'alcôve

AGULHON Maurice

De Gaulle. Histoire, symbole, mythe

La République (de 1880 à nos jours)

t. 1 : L'Élan fondateur et la grande blessure (1880-1932)

t. 2 : Nouveaux drames et nouveaux espoirs (de 1932 à nos jours)

ALEXANDRE-BIDON Danièle

La Mort au Moyen Âge

ALEXANDRE-BIDON Danièle, LETT Didier

Les Enfants au Moyen Âge

ANATI Emmanuel
La Religion des origines

ANDREU Guillemette
Les Égyptiens au temps des pharaons

ANTOINE Michel
Louis XV

ATTALI Jacques
Diderot ou le bonheur de penser

AUBRAC Raymond, HELFERAUBRAC Renaud
Passage de témoin

BALANDIER Georges
Le Royaume de Kongo du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle

BALLET Pascale
La Vie quotidienne à Alexandrie

BANCEL Nicolas, BLANCHART Pascal, VERGES Françoise
La République coloniale

BARTOV Omer
L'Armée d'Hitler

BASLEZ Marie-Françoise

Saint Paul

BEAUFRE André (Général)

Introduction à la stratégie

BÉAUR Gérard

La Terre et les hommes

BECHTEL Guy

La Chair, le diable et le confesseur

BECKER Annette

Oubliés de la Grande Guerre

BÉDARIDA François

Churchill

BENNASSAR Bartolomé, VINCENT Bernard

Le Temps de l'Espagne, ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles

BENNASSAR Bartolomé, MARIN Richard

Histoire du Brésil

BENNASSAR Bartolomé

L'Inquisition espagnole, xv^e-xix^e siècles

BERCÉ Yves-Marie

Fête et révolte

BERNAND André

Alexandrie la grande

BLUCHE François

Le Despotisme éclairé

Louis XIV

Les Français au temps de Louis XVI

BOLOGNE Jean Claude

Histoire de la pudeur

Histoire du mariage en Occident

Histoire du célibat

BORDONOVE Georges

Les Templiers au xiii^e siècle

BOTTÉRO Jean

Babylone et la Bible, Entretiens avec Hélène Monsacré

Au commencement étaient les dieux

BOTTÉRO Jean, HERRENSCHMIDT Clarisse, VERNANT Jean-Pierre

L'Orient ancien et nous

BOUCHERON Patrick (dir.)

Histoire du monde au xv^e siècle

t. 1 : Territoires et écritures du monde

t. 2 : Temps et devenirs du monde

BREDIN Jean-Denis

Un tribunal au garde-à-vous

BROSZAT Martin

L'État hitlérien

BROWNING Christopher R.

À l'intérieur d'un camp de travail nazi

BRULÉ Pierre

Les Femmes grecques

CAHEN Claude

L'Islam, des origines au début de l'Empire ottoman

CARCOPINO Jérôme

Rome à l'apogée de l'Empire

CARRÈRE D'ENCAUSSE Hélène

Catherine II

Lénine

Nicolas II

Les Romanov

CHAUNU Pierre

Le Temps des réformes

CHEBEL Malek

L'Esclavage en Terre d'Islam

CHÉLINI Jean

Histoire religieuse de l'Occident médiéval

CHOURAQUI André

Les Hommes de la Bible

CLAVAL Paul

Brève histoire de l'urbanisme

CLOULAS Ivan

Les Borgia

Les Châteaux de la Loire au temps de la Renaissance

CROUZET Denis

La nuit de la Saint-Barthélemy

COLLECTIF

Chevaliers et châteaux-forts

Les Francs-Maçons

Le nazisme en questions

Les plus grands mensonges de l'histoire

Le Japon

L'Iran

Versailles

Amour et sexualité

La Cuisine et la Table

La guerre de Cent Ans

L'Espagne

Les grandes crises dans l'histoire

La Turquie, d'une révolution à l'autre

CONAN Éric, ROUSSO Henry

Vichy, un passé qui ne passe pas

D'ALMEIDA Fabrice

Ressources inhumaines

DARMON Pierre

Le Médecin parisien en 1900

Vivre à Paris pendant la Grande Guerre

DAVRIL Dom Anselme, PALAZZO Éric
La Vie des moines au temps des grandes abbayes

DELARUE Jacques
Trafics et crimes sous l'Occupation

DELUMEAU Jean
La Peur en Occident
Rome au ^{xvi}^e siècle
Une histoire du paradis
t. 1 : Le Jardin des délices
t. 2 : Mille ans de bonheur
t. 3 : Que reste-t-il du paradis ?

DESANTI Dominique
Ce que le siècle m'a dit

DESSERT Daniel
Fouquet

DOMENACH Jean-Luc
Mao, sa cour et ses complots

DUBY Georges
Le Chevalier, la femme et le prêtre
Le Moyen Âge (987-1460)

DUCREY Pierre

Guerre et guerriers dans la Grèce antique

DUPUY Roger

Les Chouans

DUROSELLE Jean-Baptiste

L'Europe, histoire de ses peuples

EINAUDI Jean-Luc

Octobre 1961

EISENSTEIN Elizabeth L.

La Révolution de l'imprimé

ENDERLIN Charles

Par le feu et par le sang

ESLIN Jean-Claude, CORNU Catherine

La Bible, 2 000 ans de lectures

ESPRIT

Écrire contre la guerre d'Algérie (1947-1962)

ÉTIENNE Bruno

Abdelkader

ETIENNE Robert

Pompéi

FAVIER Jean

De l'or et des épices

FERRO Marc

Le Livre noir du colonialisme

Nazisme et communisme

Pétain

FINLEY Moses I.

On a perdu la guerre de Troie

FILIU Jean-Pierre

Histoire de Gaza

FLACELIÈRE Robert

La Grèce au siècle de Périclès

FONTAINE Marion (dir.)

Ainsi nous parle Jean Jaurès

FOSSIER Robert

Le Travail au Moyen Âge
Ces gens du Moyen Âge

FRUGONI Chiara
Saint François d'Assise

FURET François
La Révolution (1770-1880)
t. 1 : La Révolution française, de Turgot à Napoléon (1770-1814)
t. 2 : Terminer la Révolution, de Louis XVIII à Jules Ferry (1814-1880)

FURET François, NOLTE Ernst
Fascisme et communisme

FURET François, RICHET Denis
La Révolution française

GARIN Eugenio
L'Éducation de l'homme moderne (1400-1600)

GERVAIS Danièle
La Ligne de démarcation

GIRARD Louis
Napoléon III

GIRARDET Raoul

Histoire de l'idée coloniale en France

GOUBERT Pierre

Initiation à l'histoire de la France

L'Avènement du Roi-Soleil

Mazarin

Louis XIV et vingt millions de Français

GOUBERT Jean-Pierre

Une histoire de l'hygiène

GRAS Michel, ROUILLARD Pierre, TEIXIDOR Xavier

L'Univers phénicien

GUESLIN André

Une histoire de la pauvreté dans la France du ^{xx}^e siècle

GUICHARD Pierre

Al-Andalus (711-1492)

GUILAINE Jean

La Mer partagée

HEERS Jacques

Esclaves et domestiques au Moyen Âge

La Ville au Moyen Âge en Occident

HOBBSAWM Eric J.

Franc-tireur. Autobiographie

L'Ère des révolutions (1789-1848)

L'Ère du capital (1848-1875)

L'Ère des empires (1875-1914)

Marx et l'histoire

Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne

Aux armes, historiens

HOWARD Dick

Aux origines de la pensée politique américaine

HUSSEIN Mahmoud

Al-Sîra (2 vol.)

INGRAO Christian

Croire et détruire

JAFFRELOT Christophe (dir.)

L'Inde contemporaine

JERPHAGNON Lucien

Histoire de la Rome antique

Les Divins Césars

JOHNSON Hugh

Une histoire mondiale du vin

JOMINI (de) Antoine-Henri

Les Guerres de la Révolution (1792-1797)

JOXE Pierre

L'Édit de Nantes

JUDT Tony

Après-guerre

KAHN Jean-François

L'invention des Français

KNIBIEHLER Yvonne

Histoire des infirmières en France au ^{xx}^e siècle

KRIEGEL Maurice

Les Juifs à la fin du Moyen Âge dans l'Europe méditerranéenne

LACARRIÈRE Jacques

En cheminant avec Hérodote

LACORNE Denis

L'Invention de la République américaine

LAURIOUX Bruno

Manger au Moyen Âge

LE BRIS Michel

D'or, de rêves et de sang

LE GOFF Jacques

La Bourse et la vie

Un long Moyen Âge

LE GOFF Jacques, SCHMITT Jean-Claude

Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval

LE NAOUR Jean-Yves

Le Soldat inconnu vivant

LENTZ Thierry

Le Grand Consulat

LE ROY LADURIE Emmanuel

L'État royal (1460-1610)

L'Ancien Régime (1610-1770)

t. 1 : L'Absolutisme en vraie grandeur (1610-1715)

t. 2 : L'Absolutisme bien tempéré (1715-1770)

Trente-trois questions sur l'histoire du climat

LEVER Maurice et Évelyne

Le chevalier d'Éon

LEVER Évelyne

Louis XVIII

C'était Marie-Antoinette

L'affaire du collier

Louis XVI

LEVI Jean (traduction et commentaires)

Les Sept Traités de la guerre

LIAUZU Claude

Histoire de l'anticolonialisme

MALET-ISAAC

Histoire

t. 1 : Rome et le Moyen Âge (735 av. J.-C.-1492)

t. 2 : L'âge classique (1492-1789)

t. 3 : Les Révolutions (1789-1848)

t. 4 : La Naissance du monde moderne (1848-1914)

MANDROU Robert

Possession et sorcellerie au ^{xvii}^e siècle

MANTRAN Robert

Istanbul au siècle de Soliman le Magnifique

MARGOLIN Jean-Louis

Violences et crimes du Japon en guerre (1937-1945)

MARTIN-FUGIER Anne

La Bourgeoise

MAUSS-COPEAUX Claire

Appelés en Algérie

MILO Daniel

Trahir le temps

MILZA Pierre

Les derniers jours de Mussolini

Histoire de l'Italie

Garibaldi

MIQUEL Pierre

La Grande Guerre au jour le jour

MORICEAU Jean-Marc.

L'homme contre le loup

MOSSE George L.

De la Grande Guerre au totalitarisme

MUCHEMBLED Robert

L'Invention de l'homme moderne

MURRAY KENDALL Paul

Louis XI

NEVEUX Hugues

Les Révoltes paysannes en Europe (xiv^e-xvii^e siècles)

NOIRIEL Gérard

Réfugiés et sans-papiers

Immigration, antisémitisme et racisme en France (xix^e-xx^e siècles)

PÉAN Pierre

Une jeunesse française, François

Mitterrand, 1934-1947

Vies et morts de Jean Moulin

PELIKAN Jaroslav

Jésus au fil de l'histoire

PÉREZ Joseph

L'Espagne de Philippe II

Thérèse d'Avila

PERNOUD Régine, CLIN Marie-véronique

Jeanne d'Arc

PETITFILS Jean-Christian

Les communautés utopistes au XIX^e siècle

Le Régent

PÉTRÉ-GRENOUILLEAU Olivier

Nantes au temps de la traite des Noirs

PITTE Jean-Robert

Bordeaux Bourgogne

POMEAU René

L'Europe des Lumières

PORTIER-KALTENBACH Clémentine

Histoires d'os et autres illustres abattis

POURCHER Yves

Les Jours de guerre

POZNANSKI Renée

Les Juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale

PRÉPOSIET Jean

Histoire de l'anarchisme

RANCIÈRE Jacques

La Nuit des prolétaires

RAUCH André

Histoire du premier sexe

RAUSCHNING Hermann

Hitler m'a dit

RÉGENT Frédéric

La France et ses esclaves

RÉMOND René

La République souveraine

REVEL Jacques

Fernand Braudel et l'histoire

RICHARD Jean

Histoire des croisades

RICHÉ Pierre
Les Carolingiens

RICHÉ Pierre, VERGER Jacques
Maître et élèves au Moyen Âge

RIEFFEL Rémy
*Les Intellectuels sous la V^e
République (3 vol.)*

RIOUX Jean-Pierre
De Gaulle

RIOUX Jean-Pierre, SIRINELLI Jean-François
*La France d'un siècle à l'autre (2 vol.)
La Culture de masse en France*

RIVET Daniel
Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation

ROCHE Daniel
Les circulations dans l'Europe moderne

ROTH François
La Guerre de 1870

ROUCHE Michel

Clovis

ROUSSEL Éric

Pierre Brossolette

ROUSSET David

Les Jours de notre mort

L'Univers concentrationnaire

ROUSSO Henry

Un château en Allemagne, Sigmaringen (1944-1945)

ROUX Jean-Paul

Les Explorateurs au Moyen Âge

SEGEV Tom

1967

SIRINELLI Jean-François

Les Baby-boomers

Les Vingt Décisives

SOUSTELLE Jacques

Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole

SOUTOU Georges-Henri

La Guerre froide

SPEER Albert

Au cœur du Troisième Reich

STORA Benjamin

Les Trois Exils. Juifs d'Algérie

Messali Hadj

Les Immigrés algériens en France

De Gaulle et la guerre d'Algérie

Mitterrand et la guerre d'Algérie

Les guerres sans fin

STORA Benjamin, HARBI Mohammed

La Guerre d'Algérie

THIBAUDET Albert

La République des Professeurs suivi de Les Princes lorrains

TRAVERSO Enzo

La Guerre civile européenne (1914-1945)

TROCMÉ Étienne

L'Enfance du christianisme

TULARD Jean

Napoléon

Les Français sous Napoléon

Napoléon. Les grands moments d'un destin

VALENSI Lucette

Venise et la Sublime Porte

VALLAUD Pierre

Atlas historique du ^{xx}^e siècle

L'Étau

VERDES-LEROUX Jeannine

Les Français d'Algérie de 1830 à aujourd'hui

VERNANT Jean-Pierre

La Mort dans les yeux

VEYNE Paul

Le Quotidien et l'intéressant

VIDAL-NAQUET Pierre

L'Histoire est mon combat,

Entretiens avec Dominique Bourel et

Hélène Monsacré

VILLIERS Patrick

La France sur mer de Louis XIII et Napoléon I^{er}

VINCENT Bernard

Ainsi nous parle Abraham

Lincoln

WEBER Eugen

La fin des terroirs

WEIL Georges

Histoire de l'idée laïque en France au ^{xix}^e siècle

WERNER Karl Ferdinand

Naissance de la noblesse

WIEVIORKA Annette

Déportation et génocide

L'Ère du témoin

Auschwitz

WINOCK Michel

Madame de Staël

Lettres et arts

ABÉCASSIS Armand, ABÉCASSIS Éliette

Le Livre des passeurs

ARNAUD Claude

Qui dit je en nous ?

BADIOU Alain

Beckett

BAECQUE (de) Antoine

La Cinéphilie

Godard

BONFAND Alain

Paul Klee

CLARK Kenneth

Le Nu (2 vol.)

DAIX Pierre

Les Surréalistes

Picasso

DE DUVE Thierry

Résonances du readymade

DELON Michel

Le Savoir-vivre libertin

FERRIER Jean-Louis

Brève histoire de l'art

De Picasso à Guernica

GABLER Neil

Le Royaume de leurs rêves

GIRARD René

Mensonge romantique, vérité romanesque

GOODMAN Nelson

Langages de l'art

GRANET Danièle, LAMOUR Catherine

Grands et petits secrets du monde de l'art

GRAVES Robert

Les Mythes grecs

GUILBAUT Serge

Comment New York vola l'idée d'art moderne

HASKELL Francis, PENNY Nicholas

Pour l'amour de l'antique.

HEINICH Nathalie

L'Art contemporain exposé aux rejets

HURÉ Pierre-Antoine, KNEPPER Claude

Liszt en son temps

KAMINSKI Piotr

Les 1010 grands opéras

LAZARD Madeleine

Rabelais l'humaniste

LE BIHAN Adrien

De Gaulle écrivain

LIÉBERT Georges

L'Art du chef d'orchestre

LOYER Emmanuelle

Paris à New York

MARTIN-FUGIER Anne

La Vie d'artiste au ^{xix}^e siècle

Les Romantiques

MAUBERT Franck

Le dernier modèle

MESCHONNIC Henri

De la langue française

MICHAUD Yves

L'Art à l'état gazeux

Critères esthétiques et jugement de goût

L'Artiste et les commissaires

PACHET Pierre

Les Baromètres de l'âme

POURRIOL Ollivier

Cinéphilo

RANCIÈRE Jacques

La Parole muette

Mallarmé

REWALD John

Le Post-impressionnisme

Histoire de l'impressionnisme

SABATIER Benoît

Culture jeune

SALLES Catherine

La Mythologie grecque et romaine

STEINER George

De la Bible à Kafka

Extraterritorialité

STEINER George, LADJALI Cécile

Éloge de la transmission

TAPIÉ victor L.

Baroque et classicisme

VALLIER Dora

L'Art abstrait

VIRCONDELET Alain

Albert Camus, fils d'Alger

VON DER WEID Jean-Noël

La Musique du ^{xx}^e siècle

Les extraits des illustrations littéraires, tirés du roman de Louo Kouan Tchong, *Les Trois Royaumes*, en plusieurs volumes, ont été reproduits avec l'aimable autorisation des éditions Flammarion.

Couverture : Delphine Delastre

Illustration © MD

ISBN : 978-2-818-50473-4

Dépôt légal : septembre 2016

Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2015.

© Hachette Littératures, 2000.

Table

Couverture

Page de titre

Avertissement

Cartes

Présentation

A. Contexte d'une œuvre

1. L'auteur et la date de composition du Sun-tzu
2. Militarisation de la société et dévalorisation du guerrier
3. Des guerres ni fraîches ni joyeuses
4. Polycentrisme et jeu diplomatique
5. Les théories guerrières de la non-guerre

B. Le rayonnement du Sun-Tzu

1. Nature tactique ou stratégique des arts de la guerre chinois ou occidental : un faux débat
2. Dissymétrie entre traités occidentaux et chinois
3. L'insoutenable efficacité du non-être
4. Actualité du Sun-tzu

Sources principales

L'Art de la guerre

Chapitre I - Supputations

Chapitre II - Les opérations

Chapitre III - Combattre dans ses plans

Chapitre IV - Les formations militaires

Chapitre V - Puissance stratégique

Chapitre VI - Vide et Plein

Chapitre VII - L'engagement

Chapitre VIII - Les neuf retournements

Chapitre IX - L'armée en campagne

Chapitre X - Le terrain

Chapitre XI - Les neuf sortes de terrain

Chapitre XII - Attaques par le feu

Chapitre XIII - L'espionnage

Commentaire suivi

Chapitre I - Supputations

Commentaire

Chapitre II - Les opérations

Commentaire

Chapitre III - Combattre l'ennemi dans ses plans

Commentaire

Chapitre IV - Les formations militaires

Commentaire

Chapitre V - Puissance stratégique

Commentaire

Chapitre VI - Vide et Plein

Commentaire

Chapitre VII - L'engagement

Commentaire

Chapitre VIII - Les neuf retournements

Commentaire

Chapitre IX - L'armée en campagne

Commentaire

Chapitre X - Le terrain

Commentaire

Chapitre XI - Les neuf sortes de terrain

Commentaire

Chapitre XII - Attaques par le feu

Commentaire

Chapitre XIII - Utilisation des espions

Commentaire

Répertoires des noms propres et des ouvrages

Bibliographie

Œuvres de Jean Lévi

Collection pluriel

Page de copyright

1 Pour une description détaillée se reporter au chapitre v de la présente traduction, p. 156 où sont cités plusieurs documents relatifs à l'organisation militaire de la société.

2 Cf. texte commenté du Sun-tzu, chap. v, p. 158.

3 Cf. *infra* l'anecdote, citée en illustration du chap. xii, p. 280.

4 Un passage d'un manuscrit se rattachant à l'école taoïsante, dite de l'Empereur Jaune, porte le titre significatif de « conduites de la poule et du coq » et s'emploie à souligner la supériorité, dans le domaine de l'efficacité militaire, de la posture de la poule. Cf. Jean Lévi, *Dangers du Discours*, « Les quatre canons de l'Empereur Jaune », p. 175, Aix, Alinéa, 1985.

5 L'énormité des chiffres a incité de nombreux historiens à les mettre en doute. Rien ne justifie cette méfiance. Un historien scrupuleux comme Se-ma Ts'ien ne cite pas les chiffres au hasard. En outre, de nombreux témoignages de l'époque déplorent les saignées considérables tant en hommes et en biens qu'infligeaient les opérations militaires. Cf. sur cette question, mon article : « Histoire, massacre, vérité convenances », *Communications*, n° 58, 1994, p. 75-85.

6 *Stratagèmes des Royaumes Combattants*, Stratagèmes de Tchao III, dans la trentième année du roi Houei-wen de Tchao.

7 Ainsi dans *Henry V*, le soldat Williams évoque devant le roi, venu visiter ses hommes incognito juste avant la bataille, le triste sort du soldat.

8 Cf. *Tchan-kouo-ts'ö*, « Stratagèmes du Ts'i V ». Des extraits de ce texte admirable sont repris dans le commentaire du texte de Sun tzu, voir entre autres p. 113.

9 Cf. chap. ii « Des opérations ».

10 Cf. « Stratagème du Ts'i V » où est rapportée une harangue de Sou Ts'in, rhéteur de l'époque des Royaumes Combattants, qui procède à une analyse très perspicace des raisons de la faiblesse de la plupart des principautés.

11 Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*, coll. « Folio Essais », Gallimard, Paris, 1990, p. 57-67.

12 Cf. *Dangers du discours*, « Du moment propice », p. 157-159.

13 *Sun-tzu*, chap. XI, « Les neuf sortes de terrains ».

14 *De la guerre*, *op. cit.*, p. 289.

15 Pour les détails des ruses de guerre de T'ien Tan, on se reportera au corps du texte du *Sun-tzu* dans lequel de larges extraits du texte de Se-ma Ts'ien ont été cités en guise d'illustrations littéraires, p. 163. Harro von Senger les évoque également à de nombreuses reprises dans ses *Stratagèmes*, pour illustrer la maxime n°10, « Cacher le poignard derrière un sourire », Interéditions, Paris, 1992, p. 118.

16 Elles auraient été établies par un certain Jen Hong, colonel d'infanterie, à la demande de l'empereur Hsiao-tch'eng des Han (327 av. J.-C.).

17 On y trouve aussi un traité de « balle au pied », l'ancêtre du football, « jeu de force excellent pour l'entraînement des hommes ».

18 Chap. V, « Puissance stratégique ».

19 Cf. Sur les différentes modalités de mise en œuvre de la maxime, Harro von Senger, *op. cit.*, p. 73-92.

1 La formule employée par Li Ts'iuan pour commenter le texte du *Sun-tzu* figure dans les *Discours des royaumes (Kouo-yu)*. Cet ouvrage l'attribue au sage Fan Li, quand il exhorte le roi de Yue à la circonspection avant de se lancer dans une aventure militaire.

2 « Vertu » doit être entendue au sens qu'elle a chez Montesquieu : la force morale donnée à une nation par ses mœurs et ses institutions.

3 Le manuscrit de Yinqueshan dit : « sans chercher à le trahir ».

4 Il s'agit d'une discussion sur les principes essentiels de l'art militaire entre le général du Tch'ou, le prince de Lin-wou et le philosophe confucéen Hsiun tse.

5 On peut comprendre aussi : « Qui voit le profit à tirer de mes plans sera nécessairement victorieux quand il aura recours aux armes : soyez prêt à le servir ; qui se refuse à les entendre sera régulièrement défait : séparez-vous de lui ! » : ou bien encore « Qui voit le profit à tirer de mes plans sera nécessairement victorieux quand il aura recours aux armes : soyez prêt à l'employer ; qui se refuse à les entendre sera régulièrement défait : débarrassez-vous de lui ! »

6 On peut comprendre aussi, ainsi que le font la plupart des commentateurs et des traducteurs, en prenant *heou* dans le sens temporel : « Ils ne pourront dresser de bons plans pour l'avenir », ou encore : « Ils ne pourront rien laisser de bon à leur descendance ». Mais il nous semble que la formule développe l'idée de la phrase précédente : il est impossible, quand on est enlisé dans une expédition lointaine, de garder ses arrières (*heou*) quand ils sont attaqués par tous les princes à la fois.

7 Le commentateur fait allusion à un épisode célèbre de la biographie du général Han Hsin des Han antérieurs (env 200 av. J.-C.) figurant dans les *Mémoires historiques* de Se-ma Ts'ien dont il cite certaines formules mot pour mot.

8 *Le Détour et l'Accès. Stratégies du sens en Chine, en Grèce*, Paris, Grasset, 1995, p. 39-40.

9 Cf. *infra*, p. 290-92 ; où le texte de Han Fei est donné en commentaire aux formules du *Sun-tzu*.

10 On pourrait comprendre de deux autres façons : « On se défend quand on ne peut vaincre, on attaque quand la victoire est possible », ou encore : « On assure son invulnérabilité par la défensive et la vulnérabilité de l'ennemi par l'offensive. »

11 Le manuscrit de Yinqueshan renverse l'ordre des mots de la proposition : *shou ce you yu, gong ce bu zu*, phrase qui peut alors s'interpréter de deux manières : a) la solution de R.T. Ames : quand l'ennemi manque de moyens, on l'attaque ; quand il en a en abondance, on se défend, b) la solution de R.D. Sawyers : car des forces suffisantes pour la défense, ne le sont pas pour l'offensive. C'est le sens que semble lui donner le *Han-chou*, où, dans la biographie du prestigieux général Tchao Tch'ong-kouo, il lui fait dire : « J'ai lu cette maxime dans les livres de stratégie : "Qui n'a pas assez de forces pour l'offensive en aura de reste pour la défensive" (*gong bu zu he shou you yu*). La maxime vient illustrer la situation des armées Han par rapport aux cavaliers de la steppe. Il poursuit de la sorte : "Or alors que je crains fort que les effectifs des garnisons de ces deux commanderies (*Touen-houang* et *Kieou-K'iuian*) soient insuffisants pour en assurer la défense, vous voudriez les envoyer attaquer l'adversaire et perdre ainsi l'avantage de la tactique consistant à attirer l'ennemi à soi pour tomber dans le piège de se laisser attirer par l'ennemi, c'est là, à mon humble avis, une politique suicidaire" (*Han-chou*, 69, p. 2981). Mais, à la vérité, ce n'est pas une preuve que tel est le sens véritable de la phrase : chacun se sert de Sun tzu pour lui faire dire ce qu'il veut. »

12 Dans le texte actuel du *Sun-tzu* et dans le manuscrit de Yinqueshan, il n'est nullement question d'éclair. En revanche, il en est question dans le texte du *Houai-nan-tse* ; le commentateur en aurait-il gardé la réminiscence ?

13 On interprète de plusieurs façons les deux mots chinois *tao* et *fa*, traduits par « principe » et « lois ». Soit on considère qu'ils se rapportent à la science militaire dont il a été question plus haut, et *tao* désigne le facteur moral et *fa* l'organisation, dont la définition a été donnée au chapitre I ; soit ils ont un sens plus général et désignent le Tao du prince, c'est-à-dire les techniques de gouvernement et la Loi, comme système des institutions qui font régner l'ordre et l'harmonie au sein du peuple.

14 Chacun de ces termes est analysé par les commentateurs ; en fait, ceux-ci se répètent ou se contredisent. On peut néanmoins, dans cette cacophonie, dégager deux interprétations. Soit il s'agit, dans un sens restrictif, de l'examen du théâtre des opérations et des différentes étapes des supputations qui conduisent à prédire l'issue de la guerre ; soit on donne un sens plus général à la comparaison, et il s'agit du calcul des atouts respectifs des deux principautés. *Ti* (terres) signifiant aussi bien « territoire » que « terrain », où se déroule la bataille.

15 Il existe deux interprétations de la formule. Pour les uns, qui s'appuient sur Ts'ao Ts'ao, il s'agit uniquement des signaux visuels *hsing* et des signaux sonores *ming*. Pour les autres, il faut distinguer d'une part les formations *hsing* – c'est-à-dire la disposition en corps – et les bannières *ming* qui caractérisaient chacune des unités. Cette pratique est ancienne. Elle avait peut-être à l'origine une fonction rituelle ou magique : *Le Livre des Rites* mentionne l'habitude de distinguer les corps d'armée en fonction des animaux emblématiques des Orient. Le *Mo-tse*, de son côté, recommande d'affecter aux différents corps et aux différents matériaux des insignes spécifiques. L'expression « *hsing-ming* » (formes et appellations) désigne, chez les théoriciens légistes du pouvoir absolu, l'étalonnage des conduites permettant de donner à chacun la sanction appropriée. Selon certains spécialistes (Yates, entre autres), cette conception de l'ordre social assuré par l'univocité des appellations et des conduites trouve son origine dans la technique militaire consistant à attribuer à chaque formation (*hsing*) un blason (*ming*) particulier.

16 Ces deux dernières phrases elliptiques se prêtent à de multiples traductions. On pourrait comprendre aussi bien : « Si j'effectue une manœuvre indirecte sans que l'autre puisse répliquer, la victoire est à portée de main, car un surplus de forces extraordinaires apporte un surcroît de victoire », ainsi que le propose F. Jullien. Mais, pour nous, le passage signifie plutôt qu'à vouloir trop biaiser, on risque d'être pris à son propre jeu et de porter une attaque régulière à un adversaire qui oppose une manœuvre extraordinaire, parce que justement, soit naïveté, soit astuce, il n'a rien changé à ses méthodes habituelles.

17 La phrase peut se comprendre de différentes façons. Nous avons repris l'interprétation de Tou Mou ; mais on pourrait tout aussi bien comprendre

qu'ordre et désordre, force et faiblesse sont le produit d'un équilibre instable et qu'ils se transforment facilement l'un dans l'autre, ou bien que l'ordre de l'un est fonction du désordre de l'autre.

18 On peut comprendre de deux façons : soit, comme nous l'avons fait (suivant en cela le commentaire de Li Ts'iuan), que quatre facteurs – environnement, organisation de l'armée, moral et position – conditionnent le courage, la force et la discipline des soldats ; soit, comme le suggère Tou Mou et de nombreux exégètes, que cette phrase explicite la première : grâce à la répartition en corps, il est possible de faire passer l'ordre pour du désordre, le courage pour de la lâcheté, et la force pour de la faiblesse. On donne alors aux mots *louan*, *k'ie* et *jouo* un sens verbal.

19 Les deux phrases semblent contradictoires. Il faut comprendre que le grand chef de guerre ne croit pas à des qualités en soi, mais sait que celles-ci ne valent qu'en fonction des circonstances. C'est pourquoi il choisit les hommes non pas selon leurs mérites intrinsèques, mais en fonction du rôle qu'il veut leur faire jouer. C'est ainsi qu'un choix judicieux lui permet de s'abstraire de ses propres limitations personnelles et de celles de ses lieutenants

20 La version de Yinqueshan – et celle que Ts’ao Ts’ao avait entre les mains – porte : « Je suis là où il doit passer, j’attaque ce qu’il doit préserver », la négation *pu* étant remplacée par le caractère *pi* (nécessairement). En revanche, le *Houai-nan-tse* reprend les expressions des éditions courantes.

21 La phrase se prête à bien des interprétations. Selon moi, Yue donne la mesure de l’éloignement (Yue est un pays excentré et, en dépit du nombre de ses troupes, son appui est de peu de poids dans le rapport de forces des principautés de la plaine centrale). Cette excentricité du Yue était un poncif de l’époque. Dans une historiette de « La forêt des anecdotes » du *Han-fei-tse*, la situation périphérique de cette principauté a explicitement des conséquences militaires : le duc Mou de Lou avait envoyé certains de ses fils servir au Tsin et d’autres au Tch’ou. Li Kiu lui dit : « Si quelqu’un se noie et que vous allez demander du secours aux gens de Yue, ceux-ci ont beau être d’excellents nageurs, l’homme ne sera pas sauvé ; ou encore, si quand se déclare un incendie, vous allez puiser de l’eau dans la mer, même si elle en contient des quantités inépuisables, vous ne parviendrez pas à maîtriser le sinistre, parce que l’eau est très loin et le feu tout proche. Dans le cas présent, le Tsin et le Tch’ou sont certes deux états puissants, mais le Ts’i est tout proche, comment voudriez-vous qu’il puisse être de quelque secours dans les malheurs du Lou ? » Et dans « Rage d’un solitaire », toujours dans le *Han-fei-tse* : « Les princes des Etats centraux sont très capables de reconnaître que la puissance et la prospérité du Yue ne leur est de nul profit et de dire : “ Peut me chaut, puisque je ne le contrôle pas. ” Mais un pays, tout grand et tout peuplé qu’il est, ne devient-il pas aussi étranger à son maître que le Yue, s’il est abusé et tenu à l’écart des affaires ? » L’idée développée par Sun tzu serait qu’on peut mettre l’adversaire hors jeu et faire en sorte que ses troupes, pour nombreuses

qu'elles soient, n'influent pas plus sur le théâtre des opérations que le Yue, pourtant puissant, sur les relations diplomatiques entre principautés centrales.

22 Les exégètes du *Sun-tzu* se disputent pour savoir exactement quels sont ces « *kieou-pien* » (ces neuf retournements ou adaptations stratégiques). Pour les uns, il s'agit de l'ensemble des situations auxquelles une armée doit savoir faire face – neuf ayant le sens de « totalité » – ; pour d'autres, il s'agit des neuf cas qui ont été examinés juste avant. Le terme « *pien* » revêt des sens très divers : changements, retournements, mouvements, adaptations, circonstances, mais aussi imprévus. Dans un roman comme *Les Trois Royaumes*, il désigne souvent la manœuvre des bataillons qui savent transformer leurs configurations à partir d'une disposition donnée, à la façon des hexagrammes du *Yi-king*. Toutefois, dans les manuels stratégiques anciens, il est souvent pris dans l'acceptation d'accommodation et d'adaptation. Ainsi, dans le *Sun Pin ping-fa*, au paragraphe « Conditions de la puissance », la notion de *pien* (adaptation) est assimilée au principe des chars et des bateaux, construits de manière à tirer le meilleur parti de l'élément sur lequel il devra se déplacer. Il existe dans le *Kouan-tse* une section intitulée : « *kieou-pien* », où il est question des neuf motivations « *pien* » qui poussent une armée à combattre jusqu'à la mort.

23 Toutes ces formules seront reprises et développées dans le chapitre « Des neuf sortes de terrain ».

24 Le terme « terrain isolé » est commenté de diverses façons. Pour les uns, il s'agit de lieux coupés des grands axes, soit de lieux désolés qui n'offrent pas de quoi survivre à une armée, soit enfin de cet entre deux, situé à mi-chemin de la frontière et du cœur du territoire adverse.

25 Les commentateurs glosent chacune des expressions terme à terme et se répètent abondamment. Ils produisent aussi quantité d'exemples : on ne doit pas s'engager sur certaines routes parce que, même si elles offrent des raccourcis, en traversant des régions accidentées, elles sont propices aux

embuscades. L'intérêt stratégique de certaines villes ne vaut pas la peine qu'on prendrait à les investir. Pour les armées à ne pas attaquer, Tou Mou cite les maximes évoquées plus haut par Sun tzu : « On n'attaque pas une armée pleine de mordant, une armée qui rentre chez elle ou un ennemi aux abois. » Quant aux provinces à ne pas conquérir, ce sont des régions qui semblent pouvoir être aisément conquises, mais qui s'avèrent difficiles à conserver. Tou Yeou cite l'exemple de Wou Tse-hsiu déconseillant formellement à son maître Fou-tch'ai de s'emparer des provinces du Ts'i, car, dit-il, si nous nous emparons du Ts'i, ce sera comme si nous nous étions rendu maîtres d'un champ de cailloux.

26 Les commentateurs proposent des explications fantaisistes à ces « cinq avantages tactiques ». Il faut peut-être rapprocher le texte de Sun tzu des développements du *Houai-nan-tse*, où il est question des trois facteurs de force et des deux facteurs d'efficacité dont il a été question plus haut dans les commentaires du chapitre v, « Puissance stratégique », p. 174.

27 Il s'agit là de manœuvres diplomatiques et d'espionnage qui s'inscrivent dans l'univers multipolaire des Royaumes Combattants. Les grandes puissances, telles le Ts'in ou le Ts'i, cherchaient à enrôler dans des ligues, dont elles prenaient la direction, des puissances moyennes ou des petites principautés, en exerçant menaces et pressions sur elles. Elles mettaient sur pied des projets de campagnes militaires et y faisaient participer les autres seigneurs ; elles s'attiraient le concours des autres princes par la promesse de bijoux, de terres ou d'autres richesses. Certains commentateurs comprennent : « On leur fait multiplier les corvées en leur suggérant de grands travaux. »

28 Allusion à l'affaire de Tcheng Kouo, ingénieur hydraulicien du Han, envoyé au Ts'in pour saper la puissance du Ts'in en l'engageant dans la construction d'un canal reliant la rivière Ts'in à la rivière Lo, entreprise pharaonique, qui requérait des moyens en matériel et en hommes considérables.

29 Le texte utilise en fait les termes « Yin » et « Yang », ce qui donne au passage un sens plus général et plus abstrait.

30 Le texte est très fragmentaire en cet endroit.

31 Ou bien « il cherche à nous tromper », « à nous donner le change », « à semer le doute » ; je comprends « *ni* », dans le sens d'« imiter » – se fondre dans la nature.

32 Les commentateurs comprennent habituellement « dont les rangs sont en désordre », mais cela serait redondant et n'est pas lié à la seule autorité du commandement, il s'agit de soldats qui pillent, tuent et violent parce que leurs supérieurs sont incapables de leur imposer retenue et discipline.

33 Certains commentateurs comprennent que ces piètres officiers infligent de piètres traitements à leurs hommes et suscitent un tel ressentiment qu'ils finissent par craindre pour leurs jours ; d'autres, encore, qu'il est idiot de se montrer cruel avec l'ennemi, car on suscite sa haine et on finit par le craindre – c'est ainsi que des commentateurs, tels Ts'ao Ts'ao et d'autres, analysent la phrase.

34 Les commentateurs, et Griffith à leur suite, comprennent autrement l'expression « *k'iu-jen* ». Pour eux, cela signifie « vaincre l'ennemi », « s'emparer de l'adversaire ». R.T. Ames, lui, comprend « gagner », « attirer à soi » ; ce qui s'accorde mieux du point de vue syntaxique avec la suite du texte ; de même, la phrase : « Il suffit de savoir concentrer ses forces » est commentée de façon erronée par la plupart de ceux qui l'analysent à la suite d'une méprise de Ts'ao Ts'ao. Celui-ci comprend qu'il suffit de prendre des supplétifs parmi les aides et les palefreniers afin d'aligner le même nombre d'hommes que l'ennemi, puisqu'en fait, à la guerre, ce qui compte c'est la ruse.

35 On peut comprendre aussi, comme beaucoup de traducteurs et de commentateurs : « On pourra emporter la victoire » ; mais il s'agit dans ce passage plutôt des rapports du commandant avec ses propres troupes que des rapports entre les armées adverses.

36 Notre traduction diverge de celles des autres traducteurs, qui comprennent « *nou* », comme rancœur à l'égard du supérieur, et « *tche* », comme incompréhension de la part du général, alors que ici, ce serait plutôt la situation de l'armée française à Azincour : Des braves soldats, mais totalement insubordonnés. « Pen » a le sens de l'écroulement d'une montagne – ce qui est bien la vision d'Azincour.

37 Le mot est très fort. Il s'agit d'un terme à résonance mystique. Il désignait d'abord les « palladia », ces chaudières qui préservaient magiquement la Vertu de la dynastie ; puis, par la suite, le terme s'est appliqué à des hommes : les conseillers capables, par leur avis, d'apporter la puissance et la richesse à leur principauté. Homophone de « *pao* », « garant », « gardien », il signifie aussi « protecteur », sauveur de la Nation.

38 Par Ciel et Terre, il faut comprendre les facteurs climatiques et topographiques. La première partie de la phrase de la formule qui est citée plus haut renvoie au *Lao-tse*.

39 Maître Ho reproduit un entretien entre le roi de Wou et Sun tzu. Il se peut qu'il s'agisse d'un paragraphe perdu d'une des différentes versions du texte en circulation à l'époque des Royaumes Combattants ou plus tard, ainsi que porte à le faire croire le manuscrit trouvé à Yinques-han, lequel recueille, dans sa seconde section, des matériaux du même ordre : « Questions du roi de Wou » ; « Entrevue avec le roi de Wou », etc.

40 Marque de dévouement total, en même temps qu'acte de contrition, car les cheveux représentent la force vitale.

41 Tchouan Tchou, preux du pays de Yue, tua le roi Leao au profit de Holou au cours d'un guet-apens. Il tira un poignard, préalablement caché dans le ventre d'un poisson, servi au banquet organisé par le roi et le lui plongea dans le cœur. Ts'ao Kouei ou Ts'ao Mei était un officier du duc de Lou qui, lors d'une entrevue de ce dernier avec le duc de Tsin, lui arracha par la contrainte la promesse de restitution des terres qu'il lui avait prises.

42 Onomatopée qui reproduit le bruissement des anneaux du serpent, quand il glisse sur le sol.

43 On peut comprendre aussi « l'usage judicieux de la force et de la souplesse » ou « l'usage adapté des troupes les plus fortes et les plus faibles ». Certains auteurs traduisent la « science topographique consiste à... »

44 *Les Stratagèmes des Royaumes Combattants* et le *Han-Fei-tse* fournissent de multiples preuves de cette habitude consistant à se servir des dignitaires de la puissance adverse pour faire valoir ses intérêts. Les commentateurs ultérieurs divergent sur l'interprétation à donner aux formulations elliptiques du texte. Mais qui est familier de la politique d'intrigues de l'époque ne peut douter du sens. Les harangues des rhéteurs

sont des plus révélatrices. Et c'est contre de telles méthodes, qui font de la trahison une pratique institutionnelle, que s'insurgent des philosophes légistes, tel Han Fei.

45 On peut comprendre « exhorter le Conseil de guerre à exécuter les plans »

46 On peut interpréter la phrase de différentes manières : « Devancez ses désirs, et gardez secrète la date de l'engagement », ou bien : « Ne fixez pas avec lui une date pour l'engagement. »

47 Ce passage est obscur et la traduction est hautement conjecturale.

48 On peut traduire aussi *hsiu-kong* par « s'occuper des exploits de chacun ». Le sens serait alors : « C'est de la rétention de dépenses mal placée. »

49 On peut comprendre différemment : « On s'assure leurs services par des présents » ou : « On les persuade en leur promettant de les relâcher... »

50 Yi Yin fut le sage ministre du roi T'ang le Victorieux ; il servit'abord le tyran Kie, avant de passer au service de son adversaire. Liu Ya doit être Liu Wang, il fut conseiller du tyran des Yin avant d'être enrôlé par le roi Wen. Le texte de Yinqueshan ajoute : (...) xx à la présence du général Pi à Hsing et le Yen rayonna grâce aux manœuvres de Sou Ts'in au Ts'i...